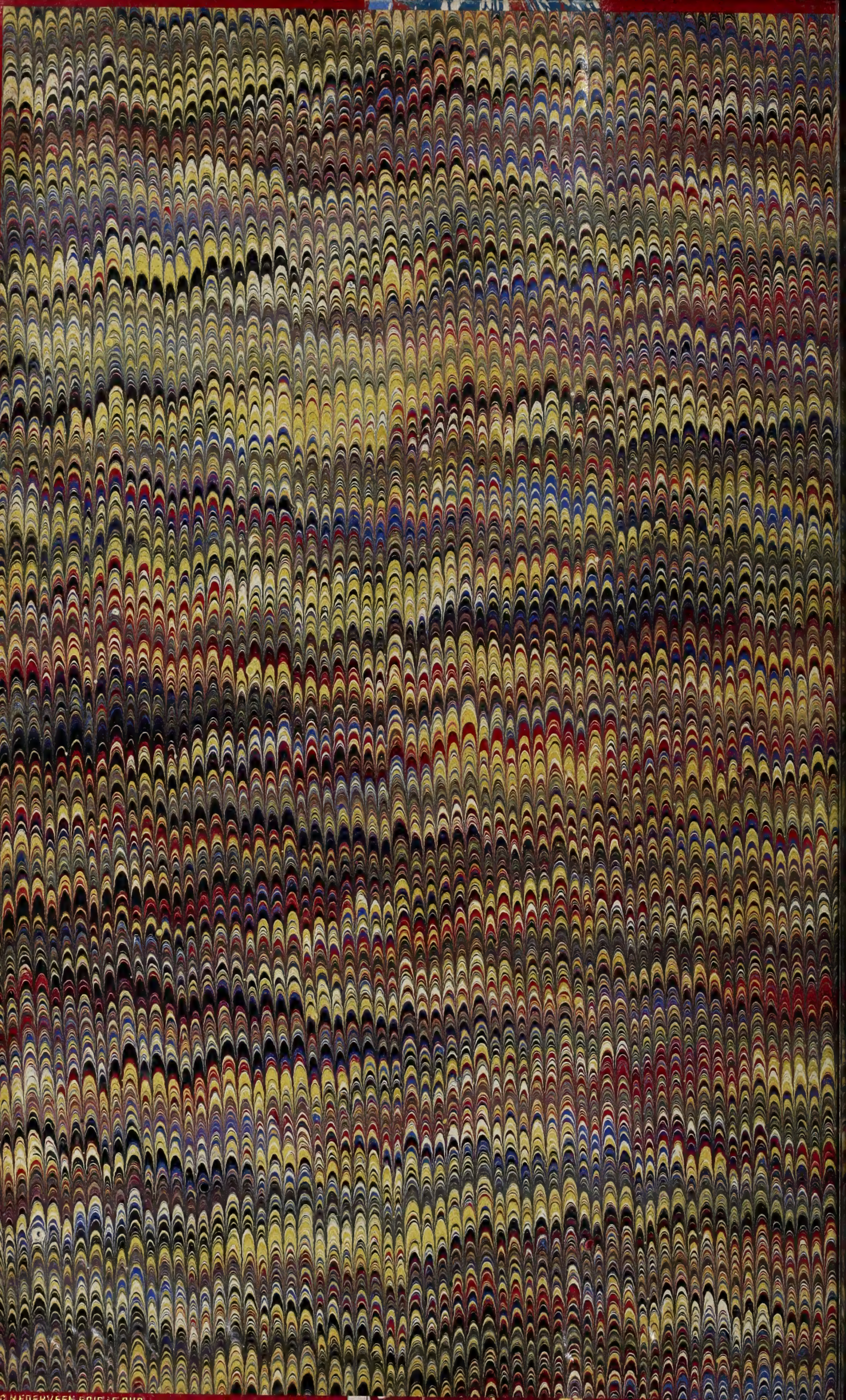
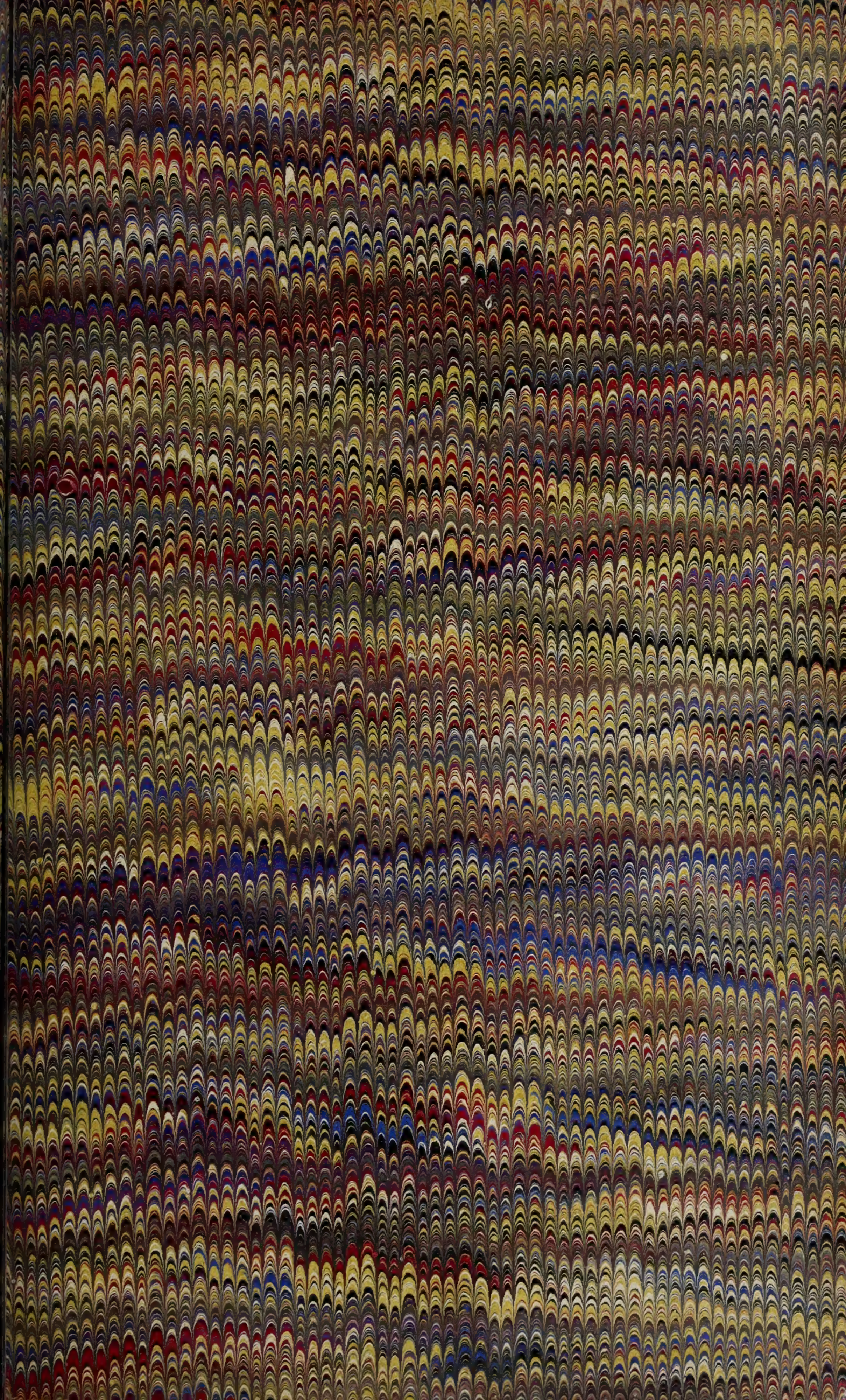








GRANDE

MYTHOLOGIE

TINTAMARRESQUE

TOUCHATOUT

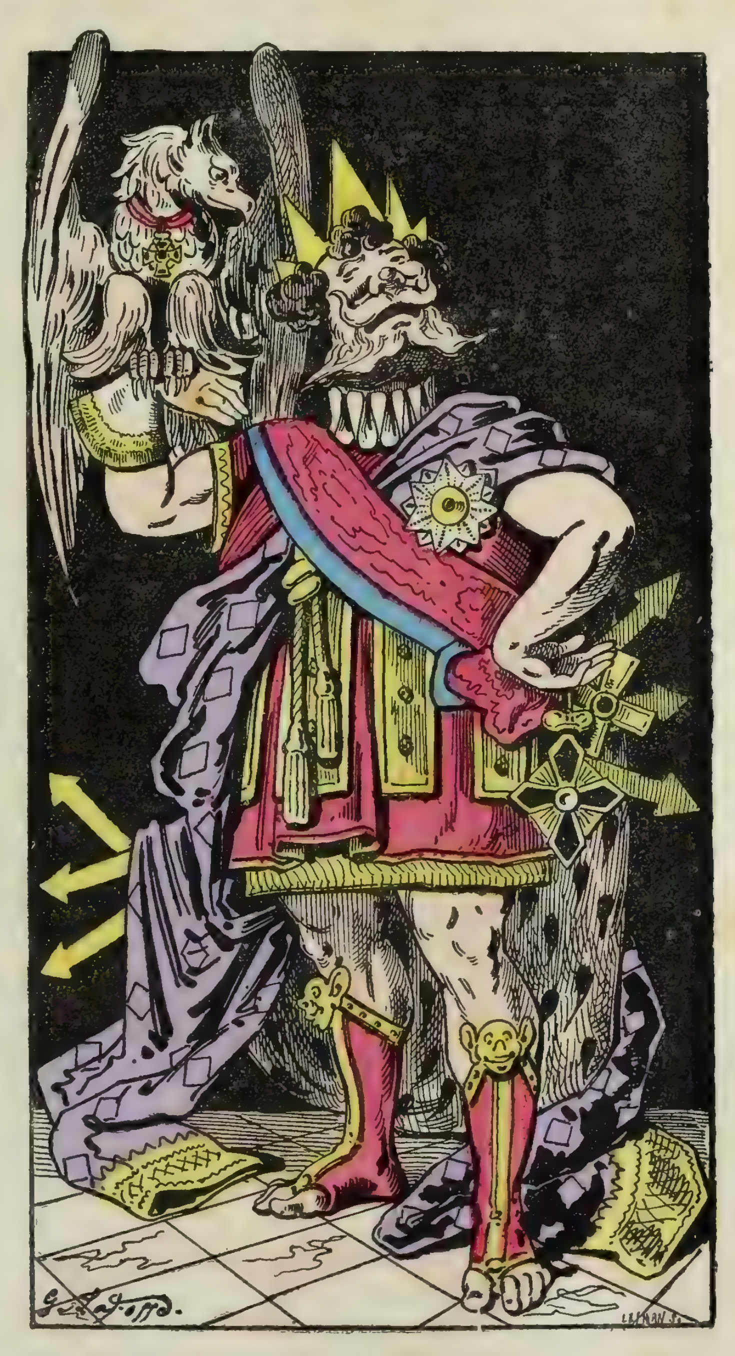
GRANDE

MYTHOLOGIE

TINTAMARRESQUE

Dessins de G. **LAFOSSE** et **MOLOCH**

PARIS
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
—
1881



JUPITER



GRANDE
MYTHOLOGIE
TINTAMARRESQUE

PRÉFACE

Nous avons la douleur de constater chez notre génération un énorme ramollissement de la fibre mythologique.

Le dix-neuvième siècle, qui affiche un grand scepticisme, affecte en même temps un profond dédain pour les dieux à pieds de bouc et les déesses à queue de poisson de l'antiquité.

Il base ce mépris sur l'invraisemblance de ces êtres surnaturels.

Le dix-neuvième siècle nous semble d'autant plus dans son tort en refusant de croire à des choses incroyables, qu'il les a remplacées par d'autres qui ne le sont pas beaucoup moins.

⁂

Faire le dégoûté sur Janus, parce qu'il avait deux têtes, et gober la douce crevalescière,

L

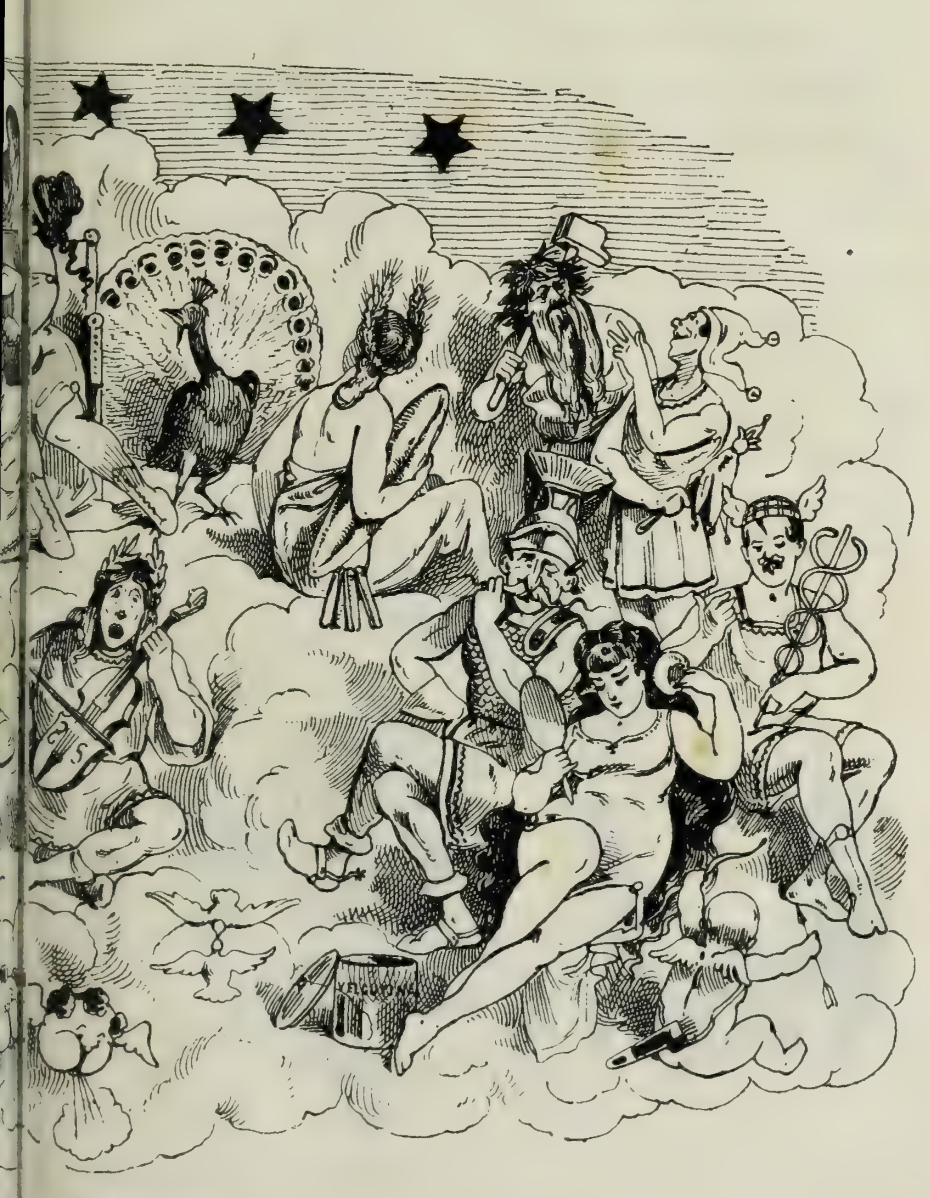
GOUVERNEMENT



JUPITER PRÉSIDANT I

L

OLYMPÉRIAL



L DES MINISTRES

C'est au moins de l'inconséquence.

Refuser de croire que Jupiter ait pu mettre Minerve au monde en se mouchant, et souscrire aux galions du Vigo,

C'est presque de l'imbécillité.

Le moment est donc venu de donner un fort coup de plumeau à la mythologie, d'en rajeunir la forme et de l'imposer de nouveau à nos contemporains.

Il est bon que notre époque se rende un compte exact des croyances de ses devancières,

Et qu'elle reconnaisse enfin, — quoi qu'en disent les pessimistes, — que l'esprit humain n'a pas par trop dégringolé depuis six mille ans, puisqu'il n'a renoncé à égorger des taureaux blancs sur l'autel du président de l'Olympe que pour croire à l'influence fatale du vendredi sur l'inauguration d'un pantalon neuf.



Et d'après ce tableau, il sera très facile à nos lecteurs de décider si les nations arriérées qui ont jusqu'à nos jours persisté à adorer des morceaux de pierres représentant des caniches à queue de serpent, ont plus ou moins progressé que celles qui se croient obligées, pour honorer leurs dieux, de remplacer le gîte à la noix par des arêtes de merlan dans leur pot-au-feu du vendredi.



PREMIÈRE PARTIE

MYTHOLOGIE GRECQUE ET LATINE

Les dieux adorés par les Grecs et les Latins étaient au nombre de vingt, afin que les croyants ne fussent pas exposés aux abus qu'entraîne le monopole.

Sur ce nombre, douze dieux seulement formaient le conseil de l'Olympe :

JUPITER.	VESTA.
NEPTUNE.	JUNON.
MARS.	MINERVE.
APOLLON.	CÉRÈS.
MERCURE.	DIANE.
VULCAIN.	VÉNUS.

Ils avaient seuls le droit de donner leur avis sur le budget et le percement des nouveaux boulevards.



Les huit autres, que nous désignerons sous le nom de :

DIEUX SANS PORTEFEUILLE

étaient messieurs et mesdames :

JANUS.	PLUTON.
SATURNE.	BACCHUS.
RHÉE.	L'AMOUR.
LE GÉNIE.	CYBÈLE.

Ces derniers n'avaient pas voix délibérative.

Mais ils pouvaient, à tour de rôle, siéger en remplacement d'un dieu en titre, en train de se purger.

DIEUX SUBALTERNES

Les Romains, qui aimaient assez à faire leurs provisions, en avaient jusqu'à trente mille.

Et, comme cette quantité de divinités se classait difficilement dans la mémoire de leur clientèle, on prit le parti de réunir leurs noms, adresses et spécialités dans un énorme in-folio, qui prit le nom de :

OLYMP'S BOTTIN

De cette façon, les Romains, qui éprouvaient le besoin de se placer sous le patronage d'un dieu quelconque, trouvaient facilement leur affaire.

NOTA. — Dans cet immense almanach, les dieux faisant partie du conseil, et autres bien placés en cour, étaient désignés sous la rubrique de :

(*Notables commerçants* ✠.)

⁂

On comprendra aisément que dans un pays où il y a tant de dieux, chaque maison peut s'en offrir au moins un :

UN DIEU DANS CHAQUE FAMILLE !...

comme pour les machines à coudre ; telle était la devise des Romains.

Un citoyen bâtissait-il une maison, il la plaçait de

suite sous la protection d'un dieu spécial en disponibilité qu'il se procurait par l'intermédiaire des *Petites affiches* ou de l'hôtel Drouot, espérant la préserver ainsi des voleurs et de l'incendie.



De nos jours, les dieux étant devenus plus rares, on se sert de verrous de sûreté et de compagnies d'assurances.



DEMI-DIEUX

On donnait le titre de demi-dieu au fils d'un dieu entier qui s'était mésallié en épousant sa cuisinière.

Et encore dans plusieurs autres cas.

Ainsi, par exemple, quand on s'apercevait qu'un dieu avait une tache, mais qu'il pouvait encore servir, on en faisait un demi-dieu, plutôt que de le jeter.

HÉROS

Indépendamment de leur assortiment de dieux et de demi-dieux, les Romains avaient encore les Héros.

On appelait ainsi les descendants des dieux qui, ayant égaré leurs papiers de famille, ne pouvaient établir assez clairement leur origine.



PREMIERS FONDEMENTS DE LA DYNASTIE OLYMPIENNE

Les imprimeries n'étant pas très-répandues avant la formation du monde, les renseignements que nous avons pu recueillir sur cette époque ne sont peut-être pas d'une grande clarté.

Voici, cependant, la version la plus accréditée sur l'établissement de l'Olympe :

Un jour, — avant la naissance du monde,— le *Chaos* et la *Nuit* se rencontrèrent au coin de la rue du Néant.

Ils se plurent.

Ils s'unirent.

⁂

Comment se rencontrèrent-ils? Comment se plurent-ils, puisqu'il ne faisait pas clair?

On ne l'a jamais su. On ne le saura jamais.

Ce qui est certain, c'est que, malgré cette obscurité, ils eurent bientôt pas mal d'enfants :

Le Destin, — la Discorde, — les Parques et les Furies.

Ce qui prouve que la bougie et le pétrole pourraient manquer sans nuire à l'accroissement de la population.

Pendant ce temps, le *Ciel* et la *Terre* se conjoignirent de leur côté.

Ils eurent un fils qu'ils nommèrent Cœlus.

Immédiatement Cœlus épousa Tithéa.

Et celle-ci, sans prendre le temps de la réflexion, lui donna un grand nombre d'enfants.

Au nombre desquels Titan et Saturne.

⁂

Cœlus, se voyant à la tête d'une nombreuse famille, se mit à rouer de coups ses fils dans la crainte que l'idée leur prît de le renverser.

Ce moyen lui réussit.

⁂



Aidés de Tithéa leur mère, ces derniers le quatre-septembrisèrent un beau matin.

⁂

Depuis cette époque, on a eu souvent occasion de voir, sur notre globe, un roi détrôné.

La chute est quelquefois grave, sans doute.

Cependant, on sait toujours ce que devient un monarque après cet accident.

⁂

Mais peut-on s'empêcher de frémir en songeant à la culbute que doit faire un pauvre diable de dieu qui n'a



dans l'espace que son trône pour point d'appui, et à qui on le retire brusquement au moment où il fait son somme?...

⁂

Pour peu que l'on se figure que cela peut se passer juste au-dessus du paratonnerre des tours Notre-Dame!...

C'est affreux!...

Quand Cœlus fut détrôné par ses enfants, Titan qui, en sa qualité d'aîné, avait droit au pouvoir, le céda à Saturne, son frère cadet.

Mais il imposa une condition.

Ce fut que Saturne s'engageât à mettre à mort tous les enfants mâles qui lui naîtraient, afin que le trône revînt dans la famille de Cœlus.

⁂

Saturne répondit, en vrai roi, qu'il n'y voyait aucun inconvénient.

Et pour être sûr que la besogne fût bien faite, chaque fois que Cybèle, sa femme, mettait au monde un fils, il l'avalait séance tenante.

De là, sans doute, est venu cet axiome de jurisprudence, qui dit que les enfants doivent nourrir leurs parents.

⁂

Un jour, cependant, Cybèle, lasse de toujours voir entrer ses fils dans le même endroit, et de ne les en voir jamais ressortir, eut recours à la ruse.

⁂

Comme elle venait d'accoucher de Jupiter, elle envoya le nouveau-né en nourrice chez une chèvre de Crète, nommée Amalthée,

Et fit avaler à son mari un pavé entortillé dans une couverture de laine.



Saturne fit simplement la remarque que son enfant

était un peu plus ferme que le dernier, et tout fut dit.

Pluton et Neptune, frères de Jupiter, furent sauvés par le même procédé.

Deux pavés les remplacèrent dans l'estomac paternel.

Et l'on a même objecté à ce propos que Cybèle, en protégeant la vie de ses enfants, courait grand risque de donner la pierre à son mari.

Devenu grand, Jupiter se fit reconnaître.

Tableau !

Il détrôna son père Saturne, très-fortement épaté de se voir mis à la porte par un gamin qu'il croyait avoir digéré depuis une vingtaine d'années.

Saturne, mis à la retraite comme dieu, descendit sur la terre.

Il y fut recueilli par Janus qui régnait alors en Italie.



Pour le récompenser de son hospitalité, Saturne doua Janus de la connaissance du passé et de l'avenir.

Il le dota d'une figure de supplément.

⁂

En effet, Janus nous est représenté avec deux visages.

Ce qui est peut-être assez commode pour saluer la façade de la Madeleine en souriant à celle du Palais législatif, mais est, à coup sûr, une dépense double pour celui qui prend du tabac à priser.

Quelques écrivains ont même prétendu que Janus ne fut pas enchanté de ce cadeau, parce qu'étant sujet aux fluxions, ça lui en faisait deux au lieu d'une chaque fois que cet accident lui arrivait.

CYBÈLE

Cybèle, comme nous l'avons vu, était mère de Jupiter.

Cette déesse ne paraît pas avoir été d'un caractère très endurant.

⁂

On sait qu'Atys, jeune prêtre phrygien attaché à son culte, s'étant un soir attardé à la poursuite d'une nymphe, Cybèle furieuse... que ce jeune homme en eût suivi une autre qu'elle, probablement, le métamorphosa en pin.

⁂

Le *Tintamarre* de l'Olympe annonça même cette nouvelle en ces termes :

« Le bel Atys vient d'être changé en pin par l'implacable Cybèle; c'est bien fait pour lui en faire passer le goût. »

Note explicative pour les lecteurs du Pays :
Passer le goût... du pain.



Heureusement que les déesses n'ont pas conservé l'habitude de transformer en arbres tous les mortels qui suivent les nymphes.

Sans quoi, beaucoup de trottoirs à Paris seraient depuis longtemps d'épaisses forêts.

Jupiter, après avoir donné les huit jours à son père, se trouva maître du pouvoir.

Il donna à son frère Neptune l'empire des mers.

Et à son frère Pluton, la direction des enfers.

Cette générosité lui fut, dit-on, inspirée par le désir d'habiter un lieu moins humide que l'Océan et moins chaud que l'enfer.



Ses frères ne furent pas longtemps dupes d'un procédé qu'ils trouvèrent d'une tartuferie achevée.

Ils ne tardèrent pas à travailler les élections dans le sens de l'opposition.

Sur ces entrefaites, Jupiter fit à sa sœur Junon des propositions un peu... don-juanesques.

Junon, qui n'avait qu'une confiance très-limitée en son frère, lui répondit avec hauteur :

— Des nèfles!...



Et comme Jupiter insistait... avec les mains, elle lui allongea une belle gifle, en ajoutant :

— ...A moins que tu me proclames femme Jupiter à la face de l'Olympe!...

Jupiter consentit.

Il était peut-être le premier monarque à qui l'on jouât ce tour-là.

Mais il ne fut pas le dernier.



Le gouvernement de Jupiter ne tarda pas à devenir impopulaire.

Ses frères, mécontents du partage du pouvoir, fondèrent des journaux révolutionnaires dans lesquels son prestige était atrocement sapé.

D'un autre côté, madame Jupiter n'était pas éloignée de prêter son concours au mécontentement général.

Elle avait fortement à se plaindre de son époux que l'on trouvait à chaque instant folichonnant sur un nuage avec quelque nymphe de rencontre.

Presque tous les nuages qui environnaient l'Olympe étaient aplatis par l'usage comme de vieux canapés à vingt-neuf francs ayant huit ans de service dans le quartier des Martyrs.

Chaque fois que Junon, dans ses promenades, voyait les élastiques de ces nuages dans cet état, ça lui crevait le cœur, et elle s'écriait :

Mon gredin est encore venu cascader par ici!...



Pour comble de malheur, les géants se révoltèrent contre l'autorité de Jupiter et déclarèrent la guerre à l'Olympe.

⁂

Les géants étaient une race excessivement forte et redoutable.

Chacun d'eux, doué d'une puissance de muscles incroyable, forait dans le roc un puits artésien d'un seul coup de son poing armé d'un simple tire-bouchon.

Quand un géant avait, par exemple, besoin d'aller de Saint-Germain en Laye à Alger, il ne prenait ni chemin de fer, ni diligence, ni bateau à vapeur, ni quoi que ce fût.

Il se baissait tout simplement à quatre pattes, saisissait dans ses deux mains une aspérité quelconque du sol : un vieux tronc d'arbre, un angle de trottoir, une fontaine Wallace... n'importe quoi, enfin.

⁂

Puis, donnant une violente secousse à la terre, il la faisait tourner sur elle-même avec la rapidité d'une toupie d'Allemagne pendant qu'il faisait un petit saut en l'air pour laisser arriver Alger sous lui.



Quand Alger passait, il retombait net au beau milieu,

Faisait ses courses, ses achats, ses visites,

Et revenait à Saint-Germain en Laye par le même procédé.

Le tout sans user de souliers.

Pour donner, enfin, une idée de la puissance musculaire des géants, nous ajouterons que ce fut un des plus chétifs d'entre eux qui, se trouvant en Suisse, prit entre ses deux doigts une petite montagne qui le gênait pour chercher une pièce de dix sous qu'il avait laissé tomber à terre, et la lança par dessus sa tête dans un mouvement d'humeur.

Ce monticule vint tomber près de Paris.

C'est lui que nous appelons aujourd'hui : Montmartre.



Il est aisé de se figurer que Jupiter, avec des ennemis de ce calibre-là et par-dessus le marché des tiraillements dans son ménage, ne devait par tarder à se trouver mal à son aise.

Un matin, il fut réveillé par des secousses qui venaient de dessous son lit.

Il se leva à la hâte pour voir si ce n'étaient pas quelques chats du voisinage qui faisaient l'amour dans son sommier élastique.

Horreur!...

⁂

C'étaient les géants qui, profitant de la nuit, avaient entassé montagnes sur montagnes, mis l'Ossa sur le mont Valérien, le mont Valérien sur le Pélion, le Pélion sur les buttes Chaumont et les buttes Chaumont sur l'Olympe pour escalader les cieux.



Et comme toutes ces montagnes échelonnées n'arrivaient pas encore assez haut, un des géants avait placé sur la plus élevée son buffet, deux fauteuils et un tabouret de piano, sur lequel il était monté lui-même.

C'était de là qu'il flanquait de grands coups de poing sous le canapé-nuage où reposait Jupiter.



JUPITER EN MARAUDE



Ce dernier, d'un seul coup d'œil, vit qu'il n'y avait pas un instant à perdre.

Il courut chez Vulcain, son fils, maréchal-ferrant assez distingué, dont nous aurons à nous occuper plus tard, et lui confia ses ennuis.

Vulcain lui forgea immédiatement une foudre-revolver, au moyen de laquelle il pouvait réduire ses ennemis en semoule.

Jupiter ne s'en priva pas.

Il revint chez lui d'un air très tranquille, cachant sa foudre sous son paletot, et se mit à bourrer sa pipe comme un homme qui ne se doute de rien.



⁂

Les géants, enhardis par ce calme canaille, commencèrent à gravir les marches de leur escalier improvisé,

en se disant entre eux tout le long du chemin, d'un air malin :

— C'est lui qui va être attrapé tout à l'heure de se trouver la tête en bas et les jambes en l'air!... Il est dans le cas, s'il ne s'en aperçoit pas tout de suite, de se frictionner les pieds à l'eau athénienne et de se passer du cirage sur la figure.

Jupiter, qui les voyait ricaner, saisit le moment où ils étaient à moitié route.

Et, pressant tout à coup la détente de son tonnerre!... Patatrrrrakatatadzing!... Piff paff pouff crrrac rrra tata boumm?...

Il renversa sens dessus dessous géants, montagnes, armoires à glace, etc,, etc.

⁂

Presque tous les rebelles furent pilés!... écrasés!... mais écrasés comme on ne le sera jamais à la queue du Vaudeville.

⁂

Quelques-uns pourtant en furent quittes pour des renfoncements à leur chapeau et furent ensevelis vivants sous les voûtes qui se formèrent de ce formidable effondrement.

Depuis quarante siècles environ qu'ils sont là, ils font encore, de nos jours, d'impuissants efforts pour se relever.



De là ces tremblements de terre et ces éruptions de volcans qui se produisent de temps à autre sur divers points du globe.

Les tremblements de terre ont lieu quand les géants se secouent dans leurs mouvements d'impatience.

Et ces éruptions effrayantes qui jettent des pierres, des flammes et de la lave, sont produites par les éternuments de ces monstres enfouis à des profondeurs énormes.

Il arrive quelquefois qu'en forant un puits artésien, les mortels d'aujourd'hui piquent sans le vouloir, avec leur sonde, un de ces géants dans le dos.

Alors, il s'en venge en crachant par l'ouverture les flots d'eau bouillante et de métaux fondus qu'il a sur l'estomac.



Encelade, le plus terrible de ces géants, gémit dans l'Etna.

Le moindre de ses rhumes de cerveau ébranle toute la Sicile.

Cependant la victoire de Jupiter n'avait pas été tout droit.

Typhée, géant aux cent têtes de dragon, était entré dans la lice, et, à son aspect effroyable, les dieux subalternes, qui servaient de cent-gardes à Jupiter, avaient pris la fuite.

⁂

Jupiter ranima ses troupes de son mieux.

Et Bacchus, son fils, vint enfin à bout du monstre aux cent têtes à l'aide d'un subterfuge ingénieux.

Il se présente devant Typhée armé d'une simple planche à bouteilles, et, au moment où ce dernier passe ses cent têtes par les cent trous pour le mordre, il les lui abat d'un seul coup avec un sabre de cavalerie.

Quand Jupiter eut assuré le triomphe de l'ordre moral, il résolut de descendre sur la terre pour s'occuper du sort des mortels, ses contribuables.

Il descendit en Arcadie sous les traits d'un simple voyageur.

⁂

Partout, sur son passage, Jupiter rencontra la même perversité.

Partout il voyait les hommes tripoter à la Bourse, porter leur raie au milieu de la tête, lire le *Figaro*,

applaudir les pièces à mollets, être vieux à vingt-cinq ans, et en enfance à quarante.

Partout les femmes mariées avaient des amants, mettaient leurs enfants en nourrice pour s'en débarrasser, se maquillaient, portaient des robes dont le corsage ne commençait jamais et dont la queue n'en finissait plus.

Jupiter n'hésita point : il décida l'anéantissement de cette race abâtardie.

Il fit un signe : l'Océan sortit de son lit et se rua comme un grand lâche sur toutes les plaines, qu'il inonda.

Epouvantés, les hommes essayent d'abord de combattre le fléau en mettant la mer en bouteilles.

Mais ils n'y peuvent suffire.



Alors, affolés, ils se réfugient sur les endroits élevés pour échapper aux flots qui les gagnent.

D'autres, plus pratiques et ne perdant pas leur sang-

froid, se hissent en mettant les deux pieds sur les épaules de leur belle-mère.

Vains efforts!... Le torrent monte. Tous périssent!..



Tous!... sauf Deucalion et Pyrrha, souverains de Thessalie, couple qui avait été distingué par Jupiter à cause de ses vertus, et qui put se réfugier sur les hauteurs du mont Parnasse.

⁂

Quand les eaux se furent retirées, Deucalion et Pyrrha, qui avaient reçu à cet effet des instructions de l'oracle de Thémis, repeuplèrent la terre en lançant des petits cailloux par-dessus leur épaule.

Les pierres que jetait Deucalion engendraient des hommes. Celles de Pyrrha donnaient le jour à des femmes.

Quand deux cailloux se heurtaient en l'air, ça faisait un Auvergnat.

On comprend sans peine que cette nouvelle race improvisée, pour laquelle toute tradition avec le passé était rompue, fut d'abord en pleine barbarie.

A chaque pas qu'ils faisaient, ces sauvages trouvaient à terre quelque objet provenant de la génération qui les avait précédés.

Mais il leur était impossible de comprendre à quoi pouvaient être utiles les choses qu'ils ramassaient.

⁂

Ils se faisaient des chapeaux avec les poêlons, des cure-dents avec les épingles à cheveux, des peignes avec les fourchettes, des soufflets avec les harmoniflûtes, des narghilés avec les irrigateurs.

Ils employaient la cire à cacheter en guise de beurre pour faire cuire leurs aliments.

Ils s'arrosaient les cheveux avec de la chartreuse jaune et buvaient les flacons d'eau athénienne.

⁂

Au milieu de ce désarroi, quelques-uns pourtant trouvaient une application ingénieuse de l'objet dont ils avaient fait la trouvaille.

⁂

On en cite un qui, après s'être morfondu pendant huit heures à chercher ce qu'il pourrait bien faire d'un caleçon de bain qu'il venait de ramasser, s'arrêta enfin à cette idée que ce devait être un bonnet de coton à deux places pour le mari et la femme.



On raconte qu'un autre ayant trouvé une jumelle de théâtre en découvrit immédiatement l'utilité.

N'écoutant que son cœur, — il était tout fraîchement marié à une jeune et jolie femme qu'il adorait, — il se dit :

Le côté qui rapproche, ce doit être pour regarder sa petite femme quand elle est loin ; et le côté qui éloigne, pour regarder sa belle-mère quand elle est près.

Jupiter, nous l'avons dit, passait pour ne pas avoir beaucoup de mœurs.

Il avait un côté dieu : la puissance et la justice ; mais il avait un côté roi : il était vicieux comme un marchand de contremarques.

Sans compter bon nombre d'escapades terrestres que l'on ne connut pas toutes, il mit dans leurs nuages en palissandre pas mal de déesses du demi-monde.

On cite entre autres :

Thémis, qui enfanta *les Saisons et les Heures.* Cette déesse, d'un caractère très régulier, avait une vocation pour faire des enfants régulateurs.



Très belle, mais froide et compassée, même dans ses plus grands emportements, Thémis avait une singulière habitude qui explique d'ailleurs la nature mathématique des enfants qu'elle engendrait.

Quand elle recevait son amant Jupiter, et qu'au dessert celui-ci devenait pressant, elle ne cédait qu'après avoir posé un métronome sur un des bras du canapé et l'avoir mis en mouvement.

⁂

Ce régulateur, à la longue, finit par devenir insupportable à Jupiter, dont le tempérament fougueux ne

pouvait pas s'accommoder d'une précision si peu en rapport avec les battements de son cœur.



Il quitta Thémis, et l'on raconte à ce sujet qu'en faisant la confidence de cette rupture à un de ses collègues, il lui aurait dit :

— Mon cher... cette femme-horloge devenait impossible... Tic... tac... tic... tac... Un peu plus, elle accouchait d'un chronomètre et d'un tourne-broche mécanique.



Jupiter eut des maîtresses moins désagréables.

Entre autres Eurimone, qui donna le jour aux Grâces. Rien de Sarah Bernhardt ;

Et Mnémosine, qui engendra les Muses. Rien de Belmontet.



Quant à Junon, qui était sa femme légitime, il en eut naturellement le plus laid de tous ses enfants : Vulcain.

De là le proverbe :

« Ce que l'on fait de mauvaise grâce ne réussit jamais bien. »



Du reste, Jupiter, que ses galanteries ont fait surnommer le Henri IV de l'Olympe, pouvait à la rigueur se passer de femmes pour perpétuer sa race.

Un don, qu'il avait reçu de nous ne savons qui, lui permettait de faire des enfants rien qu'en se mouchant.

Quelquefois, dans les rues, on le voyait tirer son foulard jaune, en flânant devant les étalages, se moucher machinalement et remettre son foulard dans sa poche.

On était presque sûr qu'il devait y avoir dedans deux garçons et une fille.

En effet, presque immédiatement les nouveaux-nés s'évadaient, lui descendaient le long des jambes et se sauvaient de par la ville, après lui avoir fait son porte-monnaie.

Junon était tellement faite à cette habitude de son mari que, lorsque le matin elle voyait Jupiter pris par un rhume de cerveau, elle criait à la bonne :

— Cythise!... vous mettrez quatre couverts de plus pour le déjeuner.



Ce fut par cette voie que Minerve vint au monde.

C'était par une belle matinée du printemps; Jupiter était sorti faire un tour de jardin nu-tête à la fraîche.

Tout à coup il sentit dans le cerveau une petite démangeaison.

— Allons bon!... dit-il, me voilà encore pincé.

— C'est de ta faute!... lui cria Junon de sa fenêtre, je te dis toujours de ne pas sortir sans ta calotte.

⁂

Ce reproche n'était pas terminé que la démangeaison devint très vive, presque insupportable.

Elle dégénéra même en une piqûre assez aiguë.

Le roi de l'Olympe sentit qu'il allait avoir un de ces éternuments qui comptent dans la vie d'un homme, — et même d'un dieu.

***

Il se prépara à la secousse.

S'assura qu'il n'y avait pas trop près de lui de tronc d'arbre contre lequel il pourrait se fendre la tête dans le spasme sternutatoire;

S'arc-bouta sur ses reins robustes pour mieux résister au choc;

Raidit le cou, afin que la convulsion suprême ne lui détachât pas la tête et ne la projetât pas à huit mille mètres devant lui.

***

Enfin, il lâcha tout et éternua.

Mais jamais éternument n'avait produit vacarme aussi formidable.

Ce fut comme un coup de tonnerre strident, auquel se serait mêlé un bruit de ferrailles s'entre-choquant avec violence.

***

Cet immense coup de cymbales mit tout l'Olympe sens dessus dessous.

Les voisins accouraient de tous côtés, s'imaginant que c'était madame Jupiter qui avait dégringolé de dessus une chaise avec toute sa batterie de cuisine, en voulant décrocher une bassine pour faire des confitures.



De son côté, Junon, en entendant ce fracas métallique, s'était remise à la fenêtre, et criait à son mari :

— C'est toi qui éternues comme ça ?... tu avais donc prisé des feuilles de tôle ?...



Tout s'expliqua bientôt à la satisfaction générale.

Devant le roi de l'Olympe, soulagé, une grande, belle et jeune femme, armée d'un bouclier et d'une lance, se tenait debout dans une attitude fière, mais respectueuse, et disait, en souriant, à Jupiter :

— Bonjour, p'pa !...

C'était Minerve, que Jupiter venait de mettre au monde en éternuant.

Minerve étant toute couverte de fer : casque, bouclier, etc., etc, on s'expliqua le bruit insolite qui s'était produit à sa venue au monde.



Jupiter, lui, très enchanté en somme d'avoir le cerveau délivré d'un enfant dont l'équipement n'eût pas manqué de devenir gênant, embrassa Minerve au front.

Mais, se souvenant tout à coup de la piqûre douloureuse qu'il avait ressentie dans la tête quelques instants avant l'éternument, il lui dit avec bonté :

— Il me semble que tu aurais bien pu piquer le

bout de ta lance dans un bouchon en attendant que tu sortes.

⁂

La tradition qui est venue jusqu'à nous représente Jupiter majestueusement assis sur un trône.

Mais les photographes ne sont pas d'accord sur la pose officielle qu'il avait adoptée pour présider le conseil des ministres.

⁂

Les uns le représentent un sceptre dans la main, un aigle à ses pieds.

C'est l'aspect tranquille et bon enfant.

Mais c'est d'un bourgeois!... d'un commun!... d'un vulgaire!... d'un roi des Belges!...

Les autres nous le montrent le regard menaçant, le nez aviné, la lèvre sensuelle, le bras levé et lançant avec colère la foudre, au milieu des nuages, sur tous les journaux de l'opposition et les contribuables en retard.

Une vraie attitude de roi, en un mot.

Nous l'aimons mieux ainsi.

⁂

L'artiste qui a illustré cet ouvrage l'a vu d'une autre

façon encore. Ainsi soit-il! toutes les opinions sont libres.

Tout ce que l'on peut faire pour elles, c'est de les empêcher de se manifester.

***

Entre autres sacrifices, on immolait à Jupiter ou une chèvre, ou une brebis, ou un bœuf.

Mais il paraît que ce qui était particulièrement agréable à ce dieu, c'était que l'on égorgeât en son honneur un taureau blanc.

Ce qui ne faisait pas de tort aux roux.

***

Seulement, pour que le sacrifice fût efficace, l'étiquette exigeait que l'on dorât préalablement les cornes de l'animal.

De cet usage antique et solennel, — mais bête, — notre époque n'a conservé ni le sacrifice, ni le taureau blanc; mais il a gardé précieusement la coutume de dorer les cornes.

***

Nous connaissons à Paris beaucoup de maris qui ont des cornes.

Ceux qui n'ont que des cornes-nature, des cornes de pauvre, les cachent tant qu'ils peuvent. Ils les limeraient tous les matins à fleur de tête, si ce n'était pas si dur.

Mais certains maris d'actrices qui ont eu le... sang-froid de les faire dorer, les exhibent en public avec une grande satisfaction, et l'on devine à leur air enchanté qu'ils voudraient les avoir cinquante fois plus volumineuses pour qu'elles pussent se couvrir de cinquante fois plus d'or.



Ces derniers sont beaucoup plus pratiques que les autres.

Aussi le monde, pour établir une distinction entre ces deux genres d'époux, appelle-t-il ceux qui se fâchent et font des procès, des maris *judiciaires* ; et ceux qui vivent grassement de leur... excroissance, des maris *judicieux*.



JUNON

Nous avons raconté dans le chapitre précédent comment avait été décidé le mariage de Junon avec Jupiter, son frère.

Des fêtes magnifiques signalèrent cette union.

Tout l'Olympe avait été invité et n'eut garde de manquer à une pareille noce.



Nous n'entreprendrons pas de faire le récit de ces réjouissances éblouissantes.

Seul, le menu du repas nous prendrait un demi-volume.



Nous nous contenterons de dire que les préparatifs coûtèrent quinze cents milliards.

La table du festin, en brouillard sculpté massif, était recouverte des mets les plus recherchés :

Des asperges grosses comme l'obélisque de Louqsor et dont la queue était en or ciselé, figuraient à côté de truffes noires monumentales qui ressemblaient à des nez de Veuillot roulés dans du tabac à priser.



Chaque convive, largement installé, était étendu mollement sur un nuage qui avait été cardé à neuf le matin.



Le service était fait silencieusement par des génies, qui prévenaient les moindres désirs de chaque invité, lui essuyaient les lèvres quand il avait bu, avec des serviettes tissées en fils de vierge; lui desserraient d'un cran, à chaque plat, la boucle de son gilet; lui retiraient à chaque instant, avec une plume de roitelet, les petits morceaux de viande qui lui étaient restés entre les dents; lui indiquaient doucement à l'oreille les moments où il devait rire des bons mots de Jupiter qu'il n'avait pas compris, etc., etc.

⁂

Bref, ce fut une soirée délicieuse.

Cependant, malgré l'invitation qu'elle avait reçue comme tout le monde, une nymphe, la nymphe Chéloné, s'était refusée à paraître au banquet divin.

Et, non contente d'avoir fait cette injure à ses souverains, il paraît qu'elle s'était livrée, à propos de leur hymen, à des cancans échevelés et à des gouailleries terribles.

Chez tous les fournisseurs elle colportait des anecdotes qui hachaient menu la vertu de la fiancée et l'état sanitaire du fiancé.



A l'en croire, Junon n'était qu'une cascadeuse effrontée qui avait, pendant un long séjour en Espagne, fait des farces échevelées avec pas mal d'officiers de l'armée régulière.

Et, toujours d'après Chéloné, Junon était parvenue,

en appelant à elle toutes les ressources de la parfumerie, et en se confectionnant une simili-candeur, à enjôler ce vieux gâteux de Jupiter qui, lui-même, déjà très hypothéqué par les cahots d'une jeunesse orageuse, s'était pris comme un jobard à la glu de cette rosière en imitation.



L'on rapporte même que Chéloné avait fait insérer, dans le *Tintamarre* de l'Olympe, le couplet suivant qui se chantait sur l'air du duo de l'engueulade de la *Fille de Madame Angot*, — et qui avait fini par obtenir une telle vogue que l'on n'entendait plus que cela dans les nues :

Ah ! c'est donc toi, madam' Junon,
Qui t'fais épouser?.. Nom de nom!..
Celui qui r'cevra ton serment
J'lui souhait' beaucoup d'agrément.

Peux-tu m' dir', sans trop t' déranger,
Où qu' tu prends ta fleur d'oranger,
Et si l' marchand donne en même temps
L' moyen que les maris soient... contents ?
Du rest' le tien, — sans méchanc'té, —
N'a pas l' droit d'êtr' bien dégoûté.
Pour c' qu'il t'apport' en fait d'fraîcheur,
Faut pas qui s' montre trop éplucheur.
Car tout l'Olympe en glose,
Et l'on répèt' partout
Que c'est un pas grand' chose (*ter*)
Qu'épouse un' rien du tout.



On comprend que cette petite plaisanterie de la nymphe Chéloné, tombant en pleine noce, dut jeter un certain froid.

Les deux époux essayèrent bien de sourire sur leur trône pour faire accroire aux populations que ces cancans de petits journaux leur étaient très indifférents.

Mais leur air vexé ne pouvait échapper à personne.



Dans l'Olympe, — comme sur la terre, — on a beau être farci de majesté, il est une chose qui ne fera jamais plaisir : c'est de voir rire de soi.



Il n'y a pas d'artillerie assez rayée pour mettre un souverain hors de portée d'un calembour bien placé ou d'une cascade gouailleuse.

D'ailleurs, c'est très heureux.

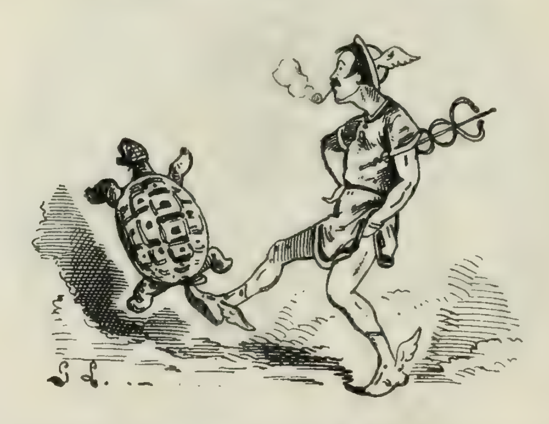
Il faut bien que les contribuables aient quelque chose.

⁂

Cependant le dieu Mercure, à qui la mauvaise humeur de Jupiter et de Junon n'avait point échappé, voulut faire du zèle, espérant obtenir ainsi, au 15 août suivant, le grand cordon de la Légion d'honneur, auquel il aspirait depuis longtemps.

Pour venger ses souverains outragés dans ce qu'ils

avaient de plus cher : leur prestige, il changea la nymphe Chéloné en tortue, pour la punir de son audace.



L'imprudente et bavarde nymphe devint, sous cette triste figure, l'emblème du silence éternel.

Jamais femme ne fut plus cruellement punie.



Quant au *Tintamarre,* qui avait reproduit le couplet, on lui retira, pendant trois mois, l'autorisation de se vendre sur la voie publique.



Les vœux de Junon paraissaient donc comblés; elle avait toute la Grèce à ses pieds.

Jupiter lui avait donné des appartements splendides, des gardes, des dames d'honneur, etc., etc.

Cet amour auguste lui avait même, jusqu'à un certain point, refait une virginité; mais, malheureusement, il n'avait pu lui refaire une orthographe.

⁂

Cette partie de l'éducation de Junon avait été très-négligée au profit d'une étude beaucoup plus approfondie des catalogues des magasins de nouveautés de l'Olympe.

Et plus tard, lorsque des événements imprévus procurèrent aux simples mortels l'occasion d'inventorier la correspondance de cette majesté d'alcôve qui, pendant son règne, s'était donné le ton d'organiser des petits jeudis littéraires comme un vulgaire académicien, on fut tout surpris de voir que la destinée des peuples avait si longtemps tenu dans la main d'une imposante grue qui écrivait à sa couturière :

« Ma chaire madame Lambertin,

« N'oublihez pas de m'envoyé mon corsage verd pour vendredix prochin sans fôte. »

⁂

Malgré toutes les splendeurs dont Junon était environnée, son bonheur fut de courte durée; elle se sentit bientôt mordue au cœur par le démon de la jalousie,

car elle ne tarda pas à s'apercevoir que Jupiter était d'une infidélité à faire rougir un coq.

Elle ne pouvait pas avoir une nouvelle bonne pendant trois jours sans que celle-ci, s'oubliant devant elle, apportât le déjeuner à Jupiter en lui disant :

— Tiens... mon chéri, voilà ta côtelette!...



A chaque instant elle trouvait, dans les poches de son mari, des gants cinq trois-quarts très parfumés, des mouchoirs de batiste marqués au chiffre de quelque impure.

Tout cela amenait des scènes terribles, que le complaisant Mercure avait souvent bien de la peine à arranger en se faisant intermédiaire entre Jupiter, sa femme, et la créature qui avait causé la dispute.

⁂

Mercure, d'ailleurs, déployait une grande adresse dans ce genre de négociations.

Sa réputation y fut fort compromise ; mais il créa un genre qui a depuis fait la fortune de certains hauts magistrats... de Vienne.

⁂

Les tracas de son ménage n'empêchaient pourtant pas Junon de soigner sa célébrite de beauté à la mode.

Elle était très fière de son renom de plus belle femme de l'Olympe.

Et, comme nous allons le voir, il en coûtait quelquefois gros d'essayer de lui prouver le contraire.

Pygas, la souveraine des Pygmées, eut un jour l'audace de se comparer à la reine des cieux.

Immédiatement, Junon la changea en grue.

⁂

De nos jours, on ne change plus les femmes comme cela.

Il est vrai que beaucoup n'en ayant pas besoin, ça ne les prive guère.

Les filles de Practus, pour le même crime, furent changées en vaches.

De nos jours... idem... idem.

⁂

Cassiopée, reine d'Ethiopie, osa un matin insinuer que Junon avait de fausses dents.

Furieuse, madame Jupiter fit attacher, nue, sur un rocher, Andromède, fille de Cassiopée.

La voyant toute honteuse de n'avoir qu'une paire de boucles d'oreilles pour voiler ses charmes, un monstre s'élança vers elle pour la dérober chastement aux regards du public, en la cachant dans son estomac.



Mais Persée arriva à temps, et délivra la jeune princesse, sans toutefois lui donner de chemise.

Le *Tintamarre* annonça la nouvelle de cette victoire en ces termes :

« La valeur de Persée triompha... Dix minutes plus tard, c'eût été l'avaleur d'Andromède. »

Comme on l'a vu, Junon n'était pas la tendresse même pour les femmes dont elle redoutait la concurrence.

Un dernier exemple donnera la mesure de son affabilité.



Un soir, Junon avait vu son mari sortir sur la pointe des pieds et avait remarqué sur ses lèvres un petit sourire moqueur.

— Bon!... s'était-elle dit, voilà encore mon gredin qui va attendre quelque déesse à la sortie de son magasin.

Et elle s'était mise en devoir de le suivre.



Chemin faisant, elle rencontra la nymphe Echo, fille de l'Air et de la Terre, une bonne petite fille sans malice.

Elle la questionna et lui demanda si elle n'aurait pas vu passer Jupiter.

La pauvre petite, qui venait, dix minutes auparavant, de rencontrer le monstre en bonne fortune, crut bien faire en répondant à Junon qu'en effet elle avait aperçu son mari en train de lire la *Patrie*, assis tranquillement sur une petite nuée.

Et, en même temps, elle indiqua à Junon le chemin opposé à celui où Jupiter se trouvait.



Quand elle apprit que Echo l'avait trompée, Junon, furieuse, la condamna à ne plus pouvoir répéter que les derniers mots de ceux qui la questionnaient.

En vain la pauvre petite supplia Junon de ne point lui imposer ce châtiment, qui permettrait à tous les mortels de lui faire dire de vilaines choses en lui adressant des questions dont la dernière syllabe aurait été préparée malicieusement.

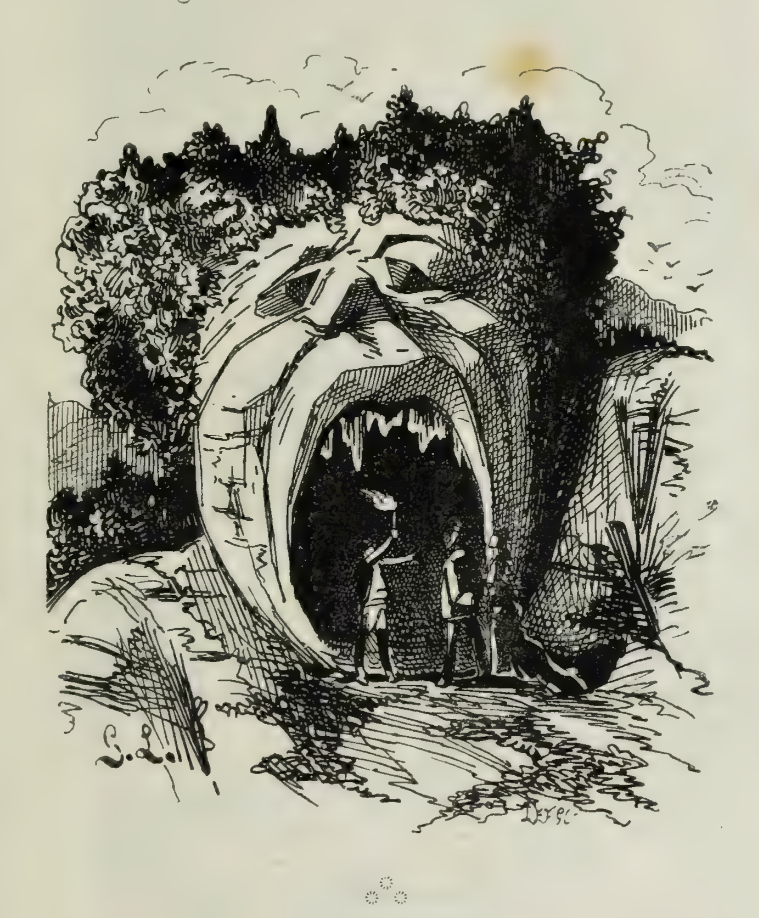
Junon fut inflexible.



Alors l'infortunée Echo alla se réfugier dans les lieux les plus écartés et se transforma en rocher.

C'est de là que, depuis de nombreux siècles, les hommes lui font dire tant de bêtises, ou tant de choses spirituelles, selon la terminaison des questions qu'ils lui adressent.

Nous avons pu recueillir quelques-unes de ces réponses que la timide enfant a faites aux mortels qui l'ont interrogée.



⁂

Nous en offrons un échantillon à nos lecteurs.

— On me conseille de prendre la revalescière Du Barry.

— *Ris.*

— Que faut-il répondre aux gens qui me vantent les talents du général Changarnier?

— *Nier.*

J'ai été au Théâtre-Français, un soir où ne jouaient ni Coquelin, ni Got.

— *Nigaud!...*

— Faut-il vendre mes Mouzaïa?

— *Ya.*

⁂

Nous avons raconté comment Jupiter avait mis au monde, en éternuant, la déesse Minerve.

Junon ne voulut pas qu'il fût dit que son mari avait une fille sans elle et qu'elle ne pourrait pas faire un fils sans lui.

Un matin, en respirant une fleur, elle mit au monde le dieu Mars.

Du moins, c'est ce qu'elle raconta à son mari en lui présentant le nouveau-né.

⁂

Jupiter, qui avait quelque esprit, accepta la chose sans sourciller, de l'air d'un homme qui se dit :

— Je puis avoir besoin un de ces jours de lui faire croire qu'il m'est sorti deux nouveaux enfants d'un œil de perdrix que j'étais en train de couper, soyons cou-



JUNON



lant. Dans un ménage, il faut s'en passer mutuellement.

⁂

Junon, voyant que Jupiter était d'une crédulité à se laisser peser son sucre dans un sac fait avec des actions des *galions du Vigo* et à payer naturellement ce papier-là sur le pied de dix-huit sous la livre, ne se gêna plus du tout.

Elle revint un soir au logis avec deux enfants dont elle venait d'accoucher : Flore et Hébé.

Elle dit tranquillement à Jupiter :

— Figure-toi... je ne me doutais de rien du tout. En me promenant, voilà que je rencontre Apollon. Il m'offre des laitues sauvages, j'en mange et crac !... on n'a que le temps d'aller chercher la sage-femme.



Et, tapotant les joues de Jupiter, elle ajoute :

— Ça ne te contrarie pas... mon gros loulou chéri ?

— Moi!... mais comment donc?... au contraire, répond Jupiter. J'ai justement six nouveaux fils à te présenter, qui me sont arrivés bien drôlement pendant que tu étais sortie... Oui... Figure-toi que je sentais quelques légères coliques... Comme j'étais tout seul, je me dis : « Ma foi, tant pis !... » La bonne arrive, elle me dit : « Monsieur appelle ?... » Je lui réponds : « Non, laissez-moi en paix !... » Le malaise revient six fois. Comme j'étais tout seul... je me dis six fois : « Ma foi, tant pis !... » Bref, je me sens mieux, quand tout à coup six nouveaux-nés se mettent à courir dans la chambre et à m'appeler papa.

⁂

Junon fit la grimace ; mais force lui fut d'accepter cette ingénieuse réplique aux laitues sauvages d'Apollon.

Cependant Jupiter abusa tellement de la situation et s'afficha avec tant d'effronterie avec des demi-quarts de déesses interlopes, que Junon irritée médita une nouvelle vengeance.

Elle divorça, quitta le ciel conjugal et vint se fixer dans l'île d'Eubée.

On sait ce que c'est qu'une habitude, même insupportable. On ne peut guère la perdre sans décaler complètement le sommier élastique de son existence.

Ce fut ce qui arriva à Jupiter.

A peine Junon fut-elle partie, que quelque chose lui manqua.

Quelque chose de désagréable, c'est vrai.

Mais enfin quelque chose.

⁂

Il tournait et retournait dans sa chambre, s'asseyait, se relevait, prenait un livre, le rejetait, se promenait et enfin venait se coucher.

Une fois au lit, il ne pouvait pas parvenir à s'endormir.



Enfin, n'y pouvant plus tenir, il appelait sa bonne et lui disait :

— Graillonice!... tu vas remplacer ma femme pour ce soir, je ne peux pas trouver le repos.

— Oh!... monsieur... que c'est laid!

— Quoi!... Qu'est-ce qui est laid?... Tu ne comprends donc pas, petite sotte?... Je te dis que tu vas remplacer ma femme, c'est-à-dire que tu vas m'être le plus désagréable que tu pourras, me flanquer des sottises, me faire une scène parce que je suis rentré à neuf heures un quart.

— Mais, monsieur...

— Tu vas m'appeler : grand propre à rien, coureur, libertin ; tu vas bousculer les meubles, casser quelques assiettes, me mettre le poing sous le nez en me criant : « Si je la pince, ta petite saleté d'Amandinestra, elle aura de mes marques ! »

— Mais enfin, monsieur...

— Tu me feras cette petite vie-là jusqu'à minuit et demi sans arrêter; je croirai que c'est ma femme qui me dit bonsoir comme à son ordinaire; je ne te répondrai pas et je m'endormirai tranquillement; rien n'aura été changé dans mes habitudes. Quand tu m'entendras ronfler tu pourras aller te coucher.

⁂

Malgré tout, Jupiter ne put supporter l'absence de

Junon, soit que l'on s'accoutume à certains maux, soit qu'elle eût emporté la clef de la cave à liqueurs.

Bref, il résolut de tenter une réconciliation et pour y parvenir il employa la ruse; il fit annoncer partout qu'il allait épouser la belle Platée, la fille d'Asope.

Aussitôt Junon accourt dans l'intention bien arrêtée de crêper le chignon à sa remplaçante.

Sous un voile épais, Jupiter avait fait placer, en guise de fiancée, une mariée de vitrine de coiffeur.

⁂

Junon s'avance vivement,

Enlève brusquement le voile, tout en s'apprêtant à traiter ce qui était dessous d'« espèce de pas grand'-chose. »

Tableau !



Jupiter, qui n'attendait que ce moment, tend les bras.

Junon s'y précipite.

Et les deux époux réconciliés rentrent bras dessus bras dessous dans l'Olympe, au son d'un orchestre conduit par Pasdeloup et entre deux haies de lanternes vénitiennes.

Mais, hélas! ce rafistolage ne devait pas être d'une longue durée.

A onze heures quarante-cinq, les deux époux ressoudés rentraient au Palais de la Présidence.

Et à minuit moins dix, Junon surprenait Jupiter embrassant sa cuisinière entre deux portes, et même entre deux épaules.

⁂

Cette fois, le courroux de Junon ne connut plus de bornes.

Une scène de ménage ne pouvait plus satisfaire sa fureur.

Elle résolut de se venger et de perdre à jamais le volage.

A cet effet, elle fomenta sourdement les mécontentements des sujets de son époux.

Et attisa les haines de ses ennemis par l'envoi de lettres anonymes.

⁂

Les frères de Jupiter, comme tous bons frères de roi, ne se firent pas prier deux fois pour conspirer contre le trône.

Aux premières ouvertures que leur fit Junon à cet égard, ils répondirent, avec un noble empressement, qu'ils étaient toujours prêts à jeter dans les affaires de l'Etat un trouble salutaire et propice à leurs intérêts.



La guerre des dieux éclata donc de nouveau.

Junon, de son côté, fit tout ce que put lui suggérer son ressentiment pour envenimer les choses et créer à Jupiter d'abondants embarras.

Elle s'appliquait partout à augmenter les mécontentements du peuple contre son mari.



Ainsi, par exemple, elle subventionnait en cachette une demi-douzaine de journaux très accentués, dans lesquels on ridiculisait Jupiter tous les matins, en le représentant en train de se maquiller ou de prendre des lavements.



Elle faisait colporter partout le bruit que Jupiter, de-

venu absolument ramolli, bavait en mangeant, se faisait lire le soir, en se couchant, les chroniques de théâtre du *Figaro,* pour s'émoustiller les sens, et signait tous ses décrets sans les lire.



Enfin, elle mit un tel acharnement à faire passer son mari pour un ignoble gâteux, qu'au moment où Jupiter fut informé par sa police des menées de Junon, celle-ci était sur le point de venir à bout de son reste de popularité.

Déjà, quand il sortait seul dans les rues, les enfants couraient après lui, lui grouillaient dans les jambes, lui sautaient sur les épaules et lui plaçaient des cataplasmes tout autour du corps.

Il n'était que temps pour lui de réagir contre de telles familiarités, signes précurseurs d'un violent mépris.



Heureusement pour Jupiter, il avait une police assez bien faite.

Junon fut filée.

Quand on vint dire au président de l'Olympe que sa femme le trahissait d'une façon aussi infâme, il ne voulut pas y croire et demanda des preuves.

⁂

Alors le chef de la police de sûreté tira de sa poche un télégramme qu'il venait d'intercepter et le montra à Jupiter.

C'était une dépêche que Junon adressait à tous les rédacteurs en chef de journaux hostiles au gouvernement.

Elle était ainsi conçue :

« Rédac.-chef du ***,

« Frappez grand coup. Pour prouver aux masses ramollissement complet de mon homme, publiez que vient de souscrire trois mille obligations *Galions Vigo.*

« JUNON. »

Jupiter fut atterré.

Il entra dans une colère terrible et se promena à grands pas dans la salle à manger, en disant :



— C'est horrible!... Quel poison!... Qu'elle dise que je mange des enfants crus, que je me chauffe les pieds dans les entrailles encore palpitantes de mes contribuables, que j'arrache les yeux de mes sujets pour les mettre dans mon pot-au-feu!... tout enfin!... tout ce qu'un homme, tout ce qu'un roi, tout ce qu'un dieu peut faire de plus honteux et de plus insensé!... Mais m'accuser de prendre des *Galions de Vigo*!... Oh!... oh!... c'est trop fort!... Pourquoi, pendant qu'elle y était, n'avoir pas insinué que je collaborais à la *Revue des Deux Mondes*!...

Oh!... oh!... oh!...

⁂

Immédiatement Jupiter s'occupa de trouver pour Junon un châtiment digne de ses crimes.

Il assembla son conseil des ministres à cet effet.

On se livra à un examen de tous les supplices connus.

L'un proposait de changer Junon en bec de gaz.

L'autre voulait qu'on l'attachât pour toute sa vie dans un fauteuil du Vaudeville.

Un troisième demandait qu'on l'abonnât à l'*Univers*.



Jupiter décida que sa compagne serait enchaînée sur un trône entre le ciel et la terre.



Junon eut beau dire que cet endroit-là était bien mal placé pour les approvisionnements du ménage, que ce devait être très loin des chalets de nécessité et qu'il devait y passer très peu d'omnibus.

Jupiter fut inébranlable.

Tout ce qu'il put accorder à Junon, ce fut de lui promettre que la chaîne à laquelle elle devait être suspendue serait en or massif.





Vulcain fut chargé de forger les chaînes qui devaient retenir sa mère captive.

Il s'acquitta de ce soin en excellent fils, et les fit d'une solidité à porter un poids extravagant.



On prétend qu'afin d'être bien sûr qu'elles ne casseraient pas, il les essaya préalablement en soulevant avec un discours d'académicien.

En vain des amis de Junon essayèrent de corrompre

Vulcain pour obtenir de lui qu'il laissât dans la chaîne une maille un peu faible qui leur permît de délivrer la femme de Jupiter une nuit où il n'y aurait pas de lune.

Vulcain ne voulut entendre parler de rien.



Ce dieu qui, nous l'avons dit plus haut, était tout contrefait et doué d'une véritable laideur d'enfant légitime, avait gardé une profonde rancune à sa mère de l'avoir mis au monde si affreux, et n'était pas fâché de trouver l'occasion de s'en venger.



— Jamais, répétait-il souvent avec aigreur, je ne pardonnerai à ma mère de m'avoir fait si ignoble quand elle a fait mon frère Mars si beau... Elle a beau me dire : « Mais toi... je t'ai eu avec ton père, tandis que ton frère Mars je l'ai mis au monde en respirant une fleur... » Qu'est-ce que ça peut me faire à moi !... Pour une fois que ma mère s'est servi de son mari pour avoir un enfant, elle a bien réussi !... Ça me fait une belle jambe de connaître mon père !

On prétend cependant qu'à la longue, Vulcain se laissa fléchir et qu'il consentit à donner un coup de lime dans un des chaînons de la chaîne de Junon.

Mais ce fut à la condition qu'on lui donnerait Vénus pour épouse.



Vénus était, à cette époque, la demi-vertu la plus à la mode de l'Olympe, et sa beauté était sans égale.

On voit que, pour un boiteux, Vulcain avait du goût.

Nous aurons occasion de revenir sur ce ménage bien assorti et qui tint d'ailleurs tout ce qu'il était permis d'en attendre.



Pendant toutes les phases de son union très cahotée,

Junon trouva dans Mercure un ennemi des plus gênants, car il était des plus roués.

Junon ayant eu vent des relations intimes qui s'étaient établies entre son mari et la petite Io, fille du fleuve Inachus, se dit avec défiance :

— La fille d'un fleuve doit aimer à cascader, à rigoler, méfions-nous.

Et elle se mit à suivre la petite Io avec la tendresse d'une mère qui se défie du père de ses enfants.

⁂

Jupiter, pour dérouter les soupçons de sa femme, métamorphosa Io en vache, l'introduisit ainsi dans la maison conjugale, comme s'il venait de l'acheter au marché, et dit à Junon, avec un bon gros rire de charcutier vendant des rognures de viande collées sur un os pour un vrai jambonneau :

— Tu ne seras pas jalouse d'une vache!... hein!... gros trognon ?...

⁂



Mais Junon connaissait les roueries de son mari, et elle se dit :

— Une vache !... pourquoi pas? Ça s'est vu !

Alors, elle répondit à Jupiter d'un air tout naturel :

— Comment donc!... mais pas le moins du monde, mon gros trésor... Et pour te prouver que je n'ai aucune défiance, je l'adopte... Je la garderai moi-même... Je la trairai moi-même.

Et ce disant, elle emmena Io dans une étable, à la porte de laquelle elle plaça un de ses domestiques, un nommé Argus, qui avait cent yeux, dont cinquante étaient toujours ouverts pendant que les cinquante autres restaient fermés.

Et elle lui recommanda de ne laisser entrer âme qui vive.

Jupiter fut donc pris à son propre piège. Mais le génie de Mercure le tira encore une fois d'embarras.

⁂



Comme dans ce temps-là on ne connaissait pas encore la musique de Beethoven, il paraissait impossible d'endormir de force le redoutable Argus. Mercure l'entreprit.

Il alla droit au monstre et, s'accompagnant sur la lyre d'Apollon, il lui déclama une encyclique du pape Grégoire III. Argus ferma vingt-cinq yeux d'un coup.

⁂

Un acte de Ponsard eut raison de quinze autres.

Il en restait dix.

Neuf se fermèrent à la lecture d'un alinéa de B. Jouvin.

Un seul persistait!...

⁂

Mercure eut une inspiration :

Il prit un morceau de craie, et, autour des paupières de cet œil récalcitrant, il traça ces mots :

OBLIGATIONS MEXICAINES

GUICHET

DU PAYEMENT DES COUPONS

L'œil se ferma immédiatement et comme mu par une force irmornystible.

Alors Mercure tua facilement Argus et délivra Io qu'il rendit à Jupiter.



CÉRÈS

Quant à Junon, furieuse contre Argus, comme on peut le penser, elle le transforma en paon et répandit ses cent yeux sur son plumage, en lui disant avec humeur :

— Pour ce que tu fais de tes yeux, tu peux bien te les mettre dans le dos!...



Junon, sous le pseudonyme de Lucine, fut adorée à Argos, Samos, Rome et Carthage, comme la protectrice des mariages et des naissances.

Les jeunes mariés qui se plaçaient sous son patronage étaient presque sûrs d'avoir un enfant au bout de trois mois de ménage.

Le mari avait le droit de faire semblant d'être content.

Junon traversait les airs, assise sur un huit-ressorts traîné par des paons.

On mettait un paon de renfort pour les montées.

Elle avait une camériste nommée Iris, qui faisait aussi les commissions des dieux.



Elle portait leurs lettres, leurs dépêches et leurs cartes postales partout.

Junon l'envoyait également avec une paire de ciseaux auprès des femmes malades pour trancher le fil de leur existence, afin, — disent quelques historiens mal renseignés, — d'abréger leurs souffrances.

Mettons : *les souffrances de leur mari,* et n'en parlons plus.

CÉRÈS

Cérès était fille de Saturne et de Rhée.

Elle se fit la protectrice des moissons; et chaque année, au retour du printemps, les Grecs donnaient des fêtes en son honneur pour conjurer les gelées blanches tardives.

Comme beaucoup d'autres de ses compagnes, elle avait un jour cascadé avec Jupiter.



Une fille, nommée Proserpine, fut le fruit de cette faute.

Un peu plus tard, désolée d'avoir mis au monde un monstre, elle alla cacher sa honte en Arcadie, abandonnant les moissons qu'elle s'était chargée de surveiller.

Une grande stérilité fut le résultat de cette fugue.

La terre, profitant de ce que Cérès n'avait plus les yeux sur elle, se livra à une végétation insensée qui désola les humains.

Les cultivateurs qui lui avaient confié de la semence de blé étaient tout surpris de voir pousser des baleines.

Elle donnait des clous à crochet là où l'on avait planté des salsifis.

Les cosses de petits pois ne contenaient plus que du plomb de chasse n° 6.

Les plants de chicorée frisée produisaient des salades en copeaux de bois blanc.

Les champignonnières ne donnaient plus que des têtes de porte-manteaux.



Jupiter, inquiet d'un tel état de choses, fit engager vivement Cérès à reprendre son portefeuille.

Cérès y consentit et le pain diminua bientôt de deux centimes par quatre livres.

Quelques accapareurs, qui avaient emmagasiné des farines, furent ruinés.

Les greniers étaient pleins ; mais les spéculateurs ne le furent par personne.

⁂

Un soir que Proserpine, la fille de Cérès, se promenait dans les champs, Pluton, le dieu des Enfers, l'enleva et l'entraîna dans son royaume.

La chose avait été faite avec une telle rapidité que personne n'eut le temps de venir au secours de la pauvre princesse.



Cyanée, une de ses suivantes, étant accourue aux

cris de sa maîtresse, fut changée en fontaine par Pluton.

L'infortunée nymphe, confuse d'une semblable métamorphose qui l'exposait aux regards du public dans une fonction qui, généralement, conserve un caractère plus intime, essaie en vain de fouiller dans sa poche pour tirer son mouchoir et en faire un burnous. Pétrifiée, elle est forcée de rester immobile.

⁂

Cependant Cérès, apprenant que sa fille a été enlevée, s'écria :

— Mon Dieu!... pourvu que ce soit par quelqu'un de riche!...

Et elle se mit à parcourir la terre, à la recherche de Proserpine, répandant ses bienfaits et une bonne odeur de foin coupé sur tout son passage.



Elle enseigna l'agriculture à Triptolème et lui fit cadeau d'un superbe sécateur à vapeur pour le récompenser de l'hospitalité qu'il lui avait offerte.

⁂

Cérès s'en revenait découragée, après avoir vainement cherché sa fille dans tous les hôtels garnis, lorsqu'elle apprit, par les échos d'un petit journal, que Pluton était le ravisseur.

Elle alla en toute hâte supplier Jupiter de lui faire rendre Proserpine.

Jupiter, avec ce fond de canaillerie qu'on lui connaît, essaya d'abord de faire comprendre à Cérès que la position de reine des Enfers n'était point à dédaigner, qu'en somme Proserpine était peut-être plus heureuse avec Pluton que si on la forçait à épouser un receveur de l'enregistrement ; bref, il conseilla à sa mère de la laisser où elle était, en tâchant toutefois de tirer une petite rente viagère du ravisseur.

⁂

Cérès ne voulant rien entendre, Jupiter décida que Proserpine lui serait rendue si « *elle n'avait rien mangé depuis son entrée aux enfers.* »

Cérès courut chez Pluton, où elle trouva sa fille assise sur le trône.

— Ma fille!..

— M'man!..

Tableau!



Pluton faisait un nez énorme. Un instant il eut l'idée infernale de métamorphoser Cérès en harpie.

Mais il pensa que pour une belle-mère, ce ne serait pas là un changement assez sensible.



Au moment où Cérès se précipitait vers sa fille pour lui mettre ses socques et l'emmener, elle se souvint de la condition qu'avait mise Jupiter à sa délivrance.

Alors elle prit Proserpine à part, et lui demanda avec anxiété :

— Voyons, Bichette!.. dis-moi la vraie vérité... as-tu mangé quelque chose depuis que tu es ici?

— Oh ! non, m'man!.. rien du tout, je te promets.

— Cher ange!.. reprit Cérès.

Et elle se disposait à la faire monter dans le fiacre qui l'attendait à la porte, quand Proserpine, toute rougissante et regardant Pluton en dessous, dit à sa mère :

— M'man... je me rappelle...

— Quoi, mon trésor?

— C'est que j'ai...

— Achève.

— C'est que j'ai mangé...

— Ciel!... achève... tu me fais mourir... qu'as-tu mangé?

— La consigne... m'man.

— Malheureuse!...



Proserpine n'étant plus... à jeun, sa mère dut renoncer à la reprendre.

Mais Minerve — la déesse des centres — proposa un sage arrangement à Jupiter, qui l'accepta.

Et il fut décidé que Proserpine passerait chaque année six mois auprès de sa mère et six mois avec son époux.



On avait bien proposé une autre transaction : c'était que Cérès vînt s'installer avec son gendre et sa fille.

Mais Pluton fit observer qu'étant déjà en enfer par profession, demeurer avec sa belle-mère...

— C'est juste, interrompit Jupiter... Je n'y avais pas pris garde.



Les malheurs de Cérès lui valurent un redoublement de sympathie de la part des mortels. Partout on l'adorait, et des bois lui étaient consacrés.

Erysichton, ayant osé porter la hache sur les arbres d'une de ces enceintes, fut cruellement puni.

La déesse le frappa d'une faim insatiable qui lui fit dévorer, en huit jours et en pommes de terre à l'huile, son immense fortune.

Il mangeait sans cesse, même en dormant, et son estomac n'était jamais satisfait. Il avait fini par se faire

mettre à la porte de tous les restaurants à 32 sous, où le pain était à discrétion.



Un jour il vendit sa fille Métra pour s'acheter un gigot.

Métra obtint de Neptune la faculté de se métamorphoser à sa volonté, ce qui lui permit d'échapper à une vingtaine de maîtres et de se revendre toujours pour procurer des vivres à son père.



Cependant, tous ces sacrifices furent vains. Un matin, le boulanger d'Erysichton ayant été en retard d'un quart

d'heure, celui-ci, en proie à des tiraillements atroces, se mit à se dévorer lui-même.

⁂

Les pieds, les jambes, les cuisses et les reins y passèrent en moins de dix minutes.

Le torse et les bras disparurent bientôt à leur tour, et il ne resta plus que la tête.

La fringale n'avait toujours pas cessé.



Pour l'assouvir, Erysichton voulut alors se manger l'oreille droite, mais le mouvement qu'il fit pour la saisir avec les dents fit naturellement tourner la tête, et il mordit dans le vide.

Il essaya d'attraper l'oreille gauche.

Même jeu.

La faim le rendait furieux. Il tournait, tournait toujours et n'attrapait rien.

Enfin, dans un effort désespéré, il parvint à saisir avec les dents sa boucle d'oreille qui était assez longue, tira dessus, amena l'oreille et put ainsi s'avaler toute la tête.

⁂

Cérès est représentée tenant une faucille et une gerbe dans ses mains. En Grèce, on lui immolait des porcs sans être absolument sûr que cela lui fît bien plaisir, ni à eux non plus.

LATONE

La belle Latone, qu'Homère fait fille de Saturne, était une superbe créature qui était venue se fixer dans l'Olympe, où elle avait loué un coquet entre-sol.

Naturellement Jupiter ne tarda pas à aller cascader de ce côté, et Junon, qui était toujours à la piste, acquit bientôt la preuve, en fouillant la nuit dans les poches de son mari, que ce dernier payait les factures de modistes de cette créature.

⁂

Nous avons déjà eu de fréquentes occasions de constater que Junon ne plaisantait pas avec ces choses-là.

Elle chassa Latone du séjour des dieux ; et, pour comble de cruauté, fit jurer à la Terre de lui refuser un lieu de repos pour y faire ses couches, — car, nous ne l'avions pas dit, Latone allait être mère.

⁂

On conçoit sans peine l'horrible situation de cette malheureuse femme en proie à toutes les persécutions des mortels.

Le terme de la grossesse approchait; elle était énorme, et partout où elle passait les gens la raillaient avec grossièreté.



Quand elle demandait l'adresse d'une sage-femme à

un passant, celui-ci prenait plaisir à lui faire faire des courses énormes du côté où il n'y en avait pas.

⁂

Et si elle montait en omnibus, le conducteur ne manquait jamais de lui dire avec un gros rire bête :

— Dites donc, ma petite mère, ne vous placez pas en face d'une autre femme enceinte, parce que je ne pourrais jamais passer dans le milieu pour faire ma recette.

Enfin, touché de tant de malheurs, Neptune, le dieu des mers, fit surgir tout exprès pour elle du fond des eaux une île, l'île Délos, dont il lui fit présent pour refuge.

⁂

Transformée en oiseau, Latone gagna cette île et s'y fixa.

Il n'était que temps!...

A peine était-elle installée qu'elle fut prise des douleurs de l'enfantement.

Dix minutes après, elle mettait au monde Apollon et Diane, deux jumeaux beaux comme le jour.

Ce vieux paillard de Jupiter fit bien les choses.

Il reconnut les deux enfants de sa maitresse.

Ce qui, par parenthèse, lui valut une scène à tout casser de Junon, sa femme.

Elle le traita de libertin, de sans-cœur, etc..., etc..., lui reprocha d'employer tout l'argent du ménage à entretenir les enfants de ses gourgandines.



Cependant, Latone, une fois délivrée, ne fut pas inaccessible à la joie d'une douce vengeance.

Elle se souvint, entre autres choses, que les paysans de Lycie s'étaient moqués d'elle quand elle était passée devant eux dans les derniers moments de sa grossesse.

L'un d'eux même, — elle en avait gardé une profonde rancune, — s'était permis à son égard une plaisanterie de fumiste, en lui demandant de jouer une polka, puisqu'elle avait apporté son orgue de Barbarie.

⁂

Latone métamorphosa en grenouilles tous les paysans de Lycie.



Apollon, son fils, essaya de la faire renoncer à ce projet en lui disant que ça ferait énormément trop de grenouilles.

Mais le dieu Mercure répondit qu'il n'y en aurait jamais assez pour que les futurs fonctionnaires du second Empire de Vélocipède père pussent en manger chacun une.



Latone, qui, décidément, n'était point un modèle d'indulgence, se vengea cruellement aussi d'une certaine

Niobé, reine de Thèbes, qui s'était divertie de sa beauté un peu grasse, en prétendant que si Latone avait beaucoup de nombrils semés régulièrement sur le corps, elle ressemblerait à un matelas fraîchement refait.

Latone ne trouva pas la plaisanterie de son goût.

Et, pendant une fête, elle fit frapper de flèches invisibles tous les enfants de Niobé.

L'infortunée mère, accablée par la douleur, fut changée en un marbre d'où les larmes s'échappaient sans cesse.



Ce fut ce qui donna l'idée de ces lavabos en marbre blanc, que l'on voit chez les coiffeurs, et dont l'eau coule continuellement.



A part ces quelques petits mouvements de mauvaise humeur, Latone fut une assez aimable personne.

Son accouchement de deux jumeaux, d'une grande beauté, lui avait fait une assez grande réputation.

Et toutes les femmes en mal d'enfant l'invoquaient pour lui demander une heureuse délivrance.

⁂

Mais comme l'on est toujours victime de sa popularité, il arriva que les paysans grecs placèrent non-seulement leurs femmes grosses sous la protection de Latone, mais encore leurs vaches, leurs ânesses, leurs chèvres et leurs lapines pleines.

⁂

Ils adressèrent à la déesse de la fécondité les prières les plus extravagantes.

Et l'on raconte même à ce propos qu'un certain paysan rapace, nommé Madrékès, dont la femme était enceinte de huit mois et demi et la vache sur le point de mettre bas, ne se couchait jamais sans solliciter, en ces termes, les faveurs de Latone :

— Bonne Latone!... je me recommandions à toi... si not' femme et not' vacque alles deviont accoucher de trois enfants à elles deux, fais que ce soyont not' femme qui n'auriont qu'un gars et not' vacque qu'auriont deux viaux!... Bonne Latone, j'te bénissons!...



Latone était représentée sous les traits d'une forte femme un peu plantureuse.

On lui sacrifiait plusieurs sortes de victimes.

Les femmes stériles, et qui pensaient n'en être pas la cause, lui sacrifiaient volontiers... leur mari.

APOLLON

Apollon, fils de Latone, était, nous l'avons dit, d'une beauté éblouissante.

Aussi le savait-il, le coquin!...

Il portait toujours des costumes d'un décolleté des plus provocants.



Quand nous aurons dit que ses sandales formaient la pièce de résistance de son accoutrement, nous aurons donné à nos lecteurs une idée exacte de ses habitudes de décolletage.



Quand les jeunes nymphes le rencontraient dans les rues, scandalisées, elles mettaient leurs mains devant les yeux pour ne pas le voir.

Mais les doigts n'étaient pas toujours très bien joints.



Cette habitude de ne pas serrer les doigts l'un contre l'autre leur resta.

Elles la transmirent à leurs filles.

Ce qui explique que de nos jours encore l'écartement de certains doigts de la main est un signe de race très apprécié.

⁂

Jupiter, qui avait un faible pour Apollon, le plus beau de ses enfants, voulut lui donner un emploi brillant.

Il lui confia la conduite du char du Soleil.

Il le fit venir et lui annonça cette décision en ces termes :

— Je te donne le Soleil à conduire — c'est un très beau poste... pas difficile... mais il faut de la tenue et de l'exactitude.

— Oui, p'pa.

— Tous les matins, il faut être sur pied et atteler à quatre heures du matin en été, sept heures en hiver.

— Oui, p'pa.

— Aussitôt levé, tu fais le tour de la terre au grand galop, pour éclairer les mortels. Du reste, je dois te dire que tu n'auras cet exercice-là à faire que pendant un certain temps. Dans deux ou trois mille ans, un nommé Galilée doit prouver que c'est la terre qui tourne autour de toi, et non toi qui tournes autour d'elle... Alors, à partir de ce moment-là tu te tiendras tranquille ; et ce sera la Terre qui sera obligée de se déranger si elle veut que tu lui mûrisses ses asperges, ce qui est beaucoup plus naturel.

— Oui, p'pa.




Me LATONE SAGE FEMME
DE 1re CLASSE
AU CINTIEME AU FOND DU COLLIDOR
2E NUAGE EN FACE

LATONE



— Cependant, en attendant Galilée, tu feras donc ton petit tour de terre tous les jours... et puis, tu sais... je te préviens, il n'y a pas de congé...

— Oui, p'pa.

— Je te recommande bien aussi d'aller toujours d'un train régulier. Avec un bon attelage comme je t'en donne un, tu pourrais être tenté de te dire le matin : « *Je vais m'arrêter un instant ici pour prendre une chope, et je rattraperai ça en galopant dans l'après-midi.* » Il ne le faut pas. Marche toujours d'un pas uniforme. Les mortels sont habitués à cela. Ils règlent leurs petites affaires là-dessus. Si tu arrivais au-dessus du canon du Palais-Royal à trois heures et demie de l'après-midi, tu dérouterais complètement une catégorie sérieuse de citoyens qui t'attendent tous les jours pour régler leur montre... Voilà les recommandations que j'avais à te faire... Va, mon fils... va...

— Oui, p'pa...

— Ah!... j'oubliais un point essentiel!... quand le temps est clair, sois toujours très convenable, parce que rien ne te cache aux yeux des mortels; et comme ils ont souvent le nez en l'air, il ne faut pas donner prise à la critique ; seulement, quand le temps est couvert et que les nuages te masquent, tu n'as plus besoin de te gêner, tu peux fumer une pipe sur ton siége.

— Oui, p'pa.

⁂

Quand il eut reçu toutes les recommandations de Jupiter, Apollon prit possession du char du Soleil et se mit à commencer ses tournées.

Pendant les premiers jours, le temps de se mettre au courant, il y eut bien quelques petits accrocs.

Il ne réglait pas suffisamment l'allure de ses coursiers,

Ou bien il faisait sans le vouloir un petit détour,

Ou bien encore, n'ayant pas pris sa droite, il accrochait une étoile ou s'emberlificotait dans la queue d'une comète.



Tout cela se traduisait par de légères inexactitudes dans son itinéraire,

Et jetait quelquefois une certaine perturbation dans les habitudes de certains mortels.

Ainsi, par exemple, indépendamment des nombreux rendez-vous qu'il fit manquer, on raconte qu'un jour son irrégularité fut la cause d'un drame émouvant.



Voici la chose :

Un bourgeois d'Athènes, nommé Olla-Bonntêtos et mari d'une charmante femme, prévint un jour celle-ci qu'il était forcé de s'absenter pendant vingt-quatre heures pour affaires.

Gredinemnestra — c'était le nom de la dame — fondit en larmes, selon la formule, prépara le sac de nuit de son mari, l'accompagna au chemin de fer et, en rentrant chez elle, lança le télégramme suivant :

« Gros chienchien d'Ernestocle,

« Olla-Bonntêtos parti jusqu'à demain. Viens vite. Resteras jusqu'à retour.

« Ta Gredinemnestra. »

Naturellement, une demi-heure après, Ernestocle était installé au coin d'un bon feu, devant une bonne table de deux couverts et garnie d'un souper fin.

Le tout dans le domicile et dans la robe de chambre d'Olla-Bonntêtos.

⁂

Pendant les heures qui suivirent l'arrivée d'Ernestocle chez Gredinemnestra...

Mais... toute réflexion faite, c'est de la vie privée!... Enjambons!...



⁂

Ce jour-là, justement, Apollon avait reçu une invitation à une partie de campagne pour le lendemain.

D'abord, il s'était dit :

— Oh non !.. je ne peux pas... il faut que je fasse mon ouvrage.

Puis il s'était ravisé :

— Au fait, avait-il pensé, pourquoi donc me priverais-je de ce plaisir ?... Au lieu de faire le tour de la terre une fois aujourd'hui, une fois demain, je vais fouetter mes chevaux dur et leur faire faire deux fois le tour aujourd'hui. Demain ils se reposeront ; ça fera le même compte.

⁂

Aussitôt dit, aussitôt fait.

On était au mois d'août. Il attelle à deux heures du matin, part comme une flèche et finit son premier tour du globe à midi un quart.



Sur la terre, tout le monde était bouleversé; on ne comprenait pas que la nuit arrivât si vite.

Tout le monde disait en allant se coucher :

— C'est singulier comme la journée a passé aujourd'hui.

⁂

Ernestocle et Gredinemnestra, eux, ne s'étaient aperçus de rien.

Comme ils avaient fermé hermétiquement les persiennes et les rideaux pour être tranquilles, ils ne purent voir que la nuit arrivait à midi et demi.

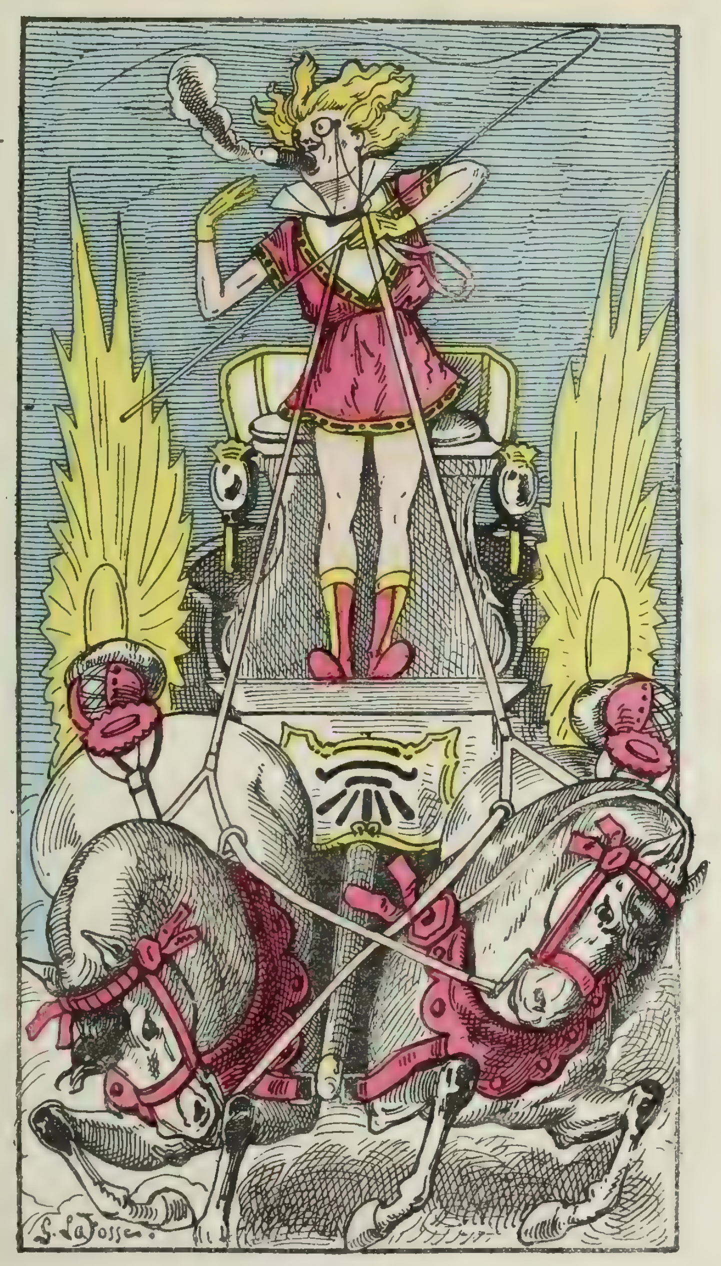
Et ils continuaient à déjeuner longuement, longuement comme des gens que rien ne presse.

⁂

Pendant ce temps, Apollon avait donné un peu d'avoine à ses coursiers et commençait son second tour à toute vitesse.

Si bien qu'à trois heures de l'après-midi, pour la seconde fois de la journée, le soleil vint faire partir le canon du Palais-Royal.

⁂



PHAÉTON



Tous les mortels déroutés se disaient :

— Mon Dieu !... que c'est donc drôle !... la journée d'hier a passé comme une flèche !... Et voilà qu'à peine si nous avons eu le temps de nous coucher, il refait grand jour.

⁂

Cette façon rapide dont s'écoulaient les heures n'avait point échappé non plus à Olla-Bonntêtos.

Mais il ne s'en était pas ému outre mesure et s'était dit :

— Rien ne fait paraître le temps court comme d'être loin de sa femme.

Cependant, voyant le soleil se lever pour la seconde fois depuis son départ, il s'était naturellement cru au

lendemain, avait terminé ses affaires à la hâte, repris le train, et était revenu au logis.

Au moment où il rentrait chez lui et ouvrait précipitamment la chambre de sa femme, cette dernière et Ernestocle étaient justement en train de se dire, en regardant la pendule :

— Neuf heures !... En ce moment, Olla-Bonntêtos est en train de dormir dans une chambre d'hôtel ; nous avons encore sept heures trois quarts devant nous...

Seulement !... en levant la tête, ils s'aperçurent, hélas ! que ce qu'ils avaient devant eux, ce n'était pas sept heures trois quarts, mais bien Olla-Bonntêtos lui-même, effrayant de laideur et livide de colère.

Olla-Bonntêtos tira froidement son revolver et brûla la cervelle à Ernestocle et Gredinemnestra, et se suicida sur leurs corps après avoir tué, avec les trois coups qui restaient disponibles, sa bonne, son propriétaire et sa concierge.



Par ce qui précède, on peut voir à quel point il était pernicieux pour les mortels que la direction du char du soleil fût confiée à un dieu aussi peu ponctuel.

Et pourtant, Apollon ne se contenta pas de ces escapades.

Il joua à la terre un tour bien autrement grave et que nous ne lui pardonnerons jamais.



Apollon avait un fils, nommé Phaéton, gommeux de la plus belle eau, qui, bête comme trois oies et fier de sa naissance, encombrait tous les foyers de danseuses des petits théâtres de l'Olympe, faisant un embarras de tous les diables avec son blason.



Il se prit un soir de querelle, dans un de ces bouibouis, et pour une nymphe avariée, avec un autre petit fané de son espèce, nommé Epaphus.

Et comme, dans la dispute, il faisait sonner bien haut qu'il était le fils d'un dieu et menaçait son adversaire en lui disant qu'il aurait bientôt de ses nouvelles, etc., etc.

Epaphus lui répondit avec mépris :

— Toi... fils d'un dieu!... espèce d'avorton !... tu serais bien content d'avoir seulement pour père un marchand de contremarques!...



Phaéton, furieux, alla trouver Apollon son père et lui demanda de le mettre à même d'humilier Epaphus par quelque acte qui prouvât son origine divine.

— Je t'en prie, papa, lui dit-il, donne-moi seulement le pouvoir de changer ce cocodès en melon.

— Cette métamorphose ne prouverait pas une assez grande puissance, répondit Apollon, qui ne pouvait pas sentir les petits fanés.

— Eh bien, reprit Phaéton, laisse-moi conduire le char du soleil pendant vingt-quatre heures seulement.

— Sauras-tu ? demanda Apollon.

— Parbleu ! ce n'est pas malin, répondit le jeune gommeux.

Et Apollon lui accorda cette faveur.



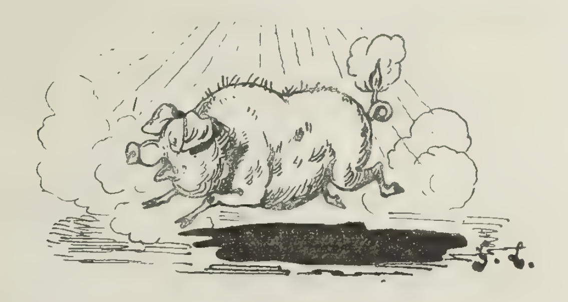
Aussitôt que Phaéton eut pris les rênes en main, les coursiers, sentant de suite à quel genre d'imbécile ils avaient affaire, se livrèrent aux cascades les plus insensées, dont les mortels firent encore une fois les frais.

Tout à fait incapable de conduire seulement un fiacre du Corps législatif à la Madeleine sans accrocher l'Obélisque, Phaéton festonnait avec son char dans le firmament comme un homme ivre sur un trottoir.

⁂

Tantôt il s'éloignait de la terre de façon à la plonger dans l'obscurité à dix heures du matin et y faire geler toutes les récoltes au mois d'août ;

Tantôt il s'en rapprochait tellement que les légumes cuisaient en terre, que l'Océan devenait bouillant et que le feu prenait dans la glacière Saint-Ouen.



La position devenait tout à fait intolérable pour les mortels, qui ne comprenaient rien à ces changements subits de lumière et de température et ne savaient jamais le matin s'ils devaient mettre leurs fourrures ou leurs pantalons de nankin.

⁂

Pendant ce temps, Phaéton continuait toujours sa course folle, dérangeant tout : les heures, la température, etc., etc.

⁂

Ravi par l'idée qu'il faisait enrager son rival Epaphus, il continuait, sans s'en apercevoir, à griller des millions d'habitants et à en geler d'autres millions.

Et, monté sur son char, le cigare à la bouche, buvant du champagne avec la petite figurante Katinestra qu'il avait à ses côtés, il criait à Epaphus :

— Fais-en donc autant!... galbeux à treize!...

⁂

Cependant, Jupiter, en entendant les clameurs qui s'élevaient de la terre, mit le nez à la fenêtre et vit bientôt de quoi il s'agissait.

Au moment où l'imprudent Phaéton, complétement gris, allait venir donner en plein sur la terre avec son char du soleil et mettre notre pauvre globe dans la situation d'un grain de chènevis tombant dans la fournaise d'une fonderie de métaux, Jupiter lança ses foudres sur ce cocher compromettant.



Le char fut broyé, et Phaéton lui-même, précipité du haut de son siége, vint s'aplatir et se briser sur la terre, où il ne trouva personne pour le plaindre.

Apollon, en apprenant la mort de son fils, fut pris d'une immense douleur.

Il résolut de ne plus sortir avec son char et, par conséquent, de laisser la terre dans l'obscurité la plus complète.

⁂

Déjà les vieux libertins se disposaient à profiter de la circonstance pour pincer les femmes en omnibus, quand l'Olympe assemblé parvint à fléchir Apollon, qui consentit à atteler et à reprendre ses courses quotidiennes.

⁂

Apollon eût d'une nymphe, nommée Coronis, un fils qu'il appela Esculape et à qui il apprit la médecine, afin d'augmenter pour les mortels les chances d'être délivrés de leurs belles-mères.



Esculape ne tarda pas à abuser de son art. Il s'amusa à ressusciter quelques fils de monarques pour obtenir des décorations.

Mais Jupiter, vexé de cet empiètement sur ses attributions divines, foudroya Esculape d'un grand coup de tonnerre dans le dos, en lui disant d'un ton goguenard :

— Tiens!... pose-toi un cataplasme là-dessus!...



Apollon se trouva froissé que Jupiter se fût permis, à l'égard de l'un de ses enfants, ce procédé d'état de siége.

Il murmura, et Jupiter le chassa du ciel.

Apollon, dépouillé de son prestige du droit divin, descendit sur la terre sans un sou dans son porte-monnaie, et en fut réduit à garder des troupeaux.

Il s'en acquitta si bien que les pâtres le reconnurent pour leur dieu.

⁂

Il leur jouait le soir sur la flûte tous les airs de la *Fille de Madame Angot*, et sa popularité s'en accrut vivement.

⁂

Jaloux de son succès, le dieu Pan le défia un jour. Un concours public fut décidé, dans lequel Apollon fut déclaré vainqueur à l'unanimité moins une voix.

Cette voix était celle d'un roi de la Phrygie, nommé Midas.

Apollon, vaniteux comme un ténor d'opéra-comique, se vengea de ce critique d'art malveillant en lui collant de chaque côté de la tête des oreilles d'âne.

⁂



Du reste, ce roi Midas était voué à ce genre d'aventures malencontreuses.

On raconte qu'un jour, Bacchus lui ayant offert un don à son choix, il demanda le pouvoir de changer en or tout ce qu'il toucherait.

Bacchus consentit. Mais Midas ne tarda pas à reconnaître qu'une telle puissance n'était pas sans offrir de graves inconvénients.



Aussitôt qu'il avait touché une côtelette ou un morceau de pain, ou un verre de vin, l'objet se transformait en un lingot d'or.

Un simple œuf à la coque de deux sous prenait immédiatement sous ses doigts une valeur intrinsèque de deux mille trois cent soixante francs.

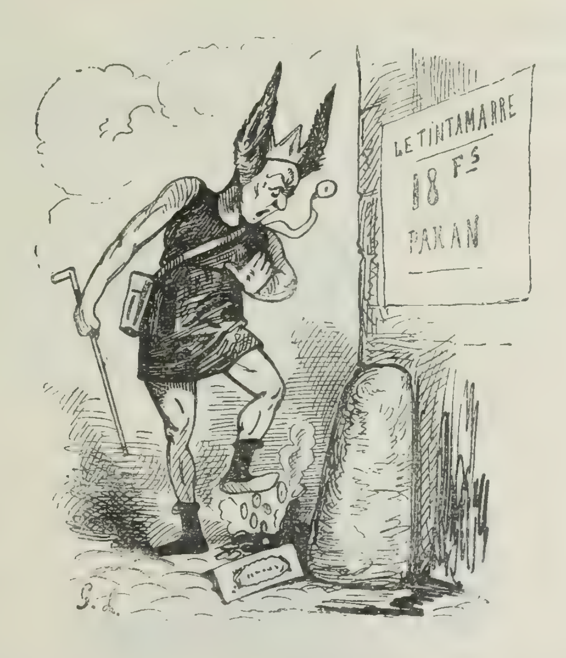
Seulement, ça ne lui calmait pas ses crampes d'estomac.

⁂

Son vœu s'était impitoyablement accompli.

Tout ce qu'il touchait se changeait en or : pain, viande, légumes, piano, cigares, etc., etc.

Un jour, il parvint à toucher le cœur d'une figurante de l'Opéra et le transforma en une pépite de 1,237 grammes.



S'il lui eût été possible de toucher un dividende sur ses *Galions de Vigo*, il en eût fait un trésor.

En amour, cette faculté brillante lui jouait des tours indignes.

Il n'avait pas plutôt passé son bras autour de la taille d'une de ses femmes que celle-ci se changeait en statue d'or massif.

Et en voulant l'embrasser, il se faisait un mal affreux.

⁂

Fatigué de ce privilége, il alla trouver Bacchus et le pria de le lui retirer.

Bacchus lui ordonna de se plonger dans le Pactole, où il perdit sa vertu galvanoplastique.

Depuis ce temps les eaux de ce fleuve roulent des parcelles d'or et on les vend sous le nom d'eau-de-vie de Dantzick.



Si l'on en croit certains auteurs, Apollon était de mœurs assez faciles.

Très joli garçon, il eut beaucoup de maîtresses qu'il désespéra par ses inconstances.

Il avait aussi un grand empire sur les hommes. Le charme de sa conversation était tel et ses moyens de persuasion si puissants qu'il était rare qu'un adolescent, aussi fermes que fussent ses opinions, causât pendant cinq minutes avec lui sans être complètement retourné.



On raconte qu'un jour Apollon faillit être victime de ses habitudes donjuanesques.

Il avait proposé à une jeune et jolie nymphe, nommée Daphné, de la reconduire chez elle, et, sur son refus, s'était mis effrontément à la suivre.

La pauvre petite trottait, trottait... pour échapper aux audaces de son entreprenant séducteur.

Mais lui marchait très-vite.

⁂

Daphné, qui voyait que l'on s'éloignait des maisons, hâta le pas. Apollon doubla le sien.

Elle se mit à courir.

Bref, elle fut atteinte. Un miracle seul pouvait la sauver.

⁂

Daphné était une nymphe honnête ; elle invoqua les dieux qui, dans les bras mêmes d'Apollon, la changèrent soudainement en laurier.



Le nez que fit Apollon !... on peut s'en douter.

La métamorphose avait été si rapide qu'il eut la main très-rudement prise dans l'enfourchement de deux grosses branches de l'arbre et ne put se dégager qu'avec beaucoup de peine.



Pour ne pas paraître trop vexé — et c'est toujours ce qu'il y a de mieux à faire en pareille circonstance, — il coupa, en souriant, une branche du laurier et s'en fit une couronne avançant beaucoup sur le front, pour dissimuler la longueur de son nez.



APOLLON



On prétend que, même de nos jours, il y a pas mal de couronnes et un assez grand nombre de lauriers qui ne sont pas beaucoup mieux gagnés.

⁂

Apollon est représenté entouré de neuf Muses, ou, sous le nom de Phœbus, monté sur le char du soleil, parcourant le zodiaque et recevant sur son passage les malédictions des gens qui transpirent facilement, les vivats des maîtres nageurs des bains Henri IV, et les anathèmes des directeurs de théâtres.

LES MUSES

Sœurs d'Apollon, les Muses étaient au nombre de neuf.

Elles avaient pour père Jupiter et pour mère Mnémosyne, la déesse de la Mémoire, qui est représentée faisant un nœud à son mouchoir pour ne pas oublier de déménager par la fenêtre la veille du terme.

⁂

Les neuf sœurs d'Apollon étaient :

Clio, muse de l'Histoire. Elle était représentée faisant le triage d'un tas de clichés imbéciles que les mortels venaient de lui envoyer sur la vertu, le talent, l'honneur

et le désintéressement de beaucoup d'hommes surfaits.

Elle en accueillait quelques-uns et en rejetait beaucoup d'autres.

Un grand nombre de « *citoyen probe* », de « *glorieux général* », de « *père du peuple* », de « *loyale épée* », de « *sauveur du pays* », etc., etc., restaient sur le carreau.

Clio souriait en passant le tout au tamis.

***

Thalie, muse de la Comédie, préparait des pommes cuites pour les premières de Xavier de Montépin.

Melpomène, muse de la Tragédie, entassait des ballots de billets de faveur dont personne n'avait voulu pour les jours où l'on jouait *Polyeucte* aux Français.

Euterpe, muse de la Musique, était représentée cachant des cigares dans les plis de sa tunique, pour forcer les hommes à rester au salon après dîner, et entendre chanter : *Oiseaux légers*, par la fille de la maison.

Terpsichore, muse de la Danse, chatouillait, dans ce qui pouvait leur rester de... souvenirs et de regrets, les vieux abonnés à lunettes d'or de l'Opéra.

Erato, muse de la Poésie lyrique, en train d'écrire un libretto d'opéra-comique, cherchait avec tranquillité la rime, tout en s'asseyant avec vigueur sur la raison.

Polymnie, muse de l'Ode et de la Rhétorique, présidait à l'*art de bien ne rien dire* des avocats politiques.

Calliope, muse de la Poésie héroïque, détournait les yeux pour essayer de ne pas être saluée par M. Belmontet.

Et enfin, Uranie, muse de l'Astronomie, très ennuyée à la pensée que la langue pouvait fourcher aux mortels qui prononçaient son nom, était occupée à attraper de nouvelles comètes en leur mettant un grain de sel sous la queue.

DIANE

Diane était la sœur d'Apollon. Ils étaient tous parents dans cette famille-là.

Frappée des affreux malheurs qui avaient assailli Latone, sa mère, Diane prit la résolution de ne jamais se marier et fit vœu de chasteté.

Elle se forma une suite de vingt jeunes nymphes ayant pris, comme elle, l'engagement d'honneur de n'accepter jamais des gommeux de l'Olympe aucun perdreau truffé en cabinet particulier.



Avec ses belles compagnes, Diane se mit à chasser dans les forêts sauvages.

Elle était bien résolue à résister à tous les hommes, mais elle comprenait que le plus sûr était encore d'aller dans les endroits où l'on n'en rencontrait jamais.

Diane avait reçu du roi de l'Olympe trois portefeuilles bien distincts.

Jupiter lui avait dit un jour, en lui prenant le menton :

— Dis donc... toi qui n'as pas d'amants, tu dois avoir beaucoup de temps de reste... Je vais te donner trois postes.

Effectivement, Diane fut sur la terre la déesse de la chasse et de la chasteté.



Elle disait même à ce propos :

— Les affaires de la chasse me donnent pas mal d'occupation, les mortels s'adressant à moi à chaque instant ; mais, pour le reste, ils ne me dérangent presque jamais.

Dans le ciel, Diane s'appelait Phébé, et était la déesse de la lune.

Son grand bonheur était de se cacher la nuit derrière un gros nuage et d'apparaître tout à coup en inondant de clarté, dans les prairies, les amoureux qui s'en passaient très bien.

⁂

Dans les enfers, on la nommait Hécate.

Là, elle assistait aux expiations, et donnait au besoin un petit coup de main aux exécuteurs, soit en jetant un peu de charbon sous la broche où grillaient les propriétaires, soit en ficelant les photographes dans des stalles du Vaudeville, soit en aidant à frictionner les belles-mères avec des rognures de fer-blanc.



Diane était adorée dans toutes les parties du monde. On lui sacrifiait de nombreuses victimes.

Dans la Tauride, les habitants avaient adopté une singulière manie, ils offraient à Diane le sang de tous les étrangers que le goût des voyages, le naufrage ou le hasard amenaient chez eux.

De là la coutume qui s'est transmise chez beaucoup de maîtres d'hôtels d'écorcher les voyageurs.



On racoute qu'un jour, la chaste Diane avait, sans le vouloir, touché le cœur d'Alphée, célèbre fleuve connu par ses nombreuses cascades.

Dans ses transports amoureux, Alphée sortit de son lit en chemise et se mit à poursuivre Diane à travers champs, sans s'inquiéter s'il inondait toutes les récoltes.

Diane, se voyant sur le point d'être atteinte par son bouillonnant adorateur, eut recours à un stratagème.

Elle s'arrêta net, se couvrit le visage de boue et ordonna à ses nymphes d'en faire autant afin qu'Alphée ne pût les reconnaître.



Effectivement, Alphée, à qui l'idée ne vint pas qu'une femme pût se couvrir de boue, passa à flot de train devant Diane et ses compagnes, les prenant pour vingt



DIANE



et un tas de gadoue que les cultivateurs avaient posés là comme engrais.

*
* *

Cependant, l'histoire prétend que Diane ne se roula pas toujours dans les tas d'ordures pour échapper aux poursuites de ses admirateurs.

Endymion fut aimé d'elle.

Mais voici comment on explique la chose :

Endymion était un berger de Carie qui s'occupait beaucoup d'astronomie et passait toutes ses nuits à suivre les évolutions de la lune.

La lune, on le sait, c'était Diane elle-même.

Or, par une nuit très-claire, Diane passait toute pleine au-dessus d'un petit ravin où veillait et étudiait Endymion.

A ce moment, Diane fut tout à coup piquée par une puce au-dessus du genou.

Pensant qu'à cette heure-là, tout le monde était couché sur la terre, elle releva sa jupe sans défiance et se gratta.

Tout à coup un petit bruit sec se fit entendre au-dessous d'elle : c'était Endymion qui braquait sa lorgnette dans la direction de l'astre de la nuit.

Diane crut que c'était un photographe qui opérait par le procédé instantané, et s'écria :

— Je suis compromise!...

Elle fit monter Endymion et lui acheta son silence.



Du reste, Endymion ne perdit pas son temps ce jour-là, car Jupiter lui accorda la faveur de ne point vieillir.

C'est lui qui, pendant des siècles, et sous le nom de Laferrière, a joué les rôles de jeunes premiers dans quelques-uns de nos drames.

⁂

Si l'on en croit les cancans de l'Olympe, Diane aurait encore eu quelques faiblesses.

Entre autres pour le dieu Pan et le nommé Orion.

Ce dernier, qui était un géant d'une force extraordinaire, défia un jour la Terre de produire un monstre capable de le vaincre.

La Terre ne fit aucun embarras ; elle lui envoya tout simplement un scorpion, qui le piqua et l'empoisonna.



Diane fut très affectée de la mort d'Orion, dont la vigueur physique avait souvent suffi à remplir les vides de son cœur.

⁂

Diane ne jouit pas d'une réputation de douceur ineffable. Elle avait des mouvements de colère fréquents qui se traduisaient par des actes d'une cruauté raffinée.

Un jour, elle métamorphosa en cerf et fit dévorer par une meute Actéon, le petit-fils de Cadmus, qui s'était

permis d'approcher d'une fontaine où elle se baignait.

On suppose que l'eau ayant délayé son maquillage, Diane ne voulut pas qu'un mortel pût aller clabauder partout, le lendemain, qu'il l'avait vue en pleine détrempe.

⁂

Un dernier trait donnera la juste mesure du caractère hargneux de cette déesse.

Œnée, qui était roi de Calydon, avait eu la chance de voir ses Etats très fertiles pendant quelques années.

Ses sujets travaillaient beaucoup; mais ils gagnaient à peu près leur vie et payaient assez facilement leurs impôts, ce qui faisait la liste civile très-grasse.

Bref, c'était la prospérité.

⁂

Œnée, en vrai roi qu'il était, n'eut pas un seul instant l'idée d'attribuer ce bonheur aux labeurs incessants de son peuple, qui trimait quinze heures par jour pour défricher, planter, arroser, etc., etc.

Il s'imagina de remercier les dieux, qui lui faisaient la vie si douce.

⁂

Malheureusement on ne pense pas à tout; il envoya

bien des cadeaux à tout l'Olympe, mais il oublia complètement d'offrir un sac de marrons glacés à Diane.

Celle-ci pinça les lèvres comme une vieille douairière du noble faubourg à qui on néglige de demander des nouvelles de son catarrhe, et se promit bien de tirer vengeance de cet acte impertinent.



Effectivement, elle envoya, dès le lendemain matin, dans les Etats du roi Œnée, un énorme sanglier qui se mit à piétiner sur les asperges et les petits pois, écrasant, broyant, arrachant et dévastant tout.

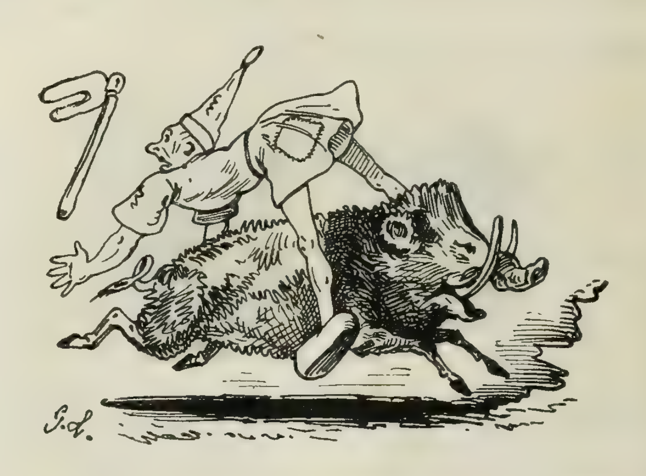
L'animal, qui, d'abord, était d'une force énorme, et ensuite avait reçu de Diane l'ordre d'abîmer le plus possible les récoltes, y allait avec frénésie.

Il courait dans les plates-bandes, coupait les pieds d'artichauts, se roulait dans les luzernes, arrachait les vignes, effrayait les bestiaux, faisait tourner le lait des vaches, etc., etc.

Pour avoir un gland tombé à terre, il déracinait les vingt arbres qui étaient autour.

⁂

Enfin, quand on parvint à tuer ce monstre, le royaume d'Œnée était dans un tel état de misère qu'il fallut, pour vivre, que le roi se privât pendant plusieurs années sur la nourriture... de son peuple.



MINERVE

Nous avons précédemment raconté la naissance de Minerve, ce produit d'un coryza de Jupiter.

Minerve ayant donné de nombreuses preuves de son bon sens et de sa prudence en refusant de souscrire à l'émission des *Galions du Vigo*, Jupiter décida qu'elle serait la déesse de la sagesse.

En effet, Minerve était une personne de beaucoup de jugement, intelligente, calme, remontant exactement ses pendules le 1er et le 16, ne s'emportant jamais, pesant toutes choses avec sang-froid, apaisant les querelles, ne sortant jamais sans prendre son parapluie, relevant ses

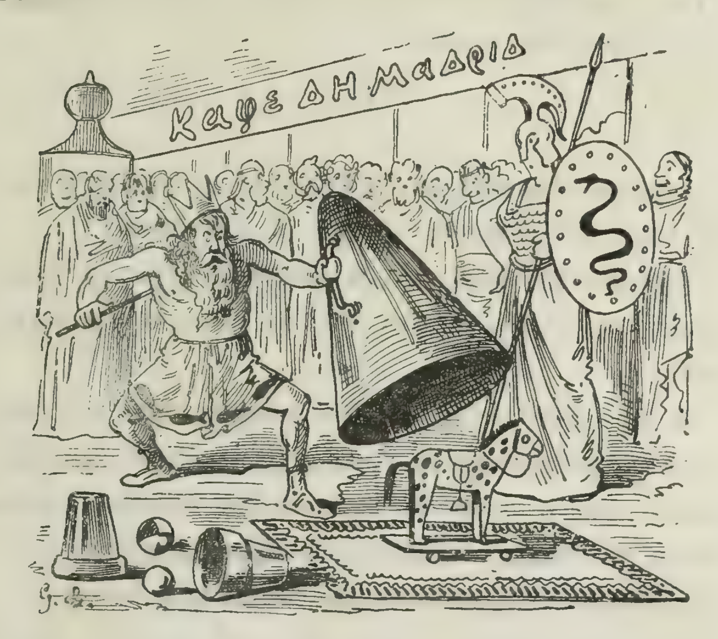


MINERVE EN PETITE TENUE



jupes pour enjamber les ruisseaux et ne se mêlant pas de politique.

Elle ne pouvait manquer d'obtenir une très-grande faveur.



Une circonstance vint encore la mettre en relief.

Cécrops, le fondateur d'Athènes, voulut mettre cette ville sous la protection du dieu qui lui ferait le plus beau cadeau.

Neptune posa sa candidature à côté de Minerve, et, d'un coup de son trident, fit sortir de terre un cheval magnifique.

Un murmure flatteur se fit entendre, et l'on allait donner le prix à Neptune quand Minerve s'avança à son tour.

Calme et majestueuse, elle piqua sa lance dans le macadam et en fit sortir un superbe olivier chargé de fruits.

Les populations étaient ébahies; mais les juges étaient très embarrassés.



Ceux qui aimaient parier aux courses voulaient que l'on couronnât Neptune, à cause de son cheval.

Ceux qui raffolaient de la salade de légumes trouvaient que l'huile d'olive était un présent incomparable.

Le jury allait se sauter aux yeux lorsque l'un des jurés fit observer que les deux présents étaient des allégories : que le cheval de Neptune était l'emblème de la guerre, et l'olivier de Minerve le signe de la paix.

Cette observation très sensée décida le tribunal.

Les juges, ayant presque tous bu de gros bouillons avec les obligations mexicaines, votèrent pour la paix, et Minerve fut proclamée marraine d'Athènes.

Quant à Neptune, on lui prit tout de même son cheval et on lui donna une médaille en vermeil à titre d'encouragement.



Minerve, malgré sa haute sagesse, ne fut pas exempte de certaines faiblesses. Elle était très-accessible, surtout à la jalousie de métier.

Ainsi, par exemple, elle faisait de ravissants ouvrages au crochet. Elle avait, entre autres merveilles, confectionné de très jolis dessus de nuages en soie pour les jours de fêtes officielles à l'Elysée-Jupiter.

⁂

Mais, un beau jour, elle apprit qu'une jeune bourgeoise de Colophon, nommée Arachné, avait brodé pour Apollon une blague à tabac mauve qui faisait l'admiration de toute la haute gomme de l'Olympe.

⁂

Elle se fit apporter ce travail merveilleux, sous le prétexte d'en copier la disposition; mais quand elle vit la perfection avec laquelle était exécuté ce tissu, elle en ressentit un violent dépit et frappa Arachné d'un coup de sa navette.

⁂

Immédiatement la pauvre jeune femme fut changée en araignée et courut se blottir dans le plafond de M. Jean Brunet, où, depuis ce temps, elle se livre au travail que l'on sait.

⁂



Autre preuve de la vanité de Minerve :

Elle possédait sur la flûte un assez joli talent; et le soir, après dîner, charmait l'Olympe en jouant les airs de la *Fille de Madame Angot.*



Un jour, au beau milieu d'un trille exquis, elle jeta sa flûte avec colère et déclara qu'elle renonçait pour toujours à cet instrument.

Grand émoi.

On s'empresse autour d'elle. On l'interroge sur les causes de cette fatale résolution.

Vulcain s'approche vivement, une petite tringle d'acier à la main, et offre poliment ses services à la déesse, pensant que la flûte a pu être bouchée par un haricot revenu sur ses pas pendant le travail de la digestion.

Il reçoit une giffle immense.

Minerve quitte le salon, rouge de colère.

On n'en peut obtenir aucune explication.

⁂

Ce ne fut que plus tard, lorsqu'on publia ses Mémoires, que l'on sut le mot de l'énigme.



Voici ce qui était arrivé :

Pendant que Minerve exécutait ses variations, elle avait vu les dieux sourire; et, en se regardant furtivement dans une glace, sans s'interrompre, elle s'était

rendu compte que l'Olympe s'amusait de la grimace qu'elle était obligée de faire pour souffler dans sa flûte.

Immédiatement elle avait juré de ne plus pratiquer un instrument qui lui donnait l'air d'avoir deux fluxions.



On voit par cet exemple que Minerve était beaucoup plus poseuse que la Malibran, qui, en chantant, ouvrait une bouche à ne pouvoir pas calfeutrer avec une cymbale.



Minerve joua aussi un singulier tour à une Gorgone du nom de Méduse, qui avait profané son temple en s'y laissant faire des propositions risquées par Neptune.

Minerve, pour se venger, changea les cheveux de Méduse en serpents qui s'agitaient sans cesse et ne voulaient pas se laisser passer à l'*Eau des Fées*.



Ce qui était amusant, c'était la tête des coiffeurs quand Méduse s'asseyait dans le fauteuil en demandant qu'on lui coupât les cheveux.

Le garçon perruquier avançait d'abord sans défiance, son peigne à la main, pour démêler les boucles.



Alors, les serpents, irrités de ce coup de râteau insolite, se dressaient en sifflant et cinglaient de grands coups de queue dans la figure du coiffeur atterré, qui avait toutes les peines du monde à tailler régulièrement ces mèches folles.



A ce don, déjà pas mal gracieux par lui-même, Minerve en avait joint un autre non moins agréable.

Il avait condamné cette infortunée Méduse à changer en pierre tous ceux qui la regarderaient.



A chaque instant on voyait des gens qui n'étaient pas au courant de ce sortilége pétrifiant y être pris et se

changer soudain en statues au beau milieu des trottoirs.

Cela produisait les effets les plus bizarres.

Un jour, deux Ioniens s'étaient pris de querelle sur la voie publique.

Au moment où l'un d'eux allait recevoir de l'autre un formidable coup de pied en plein faubourg d'Ephèse, il vit passer Méduse, et ses yeux s'arrêtèrent un quart de seconde sur le monstre.

Sa transformation en statue de granit eut lieu immédiatement et juste au moment où le pied de son adversaire lui arrivait à toute volée.

Il ne sentit rien et l'autre se cassa la jambe net.

⁂

Une autre fois, un citoyen d'Athènes ayant eu le malheur de regarder Méduse au moment où il s'était arrêté au pied d'un arbre, qu'il arrosait à la lance, fut changé, dans cette position, en statue de marbre.



Comme ce citoyen était très beau, on abattit l'arbre qui le masquait en partie et on le conserva, lui, comme fontaine publique.

⁂

Minerve était représentée avec de nombreux attributs. Sa tenue était sévère et faite pour ôter toute envie aux libertins de lui offrir de la reconduire chez elle.

Casque en tête, cuirasse au sein, lance à la main, une chouette en laisse en guise de havanais.

Et avec tout cela, un air de dignité à tenir à distance respectueuse le calicot le plus entreprenant.

MERCURE

Mercure était fils de Jupiter et de Maïa.

A peine né, il se fit remarquer par ses énormes dispositions pour le métier de filou.



Dans les rues de l'Olympe, il chipait des pruneaux et des pommes tapées à tous les étalages des épiciers.

⁂

Il inventait mille tours ingénieux pour s'approprier le bien d'autrui.

C'est lui qui, le premier, imagina le genre de vol suivant, si exploité depuis :

Il montait dans un omnibus, avisait une bonne tête de voyageur — autant que possible un bonhomme lisant le *Constitutionnel* — et allait se placer à côté de lui.

⁂

Lorsque celui-ci tirait une pièce de cinq francs pour payer sa place, Mercure s'offrait gracieusement pour la passer au conducteur, et, pendant que ce dernier cherchait la monnaie dans sa sacoche, Mercure fourrait son poing dans la poche de son pantalon, de façon à la faire bâiller fortement du côté de l'abonné du *Constitutionnel.*

⁂

La monnaie revenait.

Mercure la prenait des mains du conducteur et la remettait toujours très-gracieusement à son voisin, émerveillé d'une si exquise politesse.

Sans défiance aucune, l'abonné du *Constitutionnel,* croyant remettre dans sa propre poche les quatre francs quatorze sous que l'on venait de lui rendre, les plongeait dans celle de Mercure, que celui-ci avait préparée en entonnoir à cet effet. Le coup fait, Mercure s'empressait de descendre à la plus prochaine station, échangeant avec l'abonné du *Constitutionnel* un onctueux coup de chapeau, dans lequel ce dernier mettait toute son âme.



Les dieux riaient volontiers des malices de Mercure. Mais bientôt, en en devenant victimes à leur tour, ils commencèrent à les trouver moins drôles et s'en plaignirent même fréquemment à Jupiter.



Chaque matin, on s'apercevait que quelque chose avait disparu dans les placards de l'Olympe.

L'armoire aux accessoires était au pillage.

Le vestiaire également.

Le matin, c'était Cupidon qui ne pouvait plus remettre la main sur son carquois, ce qui jetait un trouble incroyable dans les amours des mortels et faisait rater une masse de mariages projetés.



A midi, c'était Neptune qui s'apercevait tout à coup de la disparition de son trident.

Alors, on ne pouvait plus venir à bout de l'Océan, les marées étaient sens dessus dessous. Tantôt on était une semaine sans en voir monter une seule, tantôt il y en avait neuf dans la même journée.

Neptune, sans sa grande fourchette, n'avait plus aucun prestige aux yeux des flots insoumis, et ils se livraient aux cascades les plus insensées.

⁂

Le soir, c'était Vénus qui cherchait partout sa ceinture et ne la trouvait pas.

Comme elle n'avait que cela pour s'habiller, c'était très gênant.



Enfin, Mercure dévalisait tous les meubles, tous les tiroirs ; un dieu n'était plus sûr de trouver le soir un faux-col propre dans sa commode pour aller dîner en ville.

A chaque instant, on entendait Vulcain jurer comme un charretier, parce qu'on lui avait pris ou ses tenailles, ou son marteau, ou son tourne-vis.



Junon avait beau mettre ses faux chignons sous clefs, tous les matins il lui en manquait trois ou quatre.

Mars était obligé de cacher ses revolvers de luxe dans sa paillasse.

Tout disparaissait. C'était intolérable.

⁂

Un beau jour, pendant que Mercure était allé *travailler* dans une foule de feu d'artifice, on eut l'idée de faire ouvrir son nuage par un commissaire de police, et l'on trouva dans un coin 1,143 reconnaissances du Mont-de-piété.



Il avait engagé en son nom :
Une foudre en aluminium, de Jupiter;
La boîte à clous, de Vulcain;
Trois : *Suivez-moi, jeune homme,* de Junon;
Un sécateur à manche en ivoire, de Cérès ;
Un paquet de cartouches à perdrix, de Diane;
Un faux toupet à double face, de Janus;
Une rôtissoire toute neuve, à Pluton ;
Un chronomètre de marine, à Saturne;
Un pot de pommade à épiler, d'Apollon;
Un cent de bouteilles vides, à Bacchus;

Et une foule d'autres objets, plus ou moins intimes, dont la liste serait trop longue.



L'indignation des dieux fut au comble. Ils réclamèrent le renvoi immédiat de Mercure.

Jupiter était désolé. Il connaissait très-bien tous les torts de son fils.

Mais, comme tous les rois, il avait un faible pour les filous intelligents, et ne mettait point en doute qu'un serviteur comme Mercure pût être, dans un moment difficile, d'un grand secours pour une cassette particulière en détresse.



Cependant, pressé vivement par les dieux irrités, qui menaçaient de mettre des torpilles dans toutes les serrures de leurs nuages, si on ne les délivrait de cet audacieux voleur, Jupiter céda et exila Mercure.

⁂

Mercure, parfaitement convaincu que dans un métier comme le sien on trouve de l'ouvrage partout, supporta cette disgrâce avec assez de calme.

Il vint se fixer en Thessalie, où il installa immédiatement son cabinet d'affaires.



Sa première opération fut de voler à Apollon tout son troupeau.

Un seul berger thessalien, du nom de Battus, avait vu commettre le larcin. Mercure acheta son silence en lui faisant cadeau d'une génisse.

Mais pour être encore plus sûr de son silence, il changea le berger en pierre de touche.

Cependant Apollon découvrit le voleur de ses bêtes, et se préparait à déposer une plainte entre les mains du procureur olympérial, lorsque Mercure, qui était très adroit, nous l'avons dit, vint le trouver et lui dit :

— Ne te presse pas, j'ai une bonne affaire à te proposer.

Apollon, croyant de suite que Mercure allait le débarrasser de sa belle-mère, prêta l'oreille.



— Si tu veux me laisser le troupeau que je t'ai chipé, dit Mercure à Apollon, je te fais cadeau d'une superbe lyre à trois cordes que je viens d'inventer.

Apollon accepta cette transaction et fit même présent à Mercure d'une baguette de coudrier qui avait le don de réconcilier les ennemis.

A peine en possession de ce merveilleux talisman, Mercure voulut en éprouver la puissance.

N'ayant pas sous la main deux actrices du même théâtre, ni une belle-mère et son gendre, il se décida à placer sa baguette entre deux serpents en furie qui voulaient réciproquement se servir de fourreau.

⁂

Immédiatement les deux reptiles s'enlacèrent avec douceur autour du petit bâton, et Mercure, satisfait d'être sûr de pouvoir à l'avenir raccommoder les ennemis les plus implacables, se mit à courir le monde, son caducée à la main, dans l'intention d'apaiser les haines politiques.

On croit qu'il n'en a pas encore fait le tour et on l'attend en France prochainement.

⁂

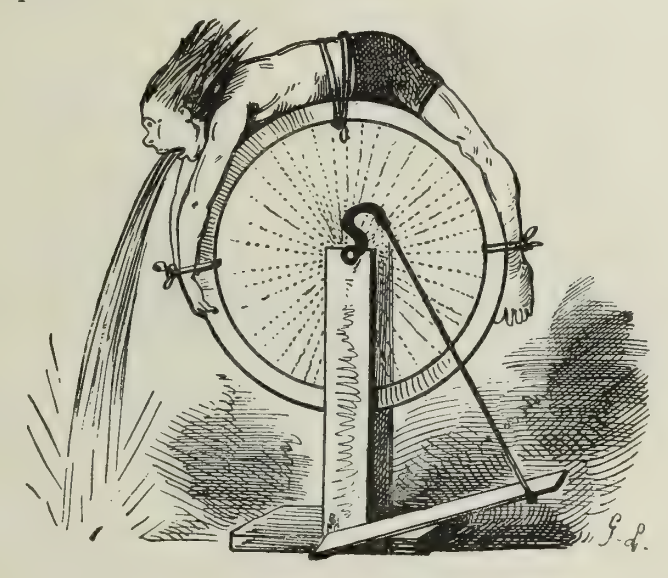
Cependant, le bruit constant des exploits à la tire de Mercure continuait à faire du scandale dans l'Olympe; et pour conjurer la colère des dieux, Mercure était obligé de faire complaisamment toutes leurs commissions secrètes.

A cette condition seulement, ils consentaient à fermer les yeux sur ses scandales et à étouffer ses fredaines.

Il s'acquittait d'ailleurs avec beaucoup d'adresse de tous ces petits travaux interlopes.

Doué du flair et de l'élasticité de conscience d'un policier de l'Empire, il se prêtait à tout : entremises amoureuses, enlèvements, suppressions de maris, confection de faux passeports, placement d'actions mexicaines, etc.

Ce fut lui qui emporta Prométhée sur le mont Caucase, en lui disant qu'il le menait voir la foire au pain d'épices.



Ce fut lui qui attacha Ixion à une roue infernale qui tournait sans cesse, sous prétexte de lui rétablir la circulation du sang.

Ce fut lui qui porta Bacchus aux nymphes de Nysa, vendit Hercule à Omphale, transporta Castor et Pollux à Pallène, aida Pluton à enlever Proserpine, etc., etc.

Enfin, le bruit court que ce fut encore lui qui, dans la nuit du 2 décembre 1851, sous les traits de M. de Morny, — et aidé de Mars, qu'il avait convenablement soûlé à cet effet, — souleva des coffres de la Banque de France les millions indispensables au lancement de cette brillante opération qui, vingt années plus tard, devait rapporter de si beaux dividendes... à la Prusse.

⁂

L'habileté de Mercure lui assurait toujours le succès.

Une seule fois, pourtant, il fut lui-même victime d'une de ses entreprises.

Voici la chose :

Un gros banquier de l'Olympe se promenait sous le péristyle de la Bourse, un volumineux rouleau de valeurs sous le bras.

Mercure, à qui ce précieux paquet avait relui dans l'œil, en confectionna un tout pareil avec huit mains de papier écolier qu'il acheta à la hâte chez le papetier le plus voisin, et s'arrangea de façon à rencontrer le gros banquier au moment où celui-ci descendait le grand escalier.

⁂

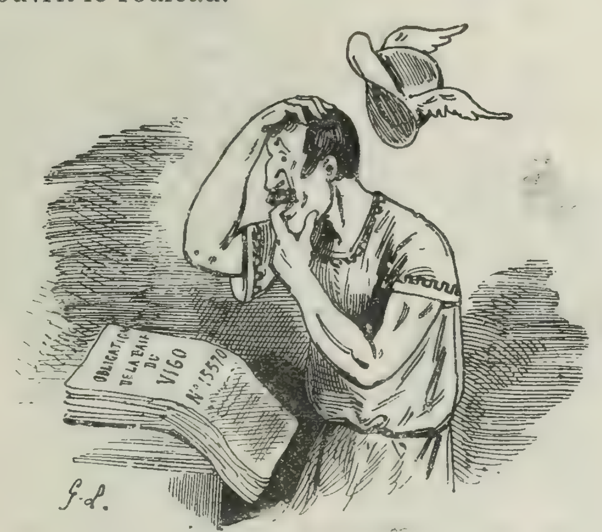
Quand il fut arrivé près de lui, il feignit de faire un faux pas, trébucha, tomba sur le banquier et se releva en lui faisant mille excuses de sa maladresse.

Inutile de dire que Mercure avait mis à profit cette bousculade préméditée en substituant son rouleau de papier blanc à celui que le gros banquier tenait sous son bras.

⁂

Quand Mercure fut de retour chez lui, son premier soin fut naturellement de s'assurer de la valeur de son larcin.

Il ouvrit le rouleau.



Horreur!... ce rouleau contenait... trente obligations des *Galions du Vigo,* qui ne pesaient ensemble que 500 grammes, ci (à quatre sous la livre, prix courant des vieux papiers)... 0,20 centimes.

Ses huit mains de papier écolier lui avaient coûté deux francs quarante!...

Furieux, il jura de se venger et fit courir le bruit à la corbeille que des tumultes qui avaient eu lieu dans quelques nuages subversifs à l'occasion de l'anniversaire du 4 septembre allaient décider Jupiter à mettre le reste de l'Olympe en état de siège.

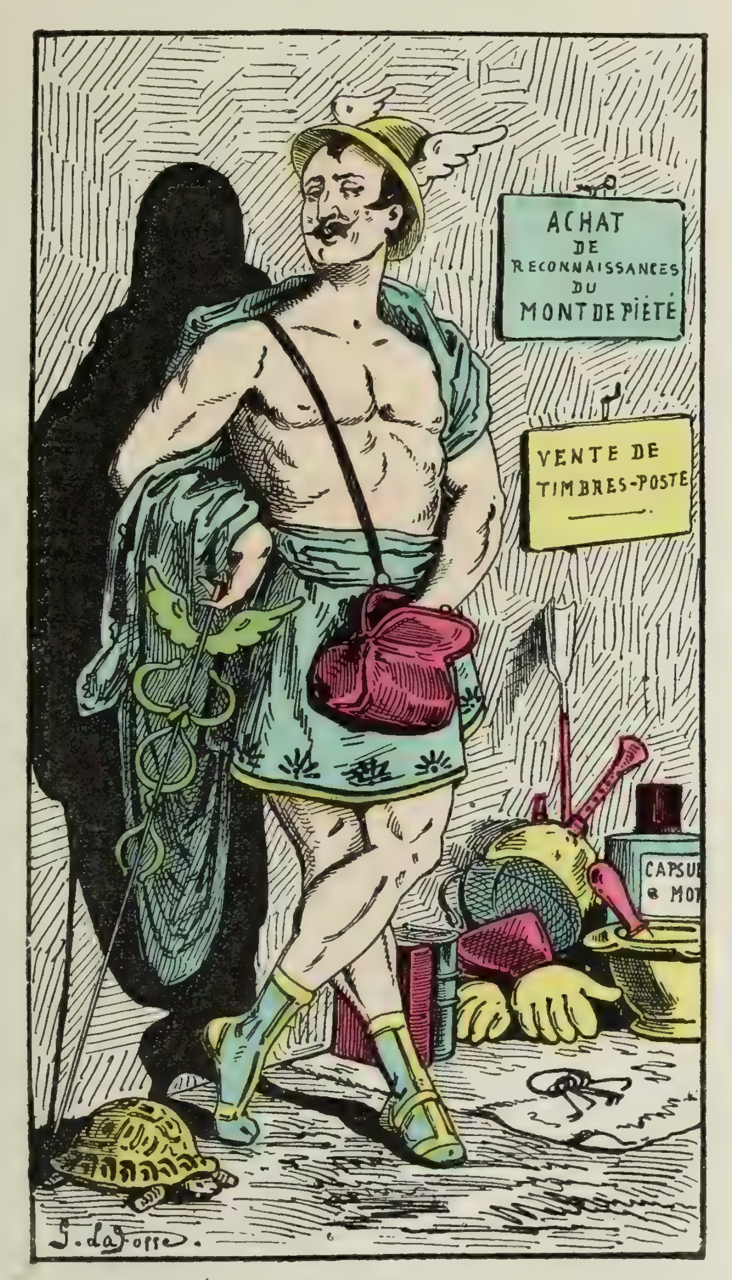
Tous les coulissiers qui étaient à la hausse furent ruinés en une demi-heure.



Pendant son séjour parmi les hommes, Mercure avait fait d'innombrables métiers.

Il était un de ces dieux ingénieux qui eussent trouvé e moyen de faire des affaires partout, et réussi à placer des lorgnettes de théâtre en plein désert du Sahara.

⁂


ACHAT
DE
RECONNAISSANCES
DU
MONT DE PIÉTÉ
VENTE DE
TIMBRES-POSTE
G. Lafosse.

MERCURE

Il s'était fait tour à tour le dieu des bergers, des hercules de foire et celui des voleurs.

Plus tard, il devint le protecteur des orateurs, des arts libéraux et des belles-lettres.

Enfin, il enseigna le commerce aux mortels, qui l'apprirent d'ailleurs admirablement, surtout les pharmaciens.



Ce fut aussi Mercure qui imagina ce système admirable des poids et mesures, et rédigea la fameuse instruction pour s'en servir dans l'épicerie.

Le chapitre consacré au coup de pouce est un chef-d'œuvre, ainsi que celui où l'auteur recommande de peser *très-peu* de sucre dans *beaucoup* de papier fait avec du sable et de la limaille de fonte.



On doit aussi à Mercure un *Guide du parfait commerçant*, qui contient de remarquables recettes pour faire une prompte et honnête fortune.

C'est dans ce recueil curieux que l'on trouve :

La façon dont les charcutiers intelligents doivent truffer leurs pieds de cochon avec des bouts de laine noire, empruntés aux chaussons de lisière réformés;

Mille et une manières de remplacer le sucre dans le sucre en poudre;

Plus de quinze cents modèles d'affiches de liquidation forcée, à l'usage des magasins de nouveautés qui changent de domicile pendant quinze ans à la même place.

⁂

Les attributions de Mercure ayant été très-multiples, ce dieu est représenté avec une grande quantité d'emblèmes qui lui donnent l'air d'un véritable marchand de bric-à-brac.

Ses triples ailes indiquent qu'il fut le facteur rural de l'Olympe.

La chaîne d'or qui sort de sa bouche exprime la puissance de l'éloquence, mais doit le gêner beaucoup pour manger des asperges.

⁂

D'une main, il tient le caducée, dont nous avons raconté l'origine : c'est l'emblème de la conciliation et de l'apaisement.

De l'autre, il tient une bourse, pour bien faire comprendre aux mortels qu'avec de l'argent on passe partout, et même pour un homme d'esprit.

⁂

On voit à ses pieds un coq et une tortue.

La tortue rappelle l'invention de la lyre qui, primitivement, était fabriquée avec une écaille de cet animal, ce qui, par parenthèse, ne rendait cet instrument propre qu'à jouer des airs très lents.

Le coq est l'emblème de la vigilance qu'il faut déployer dans le négoce et dans la finance.

Il signifie que, pour prospérer dans les affaires, il faut se lever de bonne heure, et justifie ainsi cette pensée profonde du *Tintamarre* :

« *Pour le commerçant : petits sommes, grosses sommes.* »

On a supposé longtemps que Mercure et Vénus avaient été au mieux ensemble.

Comme ils ont eu le soin de ne point laisser traîner de lettres, la chose n'a pas été absolument prouvée.



Ce qui paraît certain, c'est que le dieu de l'éloquence chérissait la déesse de la beauté au point de réparer

lui-même, en secret et en voyage, les peccadilles que celle-ci pouvait commettre à l'égard des mortels.

Et des historiens sérieux affirment que depuis des siècles un grand nombre de cascades de Vénus fussent devenues irréparables sans Mercure.

***

Quoi qu'il pût être de ces différents racontars, quelques auteurs n'en persistent pas moins à prétendre que Mercure et Vénus furent liés très-intimement.

Ils leur donnent comme fils l'Amour, ce petit mauvais sujet dont nous nous occuperons à son tour, et qui, par ses fredaines, semble bien justifier une telle origine.

BACCHUS

Après le miracle de la Salette, la naissance de Bacchus est peut-être ce que nous avons de plus merveilleux.

Jupiter, dans ses voyages, avait remarqué une jolie personne, fille du roi Cadmus, souverain de Thèbes. Cette jeune princesse s'appelait Sémélé.

Lui plaire et la séduire fut pour ce grand polisson l'affaire d'un instant.

***

Mais Junon ne tarda pas à découvrir cette 37,863e intrigue de son mari.

Junon, qui était pourtant bien habituée à ces choses-là, ne pouvait jamais les voir sans éprouver un violent besoin de se venger.



C'était plus fort qu'elle.

Elle résolut de perdre Sémélé, mit son chapeau à la hâte, prit les traits d'une revendeuse à la toilette et se rendit chez sa rivale, qu'elle aborda d'un air très gracieux en lui proposant un mantelet de dentelle magnifique pour 350 francs : une vraie occasion.



Sémélé admira le mantelet ; mais le trouva trop cher pour elle.

C'était là que Junon l'attendait. Elle lui dit d'un air pincé en repliant le vêtement :

— Il faut que votre amant soit un pané, ma chère, un

soixante-quinzième d'agent de change, pour que vous ne puissiez pas vous payer une confection de 350 francs!..

Le rouge monta au visage de Sémélé, qui répondit avec hauteur :

— Sachez, madame, que mon amant est Jupiter lui-même!...



— Jupiter!... exclama Junon en éclatant de rire!... Allons donc!... Il vous le dit afin de vous faire patienter pour vos appointements...

— Madame!...

— Il n'y a pas de madame!... Votre Jupiter de contrebande, c'est tout bonnement quelque calicot effronté des *Villes de Grèce* qui vous éblouit avec ses bijoux en bronze d'aluminium et vous mène dîner chez Duval, sous prétexte de ne pas compromettre son incognito, mais en réalité parce qu'un quart d'heure chez Brébant le mettrait à sec.

— Madame!...

Junon continua impitoyablement :

— Tenez, ma biche!... demandez-lui donc, un soir, à votre Jupiter en plaqué, de vous apparaître, ne fût-ce qu'une minute, sous les traits majestueux de son prétendu emploi, vous verrez quelqu'un d'attrapé!...

— Certainement, madame... je le lui demanderai... et pas plus tard que ce soir...



C'était tout ce que Junon voulait. Elle partit.

Le soir même, profitant d'un instant où son amant paraissait de bonne humeur, Sémélé lui passa le bras autour du cou et lui dit :

— Petite Mélé quelque chose à demander à son petit Piter...

— Quoi donc?

— Apparais-moi pour deux minutes seulement sous ton aspect divin?

— Impossible... ton entre-sol n'est pas assez haut de plafond.

⁂

Mais Sémélé insista avec tant... d'à-propos que Jupiter dut céder à son caprice.

Il pressa le petit bouton d'un ressort sous son gilet de flanelle, et soudain, il se montra à sa curieuse mai-

tresse dans tout son flamboiement, foudre en main, éblouissant et terrible!...



A peine Jupiter eut-il contenté le caprice de sa maîtresse que celle-ci fut foudroyée.

Si elle ne tomba pas à la renverse, c'est que cela lui était impossible dans le moment.



En vain Jupiter essaya-t-il de rappeler Sémélé à la vie.

Elle expira dans ses bras, consumée par un feu dévorant...

Junon était vengée.



Au moment d'aller faire à la mairie la déclaration de

ce décès, Jupiter se souvint que Sémélé était grosse de huit mois et demi.



Et l'idée lui vint de sauver au moins l'enfant.

Il prit le petit, et, pour lui éviter des courants d'air, l'enferma dans une caisse jusqu'à ce qu'il devînt assez fort pour supporter la lumière.

D'ailleurs, il l'habitua insensiblement à l'éclat du gaz, en commençant par le conduire dans des endroits peu éclairés.

Le foyer et les couloirs du Vaudeville lui servirent beaucoup pour ménager cette transition.

⁂

Ce fils adultérin de Jupiter était Bacchus.

Il fut confié aux soins d'Ino, des Hyades et des Muses,

demoiselles très-bien qui l'élevèrent et l'instruisirent de concert avec le vieux Silène.

Ce dernier surtout contribua beaucoup à faire de Bacchus un luron, en lui emplissant son biberon de Château-Laroze 1864 chaque fois que les autres nourrices avaient le dos tourné.



Devenu grand, Bacchus entreprit de grandes choses, entre autres la conquête des Indes.

C'était, du reste, un conquérant comme on n'en a pas vu beaucoup depuis.

Il se présentait souriant, et entouré d'un cortège de

bons vivants comme lui, dans tous les pays qu'il voulait asservir.

Et au moment où les peuples effarés se précipitaient sur leurs armes pour repousser l'envahisseur, croyant qu'il allait leur demander cinq milliards, Bacchus leur riait au nez et leur demandait tout simplement :

— Qu'est-ce que vous buvez, ici ?



Les uns lui répondaient :

— Nous buvons du cidre.

D'autres :

— Nous buvons de la bière.

D'autres encore :

— Nous buvons de l'huile de poisson.

Et Bacchus, tendant son gobelet, leur disait d'un ton brusque et bon enfant :

— Voyons un peu que je goûte cette saleté-là !...



A peine avait-il trempé ses lèvres dans le breuvage, qu'il jetait le reste à terre en faisant une grimace horrible.



Les naturels, froissés dans leur boisson nationale, se précipitaient de nouveau vers leurs chassepots à cordes, pour venger cet affront.

Mais Bacchus les arrêtait d'un geste impérieux.

Êtres abjects que mon bras devrait punir!... leur criait-il, vous ne rougissez pas d'arroser de ces liquides honteux la plus belle œuvre du Créateur!... Buvez ceci! Et faisant jaillir des flancs d'un vaste fût un liquide vermeil, plein de feu et de vigueur, il en abreuvait ses ennemis.



Immédiatement, ceux-ci se sentaient transformés. Ils se mettaient à chanter, à rire, à danser.

Tous devenaient meilleurs.

Le riche s'attendrissait, et de sa main pleine cherchait la main vide du pauvre.

Le pauvre reprenait courage et cessait de haïr le riche.

Le bilieux devenait aimable.

Le splénétique se mettait à fredonner.

L'envieux souriait au bonheur d'autrui.

Les lecteurs du *Pays* commençaient à entre-comprendre les calembours du *Tintamarre*.

Les propriétaires voulaient absolument coller chez tous leurs locataires trois papiers neufs l'un sur l'autre.

Les gendres digéraient tranquillement même à côté de leur belle-mère.

Enfin, c'était une félicité générale.



Alors les peuples ne songeaient plus à combattre l'envahisseur qui leur apportait de si bonnes choses.

Ils ne pensaient plus qu'à une chose : lui demander sa recette.

Bacchus ne se faisait pas prier.

Il leur faisait cadeau d'un cep de vigne avec une instruction autographiée contenant la manière de s'en servir, et quittait le pays, porté en triomphe par les habitants.

⁂

Il allait recommencer à côté, et ainsi de suite, répandant partout la richesse, le bonheur et la joie ;

Et laissant à l'histoire le soin de comparer les résultats de ses conquêtes avec ceux de l'expédition du Mexique par Vélocipède père.

⁂

Cependant, Bacchus avait une ennemie implacable. Cette ennemie, c'était Junon.

Junon, la femme de son père, qui enrageait de voir Bacchus si beau, si bien portant, si fort... et répétait sans cesse, avec dépit, à toutes les voisines avec qui elle cancanait le soir sur le pas de son nuage :

— Croyez-vous, ma chère, que ce n'est pas dégoûtant! Tous les enfants que mon scélérat de mari a de

ces drôlesses sont superbes!... Et pour un qu'il m'a fait par hasard... c'est un avorton dans le genre de Vulcain!...

⁂

Junon ne voulait absolument pas admettre que les enfants de l'amour fussent plus beaux que les enfants du devoir.

Aussi avait-elle voué à Bacchus une haine féroce.

Pendant longtemps, elle s'acharna contre lui et sema des embûches sous ses pas.

⁂

Un jour, c'était un billet de faveur qu'elle lui envoyait pour le théâtre Cluny.

Le lendemain, c'était un cigare à pétard qu'elle lui faisait offrir par un de ses amis.

Elle poussa le désir de la vengeance jusqu'à lui chercher une femme, afin qu'il eût une belle-mère.



Bacchus, très-fortement constitué, échappa à tous ces pièges.

Junon, furieuse, lui lâcha un serpent à deux têtes, pensant bien que, pendant qu'il serait occupé à en éviter une, l'autre le dévorerait.

⁂

Bacchus triompha encore.

En manœuvrant adroitement, pendant que le serpent le poursuivait, il l'amena au foyer de la Comédie-Française et alla se placer vivement derrière Sarah Bernhardt.



Le serpent se précipita sur lui sans voir l'obstacle. Une de ses têtes passa à droite de la charmante comédienne, l'autre à gauche.

L'élan avait été si impétueux que l'animal fut coupé en deux dans toute sa longueur et expira sur-le-champ.

Bacchus le ramassa et s'en fit une paire de bretelles.

⁂

Lorsque Jupiter fut attaqué par les géants, ceux-ci firent prisonniers Bacchus, qui combattait sous la peau d'un lion et les ordres de son père, et le coupèrent en tout petits morceaux.

Après la défaite de ses ennemis, Jupiter fit réunir ces débris, ordonna de les recoller et rendit l'existence à son fils.



Il paraît même certain que l'on fut obligé de recommencer plusieurs fois cette opération, quelques morceaux de Bacchus ayant été confondus pendant le travail et recollés à des places qui n'étaient pas les leurs.

Ces virements malencontreux de muscles et de chairs dépaysés rendaient au jeune dieu l'existence intolérable en apportant dans ses fonctions particulières des troubles on ne peut plus fâcheux.



Ainsi, par exemple, après avoir ramassé dans le tas tous les doigts qu'il avait trouvés, le premier opérateur les avait recollés un peu au hasard, partout où il trouvait à en placer un.



Au bout de trois semaines, Bacchus s'aperçut que son médium de la main gauche enflait de temps en temps, de façon à le faire souffrir horriblement quand il voulait y mettre une bague.



De plus, ce doigt ne lui était d'aucun secours pour boutonner ses faux-cols, parce qu'il n'y poussait pas d'ongle.

Inquiet, il alla consulter Esculape qui s'écria :

— Parbleu !... je le crois bien !... ce doigt-là n'est pas à sa place !...

Et il fallut recouper tous les doigts de Bacchus pour les recaser convenablement.



Au second recollage, les chirurgiens avaient aussi commis une grave erreur.

Ayant trouvé son palais dans les morceaux informes, ils ne se rendirent pas exactement compte de la place qu'il devait occuper et finirent par le lui placer au fondement, auquel il manquait un morceau à peu près pareil.



On comprend sans peine l'horrible supplice qu'endurait l'infortuné Bacchus, par le fait de cette interversion d'organes.

D'abord, à tout ce qu'il mangeait, il ne trouvait de goût que vingt-quatre heures après la digestion.

Et ensuite ce goût était toujours des plus désagréables.

Il fallut encore démolir Bacchus de fond en comble pour le reconstruire selon les règles de l'anatomie.

De retour en Grèce, Bacchus épousa Ariane pour la consoler de l'abandon d'un coupable et ingrat séducteur dont le nom et la morale étaient également Thésée.

⁂

Les présents de Bacchus ne portaient pas toujours bonheur.

On raconte qu'Icarius, roi d'Athènes, qui avait appris de lui à cultiver la vigne, fit boire du vin à ses soldats et les enivra si bien qu'ils flanquèrent leur roi dans un puits pour se dégriser.

⁂

Pour les militaires ivres, ce besoin de tuer quelque chose est resté le même.

Seulement, les souverains ont appris à diriger cette douce manie dans un tout autre sens.

⁂

Ce sont bien toujours les empereurs qui régalent l'armée, et le peuple qui paie les rafraîchissements; mais ce ne sont plus les souverains que les militaires massacrent (*Voir l'Histoire du 2 Décembre*, Ténot, chez tous les libraires, ainsi nommés parce qu'ils ne sont pas *libres* et qu'ils n'en ont pas *l'air*).

Quand Bacchus, que l'on avait été obligé de démolir trois fois de fond en comble, fut recollé définitivement, il s'occupa de consolider son prestige.



Il ne souffrait pas que l'on manquât de respect à son culte.

Penthée avait dédaigné ses fêtes, nommées orgies ou bacchanales.

Le dieu du vin le mit en pièces.

⁂

A part ces petits travers, Bacchus était considéré comme un civilisateur précieux.

Les Latins et les Grecs l'adoraient également et le représentaient sous la forme d'un beau jeune homme couronné de pampre, portant une coupe et traîné par des lions.



Un statuaire moderne, du nom de Doublemard, a eu l'idée de représenter Bacchus d'une façon plus saisissante et plus moderne.

Son dieu — superbe de forme et de noblesse — est assis sur une hotte de vendangeur.



Le sourcil froncé, l'œil colère, la lèvre frémissante d'indignation, il écrase entre les ongles de ses deux pouces de petits insectes qu'il vient de se cueillir sur le corps, dans la chevelure, entre les doigts de pieds, etc.



BACCHUS



C'est le phylloxera qu'il immole avec une expression de fureur et de dégoût indéfinissable.

***

Ce Bacchus modernisé doit être exposé au prochain Salon.

Seuls les bégueules d'art s'effaroucheront de ce réalisme.

Mais l'artiste sera amplement consolé par les suffrages de tous les amateurs du beau dans le vrai et du vrai dans le beau.

***

Il ne nous reste plus qu'à parler des fêtes de Bacchus, qui étaient splendides.



La fantaisie et la folie régnaient en souveraines pendant ces orgies.

Les citoyens se livraient aux cascades les plus insensées.

Et, profitant de cette ivresse, réelle ou feinte, d'un instant, chacun s'efforçait de faire à son voisin, à son propriétaire ou à sa belle-mère, les charges les plus déplaisantes.

⁂

A la faveur de cette démence autorisée, il se disait de sanglantes vérités, il se débitait d'impitoyables satires contre tous les vices, les travers ou les ridicules du moment.

Et le gouvernement lui-même n'échappait pas à ce flot de sarcasmes que la pocharderie protégeait contre les sergents de ville.

⁂

On n'avait que huit jours par an pour dire aux de Broglie du temps, aux censeurs, à l'état de siège, etc., etc., ce que l'on pensait d'eux.

Aussi en usait-on avec ardeur.

⁂

Vers l'an 186 avant notre ère, le sénat romain, ayant

remarqué que plusieurs pamphlétaires profitaient de ce moment de liberté et faisaient semblant d'être ivres-morts afin de pouvoir dire en riant à la gendarmerie des choses beaucoup trop raisonnables pour être tolérées, proscrivit les bacchanales.



Plus tard, ces fêtes furent reprises par les empereurs; mais ces derniers surent en tirer parti pour leur propre compte.

Ils avaient à leur solde de vrais pochards qui criaient plus haut et qui tapaient plus forts que les faux.

De là les plébiscites.

MARS

Les Grecs prétendent que Mars est le simple fils légitime de Jupiter et de Junon.

Mais les Latins n'y croient pas.

Ils racontent que Junon, horriblement vexée que son mari eût enfanté Minerve à lui tout seul dans un éter-

nument, voulut prendre une éclatante revanche, et, — elle aussi, — mettre au monde un enfant sans le secours de son mari.



D'après cette version, Junon se serait fait indiquer par Flore certaine fleur qui avait la vertu de rendre mère la femme qui en respirait l'odeur.

Et c'est ainsi que Mars aurait été conçu.



Quand Jupiter rentra le soir et qu'il se vit un nouveau fils qu'il n'attendait pas, il demanda naturellement comment cela se faisait.

Junon lui expliqua qu'elle s'était procuré une fleur qui avait cette propriété.

Un peu défiant, le maître de l'Olympe prit la fleur, sortit sur le trottoir de son nuage et la présenta à la première nymphe qui passa.

La nymphe trouva que ça sentait assez bon; mais elle n'accoucha pas du tout.



Jupiter rentra chez lui menaçant et dit avec humeur à Junon :

— Madame... m'expliquerez-vous pourquoi cette fleur vous fait des enfants et qu'elle n'en fait pas aux autres?

— Rien de plus simple, mon ami, reprit doucement Junon. Si vous m'aviez laissé le temps d'achever, je vous aurais dit que cette fleur n'opère que lorsqu'elle est sentie sur pied et pendant que la personne qui la respire regarde la feuille à l'envers.

⁂

Jupiter se déclara satisfait et fit de plates excuses à Junon, qui profita de la situation pour se faire conduire, le soir, à Valentino.

Bref, et quelle que soit l'origine de Mars, c'était un fort joli garçon.

Sa stature élevée, son œil ardent, et son air crétin le firent bientôt reconnaître pour le dieu de la guerre.

⁂

Il avait des manières à lui — qu'il croyait les bonnes, bien entendu — mais qui en faisaient bien le personnage le plus insupportable de l'Olympe.

Quand on le voyait arriver quelque part, traînant bruyamment son grand imbécile de sabre derrière lui, galonné et empanaché comme un musicien de cirque forain, parlant haut, crachant sur les tapis, etc..., etc..., tous les gens de bonne compagnie prenaient leur chapeau et s'esquivaient.

⁂

Sa conversation dénotait le goujat le mieux réussi. Il tranchait toutes les questions de politique, d'art et de littérature avec cette désinvolture de caserne si appréciée des maîtresses d'hôtel de quarante-cinq ans, dans les villes de garnison.

Il résolvait tout à grands coups d'éperons sur le parquet, accompagnés de jurons à faire rougir un cocher de fiacre.

⁂



MARS



Il traitait tous les autres dieux de *pékins*, et tourmentait sans cesse Jupiter pour qu'il mît l'Olympe en état de siège.

— Je ne comprends pas, sacrr... n... d... D..., lui répétait-il tous les matins, que vous vous laissiez discuter par toutes ces crapules de journalistes, et que vous ne me f... pas tout ça *au bloc*, sacré mille bombardes de n... d... D... — C'est comme vos saletés de théâtrrres, sacré b... D... de n... d... D...!... qui jouent des pièces de Victor Hugo... nom de D... Est-ce que vous ne devriez pas m'interdire tout ça... mille millions de tonnerres ? Qu'est-ce qui m'a f... n... d... D... des alexandrins comme ça... qui font des rassemblements sur les trrrottoirrrs... sacré n... d... D...!...



Jupiter souriait à ses sorties énergiques, et se disait *aparte* :

— Quelle précieuse ganache le jour où j'aurai besoin de rétablir mon autorité par un deux-décembre bien senti !



Malgré ses airs fendants, Mars n'en fut pas moins vaincu dans la guerre des géants, où il combattait pour Jupiter.



Il eut, — à défaut de talents militaires, — la présence d'esprit de se faire blesser légèrement au moment où ça commençait à se gâter.



On fit un tapage terrible avec cette égratignure, et lorsque Mars, qui avait été fait prisonnier par les Titans, fut de retour dans l'Olympe, on ne l'appela plus que le Bourbaki des temps antiques.

Il avait trouvé le moyen de se faire une plus grande popularité avec sa défaite que s'il eût gagné la bataille d'Austerlitz.



Ce prestige faillit lui devenir funeste.

Les éperons dorés et la moustache hongroise de Mars avaient fait une profonde impression sur Vénus, qui s'éprenait assez facilement, assure-t-on, des hommes bien plantés ou doués d'un talent quelconque.

C'est ainsi que Mercure, — toujours si l'on en croit les vieux numéros de la *Vie parisienne* de l'Olympe, conservés à la Bibliothèque nationale, — avait séduit Vénus par son éloquence.



Mars ne tarda donc pas à capouliner devant la déesse de la beauté; et bientôt les complaisances que celle-ci avait pour son nouvel amant ne furent plus un secret pour personne.

⁂

Nous ne savons pas si nos lecteurs se souviennent

que Vénus était mariée à Vulcain : en tous cas ils seraient bien excusables de ne point se le rappeler, puisque Vénus elle-même l'avait oublié.

⁂

Bref, Vulcain était son époux, ou du moins en avait le titre, et les assiduités de Mars auprès de sa femme révoltèrent cet honnête maître de forges olympériales.

Il résolut de punir l'outrage fait à son honneur ; à cet effet, il forgea un grand filet en acier.

Et, profitant d'un moment où Mars et Vénus ne s'occupaient pas de ce qui se passait derrière eux, il les enferma dans ce treillage métallique où ils furent exposés aux quolibets de tout l'Olympe.



Affreusement vexé d'avoir été traité de la sorte, Mars s'enfuit dans la Thrace pour que les reporters perdissent la sienne. Il se rendit en Grèce où il prit du service contre la ville de Troie, en qualité de colonel de spahis.



Neptune accusa Mars d'avoir tué son fils Halirrhotius et le cita devant le conseil de guerre de l'Olympe, qui l'acquitta purement et simplement, afin de s'éviter la peine de le condamner à mort, de signer son recours en grâce séance tenante, et de le voir s'évader de son nuage fortifié au bout de quatre mois.



Tous les mortels rendaient au dieu de la guerre un culte assidu. Partout il était adoré comme le grand dispensateur de la gloire et de la fortune.

Et, — chose très gênante pour lui, — dans toutes les querelles qui éclataient entre peuples, chacun des combattants se plaçait sous sa protection.



Ainsi, par exemple, un roi déclarait-il la guerre à un de ses voisins, qui avait fait quelques cancans sur sa femme, ce qu'il trouvait de plus pressé à faire était

d'adresser à ses troupes une proclamation conçue à peu près en ces termes :

« Soldats!...

» Un ennemi insolent nous force à tirer l'épée. Je vais me mettre à votre tête pour le châtier.

» Je compte sur vous, sur votre courage, sur votre vaillance; et même, je me défie un peu de votre élan et de votre ardeur irrésistibles.

» Soldats!... en avant!.. N'oubliez pas que le dieu des combats est avec nous. Il me l'a encore dit hier soir. »

Cette proclamation était toujours affichée le même jour et à la même heure qu'une autre proclamation due à la plume du souverain ennemi qui, de son côté, hurlait à son armée :

« Soldats!...

» Un voisin téméraire nous attaque. Je vais me mettre à votre tête pour le réduire en miettes.

» Vous êtes toujours les braves de Troudbalinskoff et de Craquerlitz!... J'ai confiance en vous, et je ne vous dissimulerai même pas que je redoute un peu l'excès de votre impétuosité!...

» Soldats!.. en avant!.. Du reste, ne vous inquiétez de rien, le dieu des combats est avec nous. Il me l'a encore garanti ce matin en déjeunant. »



Ainsi, en toute occasion, Mars se trouvait toujours tiraillé des deux côtés et placé dans la pénible situation d'un critique théâtral qui a deux premières représentations le même soir.

⁂

Chaque pays se vantait d'avoir les préférences de Mars.

Rome, la plus hâbleuse des cités, après Marseille, allait plus loin.



Elle faisait remonter jusqu'à Mars la paternité de ses premiers rois, et Romulus prétendait être le fils d'une cantinière qui avait eu ce dieu pour bon ami.

⁂

Mars est né dans la Thrace. Le coq est un de ses attributs.

On le représentait autrefois armé de pied en cap et traîné par des chevaux fougueux.

Aujourd'hui, on a fortement modifié son image.

On le voit le plus communément sous les traits d'un homme à l'air peu malin. Il a une grosse moustache cirée aux deux bouts. Le bout du nez est rouge. Il chique et fait des cuirs.

⁂

C'est toujours le guerrier redoutable des temps antiques, mais le guerrier brute, qui, comptant toujours sur sa bravoure et sa force, ne s'est point aperçu que la science et l'étude accaparaient peu à peu ses anciennes attributions.

⁂

Cet état d'avachissement dans lequel il est tombé a beaucoup diminué son prestige.

Les nations, qui avaient très longtemps compté sur

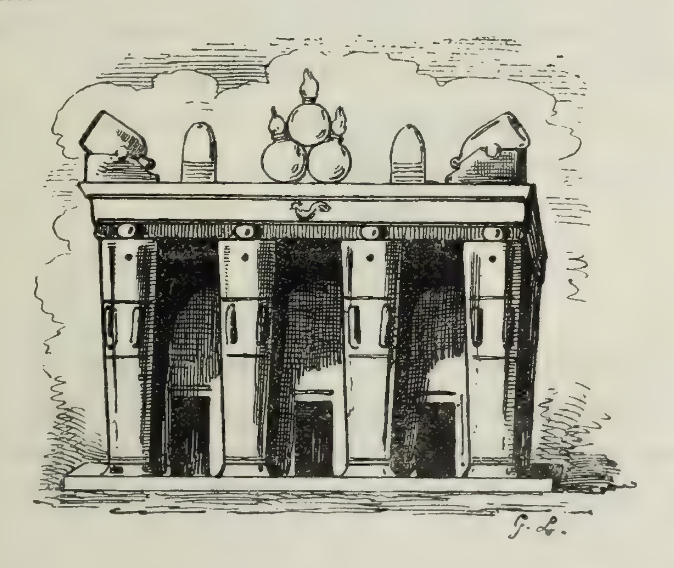
son appui, ont éprouvé de cruelles désillusions et commencent à revenir sur son compte, ayant reconnu qu'il ne leur servait plus guère, en dépit de ses poses altières, qu'à recevoir de formidables horions.

⁂

Mars est donc absolument déconsidéré — ou peu s'en faut.

La géométrie, l'arithmétique, la géographie, la prévoyance, M. Krupp et le génie ont maintenant facilement raison de ce dieu superbe, courageux mais imprudent, brave mais ignorant, impétueux mais inepte, dont le patronage a perdu 91 pour cent de sa valeur depuis l'invention des chemins de fer, du télégraphe et des armes à longue portée.

Chez les Romains, le culte de Mars était en grand honneur.



Numa Pompilius éleva un temple à ce dieu. Douze prêtres étaient occupés toute la journée à y bénir des lances et des boucliers.



Avant de partir en guerre, les soldats ne manquaient pas de venir se mettre sous la protection de Mars.

Sur l'autel, de chaque côté du dieu, on voyait la Renommée embouchant la trompette, et la Victoire avec des ailes et distribuant des palmes.



Il paraît qu'un jour, fiers de leurs succès qui leur semblaient ne jamais devoir finir, les Romains supprimèrent les ailes à toutes leurs statues de la Victoire.

Ils prétendaient exprimer ainsi la constance de leurs triomphes et dire à l'univers fortement épaté :

— Ce n'est plus la peine que la Victoire ait des ailes puisqu'elle ne doit plus sortir de chez nous !...



C'était ce que l'on peut appeler un fort toupet.

On sait ce qui arriva : la Victoire, assez froissée du procédé, et estimant d'ailleurs à juste raison que des guerriers n'ont pas grand mérite à vaincre quand ils

sont absolument sûrs de triompher, trouva le moyen de s'échapper de Rome et alla faire un petit tour dans les environs.

Alors les Romains, privés de leur talisman, commencèrent à recevoir de plusieurs de leurs voisins cette série complète de râclées abominables qui les conduisirent à leur perte, et auxquelles ils avaient, du reste, tous les droits possibles, comme toute nation qui en arrive à se persuader, parce qu'elle a gagné plusieurs batailles, que les pendules du monde entier sont dans ses frontières naturelles.

⁂

A côté de Mars on fêtait aussi Bellone, qui était ou sa sœur ou sa femme.

La vérité est que cette déesse contestée ne lui servait guère que de femme de ménage, et qu'elle n'avait aucune influence.



On a perpétué un peu son nom pour faire une petite douceur aux vieux invalides qui font des vers à leurs connaissances.

Ça leur fournit une rime belliqueuse à « *colonne.* »

Et ils ne s'en privent pas.

VULCAIN

Lorsque Junon se sentit grosse, elle eut, comme toutes les mères, des transports de joie, et se complut à rêver pour son fils — car elle ne doutait pas que ce fût un fils — les plus brillantes destinées.

⁂

Elle passait sans cesse en revue, dans son imagination, toutes les carrières glorieuses.

Elle se disait, dans ses élans d'allégresse :

— Oui, c'est cela... je l'appellerai Maurice... et j'en ferai un avocat!... Cher Maurice... je le vois déjà au Palais, fougueux, ardent, triomphant!... et faisant acquitter un maréchal ayant vendu son pays!... Quelle joie pour moi!...

⁂

Puis, elle changeait d'idée.

— Au fait... si j'en faisais un maréchal!... c'est encore mieux. Les maréchaux peuvent prétendre aux

plus hautes destinées. C'est à eux que souvent les peuples, fatigués de guerres civiles, confient le soin de les conduire de la lassitude à l'indifférence, de l'indifférence à la mort!... C'est cela, je le ferai maréchal.

⁂

Mais les mères ne sont jamais contentes.

Et Junon ne tardait pas à dédaigner pour son fils la gloire militaire, comme elle avait dédaigné la gloire du barreau.

Tour à tour, elle en faisait un chirurgien célèbre, sondant les vessies couronnées, — un académicien illustre, — un baryton superbe, — un poëte, — un inventeur, — un photographe...



Par une belle matinée d'automne, elle en était à se demander si une bonne charge de commissaire-priseur n'était pas le but vers lequel elle devait tendre pour son fils, quand, tout à coup, elle fut prise des douleurs de l'enfantement.

On envoie en toute hâte chercher Latone, la sage-femme de l'Olympe, qui dit que ce sera pour neuf heures trois quarts, et se met à préparer un beau berceau bleu et blanc.

⁂

Alors Junon, au comble du bonheur, fait demander Jupiter. Elle veut que le père de son enfant assiste à sa délivrance.

Elle compte là-dessus pour pouvoir le griffer à son aise pendant les douleurs, sans avoir l'air de le faire exprès.

⁂

Jupiter, qui s'était couché à trois heures du matin, après avoir été au bal de l'Opéra, arrive tout endormi et de fort mauvaise humeur.

Il prétend que ce n'est pas à des heures pareilles que l'on accouche.

Junon le calme de son mieux, le prie de rester et de préparer, en attendant, la liste des personnes à qui il va falloir envoyer des lettres de faire part.



BELLONE

Jupiter, maugréant, allume un cigare et se met à la fenêtre.

⁂

A neuf heures trois quarts juste, un cri se fait entendre. Jupiter se retourne et voit Latone qui lui présente le nouveau-né en souriant.

Elle le prie de le tenir un peu pendant qu'elle va nouer le nombril.

Jupiter jette les yeux sur son fils, et s'écrie :

— Est-il vilain, ce crapaud-là !...

⁂

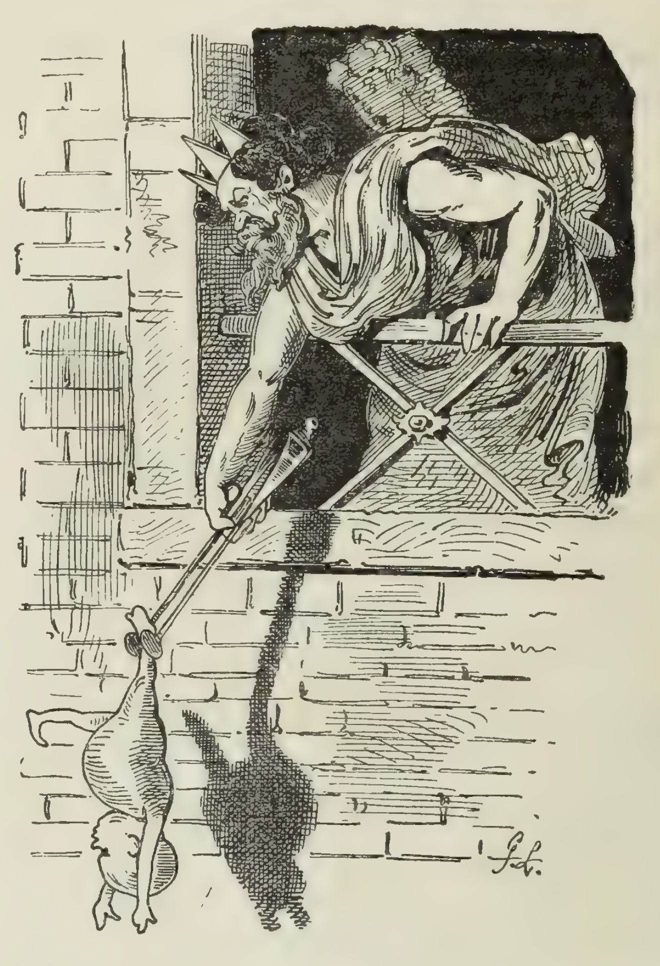
Effectivement, l'enfant était complètement laid et difforme.

Exaspéré que Junon lui ait donné un tel rejeton, Jupiter prit Vulcain par un pied et le faisant tournoyer en l'air cinq ou six fois, le lance de toutes ses forces par la fenêtre, sous le prétexte de le montrer au peuple selon l'usage.

Et il va se recoucher.

⁂

Le pauvre petit être, précipité ainsi dans l'espace, roula de nuage en nuage, se demandant pendant le trajet si c'était là une manière d'envoyer les enfants en nourrice.



La nymphe Echo, qui entendit ses plaintes, lui répondit judicieusement que partout — même sur terre — les choses se passaient ainsi, et que les mortels ne faisaient aucune distinction, comme résultat, entre envoyer leurs enfants en nourrice ou les jeter sur le pavé du haut de la colonne Vendôme.

⁂

Le petit Vulcain, un peu calmé par cette réflexion philosophique, vint tomber comme une masse sur un rocher de l'île de Lemnos, et s'y brisa la cuisse.



Touchés de compassion, les habitants de l'île recueillirent ce fils mis au rebut, comme une bonne pièce présentée au directeur du théâtre du Vaudeville, et se chargèrent de l'élever.

Vulcain grandit et resta boiteux.

⁂

Très industrieux, très intelligent et très adroit, il s'établit bientôt forgeron et se mit à travailler l'or, le fer, l'acier et l'aluminium avec un talent merveilleux.

Très disgracié au physique, il était d'une habileté incroyable.

Il organisa d'énormes ateliers où se forgeaient jour et nuit tous les métaux, auxquels il donnait facilement les formes les plus variées, depuis les essieux d'omnibus jusqu'aux ressorts des crinolines.



Il était aidé dans ses travaux par les Cyclopes, géants monstrueux n'ayant qu'un œil au milieu du front, ce qui les obligeait à se mettre à deux pour loucher quand une femme passait entre eux sur un trottoir.



Comme nous l'avons vu précédemment, lorsque Jupiter fut attaqué par les géants, il se souvint qu'il avait un fils dans la serrurerie, et fit appel à son talent.

Vulcain ne garda à son père aucune rancune de

l'avoir jeté du haut en bas de l'escalier de l'Olympe le jour de sa naissance, et lui forgea cette fameuse foudre qui aida Jupiter à pulvériser ses ennemis.

⁂

Jupiter se montra cette fois reconnaissant.

Il rappela Vulcain dans l'Olympe, et, quoique le corps de son fils ressemblât toujours à un tire-bouchon, il marcha sur son amour-propre et s'en déclara officiellement le père.

Ce qui inspira à Mercure ce mot, qu'il porta au *Tintamarre :*

— Jupiter n'a plus de préférence pour aucun de ses enfants ; il aime ceux qui sont beaux et bien faits ; mais il reconnaît aussi ses *tors.*

⁂

Jupiter fit plus. Pour récompenser Vulcain de son admirable invention, il lui donna pour épouse Vénus, la plus belle des déesses.

Quand Vénus se vit présenter pour la première fois son nouvel époux, elle ne put réprimer une grimace des plus significatives.

Il faut bien convenir aussi que ce fiancé biscornu ne rappelait que très imparfaitement l'idéal de gommeux que la déesse avait vu dans ses rêves.

Petit, velu, mal peigné, toujours les mains noires, le tablier de cuir aux reins et la pipe à la bouche, cette sorte de maréchal ferrant semblait à Vénus un bonhomme qu'il lui serait bien difficile d'emmener aux courses de Longchamps dans un huit-ressorts.

⁂

Ce mouvement de répulsion n'échappa pas à Jupiter, qui se dit en *aparte* :

— Voilà un petit ménage qui promet. Pour sûr, un de nous deux sera trompé : Vulcain, si je ne me trompe, moi s'il ne l'est pas.

⁂

En effet, Vénus fut impitoyable pour le dieu forgeron.

D'abord, elle se refusa absolument de quitter l'Olympe pour aller demeurer dans sa forge.

Il était obligé, sa semaine finie, de venir tous les samedis chez sa femme, qui lui faisait passer un dimanche des moins gais.

Chaque fois qu'il voulait l'embrasser, elle lui trouvait de l'ouvrage, du papier à recoller, une serrure à réparer, du vin à mettre en bouteilles, etc., etc...

Le pauvre dieu faisait une mine des plus piteuses.

⁂


AUX FORGES DE VULCAIN
FERRAGE . SERRURERIE
COMMERCIALE ET ARTISTIQUE
HORLOGERIE . RESSORTS POUR
VOITURES ET POUR MONTRES.

VULCAIN



A journée entière, elle l'accablait de sarcasmes sur ses infirmités.



Ainsi, par exemple, la plaisanterie cruelle qu'elle se plaisait à lui faire quand elle le voyait arriver dans une allée du jardin, c'était de se précipiter vers lui en lui criant :

— Part à deux !

Vulcain, surpris, lui disait avec son meilleur sourire :

— Qu'as-tu donc, mon ange ?

— Ah pardon ! mon ami, répondait Vénus en pinçant les lèvres... je crois toujours que vous vous baissez pour ramasser une pièce de dix sous.

⁂

Vulcain forgea pour tous les notables des choses merveilleuses.

Le bouclier d'Hercule, les armes d'Enée, le sceptre d'Agamemnon sortirent de ses ateliers.

Mais ce qui mit le comble à sa réputation, ce fut la statue de Pandore, qu'il sculpta d'abord dans de merveilleuses proportions et qu'il anima ensuite.



Pandore fut admirée dans tout l'Olympe, et Jupiter l'envoya sur la terre avec mission de séduire le Titan Prométhée, dont il voulait se venger.

Prométhée avait encouru cette disgrâce en chippant un matin à Jupiter un rayon du soleil pour animer les terres-cuites qu'il fabriquait.



Jupiter comprit que, s'il tolérait que tous les mortels lui dérobassent ainsi un à un les rayons de son soleil, il

se trouverait avoir un beau jour sur les bras un astre très volumineux et très embarrassant, mais ne pouvant même plus lui servir à faire chauffer l'eau pour sa barbe.

Et il résolut de faire un exemple.

Pandore arriva donc vers Prométhée avec un sourire des plus engluants, et lui offrit comme présent de noces un magnifique coffret qui contenait, disait-elle, de superbes épingles de cravate.

Prométhée se méfia et refusa d'ouvrir la boîte, flairant que ce devait être un poisson d'avril.

Pandore se rejeta alors sur Epiméthée, frère de Prométhée, qui, plus naïf, s'empressa de soulever le couvercle du précieux coffret.

Alors s'échappèrent abondamment de la boite mille fléaux épouvantables qui se répandirent sur la terre.

***

C'était une véritable avalanche; le coffret paraissait inépuisable.

On en vit sortir tour à tour les choses les plus horribles, les plus meurtrieres et les plus effrayantes :

Des pianos par millions ;

Des flacons chargés de poudre de petite vérole, qui se brisaient en l'air et se répandaient partout ;

Des obligations mexicaines en quantité ;

Des médecins charlatans par cohortes ;

Des barytons despotes et insatiables;
Des belles-mères centenaires;
Des bonapartistes au porte-monnaie hâve;
Des ouvreurs de portières;
Des phylloxeras;
Des billets de faveur du théâtre du *Vaudeville*,



Et enfin d'innombrables pustules pleines de virus figarotique.

Tout cela, emporté par le vent de tous les côtés à la fois, mit notre pauvre globe dans l'état que l'on sait.

⁂

Épiméthée, lui, était tellement suffoqué de voir

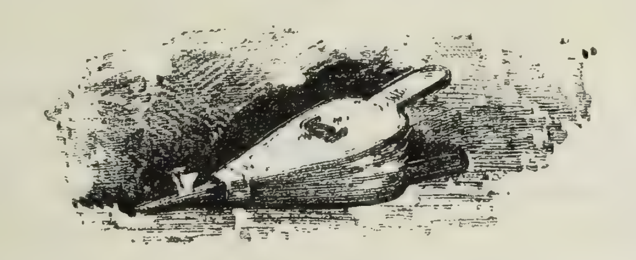
échapper toutes ces choses du coffret qu'il tenait toujours dans ses mains, qu'il ne pensa même pas à essayer de refermer rapidement le couvercle.

S'il avait eu cette présence d'esprit, comme les bonapartistes étaient tout au fond avec les cigares de la régie et les punaises, nous aurions aujourd'hui deux fléaux de moins et deux provinces de plus.

⁂

Nous l'avons dit, Épiméthée avait complétement perdu la tête. En vain les mortels, affolés par tant de maux sortant du coffret qu'il tenait ouvert comme un grand serin, lui criaient de tous côtés :

— Ferme donc ta boîte!... mais ferme donc ta boîte!...



Il restait là cloué, immobile, l'œil idiot, la bouche ouverte, regardant tomber sur les mortels courroucés : peste, incendies, grêle, inondations, infirmités, épidémies, prétendants aux trônes, etc., etc.

La boîte fut vidée avant qu'Épiméthée n'eût repris ses sens.

Alors il pensa à regarder dans le fond.

Un seul petit objet, qui n'était pas sorti avec les autres, frappa sa vue.

Il le prit dans sa main.

C'était l'Espérance.

⁂

Perclus de rhumatismes, écrasés d'impôts, empoisonnés de souverains, perdus de belles-mères, abimés d'engelures, couverts d'actions des *Galions du Vigo*, souffrant tous les maux imaginables, les mortels avaient toujours les yeux sur la fameuse boite pour voir s'il n'en sortirait pas à la fin quelque chose de plus aimable que le choléra et les vers de M. de Lorgeril.



Ils virent Épiméthée plonger sa main dans le fond du coffret et en retirer l'Espérance.

Ils eurent naturellement un moment de joie et lui crièrent :

Jette-nous ça aussi, imbécile!... c'est bien le moins.



Épiméthée eut un mouvement d'hésitation canaille.

Les mortels le virent très-distinctement faire le geste

de fourrer l'Espérance dans sa poche, afin de la garder pour lui tout seul.

Mais il fut en un instant couvert de tant de huées, de sifflets et de pommes cuites, qu'il n'osa affronter une si formidable indignation, et lança l'Espérance dans l'espace.



L'Espérance se pulvérisa dans les airs, et se réduisit en une poudre douce et calmante, dont un grain imperceptible vint se poser sur le cœur meurtri de chacun des humains.

C'est à ce petit grain que nous devons le bonheur inappréciable de ne jamais nous décourager, quels que soient les malheurs qui nous accablent.

C'est à ce petit grain que les malheureux doivent le courage qui les fait lutter.

C'est à ce petit grain que les exilés doivent la force de vivre.

C'est à ce petit grain que les bonapartistes doivent l'espoir de mettre les républicains dedans, et que ceux-ci doivent celui de les mettre dehors.

Ce petit grain soutient, console, encourage, rassure et vivifie.



Il nous aide à supporter les maux de dents, la faim, les tragédies en cinq actes, les articles de Saint-Genest, la vue de Louis Veuillot, les effronteries du *Pays* et les boniments des garçons perruquiers qui veulent vous fourrer pour quinze francs de parfumerie en vous coupant les cheveux.



Il est si bon de pouvoir se dire dans toutes les circonstances douloureuses de la vie, qu'il s'agisse d'un simple rhume de cerveau ou d'un septennat ou... tout autre malaise :

— Ce sera fini dans cinq jours ou... dans deux ans et demi.



On représente Vulcain coiffé d'un bonnet pointu. Il tient un marteau et des tenailles à la main.

Voici, d'après des croquis authentiques, comment il était fagoté le jour où Jupiter le présenta pour la première fois à Vénus.



Pour cinq sous, il allait ouvrir les portes des dieux de l'Olympe qui avaient égaré la clef de leur nuage.

VÉNUS

Les historiens ne sont pas d'accord sur la naissance de Vénus.

Les uns la disent fille adultérine de Jupiter et de la nymphe Dionée.

D'autres, qui ne veulent probablement pas faire de peine à Junon, prétendent qu'elle sortit simplement de l'onde un beau matin, en demandant très-tranquillement aux mortels émerveillés s'ils n'auraient pas, par hasard, vu sa chemise.

Les Tritons, ravis de tant de beauté, emportèrent Vénus dans l'île de Cythère, dont elle devint la souveraine.

Les Grâces et les Ris firent partie de sa cour en qualité de demoiselles d'honneur et de pages.

Les Heures se mirent à l'instruire.

On ne sait pas au juste ce qu'elles lui apprirent. On suppose seulement qu'elles lui enseignèrent la façon de faire avancer la pendule afin que, lorsqu'elle se trouverait avec son mari, il s'en aille plus vite.



Lorsque l'éducation de la déesse fut complète, les Heures la conduisirent triomphalement vers l'Olympe, où elles savaient trouver un tas de vieux qui apprécieraient ses charmes.

Cela ne manqua pas.

A son entrée dans le grand foyer, les dieux, assemblés autour de la grande table où ils faisaient leur whist, furent saisis d'enthousiasme à la vue de tant de beauté.



Et Vénus fut immédiatement le point de mire de toutes les lorgnettes masculines, qui se déployèrent

rapidement et se braquèrent vers elle avec une certaine effronterie.

⁂

Du côté des dames, l'effet — pour n'être pas le même — n'en était pas moins grand.

Un violent dépit de se voir éclipser par cette nouvelle venue se manifesta sur le visage de toutes les déesses.

Junon surtout se montrait excessivement courroucée de la persistance avec laquelle Jupiter lorgnait Vénus.

De la main gauche, elle lui pinça violemment la cuisse, pendant que, de l'autre, elle assénait une formidable claque sur la lorgnette de son mari, en lui disant d'une voix courroucée :

— Veux-tu replier ça, vieux polisson !...



Pendant ce temps, Minerve serrait les lèvres avec

colère, en roulant des yeux furibonds à Mars, en train de donner un pli vainqueur à sa moustache.

Cérès, de son côté, ne paraissait pas moins vexée, et cherchait à détourner Apollon de sa contemplation, en lui demandant des socques pour s'en aller.

Et Diane, au comble de l'indignation, faisait des signes désespérés à Mercure, ébahi, pour qu'il se retournât de son côté.

***

Cette conspiration était tout à fait impuissante à soustraire les dieux à leur ravissement.

Alors, les dames essayèrent d'un autre moyen plus perfide. Elles commencèrent à débiner Vénus à mi-voix derrière leurs éventails.



— Ah! ma chère!... regarde donc ces pieds!... sont-ils d'une longueur!...

— Je crois bien... ça doit lui être joliment commode pour aller chercher sa bobine, sans se baisser, quand elle est allée rouler sous son armoire à glace.

— Et ces cheveux!... Oh la... la!... Je les ai vus dans une vitrine du passage Jouffroy, la semaine dernière!...

— Et ce nez!...

— Et ces sourcils!...

— Quel âge peut-elle bien avoir?

— Elle se donne vingt-deux ans.

— Tu veux rire!... Je te souhaiterais de moins ce qu'elle a de plus.

— Et quelle tournure!...

— Je ne comprends vraiment pas les hommes qui s'engouent de ce genre de créatures!...



Ce cassage de sucre se prolongea trois bons quarts d'heure.

Ces dames auraient bien voulu aussi critiquer le costume de Vénus.

Mais, malheureusement, c'était de toute impossibilité. Vénus avait eu le bon goût de venir à cette soirée intime dans une toilette qui ne donnait aucune prise à la discussion, ni sur la forme de ses vêtements, ni sur l'harmonie des couleurs.

Aussi, en dépit de cette furieuse cabale, Vénus obtint d'emblée l'empire de la beauté, et entra immédiatement en fonctions.



Vénus, il faut en convenir, se montra bientôt de mœurs assez cascadeuses.

Mariée d'abord à Vulcain, nous avons eu l'occasion de voir dans les précédents chapitres le soin qu'elle mit à transformer son contrat de mariage en poêle à faire griller les marrons.



Nous l'avons vue oublier ses devoirs les plus sacrés dans les bras de Mars, ce beau militaire qui l'avait sub-

de fourrer l'Espérance dans sa poche, afin de la garder pour lui tout seul.

Mais il fut en un instant couvert de tant de huées, de sifflets et de pommes cuites, qu'il n'osa affronter une si formidable indignation, et lança l'Espérance dans l'espace.



L'Espérance se pulvérisa dans les airs, et se réduisit en une poudre douce et calmante, dont un grain imperceptible vint se poser sur le cœur meurtri de chacun des humains.

C'est à ce petit grain que nous devons le bonheur inappréciable de ne jamais nous décourager, quels que soient les malheurs qui nous accablent.

C'est à ce petit grain que les malheureux doivent le courage qui les fait lutter.

C'est à ce petit grain que les exilés doivent la force de vivre.

C'est à ce petit grain que les bonapartistes doivent l'espoir de mettre les républicains dedans, et que ceux-ci doivent celui de les mettre dehors.

Ce petit grain soutient, console, encourage, rassure et vivifie.



Il nous aide à supporter les maux de dents, la faim, les tragédies en cinq actes, les articles de Saint-Genest, la vue de Louis Veuillot, les effronteries du *Pays* et les boniments des garçons perruquiers qui veulent vous fourrer pour quinze francs de parfumerie en vous coupant les cheveux.



Il est si bon de pouvoir se dire dans toutes les circonstances douloureuses de la vie, qu'il s'agisse d'un simple rhume de cerveau ou d'un septennat ou... tout autre malaise :

— Ce sera fini dans cinq jours ou... dans deux ans et demi.



On représente Vulcain coiffé d'un bonnet pointu. Il tient un marteau et des tenailles à la main.

⁂

Voici, d'après des croquis authentiques, comment il était fagoté le jour où Jupiter le présenta pour la première fois à Vénus.



Pour cinq sous, il allait ouvrir les portes des dieux de l'Olympe qui avaient égaré la clef de leur nuage.

VÉNUS

Les historiens ne sont pas d'accord sur la naissance de Vénus.

Les uns la disent fille adultérine de Jupiter et de la nymphe Dionée.

D'autres, qui ne veulent probablement pas faire de peine à Junon, prétendent qu'elle sortit simplement de l'onde un beau matin, en demandant très-tranquillement aux mortels émerveillés s'ils n'auraient pas, par hasard, vu sa chemise.

Les Tritons, ravis de tant de beauté, emportèrent Vénus dans l'île de Cythère, dont elle devint la souveraine.

Les Grâces et les Ris firent partie de sa cour en qualité de demoiselles d'honneur et de pages.

Les Heures se mirent à l'instruire.

On ne sait pas au juste ce qu'elles lui apprirent. On suppose seulement qu'elles lui enseignèrent la façon de faire avancer la pendule afin que, lorsqu'elle se trouverait avec son mari, il s'en aille plus vite.



Lorsque l'éducation de la déesse fut complète, les Heures la conduisirent triomphalement vers l'Olympe, où elles savaient trouver un tas de vieux qui apprécieraient ses charmes.

Cela ne manqua pas.

A son entrée dans le grand foyer, les dieux, assemblés autour de la grande table où ils faisaient leur whist, furent saisis d'enthousiasme à la vue de tant de beauté.



Et Vénus fut immédiatement le point de mire de toutes les lorgnettes masculines, qui se déployèrent

rapidement et se braquèrent vers elle avec une certaine effronterie.

⁂

Du côté des dames, l'effet — pour n'être pas le même — n'en était pas moins grand.

Un violent dépit de se voir éclipser par cette nouvelle venue se manifesta sur le visage de toutes les déesses.

Junon surtout se montrait excessivement courroucée de la persistance avec laquelle Jupiter lorgnait Vénus.

De la main gauche, elle lui pinça violemment la cuisse, pendant que, de l'autre, elle assénait une formidable claque sur la lorgnette de son mari, en lui disant d'une voix courroucée :

— Veux-tu replier ça, vieux polisson !...



Pendant ce temps, Minerve serrait les lèvres avec

colère, en roulant des yeux furibonds à Mars, en train de donner un pli vainqueur à sa moustache.

Cérès, de son côté, ne paraissait pas moins vexée, et cherchait à détourner Apollon de sa contemplation, en lui demandant des socques pour s'en aller.

Et Diane, au comble de l'indignation, faisait des signes désespérés à Mercure, ébahi, pour qu'il se retournât de son côté.



Cette conspiration était tout à fait impuissante à soustraire les dieux à leur ravissement.

Alors, les dames essayèrent d'un autre moyen plus perfide. Elles commencèrent à débiner Vénus à mi-voix derrière leurs éventails.



— Ah ! ma chère !... regarde donc ces pieds !... sont-ils d'une longueur !...

— Je crois bien... ça doit lui être joliment commode pour aller chercher sa bobine, sans se baisser, quand elle est allée rouler sous son armoire à glace.

— Et ces cheveux !... Oh la... la !... Je les ai vus dans une vitrine du passage Jouffroy, la semaine dernière !...

— Et ce nez !...

— Et ces sourcils !...

— Quel âge peut-elle bien avoir ?

— Elle se donne vingt-deux ans.

— Tu veux rire !... Je te souhaiterais de moins ce qu'elle a de plus.

— Et quelle tournure !...

— Je ne comprends vraiment pas les hommes qui s'engouent de ce genre de créatures !...

***

Ce cassage de sucre se prolongea trois bons quarts d'heure.

Ces dames auraient bien voulu aussi critiquer le costume de Vénus.

Mais, malheureusement, c'était de toute impossibilité. Vénus avait eu le bon goût de venir à cette soirée intime dans une toilette qui ne donnait aucune prise à la discussion, ni sur la forme de ses vêtements, ni sur l'harmonie des couleurs.

Aussi, en dépit de cette furieuse cabale, Vénus obtint d'emblée l'empire de la beauté, et entra immédiatement en fonctions.



Vénus, il faut en convenir, se montra bientôt de mœurs assez cascadeuses.

Mariée d'abord à Vulcain, nous avons eu l'occasion de voir dans les précédents chapitres le soin qu'elle mit à transformer son contrat de mariage en poêle à faire griller les marrons.

⁂

Nous l'avons vue oublier ses devoirs les plus sacrés dans les bras de Mars, ce beau militaire qui l'avait sub-



VÉNUS

juguée en disant crânement un jour, en plein conseil des dieux, qu'il était toujours cinq fois prêt.

Nous avons vu la façon dont Vulcain s'était vengé des deux coupables en les enfermant dans une cage de fer, un soir qu'en rentrant chez lui il avait trouvé une botte à l'écuyère sous l'édredon de sa femme.

Vénus ne s'en tint pas là.

Elle aima tour à tour des dieux, des demi-dieux et même des quarts de dieux.

Jupiter essayait quelquefois de lui faire un peu de morale.



— Voyons, ma fille, — lui disait-il, — à quoi penses-tu ?... Que tu fasses des farces avec des dieux... bon !... mais voilà que tu te galvaudes avec des demi-quarts de dieux !... tu te déconsidères !...

Vénus répondait victorieusement :

— Oh mais! n'ayez pas peur, sire!... quand ce sont des demi-quarts de dieux, j'en aime huit à la fois!...

Jupiter, ahuri, comptait sur ses doigts en murmurant : un demi-quart, deux demi-quarts, trois demi-quarts...

Et il ajouta en baisant Vénus au front :

— Tu as raison, ma fille... ça fait le compte.

⁂

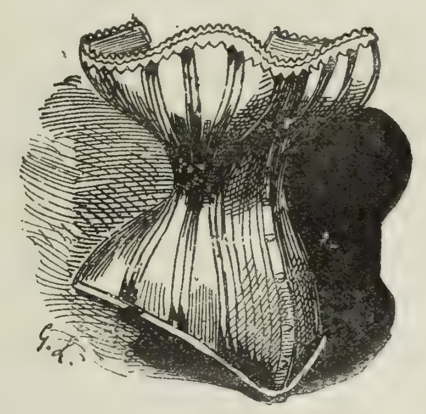
Les poëtes se plaisent à raconter que Vénus devait son pouvoir fascinateur à une ceinture merveilleuse qu'elle avait achetée aux *Trois Quartiers*, et qui contenait toutes les séductions.

⁂

On manque de renseignements précis sur la nature de cet ornement.

Mais plusieurs auteurs penchent à croire qu'il s'agissait simplement d'une ceinture de sauvetage, par la raison que Vénus s'en servait souvent pour faire la planche.

⁂



Un jour, Junon, qui était en froid avec Jupiter parce qu'il avait découché toute la semaine, mit tout amour-propre sous ses pieds et alla trouver Vénus, la priant de lui prêter jusqu'au lendemain cette fameuse ceinture pour l'aider à se réconcilier avec son mari.

Vénus consentit.

De retour chez elle, Junon mit la ceinture, mais elle s'aperçut qu'elle était trop courte pour sa taille un peu montalantesque.

Il manquait vingt-deux centimètres.

Junon combla cette lacune au moyen d'un de ses bas qu'elle cousit à chaque bout de l'écharpe, ayant soin de dissimuler ce raccord en le plaçant derrière le dos.



Une demi-heure après, Jupiter rentra.

Mais au moment où il passait devant la chambre de sa femme — et sur la pointe des pieds pour ne pas la réveiller — il fut attiré par un charme inconnu qui l'amena insensiblemeni à coller son œil au trou de la serrure.

La ceinture magique le plongea dans un long ravissement.

⁂

Il eut un sourire coquin, tira de sa poche la boîte qui contenait ses allumettes et se mit à les frotter une à une — par le bout non soufré — sur la porte de Junon, en disant tout haut, d'un air de mauvaise humeur :

— Sapristi !... depuis l'impôt, ces allumettes sont-elles assez exécrables !... Il n'y en a pas une qui prendra, ventre de Diane ! Voyons la dernière !... Cric !... cric !... Rien !... Mille noms d'un Cyclope !... Il y a de quoi se casser le cou, dans cet escalier !...



Et en disant ces derniers mots, il laissa tomber sa foudre sur le carré avec un fracas épouvantable.

Junon, qui guettait, lui dit doucement à travers la porte :

— Vous cherchez quelque chose, mon ami...

Jupiter répondit :

— Parbleu!... je cherche... je cherche mon chemin... Je n'y vois goutte et je me suis flanqué par terre... J'ai en ce moment la tête prise entre deux barreaux de la rampe et un pied sur le bec de gaz du second!... Viens vite, Augustine!...

***

Junon reprit d'un ton perfide :

— Je ne puis pourtant pas aller vous ouvrir en chemise, mon ami, cela vous ferait attendre...

Et elle se présenta rapidement sur le palier, une bougie à la main.

Là, à sa grande surprise, elle trouva Jupiter debout et souriant.

Il avança vivement son pied dans l'entre-bâillement de la porte.

— Oh! que c'est vilain, Ernest!... dit Junon d'un ton de reproche en courant se blottir dans le fond de la chambre.



La réconciliation fut complète. Jupiter avoua tous ses torts et en eut même d'autres.

Junon pardonna encore une fois.

⁂

Le lendemain matin, à sept heures, un commissionnaire se présenta chez Junon de la part de Vénus et lui dit :

— Madame Vénuche m'envoie vous demanda cha cheinture qu'elle vous ja preschta hier au choir, elle en a de bejoin pour chette après-midi, parche qu'elle est invita à choupa chez la princhêche Mathilde.

⁂

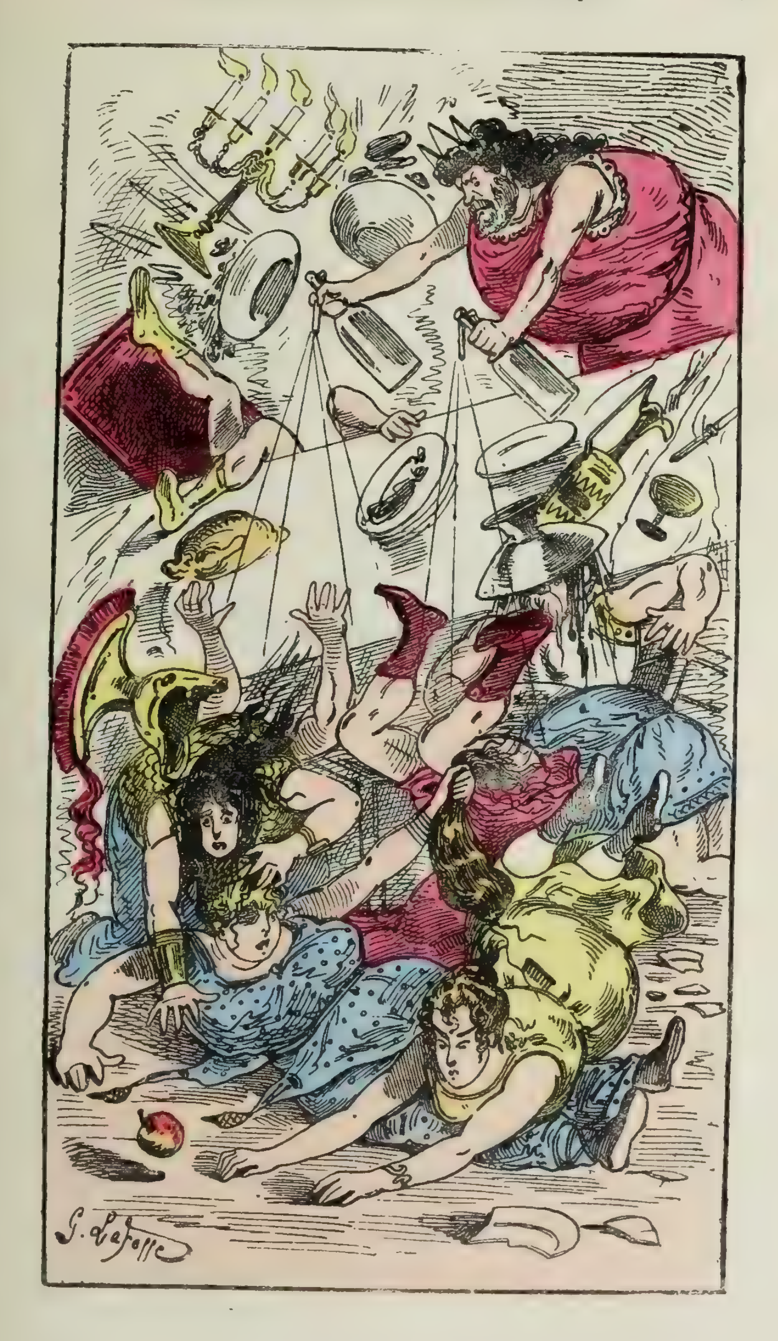
Le premier mouvement de Junon fut de rendre loyalement la ceinture qui lui avait été confiée.

Déjà elle prenait ses ciseaux pour découdre le bas qu'elle avait été forcée d'y ajouter afin de l'allonger,

Quand tout à coup elle renoua résolûment sa ceinture autour de sa taille avec un sourire qui signifiait : *Je serais bien bête, au fait!*

Et elle répondit au commissionnaire, qui n'était autre que Mercure déguisé en Auvergnat :

— Dites à votre maîtresse que je suis bien fâchée, mais que je m'en sers.





Vénus fut scandalisée de ce sans-gêne, et envoya immédiatement à Junon un petit billet très-pointu, conçu en ces termes :

« Ma chère,

« Vous avez des procédés peu délicats. J'ai absolu-
« ment besoin de ma ceinture pour ce soir. Je vais dans
« une maison où il y a beaucoup de jeunes attachés
« d'ambassade. J'ai bien voulu vous obliger ; mais ce
« n'est pas une raison pour que vous me laissiez dans
« l'embarras.

« Je vous avertis que si vous ne me renvoyez pas
« immédiatement ma ceinture, je vous fais citer devant
« le juge de paix.

« Votre servante,

« Vénus. »

Junon fut excessivement vexée; mais ne voulant pas risquer un scandale que n'eût guère manqué d'amener un tel procès, elle rendit la ceinture.



Le soir même — et les suivants — Jupiter, en allant se coucher, doubla, calme et digne, le paillasson de la porte de la chambre de sa femme, sans seulement avoir l'air de remarquer que celle-ci toussait avec persistance chaque fois qu'elle l'entendait passer sur son carré.

⁂

L'infernale ceinture de Vénus devait, plus tard, être la cause d'un tumulte bien autrement sérieux et qui mit l'Olympe sens dessus dessous.

Un samedi, tous les dieux étaient rassemblés sur le mont Ida pour assister aux noces de Pelée et de Thétis.

Pelée était roi d'Égine.

Et Thétis, fille de l'Océan.

Pelée, qui avait le petit mot pour rire, s'amusait, tout le temps du dîner, à appeler l'Océan sa *belle-mer*.

Bref, la noce était très-joyeuse; on s'amusait beaucoup et l'on en était aux chansons de circonstance...

Quand tout à coup il se fit un grand bruit dans l'antichambre.

— Je vous dis que j'entrerai !... criait une voix sifflante aux garçons du restaurant, qui s'efforçaient de barrer la porte du grand salon de 75 couverts.



Ce convive inattendu, c'était la Discorde, une déesse gâteuse que l'on avait fait exprès de ne pas inviter, parce que l'on savait qu'elle avait l'habitude de toujours parler politique au dessert.

Pour se venger de cet affront, la Discorde était accou-

rue dans la salle du festin en disant d'un air sarcastique :

— Bon appétit, messieurs!...

On comprit qu'elle était horriblement dépitée, et cela jeta un froid.

En vain Mars voulut essayer d'arranger la chose et offrit galamment un siége à la nouvelle arrivée, en lui disant avec d'immenses roulements d'R :

— Belle madame!... Pourquoi donc subséquemment n'êtes-vous pas venue manger la soupe avec nous?... Est-ce que Mercure, intempestivement, ne vous a pas porté notre lettre de faire part?

Mercure, lui, très embarrassé, faisait semblant de fouiller dans toutes ses poches en balbutiant ;

— C'est singulier... aurais-je oublié de la remettre au concierge de madame!...

Et chaque dieu de répéter, avec l'accent d'un regret violent :



— Quel dommage!... quel contre-temps!... Combien nous sommes désolés!... Madame la Discorde est si gaie en société!...

Apollon surenchérissait et s'écriait :

— C'est vrai!... il n'y a pas de belle fête sans madame!... C'est grâce à elle, si j'ai bonne mémoire, qu'à notre réveillon dernier, nous nous sommes tous mangé le nez au dessert!... Ça reposa des petits fours et des quatre-mendiants!...

— Mais enfin, ajoutait Cérès de son air le plus gracieux, il vaut mieux tard que jamais; vous allez toujours, chère madame, manger un peu de compote avec nous!...



Malheureusement, toutes ces politesses étaient débitées avec un embarras tellement visible que la Discorde — peu disposée d'ailleurs à l'indulgence — ne pouvait s'y laisser prendre.

Elle répondit d'un petit air sec :

— Ne vous dérangez pas... c'est inutile... j'ai apporté mon plat.

Et tirant rapidement de son cabas une superbe pomme d'or, elle y traça, avec la pointe d'un couteau, ces mots :

« A LA PLUS BELLE!... »

Et la jeta à toute volée sur la table.

Il faut renoncer à peindre la scène qui suivit.

Un prix de beauté pour trois femmes!... cela n'a pas de pendant au monde comme effet dramatique.

Si!... pourtant.

Une autre situation pourrait être comparée à celle-là.

C'est : une couronne vacante pour trois prétendants.

Nous n'insistons pas sur ce rapprochement, parce qu'il pourrait nous mener trop loin.

Mais nous n'en sommes pas moins heureux de l'avoir indiqué sommairement à nos lecteurs, qui pourront ainsi se faire une idée très exacte du brouhaha qui suivit le lancement de cette fatale pomme.



D'un élan formidable, Junon, Vénus et Minerve bondirent et sautèrent à pieds joints dans leur assiette en

étendant le bras pour saisir la pomme qui roulait entre les plats, les bouteilles et les verres.

Il y eut poür plus de 885 francs de casse.

Les corbeilles de fleurs étaient culbutées; les flacons de chartreuse verte renversés. — Mars en reçut un tout entier sur sa culotte de peau.

Un instant, on vit la pomme bondir.

Minerve voulut l'attraper au vol : elle manqua son coup et le plat de sa main vint flaquer en plein au beau milieu d'une marmelade de pommes dont furent éclaboussés tous les assistants.

La pomme roula à terre.

Les trois déesses se précipitèrent sous la table, décalant tous les siéges où étaient assis les dieux, et jonchant le parquet de culs couronnés.

Cela devint bientôt du délire.

Tables, fauteuils, dieux, demi-dieux, vaisselle, déesses, argenterie, nougats, cave à liqueurs, faux chignons, boîtes de londrès, candélabres et coussins de canapés jonchaient le sol dans une promiscuité épouvantable.



Vulcain, étalé sur le dos, un tabouret de piano sur l'estomac et aveuglé par une bombe glacée à la groseille qui lui était tombée sur la figure, essayait à tâtons de se relever en allongeant des coups de pied au hasard.

Jupiter, voulant reprendre son aplomb, se raccrochait au baudrier de Mars, qui perdait de nouveau l'équilibre et retombait lourdement assis sur le ventre de son président.

Comprimée avec tant de violence par ce choc imprévu, la foudre de Jupiter éclata avec fracas.

Et ces effrayantes détonations, se mêlant aux cris des dieux culbutés et des trois déesses furibondes, ne tardèrent pas à ameuter devant la porte de l'établissement une foule compacte et inquiète qui se demandait ce qui pouvait bien se passer là-dedans.

Une telle situation ne pouvait se prolonger.

La pomme roulait toujours et personne ne parvenait à la saisir.

⁂

Cependant Jupiter était arrivé à se redresser. Il eut une inspiration.

Saisissant de chaque main un siphon plein d'eau de seltz, il se mit à doucher violemment tous les convives qui se roulaient sur le tapis, et principalement Junon, Vénus et Minerve qui commençaient à se griffer et à se mordre avec acharnement.

Cette sensation froide calma un instant la colère de ces déesses et rétablit l'ordre.

⁂

Alors Jupiter prit la pomme en ses mains et la parole en ces termes :

— Mes bons amis... Vous vous conduisez comme de vrais bonapartistes!... C'est honteux!... Cette pomme est « *à la plus belle !* » dit l'inscription qui l'accompagne!... Eh bien! au lieu de nous faire remarquer ainsi, le plus simple n'est-il pas de voter tranquillement, entre nous, et de décider ainsi à laquelle de ces dames elle revient de droit?



Cette sage proposition fut d'abord acceptée avec enthousiasme.

Mais quand il s'agit de la mettre à exécution, on se heurta à un rude obstacle.

Chaque dieu, ne voulant pas se compromettre, réclama le scrutin secret.

Jupiter, indigné d'une pareille lâcheté, s'écria :

Jamais !... Vous n'êtes que des parlementaires en caoutchouc durci !... Il faut avoir le courage de ses opinions...

⁂

Ce fut en vain que Jupiter essaya de faire triompher le principe du scrutin à bulletin ouvert, les dieux s'y refusèrent absolument.

Heureusement, vint à passer un jeune berger phrygien, que les trois déesses consentirent à prendre pour juge.

⁂

Elles l'appelèrent par la fenêtre, le firent monter et lui remirent la pomme, en le priant de la rendre à celle qu'il trouverait digne de l'obtenir.

Ce jeune berger était Pâris, fils de Priam, roi de Troie, que sa mère avait donné secrètement en nourrice à un paysan du mont Ida, pour le soustraire à la mort.

⁂



Un somnambule avait prédit que cet enfant serait la cause de la destruction de Troie, et Priam, son père, n'avait rien trouvé de mieux, pour conjurer ce danger, que d'ordonner la mort de son fils.

Hécube, mère de Pâris, avait corrompu le monsieur Roch de l'endroit et obtenu de lui qu'il cachât l'enfant, et en guillotinât un autre à la place.



Pâris avait donc été porté sur le mont Ida, où il garda consciencieusement les troupeaux, en se faisant des

flûtes avec de petits morceaux de sureau, sans se douter qu'il eût dans les veines la moindre goutte de sang royal.

⁂

Du reste, on a vu, depuis, tant de jeunes gens élevés sur les marches du trône se croire les veines absolument remplies de ce liquide de luxe, quand ils n'étaient que les fils de quelques domestiques de la maison !...

Cela fait compensation.

⁂

Bref, Pâris prit la pomme avec assez d'aisance.

Mais lorsqu'il s'agit de la rendre à l'une des trois déesses, son embarras devint très visible.

⁂

Comme on le pense, Junon, Vénus et Minerve mirent tout en œuvre pour séduire le jeune berger et se faire décerner le prix de beauté.

⁂

L'histoire prétend même qu'elles se livrèrent toutes trois à des actes de concurrence on ne peut plus déloyale.

Nous le croyons sans peine.



Comme chacune d'elles avait son genre de beauté particulier, Pâris était dans un état cruel d'indécision.

Quand il regarda Minerve, grande, belle, calme et sévère, le port noble, la tête fière, il se trouva d'abord empoigné par ce parfum honnête de sagesse et de vertu.

Alors, il s'avança vers elle en se disant :

— Décidément, c'est à celle-là qu'il faut donner la pomme... Elle est superbe et distinguée... Et puis, c'est une gaillarde qui n'a pas l'air de se laisser pincer les genoux en omnibus...

⁂

Mais au moment où il allait lui remettre le prix,

Junon, sans avoir l'air de le faire exprès, passa devant lui et feignit de glisser sur le parquet.

Naturellement, Pâris se précipita pour l'empêcher de tomber, et, pendant qu'il l'aidait à reprendre son équilibre, Junon lui lança un œil...

Un œil à conduire à la faillite les plus solides Compagnies d'assurances contre l'incendie de l'Olympe.

⁂

Il va sans dire que Junon avait eu le soin aussi de glisser avec assez de présence d'esprit pour qu'en la relevant respectueusement Pâris pût baisser les yeux sans trop y perdre.

Aussi Pâris, au sortir de cette épreuve, laissa-t-il échapper cette exclamation :

— Bigre !... une bien belle femme aussi...

⁂

Junon était, en effet, dans tout l'épanouissement de sa beauté, la beauté de trente ans.

Formes opulentes, mais pas encore massives, épaules splendides, cheveux d'ébène, sourire... encourageant, dents magnifiques, œil enveloppant.

Pâris n'hésita plus, il résolut d'offrir la pomme à Junon.



ATALANTE

Mais il n'en avait pas fini avec ses tribulations.

Au moment où il allait la lui remettre, Vénus, qui était arrivée à pas de loup derrière lui, le pinça très fort à la fesse et le força à se retourner tout à coup.

⁂

Cruellement meurtri, Pâris, après avoir jeté un cri de douleur très aigu, allait ébaucher un juron de colère énorme; mais ce blasphème expira sur ses lèvres à la vue de Vénus, plus belle et plus séduisante que jamais.

— Joli garçon, dit-elle au jeune berger, j'aurais deux mots à vous dire.



Et elle l'emmena dans l'embrasure d'un nuage où ils causèrent à voix basse pendant quelques instants.

⁂

Pendant ce temps, Junon et Minerve, fort vexées, cassaient du sucre sur le dos de leur rivale.

— L'intrigante !... elle l'emmène dans le demi-jour pour qu'il ne voie pas qu'elle a les sourcils peints.

— La péronnelle !... elle empoisonne le musc... C'est bien sûr là-dessus qu'elle compte pour l'enjôler !...

⁂

Bref, on n'a jamais su au juste par quels moyens Vénus triompha ; mais ce qui est certain, c'est qu'au bout de quelques instants, Pâris revint seul et les mains vides.

Junon et Minerve se précipitèrent au devant de lui en lui criant :

— Et la pomme ?...

⁂

— La pomme ?... répondit Pâris avec un petit sourire capable. Eh bien !... je l'ai donnée...

— Comment, donnée ?

— Sans doute, donnée !...

— Mais... donnée à qui ?

— A Vénus, parbleu !



— A Vénus ! exclamèrent à la fois les deux déesses évincées !... A Vénus !... Mais c'est impossible !...

— Parfaitement !... reprit Pâris.

— Mais elle a les cheveux roux ! dit Junon.

— Mais non... pas tant que ça !...

— Les dents noires !... continua Minerve.

— Mais non... mais non... pas tant que ça !

— Elle a la taille courte... les jambes cagneuses... l'oreille sans ourlets... les pieds énormes...

Mais non... mais non... pas tant que ça, répondait toujours Pâris en souriant.

⁂

N'y tenant plus, Junon eut recours au grand jeu.

— Et puis, ajouta-t-elle d'un ton pointu, si Vénus veut être consciencieuse, elle donnera un bon morceau

de la pomme à sa couturière, car il n'y a guère que celle-ci qui sache au juste ce qu'il faut rabattre de ses charmes...

— Oh!... pour cela, madame!... reprit Pâris avec animation... Je vous assure que vous êtes dans l'erreur!...

— Comment le savez-vous?... riposta Junon triomphante d'avoir amené Pâris à se couper.

Pâris rougit et balbutia.

⁂

Alors, ce fut de la part des deux déesses un concert d'imprécations.

Elles l'accablèrent de reproches et d'invectives.

— Ah! c'est comme cela que tu es un juge intègre... Polisson!... s'écria Minerve.

— Ah!... mauvais drôle!... vociféra Junon, tu étudies à fond les pièces d'un dossier sur trois, et tu prononces sans avoir seulement regardé les autres.

— Est-ce que j'ai refusé de te fournir mes titres, moi, dis?... espèce de gommeux, reprit Minerve.

— Et moi, dit à son tour Junon, est-ce que tu crois que je ne t'aurais pas aussi bien convaincu que Vénus? méchant blanc bec!...

⁂

Pâris ne savait quelle contenance tenir, car, au fond, il se sentait bien un peu en défaut.

Quant à Vénus, cachée derrière une petite nuée, elle assistait à cette scène en riant comme une folle.

Elle avait la pomme; c'était pour elle l'essentiel.



Vénus, nous avons eu l'occasion de le voir souvent, était d'un caractère assez conciliant.

Il était rare qu'elle refusât quelque chose à un mortel.

Elle lui donnait plutôt plus qu'il n'avait demandé.

⁂

Mais elle ne pouvait pardonner qu'on ne lui demandât rien.

Et ceux qui avaient commis cette grave maladresse pouvaient compter sur une haine implacable.

⁂

Un seul exemple suffira pour prouver à quel point cette déesse était susceptible :

Hippomène, par de fréquentes offrandes, avait su mériter la protection de Vénus.

Aussi eut-il recours à elle pour conquérir le cœur d'une belle princesse de laquelle il était devenu éperdument épris.

⁂

Cette princesse était Atalante, la fille de Schœnée, roi de Scyros.

Mais, par malheur, la jeune fille n'avait aucun goût pour le mariage.

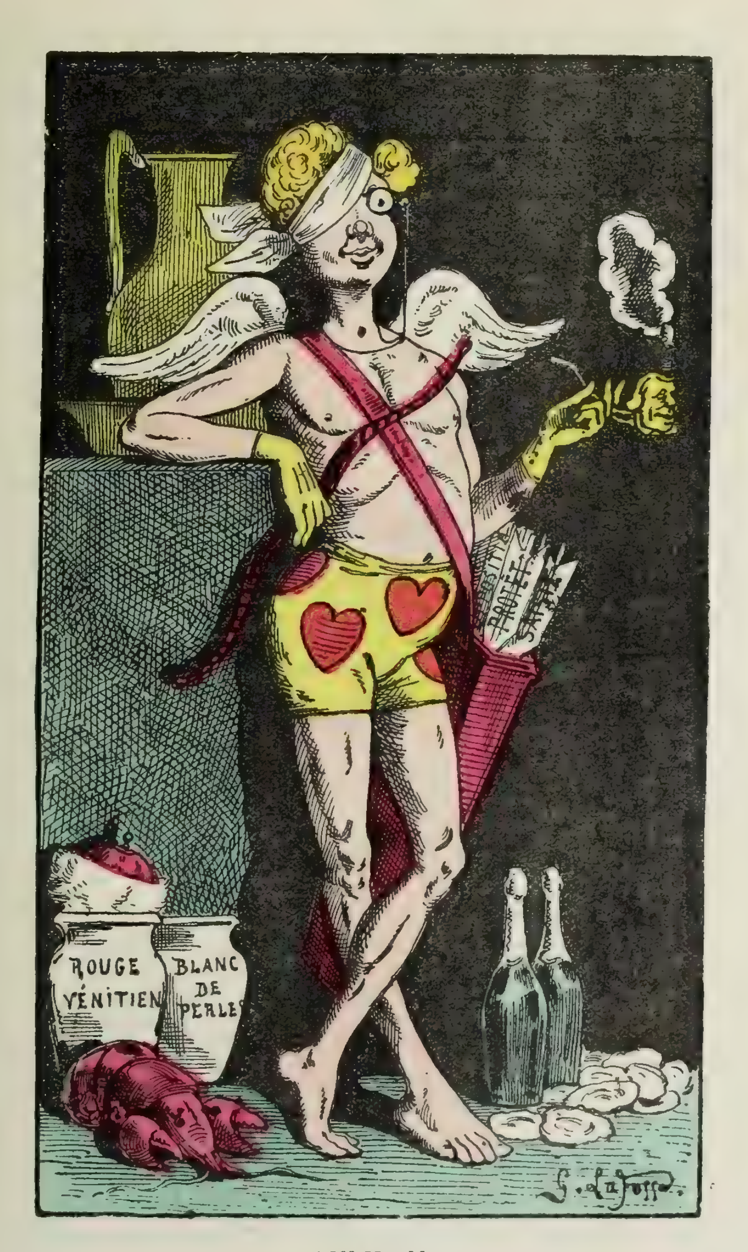
Sa seule passion était la chasse, exercice dans lequel elle excellait, grâce à sa force et à son agilité.

⁂

En vain Hippomène renouvelait-il à chaque instant ses déclarations d'amour, en vain suppliait-il sa cruelle maîtresse de couronner sa flamme ; Atalante, insensible, filait toujours dans le bois à la poursuite de quelque gibier, en disant à son amoureux infortuné :

— Mon cher, je vous le répète, j'ai vu tant de daims à la chasse, que cela m'a dégoûtée des hommes.

⁂



CUPIDON



Un jour cependant, pour se délivrer des obsessions de tous ses prétendants, Atalante fit annoncer par le tambour de l'Olympe qu'elle consentait à épouser celui qui parviendrait à la devancer à la course.

Grande joie d'Hippomène qui se mit immédiatement sur les rangs.

⁂

C'est alors qu'il alla trouver Vénus et lui demanda un talisman pour vaincre.

La déesse lui fit bien quelques observations. Elle lui dit, entre autres choses, qu'un ménage où le mari était un coureur et la femme une coureuse, ne lui semblait pas devoir être très-heureux.

Mais Hippomène insista, et Vénus lui remit trois pommes d'or en lui indiquant la manière de s'en servir pendant la course.

⁂

Le jour de l'épreuve arriva.

Depuis quarante-cinq heures, Hippomène n'avait rien mangé pour être plus alerte.

⁂

On plaça tous les concurrents et Atalante sur la même ligne.

Et à un signal convenu, tout le monde partit.

En moins de cinq minutes, tous les prétendants d'Atalante furent distancés et culbutés dans la poussière.



Chaque obstacle la débarrassait d'une bonne demi-douzaine d'amoureux.

Les uns tombaient dans une mare qu'ils n'avaient pu franchir.

Les autres s'étalaient à plat ventre sur la banquette irlandaise.



Seul Hippomène tenait encore, quoiqu'il commençât à transpirer fortement.

La course touchait à son terme. Atalante allait l'em-

porter de quatre longueurs d'alexandrins lorgeriliens (environ un demi-kilomètre),

Lorsque Hippomène se souvint à point des recommandations de Vénus.

⁂

Il lança devant lui une des trois pommes d'or que lui avait remises la déesse.

Atalante se retourna, ramassa le fruit et reprit sa course.

Pendant ce temps, Hippomène avait regagné un peu de terrain.

Il jeta la seconde pomme.

Même jeu de la part d'Atalante, qui perdit encore cette fois une partie de son avance.



Enfin, au moment où elle allait toucher le but, son

rival lança la dernière pomme à terre et prit un élan formidable.

Atalante, se croyant toujours sûre de la victoire — ou peut-être même désirant un peu la défaite, — se baissa une troisième fois pour relever la pomme, ce qui permit à Hippomène de toucher le poteau, arrivant bon premier aux applaudissements de la foule.



Le vainqueur réclama le prix du tournoi et l'obtint.

Huit jours après, on publiait les bans, et, au bout de trois semaines, Atalante était sa femme.



Mais leur félicité devait être courte.

Vénus, aussi susceptible qu'elle avait été obligeante, ne pardonna pas au jeune ménage d'avoir oublié un soir d'offrir un sacrifice sur ses autels.

En vain Hippomène essaya-t-il de s'excuser de cet oubli en alléguant qu'il en avait offert deux la veille et trois le lendemain.

Vénus fut impitoyable et fit changer les deux époux en lions par Cérès.

MORALITÉ. — En amour, les compensations ne sont pas admises.

Et les offrandes du lundi combinées avec celles du mercredi — fussent-elles doubles ou triples — ne comptent jamais pour le mardi.



Tous les peuples de la terre élevèrent des temples à Vénus. Partout on y brûlait de l'encens et des parfums.

⁂

Cette déesse est représentée montée sur un char traîné par des colombes, des cygnes ou des moineaux.

Le sculpteur Praxitèle en avait fait une statue qui passait pour un chef-d'œuvre.

⁂

Il avait donné à Vénus les traits et les formes d'une beauté irréprochable, idéalisant en elle l'amour pour l'amour.

⁂

Ce marbre paraîtrait aujourd'hui d'un genre très-rococo.

Et si quelque statuaire se mettait en tête de sculpter aujourd'hui une Vénus contemporaine, une Vénus à la gomme, s'il voulait qu'elle fût au diapason des mœurs du jour, il faudrait qu'il la représentât, non plus blonde, mais teinte, — non plus belle, mais maquillée, — non plus passionnée, mais vénale, — non plus ardente, mais ordurière.

⁂

Il faudrait que cette Vénus fût l'antipode de l'autre;

Que l'œil fût lubrique au lieu d'être sensuel;

Que le teint fût plâtré au lieu d'être pur;

Que la voix fût éraillée au lieu d'être chaude;

Et surtout que la lèvre, au lieu de promettre des trésors d'amour, semblât demander beaucoup de pièces de vingt francs.

Quel est le ciseau qu'une pareille œuvre tentera?

⁂

Il y a une belle réputation à se faire pour lui... dans les colonnes du *Figaro*.

⁂

L'AMOUR ou CUPIDON

Cupidon eut Vénus pour mère.

Quant à son père, les historiens ne sont point encore parvenus à se mettre d'accord pour lui en attribuer un.

Il n'est même pas probable qu'ils y arrivent jamais maintenant.

⁂

Les uns le disent fils de Mars ;

Les autres fils de Mercure.

Et pendant qu'ils se disputent pour essayer de faire triompher leur opinion, Vénus rit comme une folle, dans son coin, de l'air de quelqu'un qui a caché un objet dans un meuble et qui voit tout le monde s'entêter à le chercher dans tous les autres

⁂

Cupidon tint de sa mère le pouvoir d'exciter les passions humaines.

Il en usa et en abusa.

Pendant son enfance, il se livra aux fantaisies les plus extravagantes.

Sa mère lui avait fait cadeau d'un petit carquois armé de flèches aiguës, qui avaient la vertu de triompher de celle des rosières les plus résolues.



Cupidon ne sortait jamais sans ce jouet et s'amusait à lancer ses traits sur tous les gens qui passaient à sa portée.



Son grand plaisir était de monter dans un omnibus et d'aviser un vieux à lunettes d'or assis à côté d'une jeune fleuriste.



Alors, il ajustait le vieux et lui envoyait une flèche sous le côté gauche de son gilet.

Immédiatement, l'œil du vieux s'émérillonnait. Il posait son *Constitutionnel* sur ses genoux et sa main sur ceux de sa voisine, laquelle lui flanquait une de ces gifles qui marquent dans l'existence et sur la figure d'un homme.

⁂

Après avoir fait maintes fredaines et porté, avec une véritable cruauté, le trouble dans les cœurs de modistes, de facteurs, d'ouvreuses de loges, de clercs d'huissiers, de bonnes d'enfants, de vieux invalides à nez d'aluminium, etc., etc., Cupidon fut à son tour pincé.



A force de jouer avec son arc à tout propos, il se planta un beau jour une de ses flèches dans le doigt.

Et personne ne le plaignit, bien entendu.

Voici comment la chose lui arriva :

Un matin qu'il se promenait au bord de la mer, il aperçut une jeune fille, nommée Psyché, qui s'était endormie sur la plage.

Cette jeune personne était fort belle, et, naturellement, la première pensée de Cupidon, en la voyant, fut de lui décocher un de ses traits en plein dans l'estomac.

⁂

Déjà il avait bandé son arc et y plaçait une flèche, lorsque la distraction dont nous avons parlé tout à l'heure fit qu'il se blessa lui-même.

Immédiatement les rôles changèrent.

Et ce fut Cupidon qui se sentit subjugué par les charmes de la belle dormeuse.

⁂

Il voulut s'emparer de Psyché et s'avança vers elle ; mais le bruit de ses pas menaçant de la réveiller, il s'arrêta. Comment faire ?...

Heureusement, un des amis de Cupidon vint à passer. Cet ami, c'était Zéphire.

Zéphire était une sorte de gommeux très ondoyant qui avait reçu, de nous ne savons quelle déesse du

demi-monde, le pouvoir de soulever les objets sans y toucher, et de les emporter au loin sans secousse et sans bruit.

⁂

C'était on ne peut mieux l'affaire de Cupidon.

Il appela Zéphire à son aide, et le pria d'emporter Psyché, mais en ayant bien soin de ne pas la réveiller, dans un certain palais enchanté qu'il avait fait construire pour y faire ses farces, à deux ou trois kilomètres au delà des fortifications de l'Olympe.

⁂

Zéphire s'empressa de se mettre à la disposition de Cupidon et se dirigea silencieusement vers Psyché qui dormait toujours étendue sur le dos.

Il eut d'abord assez de mal à l'enlever, la jolie dormeuse, étant aplatie sur le sable, ne lui laissait aucune prise pour passer en dessous les petits coulis qui devaient la soulever de terre.

⁂

Mais Zéphire était très malin.

Ne pouvant rien de ce côté, il se tourna d'un autre et,

d'un petit souffle sec, il s'engouffra sous la crinoline de Psyché.

La crinoline fit immédiatement ballon, et la jeune fille, ramassée légèrement de terre, fut enlevée dans les airs avant même d'avoir eu le temps de se rendre compte de ce qui lui arrivait.



Elle fut bien, il est vrai, réveillée en sursaut par la

caresse fraîche de l'indiscret Zéphire, et, toute troublée, elle lança au hasard ce mot de convention :

— Insolent!...

Mais il était trop tard. A peine cette exclamation était-elle achevée que Zéphire et Psyché étaient à trois mille mètres au-dessus de tout sergent de ville protecteur.

Psyché le comprit et se laissa aller au gré du vent.

⁂

Un quart d'heure après, Psyché était transportée dans un ravissant petit entre-nuages très confortablement meublé.

Lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle fut émerveillée des richesses qui l'entouraient.

Or, pierreries, bijoux, dentelles étaient réunis à profusion.

⁂

Elle parcourut les différentes pièces qui composaient l'appartement.

Puis, rêveuse et rougissante, elle vint s'asseoir sur un charmant petit canapé jaune.

Là, elle cacha sa figure dans ses mains et se mit à songer.

Qui l'eût vue dans cette attitude eût pensé :

— Voilà une pauvre petite fille qui est en train de se dire : « *Oh! ma mère !* »

Elle se disait tout simplement :

— Ce doit être un monsieur très chic!...

⁂

Pour expliquer cette réflexion originale de Psyché, il faut rappeler qu'un oracle lui avait annoncé qu'elle aurait un époux puissant et immortel.

Et, naturellement, elle ne voyait dans l'événement qui venait de s'accomplir que la réalisation de cette promesse.

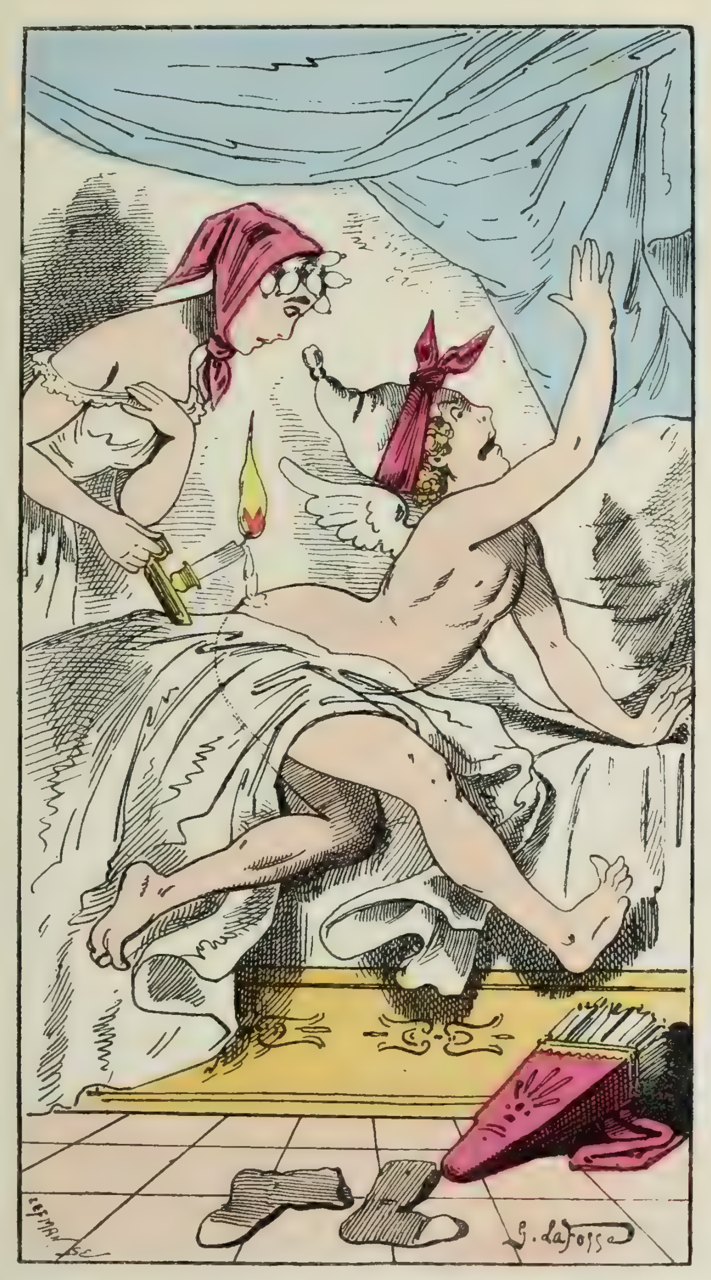
⁂

Cependant, le jour tout entier se passa et l'époux n'arriva pas.

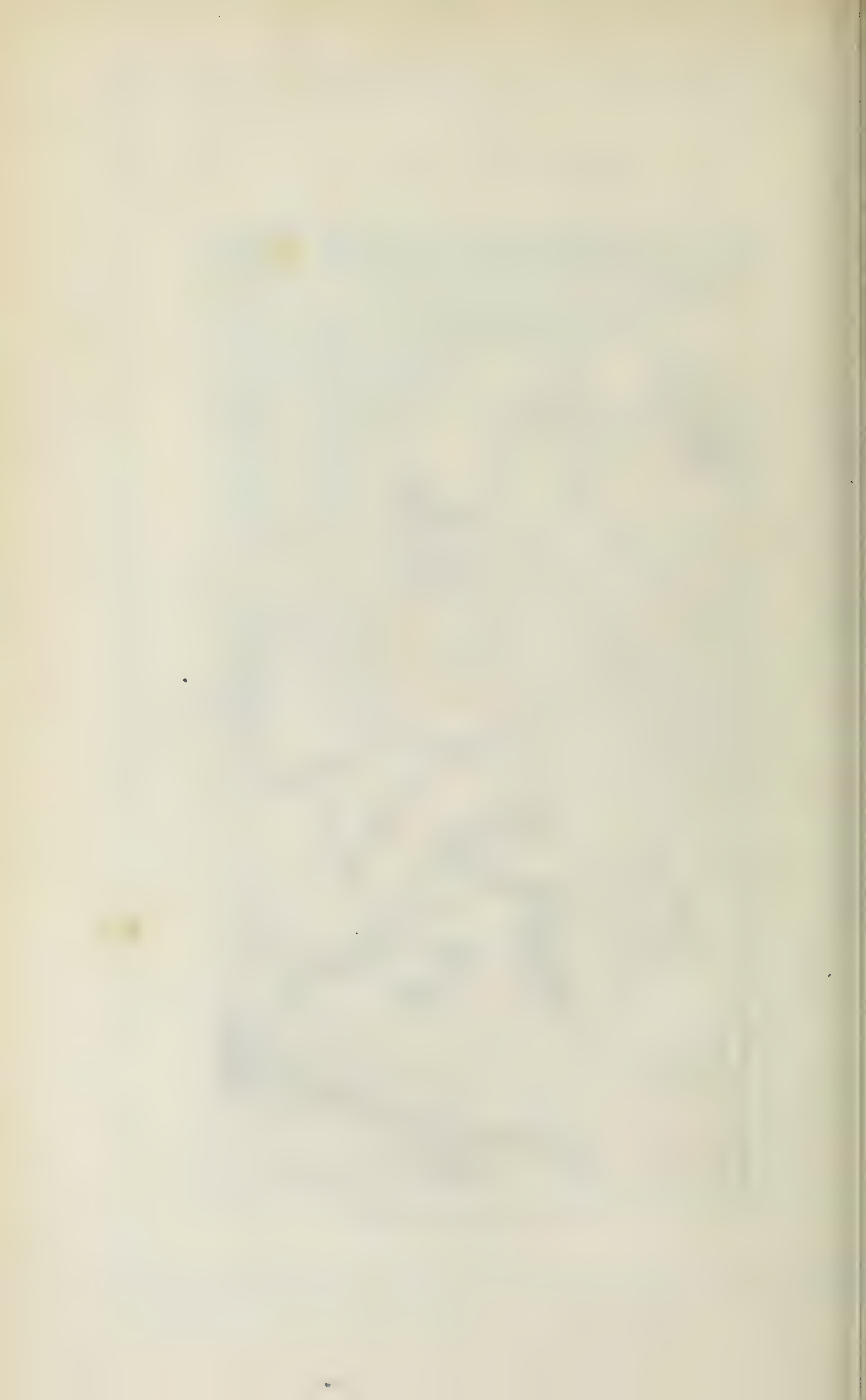
Vers les neuf heures, Psyché se décida à se mettre au lit.

A onze heures trois quarts, au milieu des plus épaisses ténèbres, elle entendit, près de la table de nuit, une voix très douce et très tendre qui ne lui parlait pas de l'urgence des lois constitutionnelles.

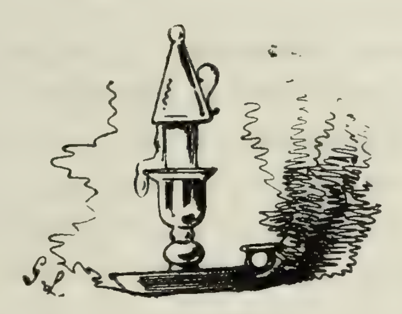
Elle voulut voir et étendit la main vers le porte-allumettes; mais une main l'arrêta. Et la voix douce reprit :



PSYCHÉ BRULANT CUPIDON

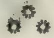


— Charmante Psyché... je vous ai choisie pour compagne... mais je ne puis ni me montrer à vous, ni me nommer... Je reviendrai chaque nuit... Ne cherchez jamais à pénétrer un mystère duquel dépend notre félicité à tous deux... D'ailleurs, que vous importe cette obscurité?... En amour, adorable Psyché... la bougie ne fait pas le bonheur!...



Cette voix, nos lecteurs l'ont deviné, était celle de Cupidon.

Il ne voulait pas que l'on vît du dehors de la lumière dans la chambre, parce qu'il craignait que Vénus, sa mère, ne l'eût fait suivre et qu'il savait qu'elle ne permettrait jamais qu'une femme fût aimée de lui.



Pendant les quelques nuits qui suivirent, Psyché s'accommoda à peu près de ces entrevues où elle n'entrevoyait rien.

Cupidon faisait d'ailleurs tout son possible pour la distraire.

Avant le jour, il disparaissait, et Psyché restait toute seule en proie à ses réflexions.

D'abord, elle prit son parti de cette étrange existence et se dit :

— Bah !... après tout !... c'est peut-être un vieux sénateur marié qui ne veut pas être vu !...

Mais, peu à peu, une irrésistible curiosité s'empara d'elle.

— En somme, pensa-t-elle, ce n'est pas une existence !... Qui me dit que je n'aime pas un monstre effroyable qui n'ose se montrer à moi !... C'est horrible !... Cet amant peut être le plus beau des immortels !... Oui !... Mais il est peut-être aussi le plus laid... le plus hideux !... Si c'était Veuillot !... ou Littré !... Oh !... ma mère !...



Puis, poussant un cri déchirant, Psyché se laissa tomber terrifiée sur le parquet. Une idée effroyable venait de lui traverser l'esprit.

— Malheureuse!... s'écria-t-elle, c'est Albert Wolff, peut-être!...

Puis, immédiatement, avec un sourire ineffable :

— Oh! non... que je suis bête!

⁂

Nous avons laissé Psyché au moment où elle se demandait quel pouvait bien être cet amant mystérieux qui ne venait la voir que la nuit et n'allumait jamais les feux de l'amour qu'après avoir éteint ceux des becs de gaz de toute la maison.

⁂

Psyché n'y put tenir plus longtemps.

Et malgré la défense formelle de Cupidon, qui lui avait bien recommandé de ne jamais avoir de veilleuse dans sa chambre à coucher;

Malgré la menace terrible qu'il lui avait faite en lui disant :

— Le jour où tu me verrais, tu ne me reverrais plus!...

Elle résolut de ne plus aimer à tâtons.

⁂

Un soir, avant l'arrivée de Cupidon, elle prépara une

petite lampe qu'elle cacha dans son cabinet de toilette.

Et vers le milieu de la nuit, lorsque Cupidon fut endormi, elle alla prendre cette lumière et vint tout doucement vers le lit dans lequel elle fit semblant de chercher une puce.

Tout à coup, sans paraître le faire exprès, elle dirigea la lumière vers la figure de Cupidon.

Et son saisissement fut tel de le voir si beau que sa main tremblante laissa tomber une goutte d'huile brûlante sur le front du dieu.

⁂

La douleur réveilla subitement Cupidon.

Il entra dans une colère terrible, se leva foudroyant, enfila son caleçon, prit le reste de ses vêtements sous son bras, ses bottines de la main droite, sa montre de la main gauche.

Et sortit majestueux, en laissant trois francs sur la commode.

⁂

La pauvre Psyché était plus morte que vive.

Mais ses chagrins ne faisaient que commencer.

Terrifiée, elle écoutait le bruit des pas de Cupidon qui descendait l'escalier.

Elle l'entendit passer dans l'allée devant le concierge, en disant d'un ton sec :

— Cordon, s'il vous plaît.

Et à peine le bruit de la porte cochère qu'il refermait violemment s'était-il éteint que la maison dans laquelle Psyché avait passé de si belles nuits s'écroulait autour d'elle.

Deux minutes après, il n'en restait rien.

⁂

Et la couche au bord de laquelle Psyché s'était assise consternée, cette couche naguère composée de trois matelas, un sommier et un lit de plume, se trouva transformée en un bloc de rocher aride au milieu d'une nature désolée.



Pendant ce temps, Vénus avait appris l'escapade de Cupidon. Furieuse que son fils eût pu aimer une femme, elle résolut de se venger et fit venir Psyché, qu'elle accabla de mauvais compliments.

Elle l'envoya ensuite en enfer auprès de Proserpine.

⁂

Celle-ci, à qui Vénus avait fait le mot, remit à Psyché une jolie boîte en velours bleu, en lui disant que cette boîte était le nécessaire de toilette de Vénus et qu'elle contenait toutes les pommades, tous les fards, tous les crayons de couleur au moyen desquels la célèbre déesse entretenait son éternelle beauté, plus un flacon d'*Eau des Fées* et d'*Eau Laferrière*.

⁂

Toute joyeuse à l'idée qu'elle allait pouvoir se maquiller, Psyché ouvrit la boîte, qui ne contenait en réalité qu'une affreuse vapeur noire.

Immédiatement le visage de la belle enfant se couvrit d'une épaisse couche de suie.

Mais ce n'était pas assez d'humiliations!... Cochinat s'approcha galamment d'elle d'un air empressé et chercha à l'enlacer dans ses bras, en lui disant :

— Petite moricaude plaire à petit Victor... Petit Victor li bon petit mari... vouloir embrasser toujours...



C'en était trop... Psyché, succombant à la douleur, implora l'époux qui l'avait si cruellement délaissée.

Cupidon accourut à sa voix et dispersa Cochinat, qui dans son ardeur brutale avait commencé à employer la violence et serrait déjà Psyché par le bras de façon à lui faire un noir.



L'Olympe s'intéressa à ces deux tourtereaux, et Junon se chargea d'apaiser Vénus, qu'elle alla trouver afin d'obtenir d'elle son consentement au mariage.

— Voyons, ma chère, lui dit-elle... vous ne pouvez pourtant pas espérer qu'un grand garçon de seize ans bientôt rentrera tous les soirs à huit heures pour vous faire votre cent de piquet.



Après s'être fait beaucoup prier, Vénus se résigna, non sans douleur, à la perspective de devenir grand'-mère.

Jupiter voulut connaître la jeune mortelle qui avait fait tant de bruit.

Il chargea Mercure de la lui amener.

Junon ne vit pas sans une réelle inquiétude cet empressement de son mari.

Aussi voulut-elle assister à l'entrevue.

Elle n'avait pas tort.

Aussitôt que Jupiter aperçut Psyché, sa vieille foudre eut des crépitements, sur la nature desquels Junon, qui connaissait à fond son mari, ne pouvait guère se méprendre.



Aussi lança-t-elle un œil furibond à Jupiter, en lui disant d'un ton pointu :

— Dis donc... Ernest!... est-ce que ça va recommencer ?

⁂

Jupiter, qui ne voulait pas avoir de scènes devant le monde, fit le bon apôtre et dit à Junon, avec un sourire de vieux sénateur rangé :

— Oh! y penses-tu, ma chérie !... Elle serait ma fille.

Et prenant, en effet, l'air respectable d'un maire de banlieue couronnant une rosière, il dit à Psyché :



— Mon enfant!... soyez toujours aussi vertueuse que vous êtes belle!... Comme cadeau de noces, je vous donne l'immortalité.

Et dans un aparté canaille, il ajouta, de façon à n'être entendu que de sa moustache :

— Ça me donnera le temps de me retourner.

L'union de Cupidon et de Psyché fut célébrée par des fêtes publiques et un grand dîner.

Mars, comme toujours, se conduisit au dessert comme un palefrenier ; il chanta des chansons de circonstance à faire rougir Emile Zola.

***

Ainsi se terminèrent les malheurs de la jeune épouse qui avait failli payer bien cher un simple mouvement de curiosité.

Pendant les premiers temps de leur mariage, l'Amour et Psyché avaient repris leurs anciennes habitudes ; Psyché éteignait régulièrement la lampe de sa chambre à coucher sur les dix heures, au moment où Cupidon allait rentrer de son cercle.

***

Mais Cupidon ne tarda pas à lever cette consigne et exigea que Psyché allumât, chaque soir, sur la table de nuit, une forte veilleuse.

Ce retour se produisit dans son esprit à la suite d'un incident très insignifiant en lui-même, mais qui lui donna cependant à réfléchir.

La veille, il était rentré comme de coutume à 10 heures 10 minutes et s'était, toujours comme de coutume, mis au lit dans la plus complète obscurité.

Vers minuit et demi, Psyché lui dit tendrement :

— C'est toi, mon ami?...

⁂

Comme, en effet, c'était bien lui, Cupidon n'attacha pas d'importance à cette question, et il se contenta de répondre tout naturellement et sans bien se rendre compte :

— Dame!... sans doute... c'est moi!...



Mais, immédiatement, il se dit à part lui :

— Fichtre! mais!... au fait!... elle aurait bien pu me demander cela plus tôt.

NEPTUNE et AMPHITRITE, SA DAME

Neptune n'était pas un dieu ordinaire. Il était le frère de Jupiter, en compagnie de qui il avait même un jour détrôné Saturne, leur propre père.

Car c'était déjà comme ça six mille ans avant l'invention des *pronunciabsintho.*

⁂

Doublement unis par les liens du sang et de la complicité, les deux frères paraissaient devoir vivre toujours en bonne intelligence.

Il n'en fut rien pourtant.

Lorsqu'ils eurent, de concert, détrôné leur père pour prendre sa place, il fallut se partager le pouvoir.



C'est toujours à ce moment-là que ça se gâte.

Heureusement, du reste!...

Car sans cette douce et riante perspective, il y a des masses de choses que l'on supporterait avec moins de philosophie.



Ce partage, qui avait été fait par Jupiter, en sa qualité de... plus fort, — ce qui était déjà un titre plus que suffisant six mille ans avant l'invention de l'état de siège, — ce partage, disons-nous, n'avait pas contenté tout le monde.



Neptune, surtout, à qui Jupiter avait colloqué l'empire des mers, avait été fort peu satisfait de son lot.

Il trouvait que c'était trop humide.

Aussi ne s'était-il point fait prier pour entrer dans une conjuration ayant pour but de renverser Jupiter, son frère et ancien collègue de barricades.



Vaincu, Neptune passa devant le conseil de guerre de l'Olympe et fut, avec Apollon, condamné à un an de déportation.

Chassés du ciel, tous deux vinrent passer leur année d'exil sur la terre, dans l'intention d'y publier une *Lanterne* foudroyante, pleine de détails piquants sur la conduite légèrement cascadeuse de Jupiter.



N'ayant pas trouvé d'éditeur, ils se décidèrent à gagner leur vie au moyen d'un travail manuel.

Justement le roi Laomédon était en train d'étudier le plan de nouvelles fortifications pour la ville de Troie. Apollon et Neptune soumissionnèrent pour la concession de l'entreprise et l'obtinrent.


HERCULE, LE REMPART DE L'OLYMPE,
DONNE 100,000 FRANCS!!!
A CELUI QUI LE TOMBERA.

HERCULE



Apollon se chargeait d'entourer la ville de hautes murailles, du haut desquelles le roi pourrait aisément, selon les circonstances, repousser une attaque étrangère, ou bombarder son peuple s'il se révoltait pour obtenir le suffrage universel.

C'était déjà dans cet esprit-là que l'on construisait les fortifications six mille ans avant M. Thiers.



Neptune, lui, devait élever une digue assez puissante pour contenir la mer dans ses limites.

Laomédon avait promis une somme de 3,057,825 francs 13 centimes pour prix de ces importants travaux.

Mais lorsqu'ils furent terminés, il prétendit rabattre les francs et ne payer que les centimes.

Grande colère des deux entrepreneurs, qui cherchèrent immédiatement le moyen de se venger d'un procédé qui sentait par trop sa branche cadette.



Neptune souleva du sein des ondes un épouvantable monstre marin qui sortait chaque nuit du fond de la mer et venait dévorer par centaines des Troyens et des Troyennes. Quaut à Détroyat, le monstre lui fit grâce, afin qu'il pût plus tard nous faire éclater de rire en dirigeant l'*Estafette* dans le sens que l'on sait.



Apollon, de son côté, imagina des représailles terribles, il frappa le pays de la peste, en râpant au-dessus de tous les toits de la margarine Mouriès durcie.



Cet état de choses ne tarda pas à épouvanter les Troyens, qui allèrent en toute hâte consulter l'oracle, afin qu'il leur indiquât un moyen d'apaiser le courroux des dieux.



La Pythie trouva le cas grave, se fit donner quarante francs d'avance, et commença la consultation.

Elle mit infuser, dans un grand chaudron à demi plein d'*Eau des Fées*, trois douzaines et demie de punaises desséchées, un vieux jeu de piquet ayant trente-trois mois de service dans une cantine, onze cents billets de faveur du théâtre du *Vaudeville*, aban-

donnés nuitamment au coin des bornes sur la voie publique; trois mille actions des *Galions du Vigo,* achetées au cours du pair (15 *centimes le demi-kil.*), un vêtement de la *Belle Jardinière* non décousu, quoique ayant été porté une fois (on a su depuis que c'était au Mont-de-Piété), et enfin plusieurs autres ingrédients, dont la nomenclature serait trop longue.



Quand le tout fut en ébullition, la Pythie leva les yeux au ciel et prononça des paroles cabalistiques.

Un reporter du *Figaro,* de Troie, qui se trouvait là pour prendre des notes, lui demanda ce qu'elle disait.

L'oracle lui répondit aigrement :

— J'évoque des esprits... ce n'est pas à vous que je parle!...

⁂

Enfin, au bout d'un quart d'heure, la Pythie rendit sa sentence.

— Troyens, dit-elle, vos malheurs ne cesseront que le jour où Hésione, la fille du roi, sera dévorée par le monstre marin qui desole votre pays!...

⁂

Le peuple alla trouver Laomédon et lui apprit le sacrifice qu'il avait à accomplir pour sauver ses sujets.

⁂

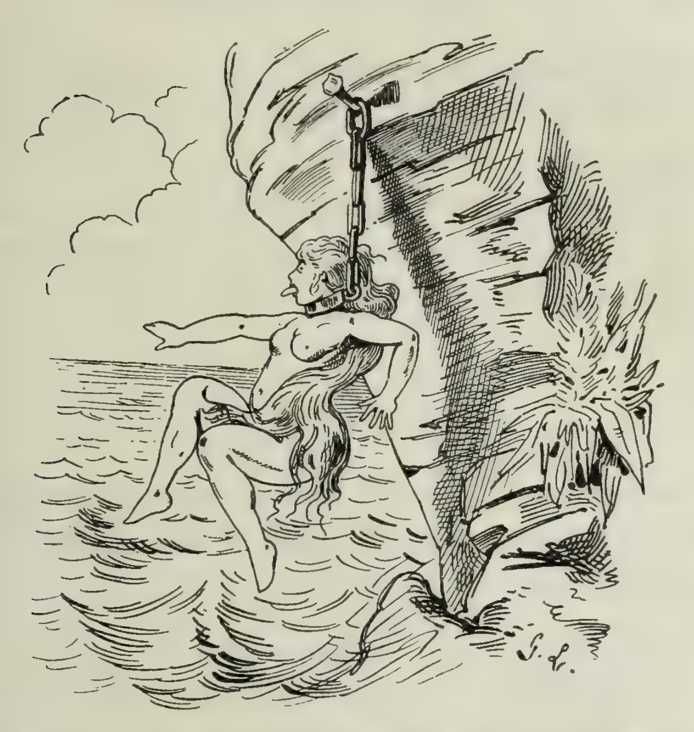
On s'attendait à une explosion de désespoir de la part de ce père, auquel on imposait la mort de son enfant.

Il répondit tout simplement :

— Ah!... mes amis, je respire!... Je craignais bien que l'oracle me demandât trois ou quatre mille francs!..

On prit donc la princesse Hésione, et on l'enchaîna sur le rivage dix minutes avant l'heure habituelle du déjeuner du monstre.

⁂



Déjà l'immonde animal apparaissait à la surface des eaux et passait sensuellement la langue sur les lèvres à la vue du succulent repas qui lui était offert.

Quand tout à coup un vaisseau apparut.



D'abord, de loin, Hésione crut que c'était l'*Orénoque* qui revenait de Civita-Vecchia, rappelé par le gouvernement, et elle se dit :

— Ce n'est pas dommage!... Pour ce qu'il nous faisait pendre au nez, en restant là-bas... il fera mieux de se mettre à transporter des pommes de terre!...

Mais, lorsque le bâtiment fut plus près, Hésione reconnut que c'était le vaisseau des Argonautes qui faisait voile vers la Colchide.

Ce trois-mâts était commandé par le capitaine Hercule, un demi-dieu très bien planté, sur le compte de qui nous aurons l'occasion de revenir.



Hercule, qui justement était en train d'interroger l'horizon avec sa lorgnette, aperçut Hésione attachée sur son rocher.



Le point de vue ne lui parut sans doute point désagréable, car les matelots remarquèrent qu'il regardait longtemps du même côté.

Il faut dire qu'Hésione avait des vêtements d'une richesse inouïe.

Seulement ils étaient tous déposés en tas à six pas d'elle sur la plage.

⁂

Ce détail n'échappa point à Hercule, qui se dit à part lui :

— Fichtre!... voilà un pays où les femmes portent joliment bien la toilette.

Et d'une voix de tonnerre, il commanda à son équipage de cingler vers le rocher.

⁂

Le premier soin d'Hercule, aussitôt débarqué, fut de délivrer l'infortunée princesse et de la ramener au roi Laomédon son père, à qui il offrit de tuer le monstre, cause de tous les malheurs de Troie.

⁂

Il n'y mit qu'une condition : ce fut que Laomédon lu

ferait cadeau, pour prix de la victoire, d'une paire de chevaux invincibles dont il était le possesseur et qui lui avaient déjà fait gagner plus de cent cinquante mille francs aux courses de Longchamps.

Laomédon promit en roi et nous allons voir tout à l'heure qu'il tint de même.

⁂

Confiant dans la parole du père d'Hésione, Hercule se mit en devoir d'aller combattre le monstre.

Cela promettait un beau spectacle. Tous les Troyens s'étaient rendus sur la plage pour y assister.

⁂

Voici comment les choses se passèrent :

Hercule, armé de toutes pièces, se rendit sur le bord de la mer à l'heure où le monstre en sortait habituellement.



Il s'assit tranquillement sur le galet, alluma une pipe et attendit.

⁂

Outre un armement complet, sabre, hache, revolvers, etc., etc,, Hercule portait au côté un très gros sac de nuit, une couverture de voyage, une casserole, un irrigateur et une petite lampe à esprit de vin.

⁂

Cette partie de son accoutrement intriguait beaucoup les Troyens, qui ne comprenaient pas du tout à quoi tout cela pourrait bien lui servir.

Il ressemblait à un garde national parisien de 1870 allant au rempart.

⁂

Leur curiosité ne tarda pas à être satisfaite.

A dix heures trente-cinq, le monstre sortit la tête de l'eau et, voyant les cent cinquante mille Troyens qui stationnaient sur la rive, il eut un mauvais sourire qui signifiait :

— Je ne mourrai pas encore de faim aujourd'hui.

⁂

Au moment où il se dirigeait vers cette foule, cherchant des yeux un citoyen bien gras pour commencer, Hercule se dressa vivement devant lui.

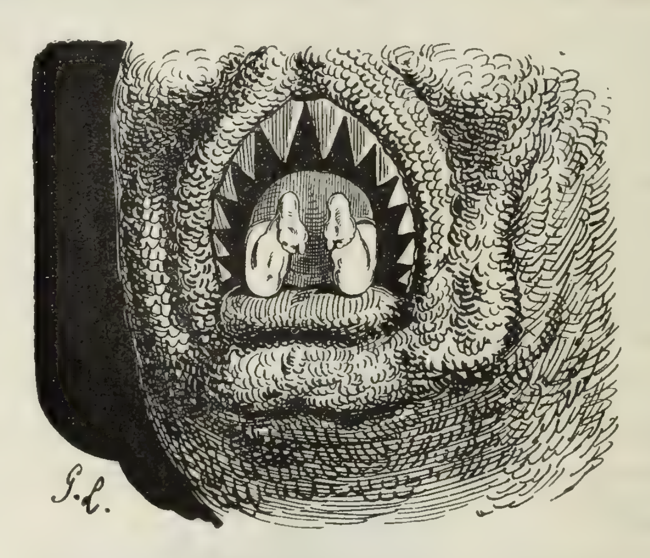
Le monstre s'arrêta un instant surpris, puis reprit sa marche vers Hercule d'un air insouciant, en se disant :

— Autant celui-là qu'un autre !

⁂

Quand il fut à trois pas, il ouvrit une gueule effrayante.

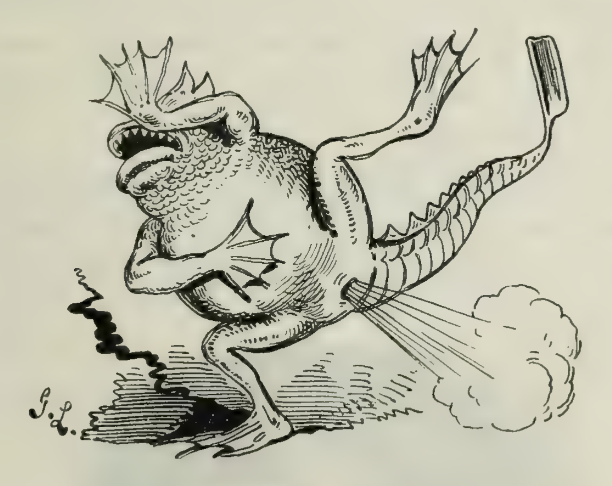
Hercule n'attendait que ce moment; il se précipita dedans au pas de course.



La gueule se referma avec un fracas épouvantable. Hercule disparut aux yeux des Troyens, qui poussèrent un grand cri d'effroi et se sauvèrent dans toutes les

directions, pensant que leur tour allait venir.

Le soir, ils revinrent timidement sur la plage; mais quel fut leur étonnement en voyant le monstre, à la même place où le matin il avait avalé Hercule, faire des grimaces épouvantables et secouer sa tête colossale avec fureur, comme pour se débarrasser d'une démangeaison importune.



Les Troyens, devinant qu'il y avait là quelque chose d'extraordinaire, s'approchèrent doucement et entendirent des coups sourds qui semblaient partir de l'intérieur de la mâchoire du monstre.

Puis à ces coups sourds succédaient de rapides détonations; et à chaque secousse le hideux animal se livrait à des contorsions qui dénotaient chez lui une vive contrariété.

C'était Hercule qui, depuis le matin, s'était installé dans la gueule du monstre, lui taillait les gencives à

l'aide d'un fort merlin et essayait de lui défoncer la voûte du palais à coups de revolver.

⁂

Ce combat dura trois jours et trois nuits sans relâche.

A peine Hercule, qui s'était établi un lit de camp dans une dent creuse du monstre, prenait-il de temps à autre quelques minutes de repos après avoir mangé un morceau sur le pouce.

Immédiatement il se remettait au travail, piochant, taillant, sciant, brisant cette mâchoire phénoménale dans laquelle il pouvait se promener debout et courir.



La langue du monstre le gênait beaucoup.

Quand il voulait monter dessus pour aller démolir la partie supérieure de la mâchoire, il glissait sur la salive

visqueuse et retombait dans les cavernes de la partie basse.

Heureusement, il avait eu la précaution d'apporter un sac de sable fin; il en jetait de temps en temps quelques poignées sur la langue et, en ôtant ses chaussures, il put arriver à se tenir à peu près en équilibre sur cette espèce de verglas.



A chaque instant, le monstre essayait d'ouvrir la gueule et d'éternuer pour rejeter Hercule.

Mais celui-ci, à chaque tentative, avait la présence d'esprit de se blottir dans la dent cariée qui lui servait de chambre à coucher, de sorte que les éternuments ne parvenaient point à l'expulser.



Le second jour, l'intérieur de la mâchoire du monstre était presque hors de service.

Hercule, après avoir mis toutes les dents en tas dans un coin de la bouche et, dans un autre coin, tous les morceaux de la langue dépecée qu'il salait au fur et à mesure, entra résolûment dans le gosier, puis dans l'estomac.

Irrité de n'avoir pu éternuer Hercule, le monstre essaya alors de le vomir.

D'un haut-le-corps formidable, il le repoussa dans le tunnel laryngien qu'il venait de franchir.

Mais Hercule s'arc-bouta contre la voûte à l'aide de ses pieds et de ses mains, et put enfin entrer définitivement dans le corps de l'animal vexé qu'il parcourut en tous sens, abattant, coupant, sapant, démolissant tous les organes, l'un après l'autre, avec une énergie incroyable.



Le monstre faisait des bonds énormes ; cette opération lui donnait des crampes d'estomac très douloureuses.

Et quand Hercule traversa les intestins le sabre au poing, ce furent des coliques à se tordre.





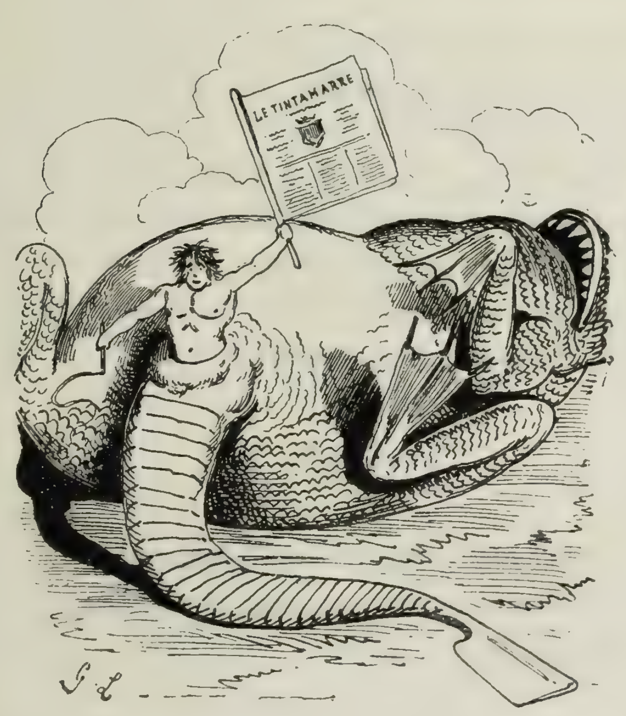
NEPTUNE

Enfin, le troisième jour, à dix heures trente-cinq juste, les Troyens, qui étaient toujours restés là, attendant le dénouement d'une lutte dont ils ne pouvaient soupçonner toutes les péripéties, entendirent un grand bruit dans la partie postérieure du monstre.

Ils se précipitèrent tous du côté de la sortie des artistes.

Il était temps!...

Un grondement terrible se fit entendre, suivi d'une détonation formidable à la suite de laquelle Hercule apparut à la foule nu-tête, les cheveux en désordre, la hache au poing, la chemise toute chiffonnée et fait comme un vrai voleur.



De nombreux vivats l'accueillirent.

A ce moment, il s'aperçut qu'il avait perdu son chapeau.

Il voulait absolument retourner le chercher. On le retint.

Une minute après, le monstre expirait dans d'atroces douleurs.

Hercule, porté en triomphe par la population troyenne, alla rendre compte au roi Laomédon du résultat de ses travaux, et en réclama le prix convenu.

⁂

Lorsqu'il fallut livrer les deux chevaux invincibles qu'Hercule avait demandés, Laomédon lui répondit d'un ton très digne :

— C'est juste!... quand on promet il faut tenir... Je vous ai promis deux chevaux, je les tiens... Pour que je les tienne, il faut que je les garde... Si je vous les donnais, je ne les tiendrais plus... et comme, les ayant promis, l'honneur m'ordonne de les tenir...

⁂

Hercule comprit trop tard qu'il était refait.

Plein d'un légitime courroux, il tua Laomédon et saccagea la ville de Troie.



Ainsi furent vengés sur les contribuables, — c'est-à-dire selon les règles immuables de la justice humaine,— le parjure et les crimes d'un roi.



Plusieurs auteurs prétendent que c'est à Neptune que l'on doit le cheval.

Pour l'offrir aux Athéniens, il le fit sortir de la vase.

Nous ne savons si cette version est exacte.

En tous cas, elle peut l'être pour les chevaux de limon.



Ce qui parait certain, c'est que Neptune était souverain absolu dans son aquarium.

Du fond de la mer, il commandait aux flots qui, à sa voix, se soulevaient et disparaissaient.

Quand il protégeait une flotte, elle arrivait toujours

à bon port. Pendant toute la traversée, le temps était calme, les vents propices, chaque navire semblait glisser sur un rail invisible qui le conduisait à travers les récifs.

⁂

Mais si, au contraire, le capitaine d'un bâtiment avait eu l'imprudence de mettre à la voile sans aller déposer sa carte cornée chez le concierge de Neptune, avec un sac de marrons glacés pour Amphitrite, il pouvait s'attendre au voyage le plus horrible et souvent même au naufrage.

⁂

Froissé dans son amour-propre, il n'était pas de niches désagréables auxquelles ne se livrât Neptune à l'égard des matelots qui lui avaient manqué de respect.

Aussitôt que le navire avait pris le large, tous les contre-temps possibles l'assiégeaient.

⁂

Le vent soufflait tout de travers.

Le brouillard rendait invisibles les phares des côtes et les feux des autres bâtiments.

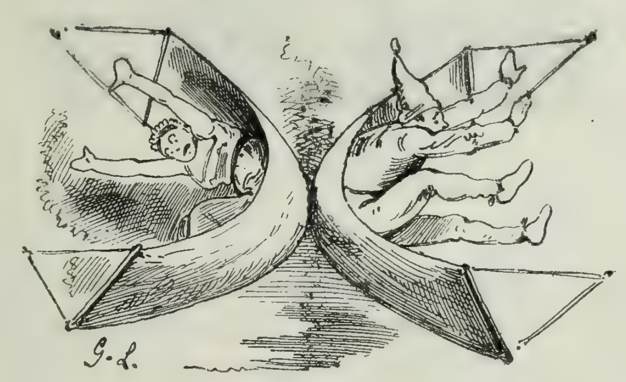
Si bien qu'à chaque instant le malheureux trois-ponts

allait s'engager dans des bancs de sable ou se cogner dans une flotte blindée.

⁂

A tout moment une bourrasque couchait le navire sur le flanc, jetant ainsi le plus grand trouble dans les hamacs conjugaux où dormaient les passagers.

Cela donnait même à beaucoup de femmes le mal de mer.



Enfin la situation ne tardait pas à devenir intolérable, par suite de l'acharnement que mettait Neptune à tout agiter, déchaîner et bouleverser autour de l'équipage infortuné.

⁂

Il ne lui laissait pas une seule minute de trêve.

Tantôt il envoyait ses domestiques remuer les flots sous la quille du navire pour le ballotter fortement et déranger les billes du billard au moment où le capitaine

allait faire un carambolage sûr et gagner une partie à son second.



Une autre fois, d'un furieux coup de vent, il brisait la mâture.

Et enfin il choisissait toujours pour faire balayer le pont par une lame terrible, le moment où aucune des belles-mères de l'équipage ne se promenait dessus.

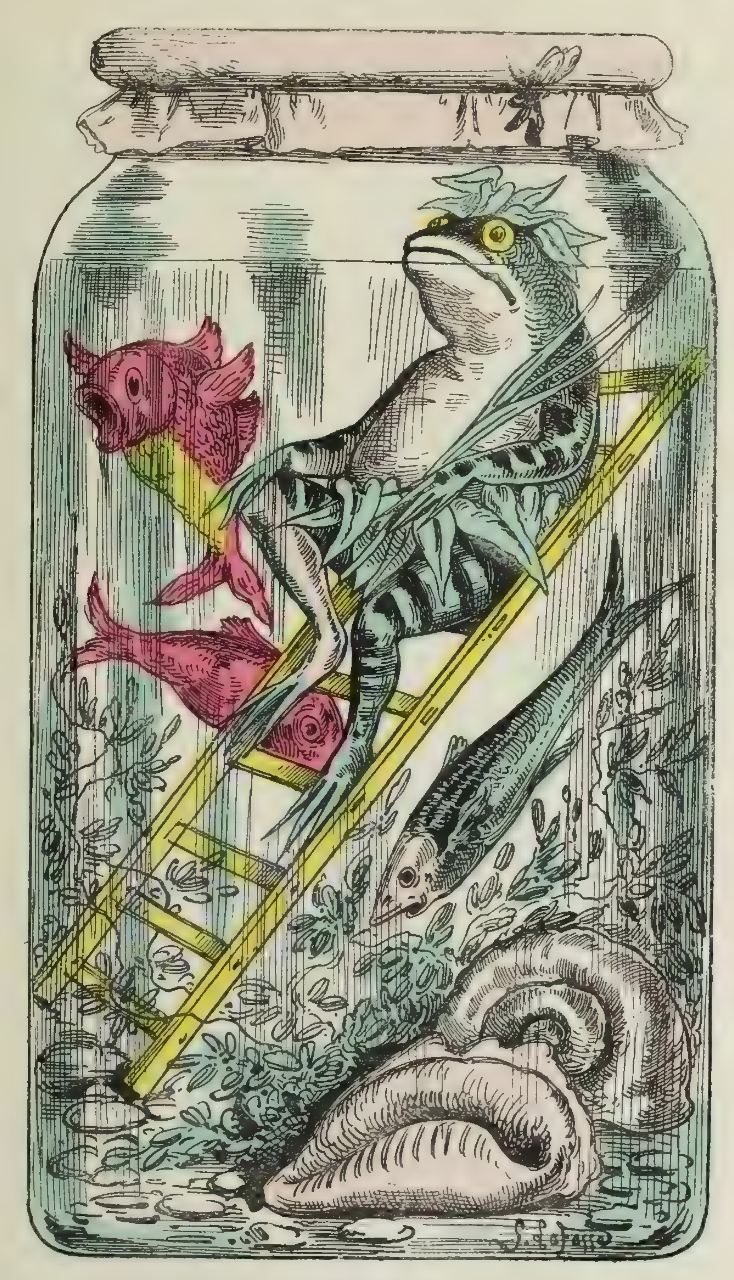


Comme on le voit, il ne faisait pas bon d'être en mauvais termes avec ce dieu mal intentionné.

Mais il était encore bien autrement redoutable.

S'il pouvait jouer de très vilains tours à la marine marchande, sa malveillance était diablement plus à craindre quand il en voulait à la marine militaire.

⁂



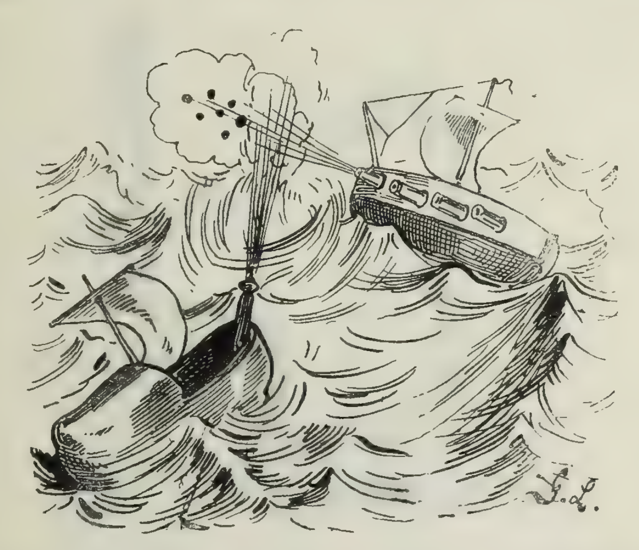
AMPHITRITE

S'il se mêlait d'un combat naval, il n'y avait ni force, ni bravoure, ni adresse qui pût tenir contre les moyens dont il pouvait user en faveur de l'un ou de l'autre des combattants.

⁂

Les canonniers avaient beau pointer leurs pièces sur le navire ennemi.

Si celui-ci était protégé par Neptune, au moment où la bordée arrivait, un mouvement du flot le faisait plonger et tous les boulets passaient par dessus les mâts.



Un jour, le dieu des mers joua un tour indigne à une flotte dont l'amiral avait négligé de lui faire une visite.

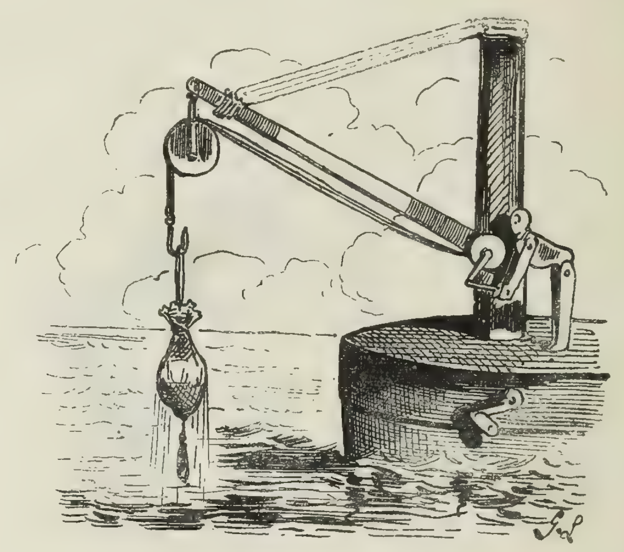
Il creusa un grand trou dans l'eau sur le chemin que devait parcourir cette flotte, et tous les vaisseaux, avan-

çant sans crainte sur l'Océan, disparurent ensemble dans le gouffre.

⁂

Quelques milliers d'années après, une Compagnie financière se monta sous le nom alléchant de *Galions du Vigo,* promettant à ses actionnaires d'aller repêcher les trésors engloutis par cette mauvaise farce de Neptune.

Aussitôt que les premiers fonds furent versés, on commença les opérations du sondage.



A l'heure où nous écrivons ces lignes — voilà à peine cinq ans que le travail est en train — on a déjà retiré du fond de la mer, à l'endroit précis où ont été engloutis ces vaisseaux, il y a huit mille ans, une pièce de cinq

francs en or très bien conservée, à l'effigie de Napoléon III.

⁂

Cela a naturellement ravivé l'ardeur des actionnaires, qui ont immédiatement fait un nouveau versement afin de faciliter des travaux de sondage sur lesquels ils fondent de très belles espérances et le plus clair de leur fortune.

⁂

Lorsque Neptune épousa Amphitrite, ce fut l'occasion d'une fête aquatique splendide.

Tout l'Olympe y fut convié, naturellement.

Un repas de six mille couverts fut servi au fond de la mer éclairée par la lumière électrique.

Après le dîner, il y eut grande soirée et bal.



Neptune et Amphitrite se tenaient gracieusement à la surface de l'eau pour recevoir leurs invités. Ils leur faisaient revêtir des appareils à plongeur pour qu'ils pussent se rendre au bal qui avait lieu à huit cent quinze mètres au-dessous.

⁂

Quand tout le monde fut arrivé, les danses commencèrent et durèrent jusqu'à quatre heures du matin.

De temps en temps, il tombait quelque chose dans le bal.

C'était un navire qui passait à la surface de l'eau et qui, sans se douter qu'il y eût une soirée au-dessous, jetait par-dessus bord tout ce qui lui était inutile.

Beaucoup de toilettes furent abîmées et pas mal de rafraîchissements mis hors de service.

⁂

Vers quatre heures, le bal effréné fut interrompu par un incident vraiment extraordinaire.

Au beau milieu de la pastourelle d'un quadrille, les vingt mille invités tombèrent tous à plat, les uns sur le dos, les autres sur le ventre.

Une grande ficelle, rasant rapidement le fond de la mer, avait ramassé d'un seul coup toutes les jambes

à la hauteur de la cheville et avait étalé les danseurs comme par enchantement.



C'était le câble transatlantique que l'on était en train de poser.

***

Avant d'épouser Amphitrite, Neptune avait demandé la main de sa sœur Thétis, comme elle fille de l'Océan.

L'Océan, en beau-père consciencieux, avait répondu à Neptune :

— Mon cher, si vous voulez, je veux bien... vous comprenez qu'il m'est tout à fait égal de vous donner ma fille cadette ou ma fille aînée. Si même vous vouliez me débarrasser des deux, cela m'arrangerait encore mieux; mais je dois vous prévenir que pour Thétis, il y a un petit inconvénient à affronter.

Neptune s'était gratté l'oreille et avait répondu à l'Océan :

— Ah! diable!... Est-ce qu'elle se serait égarée dans les algues avec quelque jeune phoque?

— Oh non... voici ce que c'est : l'oracle a prédit que Thétis aurait un fils plus grand que son père... Alors, vous comprenez... ça pourrait vous contrarier... Déjà Jupiter et Apollon, qui avaient fait la cour à ma fille, se sont retirés devant cette perspective... On n'aime pas généralement à avoir des enfants qui, en devenant grands, vous proposent d'être leur concierge... Réfléchissez.



Pas plus qu'Apollon et Jupiter, Neptune ne s'était soucié d'avoir un fils qui, plus tard, fût plus puissant que lui.

Et il avait renoncé à cette alliance.

⁂

Un simple mortel, Pelée, roi d'Égine, épousa Thétis et en eut beaucoup d'enfants.

Seulement, ils ne lui coûtèrent pas cher à nourrir, car Thétis, qui était immortelle, en voulant douer ses enfants du même privilège, les faisait tous mourir dans des épreuves insensées.

⁂

Aussitôt qu'il lui naissait un fils, son premier soin était de lui faire subir une préparation qui devait, selon elle, lui donner l'immortalité.

Elle le plongeait dans du phénol pur ;

Ou bien elle le bourrait de revalescière.



Elle en tua comme cela une demi-douzaine.

Pour l'avant-dernier, elle s'était imaginé de lui délayer sa bouillie dans de l'eau Laferrière.

Quant au dernier, elle avait eu l'idée, pour le conserver inaltérable, de le faire bronzer dans un bain galvanoplastique.

⁂

Pelée était furieux. Plus il faisait d'enfants à sa femme, moins il lui en restait. Il voulut en avoir le cœur net et guetta Thétis pour voir comment elle s'y prenait pour soigner sa progéniture.

Il n'attendit pas longtemps.

Un matin, il vit Thétis, qui venait de mettre au monde Achille, se diriger vers le Styx, emportant le nouveau-né dans un panier à secouer la salade.

Il suivit sa femme.

Il la vit bientôt se promener sur la berge, chercher un endroit propice, puis tout à coup plonger à différentes reprises le panier à salade dans l'eau.

Le petit Achille, qui avait la tête dans le fond du panier, poussait des cris féroces à chaque immersion et buvait des coups affreux.

⁂

Mais Thétis ne tenait aucun compte de ces protestations et n'en plongeait que de plus belle le pauvre petit bébé dans le fleuve.



Achille allait indubitablement périr victime de la tendresse de sa mère quand Pelée accourut l'arracher des mains de Thétis.

Ce bain, interrompu à temps, avait pourtant rendu l'enfant invulnérable.

Son corps était désormais à l'abri de toute blessure, de toute atteinte, à l'exception, toutefois, du talon qui n'avait pas assez trempé.



Nous aurons occasion de voir plus tard ce qu'il en coûte de ne pas se laver soigneusement les pieds.

Si l'on en juge d'après le nombre incalculable d'enfants que l'on attribue à Neptune, le dieu des mers devait être un fameux coureur.

Il paraît que vers la fin de son règne, ça devenait dégoûtant : on ne trouvait plus dans toute l'étendue

des mers une seule baleine de huit mois qui pût être couronnée rosière à la Pentecôte.



Neptune passe généralement pour être d'un commerce assez désagréable.

Il paraît qu'il était très volontaire, très personnel, et, de plus, absolument intolérant.

A chaque instant, il avait des discussions et des procès avec ses voisins pour les empiétements qu'il se permettait sur leur propriété.

Il plaida avec tout le monde.

Mais ce fut surtout avec Minerve qu'il eut de violents démêlés.

⁂

Minerve avait fait de superbes plantations d'artichauts dans les champs de Trézène, quand, un beau matin, Neptune submergea tout.

Minerve, furieuse de voir sa récolte perdue, voulut au moins se dédommager et se mit à pêcher à la ligne dans les eaux qui avaient recouvert son terrain.



Mais Neptune, insociable et grincheux, prétendit que Minerve n'avait pas le droit de lui prendre son poisson.

Cela fit un tapage de tous les diables.



Et Jupiter fut obligé d'intervenir pour faire entendre raison à Neptune et apaiser Minerve qui parlait déjà, pour se venger, d'attacher des casseroles à la queue de tous les requins qui étaient sur son territoire pour qu'ils devinssent enragés et allassent, en rentrant dans l'Océan, mordre tous les autres.

Bref, on s'accorde à dire que Neptune est un très mauvais coucheur, irascible, querelleur, chicanier.



Et l'on croit que s'il peut nous faire une bonne niche, quand nous percerons le tunnel sous-marin qui doit relier l'Angleterre à la France, il n'y manquera pas.



Pour en finir avec le dieu des mers, nous consignerons ici — ce que tout le monde sait d'ailleurs — que du fond de son empire, il produit, par sa respiration, ce double mouvement des flots que l'on a appelé vulgairement flux et reflux.



L'OCÉAN, THÉTIS, NÉRÉE

A côté de Neptune et d'Amphitrite, qui régnaient sur

les mers, il y eut d'autres divinités secondaires qui semblaient partager cet empire.

Entre autres : l'Océan et Thétis.

⁂

Ce couple donna naissance lui-même à Nérée, dieu marin, qui épousa Doris, sa sœur, et en eut cinquante filles, appelées Néréides.

Les Néréides étaient de jolies femmes qui aidaient les marins en péril à sortir des endroits dangereux.

⁂

Cependant Neptune ne voyait pas sans un peu de colère certains empiètements de ces divinités subalternes sur son pouvoir.

Un jour l'Océan et Thétis se permirent de sauver un navire sur lequel Neptune avait déchaîné une tempête terrible. Neptune fut courroucé et menaça l'Océan et Thétis de les pulvériser.

⁂

Ces derniers, pleins de frayeur à la voix formidable de leur chef d'emploi, s'étaient sauvés où ils avaient pu sur le continent.

A un certain moment, Neptune grondait si fort et ils

eurent une telle peur qu'ils en pissèrent tous deux par terre.



Ils donnèrent ainsi naissance aux fleuves, rivières, lacs, étangs, mares, dont notre globe est depuis ce temps fourni.

ÉOLE

Eole était un petit bonhomme sans aucune importance, presque un roturier, fils d'Egiste et d'un simple fleuve nommé Crinise.

Mais, grâce à la haute protection de Junon, dont il sut se faire bien venir, on ne sait comment, il obtint bientôt le poste important de dieu des vents.

⁂

Cependant tous les auteurs ne sont pas d'accord sur l'origine de la fortune d'Eole.



NÉRÉE



Quelques-uns nient qu'il l'ait due exclusivement à la protection de la Montijo de l'Olympe.

Et ils affirment que l'emploi de dieu des vents étant devenu vacant, il l'obtint au concours.



Voici d'ailleurs comment ils racontent la chose :

Jusque-là, on ne connaissait pas le vent. Le temps était toujours calme. Jamais le moindre zéphir.

Un jour, les mortels s'aperçurent qu'il leur manquait quelque chose.



Cette placidité de l'atmosphère les privait d'une masse de douceurs.

Ce furent d'abord les vieux libertins qui se plaignirent que jamais une seule bourrasque ne vînt soulever les jupes des promeneuses des boulevards, de façon à ce que l'on pût voir de temps en temps leurs mollets.



Ensuite les canotiers d'Asnières et de Bougival réclamèrent avec une certaine amertume contre un calme plat qui rendait impossible toute course à la voile.



Enfin, ce fut le tour des gendres. Ils trouvèrent, à juste raison, que les dieux ne faisaient rien pour eux en n'organisant aucun de ces coups de vent qui, précipitant les cheminées et les persiennes sur les trottoirs, eussent eu chance de rencontrer de temps à autre une belle-mère.

⁂

Le mécontentement ne tarda pas à devenir général. Un vaste pétitionnement s'organisa chez tous les marchands de vins.

Et l'Olympe fut bien forcé de donner satisfaction à des vœux si unanimement exprimés.

On chargea donc Mercure de faire afficher partout l'avis suivant :



« Habitants de la terre,

« Le gouvernement olympérial se rend à vos désirs.
« Vous voulez du vent, vous en aurez.

« A partir de lundi prochain, un grand concours
« national de *ventement* naturel ou artificiel est ouvert
« dans l'Olympe.

« Tous les citoyens sont admis à concourir.

« Il y aura trois épreuves :

« L'épreuve du vent doux et léger pour moulins à
« farine, cerfs-volants, bruit poétique dans les feuilles,
« etc..., etc...

« L'épreuve du vent moyen pour canotage, chute de « tuyaux de cheminées, balayages dans les villes des « miasmes figarotiques, etc...

« Et, enfin, l'épreuve du vent violent pour tempêtes, « naufrages... enlèvement de chapeaux d'hommes sur « le Pont-Neuf, etc..., etc...

« Le citoyen qui trouvera le moyen le meilleur et le « plus économique d'obtenir ces différents genres de « vents, sera proclamé : DIEU DES VENTS !...

« Ce titre lui vaudra de droit la concession et le mono- « pole d'exploitation de tous les vents que consommera « l'humanité.

« JUPITER. »

⁂

Aussitôt que cet avis fut placardé, tous les mortels se mirent au travail et montèrent des millions de machines à produire le vent.

Il y en avait de très ingénieuses, et dont la conception prouvait presque du génie.

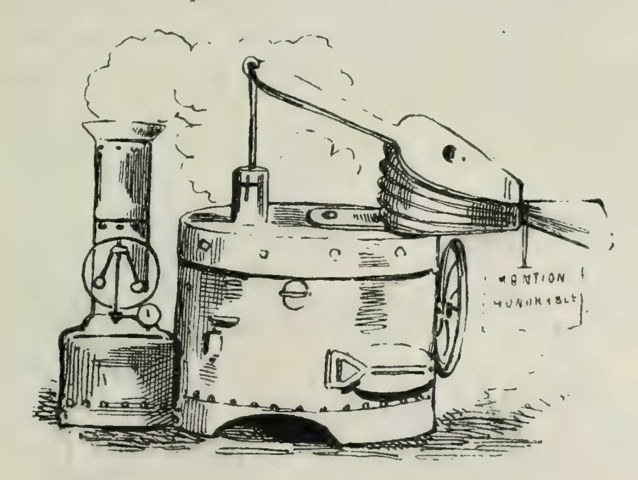
⁂

Le jour du concours arriva.

La veille, on avait installé sur une butte très élevée de l'Olympe tous les instruments qui devaient servir.

Au petit jour, le concours commença.

L'un avait imaginé un grand soufflet mu par une forte machine à vapeur.



L'effet fut assez satisfaisant.

Au premier coup de soufflet, un vent assez corsé se répandit sur la terre, enflant toutes les chemises que les blanchisseuses avaient tendues sur des ficelles dans la plaine Saint-Ouen.

Un murmure de satisfaction s'éleva.



Un autre concurrent prit ensuite place sur la butte avec son appareil.

C'était une grande seringue à air qui donnait d'assez jolies bourrasques, mais qui ne se manœuvrait qu'avec beaucoup d'efforts.

De plus, on constata que le courant d'air sortant par

une ouverture trop étroite ne portait naturellement que sur un point très restreint, et que, pour aérer suffisamment la terre, il faudrait une trop grande quantité de seringues, ainsi qu'un personnel très coûteux pour les manœuvrer.



Les épreuves durèrent jusqu'à midi.

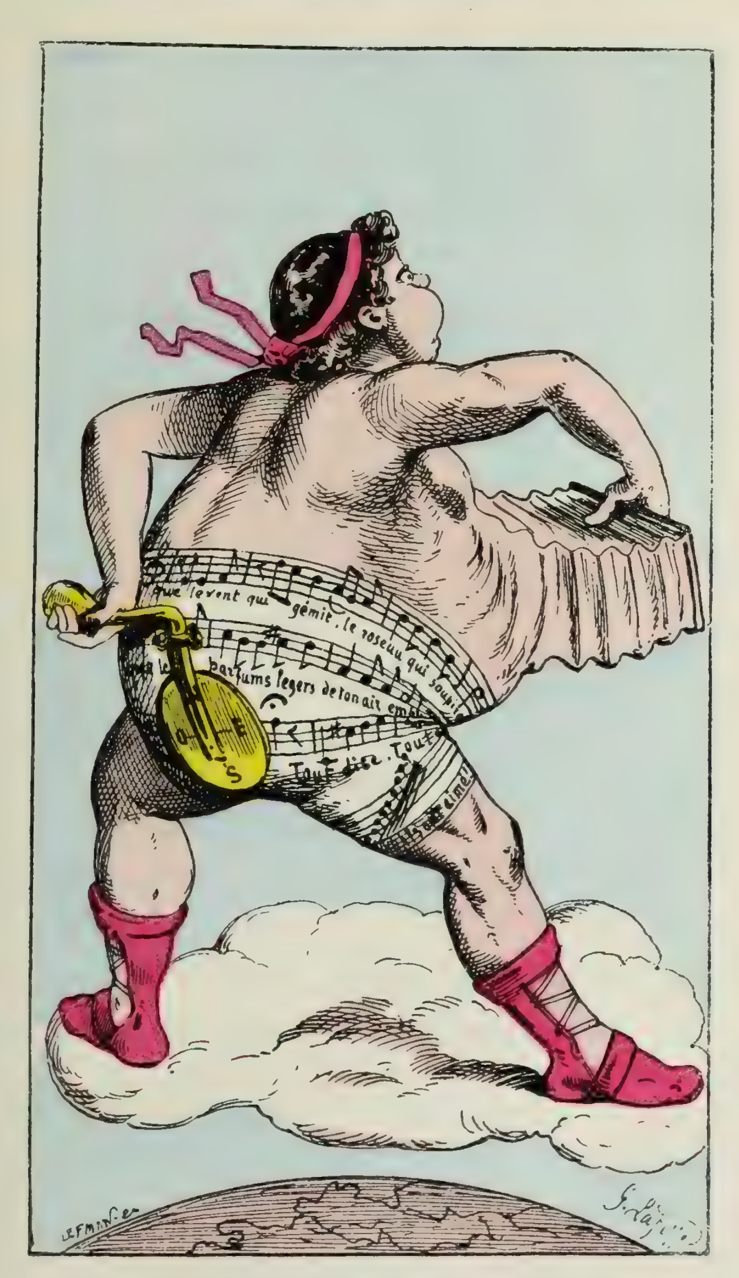
On allait donner le prix au système n° 815, qui avait réuni le plus de suffrages, lorsqu'un nouveau concurrent se présenta les mains vides.

C'était Eole.



Jupiter lui dit sévèrement :

— Jeune mortel, tu ne peux concourir si tu n'as pas apporté ton appareil.


Que levent qui gémit, le roseau qui
parfums legers de ton air
Tout dire. Tout

ÉOLE



— Je n'ai besoin d'appareil, répondit noblement le jeune homme.

— Insensé, reprit le dieu terrible, avec quoi donc prétends-tu lutter contre des engins de ventilation aussi puissants que ceux que voici réunis ici?

— Sire, répondit fièrement et simplement Eole, vous allez le voir.

Et il se mit en devoir de déboutonner son pantalon.

⁂

Nous avons vu que chacun des concurrents s'était servi, pour produire le vent, d'un appareil plus ou moins compliqué, et que seul Eole était entré dans la lice, les deux mains dans ses poches, au grand ébahissement du grand tribunal olympérial, qui souriait de pitié à tant de témérité.

Les juges pourtant ne tardèrent pas à reconnaître qu'ils avaient devant eux un concurrent sérieux.

⁂

Aussitôt qu'Eole eut pris place sur l'estrade dressée

pour les expériences, il se tourna lentement face vers l'Olympe et naturellement pile vers la terre.

Du plat de sa main droite, il se frappa trois fois sur le ventre à intervalles égaux.

Et s'inclina respectueusement devant Jupiter.



Les mortels, qui regardaient cela d'en bas, trouvaient que le nouveau concurrent n'était pas très poli de leur tourner ainsi le derrière.

Ils allaient commencer à murmurer, mais ils n'en eurent pas le temps.

⁂

A peine Eole s'était-il incliné devant le président de l'Olympe, qu'un sifflement, d'abord modéré, puis plus corsé, puis impétueux, se fit entendre.

C'était Eole qui commençait.

Le sifflement grandit, devint puissant, menaçant, terrible!...

⁂

Alors un spectacle grandiose se déroula devant l'Olympe étonné.

Un vent furieux et nourri s'abattait sur la terre, renversant tout sur son passage.

Les arbres étaient tordus et déracinés.

Les tuyaux des cheminées, les persiennes, les chapeaux volaient dans les rues.

Les moissons étaient couchées.

Les navires en pleine mer secoués et précipités sur les côtes.

Les trains express qui venaient contre le vent étaient arrêtés net et refoulés en arrière.

Les girouettes placées au sommet des monuments grinçaient et tournaient avec une rapidité vertigineuse et tarbéienne.

Les ailes de moulin faisaient six cents tours à la minute.

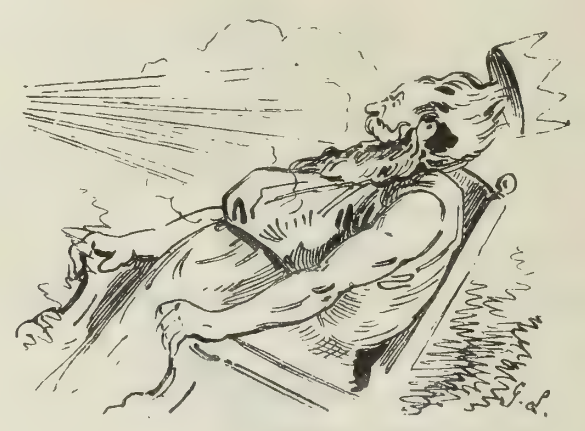
⁂

Sur les grands boulevards, quinze numéros du *Pays* furent enlevés à un kiosque à journaux en moins d'une demi-heure.

Jamais ça ne s'était vu!...

Et tout cela s'accomplissait simplement, sans qu'un seul des muscles du visage d'Eole trahît le moindre effort.

Toujours tourné vers Jupiter, il souriait à l'Olympe et ne paraissait pas se douter de ce qui se passait derrière lui.



Les mortels qui avaient demandé un peu de vent pour pouvoir canoter à Bougival, étaient effarés de cette tempête et se réfugiaient sous toutes les portes cochères.

Eole triomphait.

***

Il avait balayé tous les humains qui flânaient en ce moment dans les rues, et allait peut-être avoir raison du seul obstacle qui fût resté debout devant lui, en renversant Sarah Bernhardt, quand Jupiter, effrayé des résultats de cette épreuve, lui demanda de suspendre un instant son expérience.

Eole salua avec déférence, alla s'asseoir sur une petite montagne pointue qui se trouvait à sa portée et attendit les ordres du tribunal.



Son succès ne paraissait pas douteux et tout le monde s'attendait à le voir couronné séance tenante.

Mais Apollon prit la parole en ces termes :

— Messieurs... sans doute le vent que vient de produire le dernier postulant dépasse en puissance et en intensité tout ce qu'ont fait ses concurrents ; mais cette puissance est-elle bien le seul but que nous nous proposions d'atteindre? Non, messieurs... N'oublions pas les conditions du concours... Le vent que nous couronnerons doit réunir la force, le moelleux et la douceur... Les mortels ne nous demandent pas de renverser leurs omnibus... ce qu'ils veulent, c'est tantôt un vent frais et vigoureux, tantôt un vent doux et caressant, tantôt une bourrasque qui chasse les nuages pleins de grêle, tantôt une simple brise qui les rafraîchisse...

A ces mots, Eole se leva, toujours souriant, et vint de nouveau s'incliner devant l'Olympe, en disant avec modestie :

— J'ai la gamme complète.

Puis, s'étant de nouveau tapé trois fois sur le ventre, il exécuta pendant trente-cinq minutes, sans reprendre une seule fois haleine, la plus étonnante série de vents que l'imagination pût rêver.



Cette fois, ce n'était plus l'impétuosité de la bourrasque, c'était une suite de modulations savantes, tantôt brusques, tantôt ménagées avec délicatesse.

— Il passa sans effort apparent de l'ouragan terrible qui broie les vaisseaux de cent vingt canons au tiède zéphir qui donne envie aux femmes de monter sur l'impériale d'omnibus.



Aux vents alizés succédaient le samiel et le siroco.

Il exécuta une douzaine de vents coulis qui ne laissaient rien à désirer comme moelleux.

Et passa avec aisance au typhon, à la trombe et au pamperos.

Le simoun après le mistral, le mousson après la brise, ne fut pour lui que jeux d'enfants.

La Terre et l'Olympe émerveillés éclataient en transports d'admiration pour un talent aussi souple.

⁂

Eole, sûr désormais de la victoire, termina cette brillante série par un de ces points d'orgue irrésistibles que seuls savent trouver les grands virtuoses.

Au beau milieu d'un grand coup de vent qui venait de précipiter quinze cents millions de pots de fleurs sur les trottoirs, il étouffa le son brusquement avec un art admirable.

Puis, après huit secondes d'un calme plat, effrayant, il exécuta le vent le plus difficile à bien réussir, même pour les instruments les mieux exercés.

Nous voulons parler du *tourbillon*.

⁂

Saisissant le moment où un gros chien qui courait après son maître traversait la place de la Concorde, il l'enveloppa dans une de ces rafales concentriques.

La pauvre bête, subissant l'influence de cette force irrésistible, se mit à tourner rapidement sur elle-même, ne pouvant parvenir à franchir ce cercle.

⁂

Tous les passants riaient comme des fous, et l'animal, désorienté, fut deux heures sans pouvoir retrouver sa route.



De là cette habitude que les chiens ont conservée de courir toujours après leur queue.

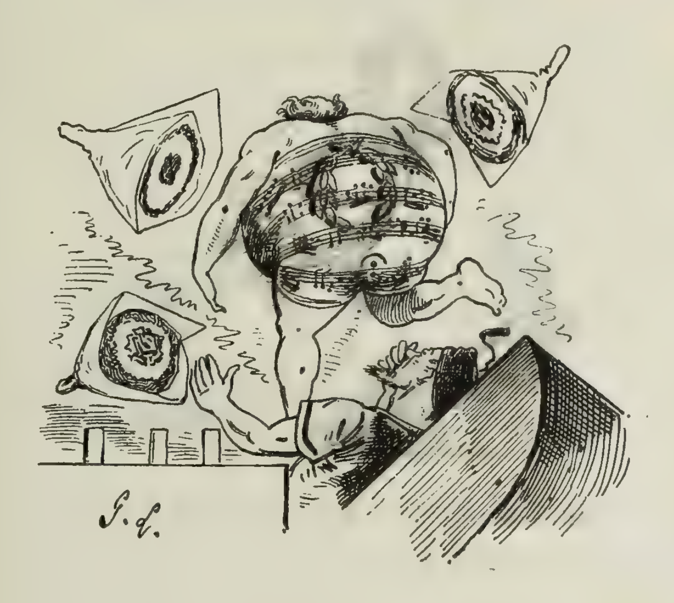


A l'unanimité Eole fut proclamé roi des vents.

Nous allons voir l'usage qu'il fit de sa puissance.



A peine Eole fut-il investi du pouvoir suprême qu'il se mit à souffler à droite, à gauche, sans rime ni raison, et ne tarda pas à s'aliéner Neptune, peu tolérant de sa nature pour les gens qui empiétaient sur ses attributions.



Eole eut surtout le tort grave de se fourrer dans les potins de femmes !

Aussi lorsque la flotte des Troyens fugitifs s'avança vers l'Italie, il se laissa endoctriner par Junon, et se mit à souffler de toutes ses forces sur ces malheureux vaisseaux dont Junon voulait la perte.

⁂

Neptune, furieux, sauva cette malheureuse flotte qui allait périr, en apaisant d'un seul regard la surface des mers.

⁂



En vain Eole se crevait de souffler, les flots galvanisés ne remuaient plus.



Nous n'avons pas besoin de dire à quel point Eole fut vexé de voir sa puissance, qu'il avait crue jusque-là invincible, annihilée par celle de Neptune.

Il résolut de se venger et se mit à en chercher les moyens.



Son esprit inventif lui en suggéra bientôt plusieurs.

Le but de ses efforts tendit naturellement à consolider ses vents et à leur donner une puissance de projection telle que Neptune ne pût plus rien contre eux.

Il essaya de divers procédés.

Aucun ne réussit.

Aussitôt qu'il lançait sur l'Océan un de ses vents perfectionnés qu'il croyait irrésistible, Neptune l'abattait net à quinze pas.

*
* *

Exaspéré, Eole tenta un moyen suprême.

Il mangea de la dynamite pendant quinze jours, ce qui devait lui procurer une force d'expulsion étonnante.

Quand il crut le traitement achevé, il alla se poster sur une haute montagne au bord de la mer et se prépara à foudroyer toute une escadre qui passait à cinq lieues de là.



Neptune, prévenu de cette nouvelle bravade de son subordonné, alla tranquillement se placer en souriant entre Eole et l'escadre menacée.

Il tira ironiquement un bouchon de sa poche, le plaça debout dans le creux de sa main et attendit.



Eole, blême de colère à la vue de ce défi insolent, se retourna vivement, ajusta la flotte et en même temps le bouchon, et lâcha son vent avec une véritable furie.

La flotte continua tranquillement son chemin et le bouchon ne bougea pas.



Le dieu des mers eut le triomphe cruel.

Au moment où Eole, croyant avoir produit une rafale à déraciner l'Himalaya, se retournait pour jouir de l'anéantissement de la flotte sur laquelle il avait pointé, Neptune s'écria en riant et en se passant les doigts dans son abondante chevelure :

— Ah! le bon petit zéphir!... ça fait du bien!...



Consterné, Eole rentra chez lui et fondit en larmes de rage.



Mais bientôt l'énergie lui revint.

Il jura de chercher encore et de lutter à outrance contre son vainqueur.

Il se remit vaillamment à l'étude.



Les circonstances ne tardèrent pas à lui fournir l'occasion de tenter une nouvelle épreuve.

Ulysse, qui avait abordé dans une île d'Eolie, se préparait à remettre à la voile.

Mais il n'était pas sans une certaine appréhension et tendait à chaque instant son doigt mouillé au dessus de sa tête pour savoir si le vent se tournait du bon côté.



C'était un mercredi soir.

Ulysse se disposait à prendre le large le lendemain matin.

Eole rêvait toujours dans son antre aux moyens de fabriquer des vents sans couture qui pussent résister à la malveillance de Neptune.



Tout à coup il eut une inspiration :

— Imbécile que je suis!... s'écria-t-il. Puisque mes vents n'ont pas assez de force pour porter jusqu'aux vaisseaux que je vise, rien de plus simple!... je n'ai qu'une chose à faire : embarquer mes vents à bord de ces vaisseaux... de cette façon Neptune ne pourra plus rien contre eux... je tire à bout portant.



Il lâcha trois petites bourrasques (c'était sa façon de sonner son secrétaire).

Celui-ci arriva.

— M. Weiss!... lui dit-il, veuillez aller chez tous les marchands de vins et d'eaux minérales du quartier et leur acheter cinq cent mille bouteilles vides que vous me ferez rapporter immédiatement, puis vous enverrez un télégramme à M. Ulysse pour le prier de passer chez moi demain matin avant de partir.

Une demi-heure après, les cinq cent mille flacons vides étaient arrivés.

Eole s'enferma avec ces fioles de différents calibres, après avoir demandé qu'on lui apportât un entonnoir.

⁂

Pendant toute la nuit, les domestiques d'Eole entendirent un bruit uniforme, mais singulier, sortir de la chambre de leur maître.



C'était comme des petites fuites d'air qui duraient chacune quatre ou cinq secondes et se terminaient invariablement par deux ou trois coups secs appliqués sur un corps élastique au moyen d'un instrument plus dur.

Fs...s...s...s...s...s...s...tt... pan! pan! pan!...
Fs...s...s...s...s...s...s...tt... pan! pan! pan!...
Fs...s...s...s...s...s...s...tt... pan! pan! pan!...

— Que diable notre bourgeois peut-il faire? se demandaient les valets et les femmes de chambre.

L'une d'elles, plus curieuse et plus hardie que les autres, alla tout doucement coller son œil au trou de la serrure.

⁂

— Eh bien!... qu'est-ce que tu vois? lui demandaient les autres.

— Attendez!... je ne distingue pas bien... Ah! si... voilà que je vois... le patron s'assoit sur un entonnoir... Ps...s...s...s...s...tt!... Il se relève et frappe sur quelque chose avec un morceau de bois. Pan! pan! pan! Il se rassied!... Ps...s...s...s...s...tt!... il se relève... il refrappe... pan! pan! pan!

⁂

— Ah çà!... qu'est-ce que c'est que ce manége-là?...

— Il devient donc fou!...

— Si nous allions prévenir le commissaire!...

— Si nous faisions enfoncer la porte!...

⁂

Tous ces braves gens s'alarmaient bien à tort.

Eole mettait tout simplement ses vents en bouteille pour les donner à Ulysse le lendemain matin, afin qu'il

pût les embarquer sur son navire et s'en servir pendant le trajet au fur et à mesure de ses besoins.



Tranquille sur le résultat de cette ingénieuse combinaison, Eole s'endormit heureux en attendant le jour.

Et le lendemain, lorsque Ulysse vint le trouver, il lui remit les cinq cent mille bouteilles avec la manière de s'en servir.

⁂

Ulysse trouva l'idée fort intelligente, fit placer le précieux chargement au fond de son vaisseau, et partit en envoyant des baisers à Eole.

⁂

Pendant quelques jours, tout marcha bien.

Quand Ulysse avait besoin de tourner à droite et que la manœuvre était contrariée par le courant, il prenait son porte-voix et criait :

— Débouchez une bouteille de nord-ouest!...

On débouchait une bouteille de nord-ouest, et le navire reprenait une bonne direction.

— S'il voulait tourner à gauche, il donnait l'ordre de casser le cou à une fiole de sud sud-est.

Et cela allait comme sur des roulettes.



Quant à Neptune, il ne comprenait rien à ces marches et contre-marches, qui s'exécutaient contre ses volontés.

Et il faisait un nez de bonapartiste un jour d'élection!...

Mais, hélas!... la curiosité de l'équipage d'Ulysse ne tarda pas à changer cette quiétude en une épouvantable catastrophe.

Les matelots voulurent voir ce qu'il y avait dans ces bouteilles magiques et se mirent à les déboucher toutes à la fois.

Alors les vents s'en échappèrent avec fureur et réduisirent le navire en poudre.

Tout l'équipage périt victime de son indiscrétion.

Seul, Ulysse put se sauver par sa présence d'esprit.

⁂

Au moment suprême, il eut le sang-froid de s'asseoir vivement sur le goulot d'une bouteille de nord-ouest, qu'un mousse venait de déboucher, et fut emporté sain et sauf sur les côtes d'Afrique.



Eole eut des malheurs de famille :

Il avait donné sa fille Alcyone en mariage à un nommé Céyx, qui se noya un jour en prenant un bain froid, malgré les prières de sa femme qui l'avait supplié de n'en rien faire et lui avait même, au dernier moment, jeté ce cri de désespoir : Si tu vas te baigner, laisse au moins ta montre à la maison !...

Alcyone voulut se précipiter dans les flots pour ne pas survivre à son époux.

Mais les dieux l'en empêchèrent, ressuscitèrent Céyx et changèrent les deux jeunes gens en oiseaux.

⁂

A partir de ce moment, Céyx et sa femme volèrent à la surface des flots et eurent beaucoup d'enfants qu'ils déposaient dans des nids tressés de mousse sur les vagues qui les balançaient mollement.



Chaque fois qu'ils avaient une nouvelle couvée, Eole, en père tendre et en beau-père délicat, retenait avec soin ses vents pour ne pas faire chavirer les nids de son gendre et sa fille.



Les mortels savaient cela, et chaque fois que le propriétaire du Moulin à la galette de Montmartre voyait les ailes de son moulin s'arrêter par un beau calme, il s'écriait avec mauvaise humeur :

— Allons bon!... voilà encore Alcyone qui a fait des bêtises!...



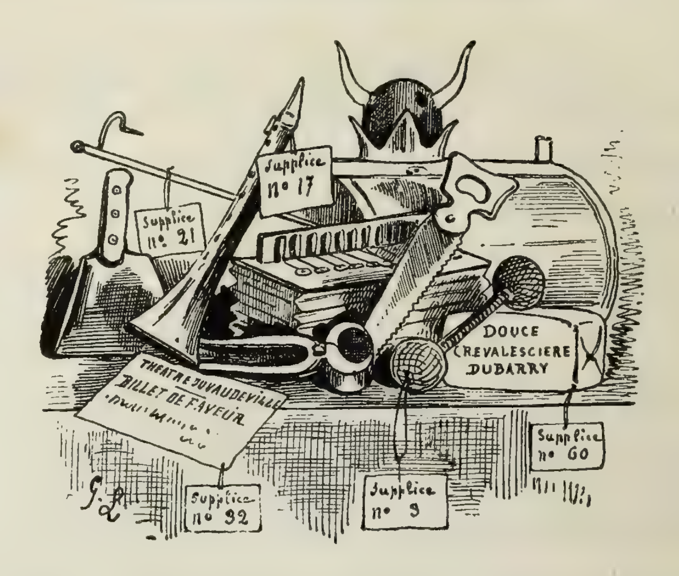
Eole est souvent représenté sous les traits d'un mortel gonflant démesurément les joues pour souffler sur le genre humain.

A trois pas, pour les myopes, ça lui donne l'air d'un homme qui se conduit très grossièrement devant le monde.

PLUTON. — LES ENFERS

Pluton, nous l'avons vu, était un des frères de Jupiter qui avait aidé à détrôner leur père.

Dans le partage de la succession, Pluton reçut l'Empire des Enfers.



Il ne fut d'abord pas absolument satisfait de son lot, mais peu à peu il s'y habitua.

Puis, ayant plus tard épousé Proserpine, il s'y résigna tout à fait, en se tenant ce raisonnement fort juste :

— Quand un homme est marié, partout où il va avec sa femme, il est en enfer ; ce n'est pas la peine de changer.

⁂

D'ailleurs, l'Empire de Pluton n'était pas plus désagréable qu'un autre.

Il était fort bien nourri, très grandement logé, et n'avait presque rien à faire.

Un nombreux personnel faisait, sous ses ordres, toute la besogne.

Il n'avait qu'à fumer sa pipe, mollement étendu sur



PLUTON



son trône d'ébène, ou regardant rôtir, tenailler, larder ou cuire au bain-marie les humains qui lui avaient été amenés.



Il avait d'abord trois juges chargés d'examiner les dossiers des gens qui venaient de mourir, et de décider de leur sort.

Puis, Thémis, déesse de la justice, qui pesait les sentences des trois vieillards, pour s'assurer qu'il n'entrait dedans aucune matière inférieure, telle que sciures de vénalité, râclures de commissions mixtes, etc., etc.

Et enfin, Némésis, [appelée aussi la Vengeance, qui délivrait immédiatement aux coupables leurs bons de supplices.

On voyait aussi, dans un coin de l'Empire de Plutus,

trois femmes qui formaient un groupe assez monotone.

C'étaient les trois Parques.



L'une d'elles, *Clotho,* s'amusait à filer les jours des mortels ; la seconde, *Lachésis,* s'occupait à enrouler ces fils autour d'un fuseau, pendant que la troisième, *Atropos,* armée d'une paire de ciseaux, coupait les fils à tort et à travers, abrégeant ainsi ou laissant se prolonger, sans savoir pourquoi, certaines existences précieuses ou sans valeur.



On citerait par milliers les cascades insensées auxquelles se livrait cette Anastasie de la vie humaine.

Avec elle, il était impossible de compter sur quoi que ce fût.

Elle laissait vivre des abonnés de l'*Union* jusqu'à cinq cents ans et tuait de jeunes artistes d'avenir trois mois après leur prix de Rome.

Elle ne tenait compte ni du talent, ni du courage, ni de la valeur des hommes.

Les plus sots, les plus laids, les plus lâches devenaient souvent, grâce à elle, octogénaires; pendant que les plus vaillants, les plus généreux et les plus capables étaient fauchés à la fleur de l'âge.

⁂

Un jour, deux fils se présentèrent en même temps sous ses ciseaux.

Celui de Rossel

Et celui de Bazaine.

Tous deux étaient également coupables, tous deux avaient été condamnés par les hommes à la même peine.

Mais l'un était jeune et pouvait encore racheter une faute de laquelle il se repentait.

L'autre était vieux et portait sa trahison avec cynisme et insolence.

⁂

Avec son sourire d'idiote malfaisante, Atropos contempla un instant les deux fils.

Puis avança la main.

On crut qu'elle allait épargner le premier et trancher l'autre.

Pas du tout!... Elle coupa la...

Mais en voilà assez... elle nous dégoûte madame Atropos !

⁂

Le nombre des supplices auxquels Pluton présidait est incalculable.

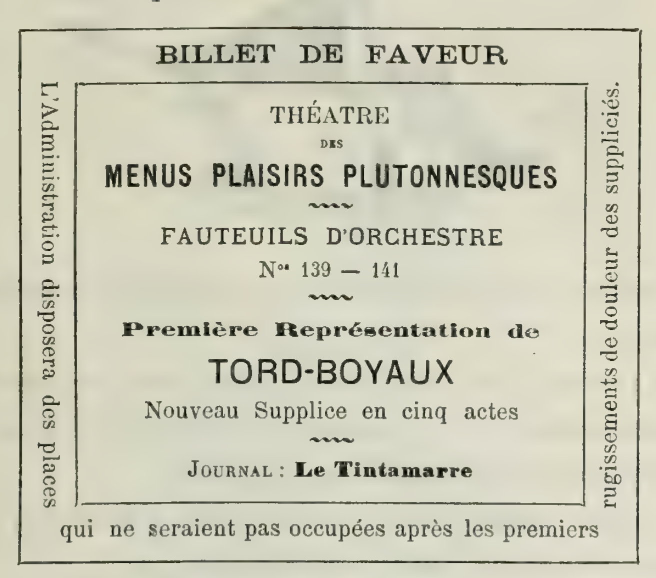
Chaque jour, des ingénieurs attachés à sa cour en inventaient de nouveaux.

Et le soir de la première on conviait les journalistes.



Nous avons pu retrouver un des billets de service adressé au rédacteur en chef du *Tintamarre,* à l'occasion de ces petites fêtes de l'intelligence.

Nous en reproduisons ici le *fac-simile,* à titre de curiosité historique :



BILLET DE FAVEUR

THÉATRE

DES

MENUS PLAISIRS PLUTONNESQUES

FAUTEUILS D'ORCHESTRE

Nos 139 — 141

Première Représentation de

TORD-BOYAUX

Nouveau Supplice en cinq actes

JOURNAL : **Le Tintamarre**

L'Administration disposera des places qui ne seraient pas occupées après les premiers rugissements de douleur des suppliciés.

La place nous manque pour dresser une nomenclature complète des 176 millions de supplices appliqués chez Pluton.

⁂

Nous nous bornerons à en signaler quelques-uns au hasard.

Salmonée, qui avait commis le crime d'imiter le bruit de la foudre de Jupiter en roulant un pavé sur une grande plaque de tôle, fut précipité dans un feu toujours ardent et brûlait constamment sans jamais le consumer.

Dans les enfers, on n'appelait Salmonée que : la bûche économique.



Sisyphe, frère du précédent, n'était pas moins bien partagé.

Il roulait sans relâche un rocher vers le sommet d'une montagne, et au moment où il allait toucher le but, le bloc retombait au fond de l'abîme.

Sisyphe redescendait, courait après son caillou, le remontait pour le laisser retomber encore.

Ses camarades, en le regardant faire, disaient en riant :

— Tiens ! voilà encore Rouher qui laisse dégringoler son projet de plébiscite !...

⁂

Tantale, roi de Phrygie, était torturé bien cruellement.

Précipité dans le Tartare, il voyait sans cesse autour de lui, à portée de sa main, les mets les plus succulents, les breuvages les plus séduisants.

Et aussitôt qu'il avançait la main ou les lèvres,

Truffes et vin blanc, pâtés de foie gras et cliquot s'éloignaient de lui.



Il mourait de faim et de soif.

Il croyait à chaque instant être sur le point de boire et de manger.

Et toujours ce qui l'avait tenté lui échappait au moment où il croyait le saisir.

Aux enfers, ce supplice était connu sous la rubrique de :

« Supplice du dividende des galions du Vigo. »

Le supplice qu'endurait Tantale était un des plus affreux qui aient été imaginés, parce qu'il variait à l'infini.

Non-seulement l'infortuné roi était sans cesse entouré des charcuteries les plus appétissantes et des vins les plus vermeils sans pouvoir jamais manger ni boire;

Mais il était condamné aux mêmes angoisses dans toutes les circonstances de la vie.



Revenait-il de faire une longue course à pied, par une grande chaleur, et voulait-il prendre un omnibus pour rentrer chez lui, tous étaient complets.

Il guettait alors une voiture de place.

Des milliers de fiacres passaient devant lui et aucun cocher ne voulait le prendre.



Exténué, il entrait dans un café pour se reposer un instant, toutes les chaises étaient prises.

Il avisait une borne libre sur le boulevard.

Au moment où il y arrivait, une famille anglaise venait de s'y installer avec ses douze enfants.

S'il se dirigeait d'un pas fiévreux vers une des colonnes creuses qui bordaient les grandes voies de l'Olympe, il arrivait toujours bon troisième.

Voyant qu'il y avait déjà un surnuméraire à la droite de l'occupant, il se mettait à la gauche et attendait patiemment son tour.



Quand l'occupant partait, le postulant de droite prenait la place, et Tantale se disait avec satisfaction :

— Maintenant!... j'ai le numéro deux.

⁂

Mais pas du tout!...

Un autre aspirant traversait le boulevard et venait se mettre à la droite du nouvel occupant.

Et quand celui-ci s'en allait, Tantale avait toujours

la chance qu'il partît de son côté et lui barrât pendant une seconde le passage en rajustant sa toilette.

⁂

Cette seconde suffisait au surnuméraire de droite pour prendre possession de la place.

Un quatrième arrivait.

L'occupant sortait encore du côté où Tantale attendait.

Nouveau retard, qui facilitait une nouvelle usurpation.

Et cela durait ainsi toute l'après-midi.

⁂

Alors Tantale, désespéré, s'engageait dans les rues transversales moins fréquentées et fouillait d'un œil inquiet toutes les encoignures pour tâcher d'en découvrir une que la municipalité eût affectée à l'usage qu'il voulait en faire.

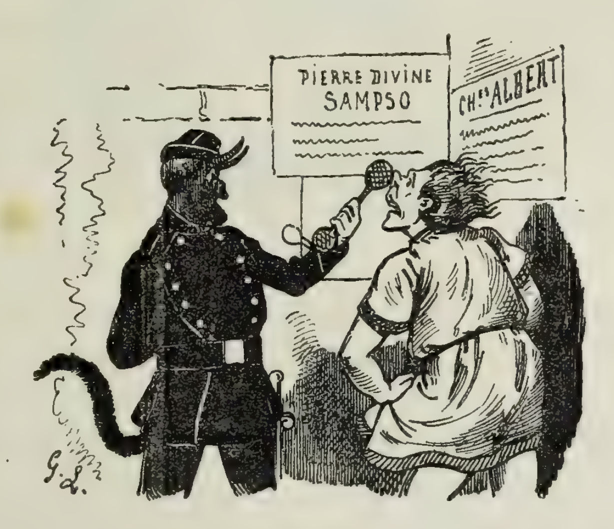
Il n'en trouvait pas.

⁂

Poussé à bout, il se décidait à se contenter d'une embrasure quelconque n'ayant pas l'estampille; mais chaque fois qu'il croyait avoir trouvé son affaire, il se sentait, par derrière, toucher à l'épaule par un gar-

dien de la paix de Pluton, qui lui disait assez rudement :

— Hé!... dites donc... Eh bien, pourquoi ne vous mettez-vous pas dans les portes des boutiquiers pendant que y êtes!...



Pour ce malheureux, la vie était devenue intolérable.

Quand il demandait le *Tintamarre*, dans un cabinet de lecture, toujours il était en mains.

A la chasse, il mettait en joue une superbe compagnie de perdreaux, son fusil ratait honteusement.

Et les femmes, naturellement, ne pouvaient le regarder sans rire.

⁂

Un jour, Pluton eut une idée féroce et inventa une nouvelle variante au supplice de Tantale.

Il le fit accepter comme préposé au bureau de location du Vaudeville.

Tantale fut installé dans son nouveau poste. On le mit au courant des prix de toutes les places et on lui recommanda bien de répondre invariablement à toutes les personnes qui se présenteraient pour louer quelque chose :

— Je crois qu'il ne me reste plus rien de disponible avant trois semaines... Ah!... si... j'ai deux fauteuils pour ce soir... les derniers!...

⁂

Tantale apprit consciencieusement par cœur cette phrase fabuleuse et attendit.

Pendant six mois qu'il occupa cet important emploi, il vit arriver à son guichet plus de soixante personnes par jour.

⁂

Chaque fois que l'on ouvrait la porte, il se disait en se frottant les mains :

— Ah!... je vais étrenner!...

Et avant qu'on ne lui ait rien demandé, il disait d'un air important, en feuilletant ses registres :

— Désolé, monsieur!... je crois qu'il ne me reste plus

rien de disponible avant trois semaines... Ah! si... j'ai encore deux fauteuils pour ce soir... les derniers!



Mais... ô destinée amère!...

Le monsieur qui avait ouvert la porte se retirait aussitôt en disant à Tantale, d'un air confus :

— Mille pardons de vous avoir dérangé, monsieur!... je croyais que c'était ici l'entrée du café du théâtre.

On voit d'ici les angoisses de ce pauvre Tantale.

Il en était arrivé à envier le sort des gens à qui l'on donne la mission de composer un ministère.



Aussi cruel que puisse paraître le supplice de l'ex-roi de Phrygie, on ne saurait refuser quelque marque d'intérêt à celui d'Ixion, fils de Phlégyas.

Cet Ixion avait commis sur terre quelques actions indélicates, il est vrai, mais le châtiment fut terrible, comme on va le voir.

Quand Ixion eut commis son forfait, il alla trouver Jupiter et implora sa clémence.

— As-tu au moins, lui dit celui-ci, quelque chose à alléguer pour atténuer ton crime?

— Oui, sire, répondit Ixion.

— Parle, alors... Pourquoi as-tu tué ton beau-père?

— Sire!... parce que ma belle-mère n'était pas là.

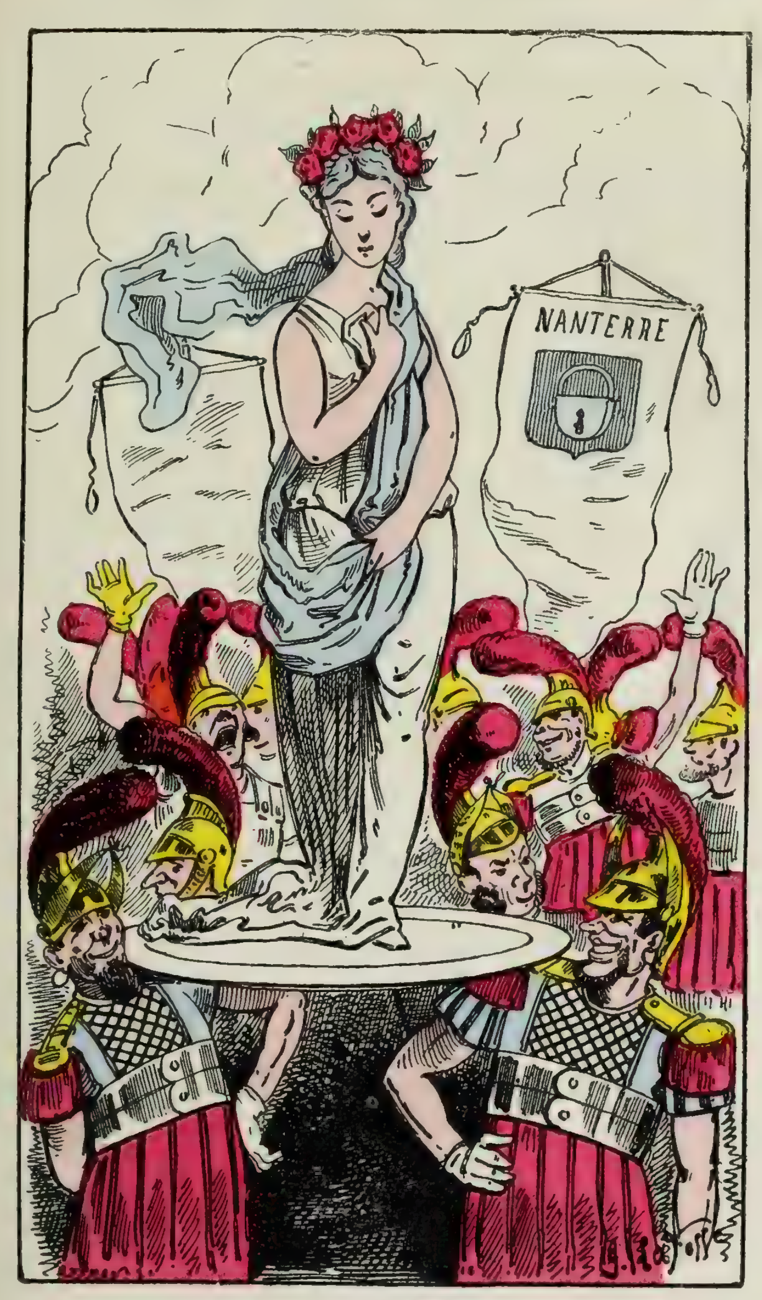
Jupiter connaissait la vie. Il fit grâce.

⁂

Mais Ixion ayant manqué — ou manqué de manquer — de respect à Junon, on n'a jamais pu savoir le fin mot, celle-ci se plaignit à Jupiter, qui foudroya l'insolent et l'envoya tomber dans le Tartare.



Mercure ramassa Ixion et l'attacha à une roue qui tourne sans relâche depuis ce temps-là et rend son supplice éternel.



VESTA

Il est presque impossible de se rendre compte des souffrances qu'endure ce malheureux.

Le seul adoucissement qu'il obtienne, c'est que quelquefois, le 15 août, on fasse tourner la roue dans le sens inverse pendant une demi-heure.

Mais, tout le reste de l'année, il a le cœur bien barbouillé.



Le palais de Pluton passe pour une véritable merveille.

On y donne des fêtes splendides auxquelles prennent part un grand nombre de jolies personnes qui, de leur vivant, ont peut-être été blackboulées au hanterréat, mais n'en sont pas plus tristes pour cela.



La société s'y trouve naturellement un peu mêlée.

On est même très étonné de rencontrer dans les salons des enfers des gens qui, sur terre, passaient pour de véritables saints, tant ils cachaient bien leur jeu.

Mais enfin, tout ce monde prend son mal du bon côté.

On chante des chansons lestes.

On s'égare dans les couloirs obscurs.

On boit des flammes de Bengale.

Et on exécute des pas de caractère auprès desquels les grands écarts de la Reine-Blanche et de Mabille pourraient passer pour de chastes menuets de famille.



Bref, les jeudis de Pluton sont très courus, et le *Figaro* les raconte avec emphase à sa clientèle qui compte, comme on le sait, beaucoup d'ecclésiastiques.

Pluton est très fier de la réputation honorable que ces soirées lui ont faite.

Il disait même un jour :

— Je ne crains rien de Markowski ni du Vaux-Hall... Il n'y a que les soirées d'Arsène Houssaye qui pourraient peut-être m'enlever un peu de monde.

VESTA

Les registres de l'Hôtel de Ville de l'Olympe ayant

probablement été pétrolés par les Titans, l'état civil de Vesta paraît assez douteux.

Les uns la considéraient comme la Terre et l'appelaient la mère de Rhéa et de Saturne.

D'autres — les Romains, par exemple — la regardaient comme la déesse du Feu, et la reconnaissaient, au contraire, comme fille de ces mêmes Saturne et Rhéa.

⁂

Jamais — il faut bien en convenir — origine ne fut plus trouble.

Avoir quelqu'un dans sa famille dont on ne sait pas au juste si on est la mère ou la fille doit être un supplice mortel.

Et à part quelques-uns, et même pas mal, des princes du sang qui ont tour à tour régné sur la France pendant quatorze siècles, Vesta est certainement la créature dont l'état civil fut le plus ténébreux.



Cette cruelle incertitude dans laquelle la déesse était plongée apportait dans ses relations avec ses parents, qui étaient peut-être ses enfants, beaucoup de gêne et de contrainte.

Quand elle se trouvait seule avec Saturne, ignorant tout à fait lequel des deux devait le jour et le respect à l'autre, elle avait de ces phrases indécises et tourmentées qui peignaient l'état de son âme.

* * *

Ainsi, par exemple, elle lui disait :

— Mon cher papa, si tu te mouches encore sur ta manche, je te calotte.

Se trouvait-elle avec Rhéa, qui passait à la fois pour sa fille et pour sa mère, elle lui disait :

— Ma bonne petite mère, tu sais que je ne veux pas que tu causes avec les jeunes gens.

* * *

Quoi qu'il en soit, Vesta, malgré l'irrégularité de sa naissance, était une déesse fort bien vue.

On consacrait des jeunes filles à son culte.

Ces jeunes filles, on les prenait à l'âge de huit à dix ans, dans leur famille.

Et, sans leur demander si par hasard elles ne préfé-

reraient pas être modistes, on décidait que leur vocation absolue était d'entretenir sans cesse le feu sacré d'un petit brasier qui se trouvait dans le temple, et de rester filles pendant trente années consécutives.

*
* *

Comme compensation aux sacrifices terribles qui leur étaient imposés, on donna à ces intéressantes victimes du nanterréat forcé le nom de Vestales.

Plusieurs trouvèrent que c'était maigre.

On en cite même quelques-unes qui n'eurent pas la patience de faire leurs trente ans sans protester contre ces règles barbares et les enfreindre.

*
* *

Quand ces choses-là arrivaient, cela faisait un bruit épouvantable dans les journaux.

On publiait le procès de ces malheureuses jeunes filles avec le plus de détails possible.

Et c'est grâce à cette publicité que nous avons pu — après de pénibles recherches à la Bibliothèque nationale — nous procurer le compte rendu d'un de ces procès émouvants dans l'ancienne *Gazette des Tribunaux* grecque.

Il s'agissait d'une très jeune et très jolie personne nommée Lutinestra.

Elle était vestale depuis près de deux ans.

Déjà elle n'avait plus que vingt-huit ans et cinq mois à faire pour avoir sa retraite lorsqu'elle succomba.



Voici comment la ravissante enfant se défendit devant la cour d'assises :

LE PRÉSIDENT. — Lutinestra... vous reconnaissez avoir laissé s'éteindre l'allume-pipe du temple sacré ?

LUTINESTRA, *baissant les yeux.* — Oui, monsieur le président.

LE PRÉSIDENT. — Vous reconnaissez également avoir couronné la flamme de votre cousin Ernestocle ?

LUTINESTRA, *rougissant.* — Pas tout à fait, monsieur le président, mais...

LE PRÉSIDENT, *sévèrement.* — Assez... c'est trop !...



UNE VESTALE



vous n'ignoriez pas les devoirs que vous imposait votre condition.

LUTINESTRA, *naïvement.* — Oui... monsieur le président... je les connaissais ; mais ça ne me les rendait pas plus légers.

LE PRÉSIDENT, *regardant l'accusée en dessous d'un air peu magistral.* — Silence !... vous n'avez pas à faire ici la critique des lois constitutionnelles... Le crime existe ; vous l'avez avoué... qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

LUTINESTRA, *résolument.* — J'ai à dire, monsieur le président, que je ne suis coupable en somme que d'une simple distraction.

LE PRÉSIDENT, *scandalisé pour la forme ; mais l'œil brillant.* — Une simple distraction ! petite effrontée !...

LUTINESTRA. — Oui, M. le président, une simple distraction comme peuvent en avoir toutes mes compagnes.

LE PRÉSIDENT, *rougissant de plus en plus et se tournant vers le sténographe pour lui recommander de constater que c'est d'indignation.* — Voulez-vous bien vous taire, petite malheureuse !... Ou plutôt non... ne vous taisez pas. Expliquez à la Cour comment le double crime odieux que vous avez commis n'est à vos yeux qu'une simple distraction.

LUTINESTRA. — Volontiers, monsieur le président. Voici exactement comment ça s'est passé : Vous savez

que la loi nous impose, à nous autres vestales, deux obligations simultanées : celle d'entretenir le feu sacré et celle d'éteindre nos feux profanes. Mon cousin Ernestocle est venu me voir au moment où j'allais remettre de la braise dans le fourneau divin, il m'a récité des vers où il était question de sa flamme : ça m'a distraite, si bien que j'ai confondu les deux feux et qu'au lieu de souffler l'un et de laisser éteindre l'autre, j'ai fait tout le contraire... Vous voyez, monsieur le président, que ce n'est là qu'une simple absence, comme j'avais l'honneur de vous le dire tout à l'heure. Cela peut arriver à tout le monde. Que celui d'entre mes juges qui n'a jamais dit : *Dieu vous bénisse!* à sa belle-mère, croyant parler à une femme ordinaire, me condamne, s'il l'ose!



Nous avons eu la douleur de constater dans la *Gazette des Tribunaux* grecque en question que, malgré cette défense intelligente, la jeune et intéressante Lutinestra avait été condamnée à mort.

La loi était formelle.



Toute vestale laissant éteindre le feu sacré ou en allumant un autre, devait être ensevelie vivante dans

un étroit cachot que l'on scellait sur sa tête après y avoir déposé une cruche d'eau et un pain.

Lutinestra dut subir ce supplice.



On ne saurait trop déplorer les cruelles exigences des prêtres antiques, qui obligeaient, sous peine de mort, de pauvres femmes à alimenter sans cesse une veilleuse et les exposaient à payer de leur vie la mauvaise qualité des allumettes, quelquefois incombustibles, de la Régie, quand il leur eût été si facile d'avoir un petit bec de gaz qui ne s'éteignît jamais, comme chez les débitants de tabac.

⁂

Mais ce qui nous semble pour le moins aussi barbare, c'est cette règle inflexible qui condamnait ces malheureuses créatures à un célibat de trente années.

Et nous avouons ne pas nous rendre un compte bien exact de la moralité de cette mesure en vertu de laquelle

les anciens traitaient les femmes comme les lentilles : en les cueillant vertes et en ne les mangeant que sèches.

⁂

En comparaison des sacrifices assez lourds que les lois imposent aux vestales, et pour les aider à porter pendant trente années leur vertu à bras tendu, on leur avait réservé des honneurs infinis.

⁂

Elles ne marchaient dans les rues que précédées de licteurs portant des faisceaux.

Quand le cortège passait devant un chalet de nécessité, les licteurs se retournaient pour voir s'ils devaient continuer leur chemin ou attendre un peu.



Si une vestale rencontrait sur son passage un criminel, elle avait le droit de lui faire grâce.

On cite une de ces jeunes filles qui, dans l'espace d'une semaine, commua plus de peines capitales à elle toute seule que la fameuse commission des grâces de 1871 en quinze mois.



Une chose qu'on ignore assez généralement, c'est que la dignité de vestale faillit être rétablie par Napoléon III, après le coup d'Etat de 1851, en faveur de généraux qui lui avaient prêté leur concours.



Un décret fut sur le point de paraître qui nommait Canrobert, Saint-Arnaud et plusieurs autres, vestales de première classe de l'Empire. Ce décret était ainsi motivé :

« Louis-Napoléon, par la grâce de Dieu, etc., etc...

« Attendu qu'à l'instar des vestales de l'antiquité, « les généraux dont les noms suivent ont, le 2 décembre « 1851, entretenu le feu sacré... de notre artillerie sur « tous les points de la capitale,

« Décrétons, etc., etc... »

Le décret ne parut pas, de Morny ayant fait comprendre à Louis-Napoléon que cette mesure prêterait peut-être à quelques plaisanteries du *Tintamarre.*

On renonça à vestaliser les généraux en question et on leur donna leur part en argent.

Ils aimaient, du reste, mieux ça.

⁂

Pour donner une idée du prestige que les anciens accordaient aux vestales, dans des fêtes publiques et dans les cortèges officiels, les magistrats cédaient le pas à ces jeunes filles et les laissaient passer devant.

Lycurgue a insinué que c'était pour mieux voir leurs mollets quand elles montaient les escaliers d'honneur.

⁂

Il n'était pas de prévenances dont les vestales ne fussent l'objet de la part des ministères et des préfectures.

D'abord, elles étaient richement entretenues aux frais des contribuables.

C'est la seule occasion que nous trouverons de les comparer à Marguerite Bellanger. Profitons-en.

⁂



PAN

Ensuite, on dit que, au théâtre, aux courses et dans tous les endroits publics, les meilleures places leur étaient réservées.

Les reporters des journaux mondains ne venaient qu'après.

Enfin, avaient-elles à comparaître devant un tribunal en qualité de témoin, leur simple parole faisait foi, comme celle d'un garde champêtre.

⁂

Aucune allégation opposée ne pouvait prévaloir sur la leur, ni même la contre-balancer.

Elles pouvaient impunément se permettre les dépositions les plus insensées, les plus invraisemblables.



Heureusement c'étaient d'honnêtes filles et elles n'abusaient pas de la situation. Sans quoi elles eussent pu être très dangereuses.

Une vestale fût venue devant les juges affirmer qu'elle avait vu un monsieur entrer au bureau de location du Vaudeville et y prendre un fauteuil pour le soir, les juges l'eussent cru.

⁂

Comme beaucoup de journalistes bonapartistes, Vesta avait plusieurs noms.

Mais, où cesse le rapprochement, c'est qu'elle les portait tous à la fois, tandis que les appointés de Chislehurst n'en prennent un nouveau que lorsqu'ils ont sali le précédent en le frottant sur les bancs de la police correctionnelle.

⁂

Vesta s'appelait donc au choix : Tellus Ops, Cybèle ou Rhéa.

Les étymologistes prétendent que le nom de vestibule, donné encore aujourd'hui à l'entrée de nos maisons, vient de *Vesta*.

Nous ne nous y opposons pas et sommes même tout disposé à croire que veston, vestige et vestiaire dérivent aussi du nom de cette déesse.

⁂

Quant au mot *veste,* nous avons le regret de ne pouvoir nous montrer aussi conciliant.

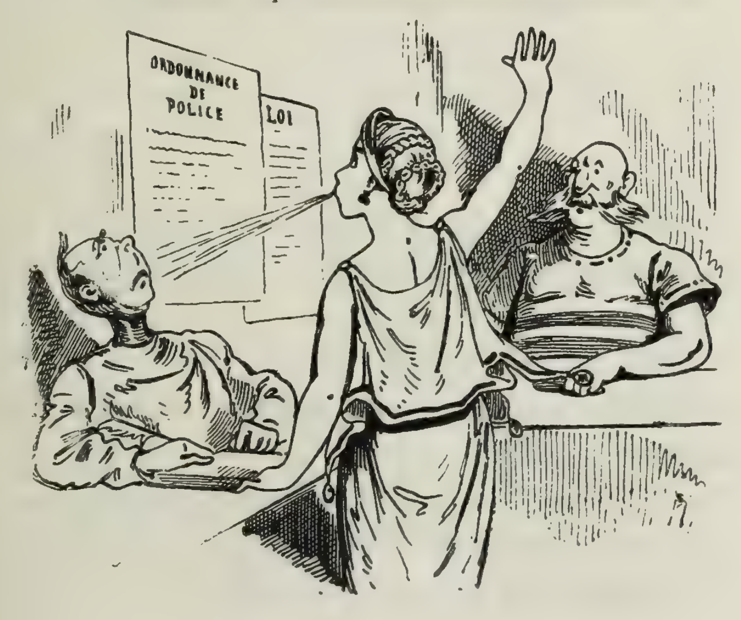
L'origine de *veste* remonte peut-être à Vesta; mais l'usage a fortement consacré que ce mot a été créé pour remplacer ceux de : *drame de Xavier de Montépin,* qui étaient trop longs à prononcer.

⁂

Vesta est représentée dans un char traîné par des lions qu'elle a domptés en les menaçant de les atteler avec leurs belles-mères.

Elle tient dans ses mains la clef de la terre.

Cette clef fut cause un jour d'une violente discussion entre Vesta et Euterpe.



Euterpe, la Muse de la musique, prétendit que cette clef lui appartenait et porta sa réclamation devant Jupiter, s'appuyant sur cet argument que la clef de la terre était naturellement une clef de sol.

Jupiter daigna sourire du mot, et pour récompenser la jolie plaideuse, lui promit de la fiancer à un jeune calembouriste grec, qui jouissait alors d'une très grande vogue, sous le nom de Briollétas, l'ancêtre direct du célèbre et regretté *Paveur en chambre* du TINTAMARRE.

PAN

Pan était un dieu rural par excellence. Il était considéré comme le dieu des troupeaux et des campagnes.

De là son influence énorme sur les plébiscites.



Il n'avait qu'un mot à dire pour faire attribuer au gouvernement qui lui plaisait l'abondance des récoltes, la qualité du vin et la grosseur de la pomme de terre.

Il était naturellement fort bien vu des ministres et du gouvernement, car on savait qu'il faisait ce qu'il voulait des élections.

Par exemple, il méprisait profondément les agglomérations de plus de 255 habitants.

Et il n'était rien qu'il ne fît pour détourner les jeunes

gens des campagnes de la tentation de venir dans les grandes villes.

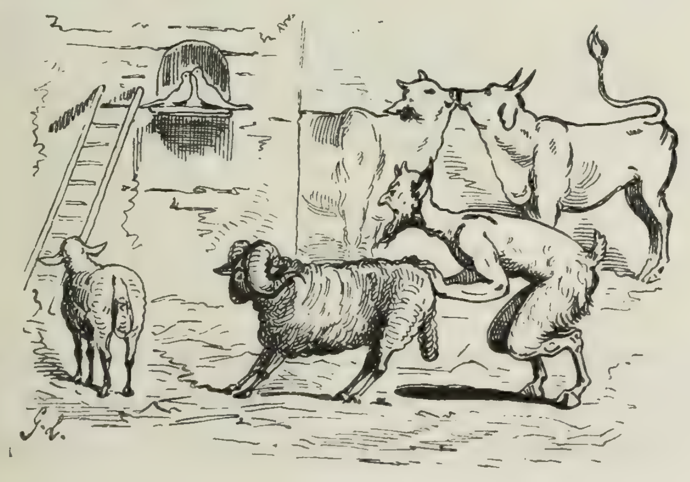
⁂

Convaincu que la prospérité d'un pays est dans son agriculture, il disait sans cesse aux cultivateurs :

— Ensemencez vos champs, taillez vos vignes, rentrez vos foins, emmagasinez vos grains, etc., etc. Un jour on inventera peut-être les chemins de fer, et alors vous vendrez tout cela le prix que vous voudrez.

⁂

Du reste, très zélé, le dieu Pan parcourait lui-même les campagnes, encourageant les travailleurs, morigénant les poules qui pondaient avec froideur, tançant les taureaux ramollis, remontant le moral des coqs défaillants.



Enfin, poussant de toutes ses forces et stimulant la production et la reproduction, source de tant de richesses.



Comme on le voit, la conduite et les principes du dieu Pan n'avaient rien de déshonnête.

Cependant ses attaches *terrières* le rendaient un peu exclusif en politique.

Ainsi, par exemple, il ne fallait pas lui parler du scrutin de liste.

Son idéal, au contraire, était de noyer le vote des villes dans celui des campagnes, en faisant électeurs d'office les têtes de choux-fleurs et les pieds de céleri.



A part cela, fort bon garçon ; et pas ennemi du tout du rire et de la fillette, comme nos lecteurs vont le voir par le récit d'une aventure qui lui arriva en Arcadie.



Pan était un beau jour en train de garder des troupeaux en Arcadie, regardant danser devant lui les nymphes des bois, quand tout à coup il se sentit épris

d'une d'entre elles à la suite d'un cavalier seul mabilléen qu'elle venait d'exécuter de pied de maître.

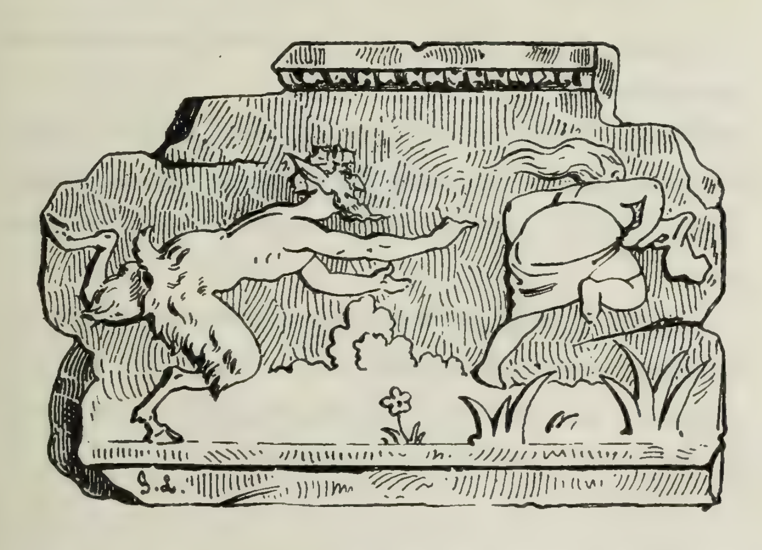
C'était la nymphe Syrinx.

⁂

Après le quadrille, Pan, tout émoustillé, s'approcha de la jeune personne et lui demanda un rendez-vous pour tout de suite...

Et sur le refus que lui fit la nymphe, il se mit tout simplement en devoir de l'enlever.

Syrinx s'enfuit, poursuivie de très près par son pressant adorateur.



La nymphe courait très bien, et bientôt elle fut hors de portée du dieu Pan, quand tout à coup elle rencontra sur sa route le fleuve Ladon qui lui barra le

passage, pendant que Pan, qui accourait tout essoufflé à cinq cents pas derrière, criait de toutes ses forces :

— Arrête-la donc!... arrête-la donc!...

⁂

Syrinx se sent perdue!... Pan va la rejoindre!... et ses yeux brillants ne lui permettent pas d'espérer qu'il est dans l'intention de lui parler du tunnel sous-marin anglo-français.

Que faire?...

⁂

Désespérée, elle se tourne vers Ladon et implore sa protection.

Le fleuve, à la vue d'une aussi jolie personne qui ne lui paraît pas devoir être d'un grand entretien comme toilette, se met à bouillonner avec des petits airs polissons.

Ses plis s'ondulent avec une sorte de volupté et viennent chatouiller de leurs caresses humides et astucieuses les adorables petits pieds de la belle solliciteuse, qui piétine d'impatience sur ses bords.

⁂

Une idée canaille a traversé l'esprit de Ladon, et de

son sein soulevé, gonflé par le désir, s'échappent ces mots fiévreux :

— Si tu veux... je te sauve !...

— Comment ?... demande la nymphe haletante.

— Je puis te cacher dans mon lit, reprend le fleuve dans un mugissement profond qui lui amène l'écume aux lèvres.



Syrinx n'avait certainement pas le cœur à rire en ce moment ; mais cette proposition malhonnête de la part de Ladon, qui avait déjà fait parler de ses débordements, excita presque sa gaieté.

— Y penses-tu, Ladon, lui dit-elle, me cacher dans ton lit en plein jour !... Eh bien ! et ta femme ?

— Ne crains rien, reprit le fleuve libertin dont les ondes commençaient à se colorer des teintes ardentes de la convoitise... Ne crains rien, nous lui dirons que tu es Paschal Grousset déguisé en femme et poursuivi par les troupes versaillaises... Viens !... viens !...

La nymphe restait stupéfaite de tant de perfidie.



Ladon, lui, résolut de profiter de ce moment de surprise.

Il s'enfla... s'enfla vivement, et, produisant une crue rapide qui entoura d'eau le petit monticule sur lequel

Syrinx avait posé les pieds, le fleuve égrillard passa bientôt très facilement un bras autour de la taille de la jolie nymphe.



Revenue à elle par suite de cet attouchement audacieux, Syrinx allongea à Ladon un vigoureux soufflet qui le fit rentrer en lui-même.

⁂

Mais la crue à laquelle il s'était livré pour exécuter son geste... entreprenant n'en avait pas moins produit un débordement dont furent victimes beaucoup de propriétaires riverains.

⁂

Ainsi, les plus simples caprices des puissants de la terre se traduisent souvent par d'immenses fléaux qui accablent les petits.

Cependant le dieu Pan avançait toujours en s'épongeant le front.

L'immobilité forcée de la charmante Syrinx lui avait permis de gagner du terrain.

Encore quelques instants et il allait enlacer la nymphe éperdue.



Ladon se montra beau joueur et agit en fleuve bien élevé.

Oubliant ou feignant d'oublier la cruauté de Syrinx, il lui donna la facilité d'échapper à la poursuite de son ravisseur en la métamorphosant en une touffe de roseaux.



On se rend aisément compte du nez que fit le dieu Pan en se coupant les mains dans les herbes au moment où il croyait saisir sa proie.

Quand il s'aperçut de sa méprise, il salua respectueusement et balbutia quelques excuses au plus long roseau de la touffe, qu'il prit pour Sarah Bernhardt, et se mit à errer sur les bords du fleuve Ladon, à la recherche de Syrinx, qui avait disparu.



Pendant qu'il cherchait avec impatience, fouillant toutes les cavités, explorant tous les environs, il remarqua que les contours de Ladon s'agitaient dans des convulsions saccadées, avançant tantôt de dix à douze mètres sur la berge, puis rentrant tout à coup d'autant dans son lit, revenant submerger la plaine, se retirant brusquement, etc., etc.

Le dieu Pan ne comprenait rien à cette attitude d'un cours d'eau ordinairement très calme et très régulier.

Tirons-le d'embarras.

C'était tout simplement le fleuve caustique et gouailleur qui se tordait les côtes de rire en voyant Pan chercher partout la nymphe autour de laquelle il tournait sans le savoir.



Tout à coup le dieu Pan dressa l'oreille.

Il venait d'entendre, partant de la fameuse touffe de roseaux, une plainte douce et triste.

Il écouta plus attentivement.

Le même gémissement caressa son oreille.

D'un bond il s'élança vers le roseau.

Il avait reconnu la voix mélodieuse de Syrinx.

C'était elle, en effet.

⁂

Les poëtes ont prétendu que ces cris plaintifs étaient

produits par le bruissement des tiges de roseaux balancés par le vent.

Les poëtes sont dans leur droit; cette version était plus amusante à mettre en vers.

Nous, nous avons fait des recherches, et nous savons, à n'en pas douter, que le bruit entendu par le dieu Pan n'était, en réalité, que celui des premiers éternuments de Syrinx, qui commençait à s'enrhumer du cerveau, n'ayant pas l'habitude d'avoir les pieds dans l'eau.



Entre ces deux narrations, que les gens de bonne foi et sans passion choisissent celle qui leur paraîtra la plus vraisemblable.



Ravi d'avoir retrouvé l'objet de ses vœux ardents, mais assez déconfit pourtant que la nymphe eût revêtu une forme si peu favorable à la satisfaction de ses désirs, le dieu Pan la supplia de reprendre ses véritables traits.

Syrinx, qui était une nymphe honnête, s'y refusa obstinément.

Elle pensait, avec beaucoup de bon sens :

— Tant que je resterai roseau, ce serait bien le diable s'il essayait de me manquer de respect.



PALES

Désespéré de cette rigueur, qu'il n'espérait plus vaincre, le dieu Pan résolut de tirer le moins mauvais parti possible de sa défaite.

Il saisit son couteau et s'avança vers la touffe de roseaux en lui disant avec résolution :

— Pour la dernière fois, nymphe, veux-tu être à moi ?...

— Flûte!... répondit Syrinx d'une voix moqueuse.



Ce mot, plein de candeur, fut un trait de lumière pour l'infortuné Pan.



— Flûte, soit!... dit-il, et d'un mouvement brusque il trancha les roseaux, qu'il unit l'un à l'autre en tuyaux inégaux, et dont il composa cet instrument connu sous le nom de flûte de Pan.



De cet instrument il tira, en soufflant dedans, des sons harmonieux et tendres qui le consolaient, autant que cela était possible, de son amour malheureux.

⁂

Ce fut à ce prix que la pauvre Syrinx sauva son honneur.

Mais elle trouva souvent depuis que c'était bien cher.

Quand le dieu Pan avait mangé de l'ail, par exemple.

⁂

Le dieu Pan n'eut jamais beaucoup de chance dans ses amours.

Nous avons vu comment la nymphe Syrinx fut métamorphosée entre ses bras en touffe de roseaux.

⁂

Une nouvelle déception à peu près analogue attendait l'infortuné libertin avec la nymphe Pythia.

Il avait presque réussi à décider cette charmante créature à devenir sa compagne; mais il avait compté sans Borée qui, de son côté, était follement épris de Pythia.

⁂

Borée était un mauvais bougre de vent du nord âpre et violent en diable.



Dans un mouvement de jalousie, il souffla brutalement sur la pauvre fille, qui était montée en haut d'un grand rocher pour regarder si elle voyait venir le facteur lui apportant une lettre de son prétendu.

⁂

Pythia, saisie par ce vent aride et glacial, fut précipitée en bas du rocher et se tua net.

Cependant, elle obtint la faveur de reprendre une seconde vie, mais sous la forme d'un pin.

Et quand l'enguignonné Pan vint la chercher pour la conduire à l'autel, il fut de nouveau très ennuyé en voyant que les dieux semblaient prendre à tâche d'attendre qu'il aimât une nymphe pour la changer en jonc ou en bois.

⁂

Borée, lui, caché derrière un gros nuage de grêle, riait comme un sans-cœur de la piteuse mine des deux amants, qui restèrent pendant plus de trois quarts d'heure à se regarder en se demandant ce qu'ils feraient l'un de l'autre, ainsi dépareillés.

⁂

Pan, qui s'était fait une flûte avec Syrinx, changée en roseau, afin de ne pas tout perdre, cherchait quel

parti il pourrait bien tirer de sa nouvelle amante métamorphosée en arbre.

⁂

Enfin il se décida, scia le tronc du pin, le transforma en un mât de cocagne et l'emporta dans sa propriété de Bougival, en murmurant d'un ton triste, mêlé d'une pointe de douce consolation :

— Cher ange!... Enfin!... j'y monterai de temps en temps pour me distraire.



PALÈS ET LES DIVINITÉS RURALES

Indépendamment du dieu Pan, qui, nous l'avons vu, s'occupait de l'agriculture en général, il y avait d'autres divinités potagères d'un ordre inférieur.

Chacune de celles-ci s'était fait une spécialité et pro-

tégeait exclusivement un des nombreux détails de la culture.

Palès, par exemple, avait pris en affection les pâturages et les bergeries.

Elle soignait la pousse des herbes que mangeaient les bestiaux, guidait leur instinct vers celles qui leur étaient salutaires et les éloignait de celles qui auraient pu leur donner des coliques.

⁂

La nuit, quand elle rencontrait un loup affamé se dirigeant vers une bergerie dans l'intention d'y dévorer quelque mouton, elle usait de mille ruses pour égarer les pas du carnassier.

Elle courait devant lui en imitant le bêlement des brebis, se faisait suivre par le loup, qui se léchait voluptueusement les lèvres, croyant déjà savourer sa proie, et finissait par l'amener vers quelque piège où il se faisait prendre par le cou.

⁂

Anna, l'éternelle, était la protectrice des bouviers.

C'était elle, lorsque par hasard ceux-ci laissaient tomber leur pain par terre dans les champs, qui veillait à ce que la tartine tombât toujours à plat — et du côté



VERTUMNE

du fromage — en plein dans le milieu d'une bouse fraîche.

⁂

Mellona, que son nom, à un L près, semblait pourtant destiner à s'occuper exclusivement du sort des abonnés de la *Patrie,* veillait tout simplement sur les abeilles.

De temps en temps elle prenait les traits d'un gendre et amenait près de leurs ruches une belle-mère, sur le nez de laquelle elles pouvaient passer leur mauvaise humeur.



Saïa et Sagesta s'étaient chargées de veiller sur les semences, de les faire germer et mûrir.

Armées d'une petite fourche en vermeil à trois dents, elles détruisaient les vers blancs et les revendaient aux restaurants à trente-deux sous, qui les faisaient sécher au four, les broyaient et les utilisaient dans leur sucre en poudre.

Volutina enveloppait l'épi pour le préserver de la gelée, pendant que Populonia le protégeait contre la grêle, qu'elle dirigeait autant que possible sur la figure de Louis Veuillot.



Spineux arrachait les ronces et en rembourrait des oreillers qu'elle vendait aux grands négociants de literie. Etc., etc...

⁂

Enfin, une foule d'autres déesses subalternes veillaient sur le bonheur des agriculteurs.

Il y en avait une qui modelait les pointes d'asperges aussitôt qu'elles sortaient de terre et leur donnait cette teinte rouge appétissante qui fait s'écarquiller de plaisir le verre des lunettes de Charles Monselet.

Une autre capitonnait avec art les grosses pommes de terre et leur faisait ces fossettes si appétissantes.



Une troisième passait toutes ses nuits à s'asseoir sur les romaines pour les empêcher de monter.

⁂

Une quatrième, au moyen d'un fer chaud, frisait la petite chicorée destinée à être mangée en salade.

On en voyait qui, à l'aide d'un tube en caoutchouc, soufflaient dans les potirons pour les faire grossir et frottaient les aubergines sur le nez de M. de Lorgeril pour leur donner une belle teinte violette.

Pendant qu'une de leurs compagnes enlevait soigneusement les fils des haricots verts.

⁂

Toutes ces dames déployaient au profit de l'agriculture un zèle incessant.

C'était à qui se donnerait le plus de mal.

On en cite une qui allait dans toutes les maisons ramasser les plus grosses punaises et les introduisait dans les cosses de lentilles en train de sécher dans les greniers.

Mais la plus laborieuse de ces divinités rurales était sans contredit la déesse Merdina.

⁂



Elle était préposée aux engrais;

Et, par tous les moyens possibles, cherchait à doter les champs de tous les produits qui pouvaient activer la végétation.

Elle parcourait sans cesse les routes, une petite pelle à la main, ramassait le crottin des chevaux et les brins de paille qui avaient pu tomber des voitures de fumier, et jetait le tout à la volée dans les prairies avoisinantes.

⁂

Son procédé favori était de se promener le dimanche dans les environs des grandes villes, très fréquentés ce jour-là par les citadins en villégiature.

Aussitôt que ceux-ci étaient arrivés en plein champ et lui semblaient assez loin des maisons, elle leur envoyait, comme un coup de foudre, une colique épouvantable, qui les forçait à contribuer à la prospérité de tous les légumes d'alentour.



Cette déesse dévouée poussait l'amour de son mandat jusqu'à la rouerie la plus louable.

Le désir d'obtenir des primeurs lui inspirait des chefs-d'œuvre d'imagination.

Le trait suivant en est une preuve.

Un jour, c'était dans les plaines de la Crimée, elle aperçut au loin, au bord d'une route, un gros homme habillé en général qui se promenait tranquillement pendant un armistice.

Car il faut dire que cette infortunée contrée était en ce moment désolée par une guerre épouvantable.

⁂

La déesse Merdina, qui avait de très bons yeux, reconnut facilement ce promeneur, car elle s'écria en sautant de joie :

— Bonté divine!... c'est Dieu qui me l'envoie!... En voilà une bonne fortune pour mes asperges!...

Et immédiatement elle alluma une cigarette, se dissimula derrière un petit pli de terrain et lança une bouffée de tabac en l'air, en imitant avec sa bouche le bruit d'un coup de canon.

⁂

A ce bruit inattendu, le gros général tourna brusquement la tête dans la direction du monticule.

Il avait entendu la détonation, il vit la fumée.

Plus de doute pour lui, c'était l'armistice qui était rompu.

Tout tremblant d'avoir été ainsi surpris par l'heure, il commença à hâter le pas pour rentrer chez lui.

⁂

Mais la déesse Merdina ne perdit pas de temps.

Elle simula une nouvelle décharge d'artillerie, accompagnée d'un nouveau jet de fumée.

Le gros général fut cloué sur place par la frayeur.

Merdina, satisfaite de l'effet produit, précipita son simili-tir.

Au cinquième coup de canon, le gros général porta vivement les deux mains à la boucle de son ceinturon

et courut se blottir dans le sillon d'un champ d'asperges.

La déesse sourit et cessa le feu.



Trois minutes après, elle aperçut le plumet du chapeau du gros général qui se redressait.

Puis le général lui-même se releva et se mit à courir dans la direction du camp.

Au moment où il passait devant un champ de salsifis, la déesse lâcha deux nouveaux et effrayants coups de canon.

Le gros général s'arrêta net.

Et son plumet disparut une seconde fois dans les herbes.

⁂

Onze cent vingt-deux fois, le gros général se releva et essaya de fuir.

Onze cent vingt-deux fois, la déesse tonna et le ramena vers la terre.

Pas un arpent de cette vaste plaine ne fut exclu de cette bienfaisante distribution.

Champs de haricots, champs de blé, champs de luzerne, champs d'artichauts, champs de fèves, champs d'orge, champs de betteraves, champs de navets, champs de poireaux, champs de choux-fleurs, champs de maïs, champs d'avoine, champs de carottes.

Tous eurent leur part copieuse et abondante.

Cette année fut particulièrement fertile.



Le pain se vendait trois sous les quatre livres et les légumes se donnaient pour rien.

Aussi, dans cette contrée, la déesse de l'engrais est-elle profondément vénérée.

VERTUMNE ET POMONE

Pomone était la déesse des fruits et des vergers. C'était elle qui, chaque année, donnait aux citadins en villégiature dans les environs des grandes villes, ces superbes abricots qui leur revenaient à trente francs la pièce, juste au moment où ils se vendaient trois sous la livre dans les rues.

⁂

Pomone était une très vertueuse nymphe. Quoiqu'elle fût d'une grande beauté et naturellement courtisée par beaucoup de beaux jeunes gens, elle s'était vouée au travail et ne voulait entendre parler ni d'amourettes, ni même de mariage.



Elle cultivait seule, sur les bords du Tibre, d'énormes jardins dont l'approche était interdite à tous les mortels et même aux dieux.

Là, elle soignait avec un art inouï les arbres les plus rares qui produisaient les fruits les plus savoureux.

Elle arrosait, greffait, échenillait, taillait à journée entière ; améliorant les espèces, essayant des croisements qui presque toujours réussissaient à merveille, tant elle connaissait à fond la science du jardinage.

⁂

A huit cents lieues à la ronde, on ne parlait que des étonnants produits des jardins de Pomone.

Ses pêches, ses abricots, ses prunes, ses poires, ses pommes, ses nèfles, étaient d'une grosseur et d'une saveur exceptionnelles.

De plus, chaque année elle obtenait des fruits nouveaux, que l'on ne pouvait trouver nulle part.

⁂

C'est à elle que nous devons, entre autres merveilles, les noisettes à surprises dont Choumara a seul conservé le secret, et qui contiennent, en guise d'amandes, les objets les plus réjouissants.

⁂

Un jour, elle eut un succès énorme à une exposition interolympiale avec son célèbre saucissonnier à l'ail, dont la dernière bouture a été retrouvée il y a quelques années par un botaniste célèbre, qui écrivait dans le *Tintamarre* sous le nom de E. Simon.



Aussi isolée que vécût la belle Pomone, quelques jeunes gens avaient réussi à l'apercevoir en grimpant à cheval sur les murs de son verger.

Tous avaient été frappés de sa beauté et avaient essayé, mais en vain, de parvenir jusqu'à elle.



Le plus effréné de ses adorateurs était Vertumne, le dieu des saisons.

Il résolut de se faire agréer par la cruelle déesse, dût-il employer les moyens les plus canailles.

Il commença par se déguiser en faucheur et s'en alla sonner à la grille de Pomone.

— C'est-y pas vous, la bourgeoise, dit-il en empruntant le patois d'un paysan de la Brie, qu'avions demandé que j' venions vous faucher vot' luzarne?...

⁂

La vertu de Pomone ne l'empêchait pas d'avoir assez de vice pour la défendre.

D'un coup d'œil elle déshabilla le faux faucheur et le congédia poliment.

Vertumne ne se tint pas pour battu.

Il revint sous les traits d'un laboureur ; et, se disant mitoyen de Pomone, il demanda à faire le tour des jardins, prétendant qu'un de ses pigeons était venu se réfugier chez elle.



Pomone, qui avait flairé le subterfuge, sourit de nouveau et fit conduire son soi-disant voisin par sa bonne, avec tous les égards dus à un dieu de mauvaise foi.



Vertumne persista. Il se déguisa tour à tour en mendiant, en inspecteur de la voirie, en marchand de peaux de lapins, en facteur, en réfugié politique, en montreur de lanterne magique, en employé chargé du recensement de la population, etc., etc.



Pomone, qui éventait inexorablement toutes ses mèches, se montrait polie avec lui, mais l'éconduisait toujours.



Dépité, Vertumne essaya d'un stratagème qui, cette fois, lui semblait infaillible.

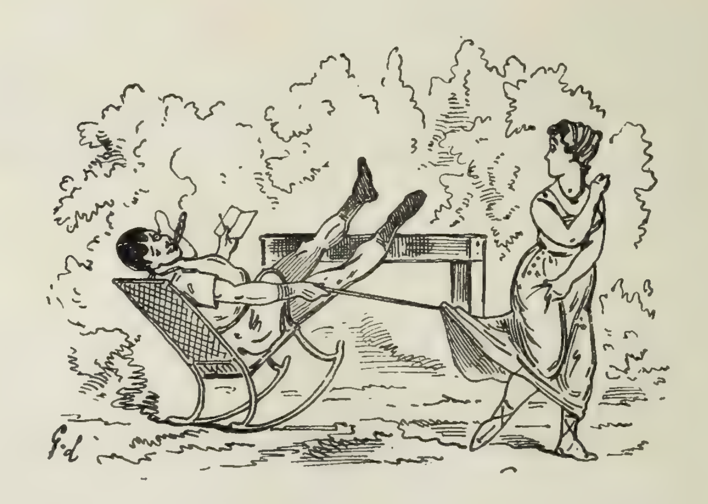
Il se métamorphosa en chef d'équipe de reporters du *Figaro*, et sonna insolemment à la porte de la déesse.

On l'introduisit dans un bosquet charmant où Pomone ne tarda pas à se rendre.

⁂

Alors, le cigare à la bouche, les jambes croisées, le chapeau sur la tête et l'air impertinent, Vertumne dit :

— Madame, je suis chargé, au *Figaro,* de l'article *Indiscrétions olympiennes.* Veuillez, je vous prie, me donner les renseignements les plus intimes sur votre manière de vivre... Quel âge avez-vous?... De quelle couleur sont vos jarretières ?... Quel vinaigre employez-vous pour votre toilette?... Y a-t-il longtemps que vous avez trouvé une puce dans votre chemise?... Nos lecteurs, appartenant en grande partie au clergé, comme vous le savez, sont très friands de ce genre de nouvelles...





POMONE



Et en disant cela, Vertumne, le carreau dans l'œil, tirait son calepin et se mettait en devoir de prendre des notes.



Pomone, nous l'avons dit, était une nymphe bien élevée. Tant que Vertumne avait emprunté, pour parvenir jusqu'à elle, les traits de quelqu'un d'à peu près propre, elle s'était contentée de le congédier sans rien lui dire de blessant.

Mais oser se présenter devant elle en *indiscrétionneur de cocot'life*!... cela lui sembla le comble de l'effronterie.



D'un geste dédaigneux, elle jeta à terre le chapeau que le reporter avait gardé sur sa tête, sonna et dit à sa femme de chambre :

— Reconduisez monsieur par l'escalier de service.

⁂

Vertumne pâlit de honte. C'était un garçon très honnête. Il n'avait pris ce déguisement abject que pour approcher de la femme qu'il adorait. Il payait bien cher cette escapade d'amoureux.

Mais comme il avait avant tout de l'esprit, il comprit qu'il devait soutenir jusqu'au bout le rôle qu'il avait choisi.

Et pour que Pomone n'eût pas un seul instant l'idée de douter qu'il fût bien le monsieur sous les traits duquel il s'était présenté, il jeta à la déesse, avant de partir, ces mots insolents :

— C'est bien, madame!... Vous verrez, dans mon prochain article, ce qu'il en coûte de recevoir ainsi « *l'Ambassadeur* » d'une feuille qui fait trembler les ministères!... « *Les déesses passent, Madame!... Mais le Figaro reste!...* »

Et il sortit.

⁂

Cependant Vertumne avait le cœur navré ; et son amour pour Pomone grandissait à vue d'œil.

Il avait cru jusque-là, — avec beaucoup de gens, du reste, — que le titre de reporter d'une feuille de joie puissante devait ouvrir d'emblée les portes les mieux verrouillées.

Et il apprenait à ses dépens qu'il y avait encore des honnêtes gens assez courageux pour braver les foudres d'un marchand de scandales, aussi influent qu'il pût être.

⁂

Vertumne résolut d'avoir recours à des travestissements plus humbles.

Et le lendemain, déguisé en vieille bonne femme, il sonnait doucement à la porte de Pomone.

⁂

Cette fois, la nymphe l'introduit sans défiance. Elle trouve à la vieille une bonne figure et l'emmène sous un de ses plus riants berceaux de verdure, où elle la fait asseoir et lui offre des fruits délicieux.

Vertumne branle le menton en conscience, se récrie sur le parfum et le velouté des pêches, le parfait entretien des corbeilles, le merveilleux palissage des espaliers...

Pomone, excessivement flattée, retient la bonne vieille à dîner.

Au dessert, on est les meilleures amies du monde. Vertumne, d'une petite voix cassée, dit les *Prunes*, de Daudet, en ayant soin de souligner malicieusement les vers... capiteux.

Pomone rougit.

C'était tout ce que la vieille attendait.



Elle se met à parler mariage, presse la jeune nymphe de renoncer à un célibat aussi cruel, lui expose qu'à deux l'entretien d'un jardin est bien plus commode,

Et insiste notamment sur ce point, que lorsque l'on cueille des abricots en haut des branches, il est agréable que quelqu'un vous tienne l'échelle en dessous.

Pomone se sent ébranlée.

Alors la vieille devient éloquente et finit par s'écrier :

— Ah !... mais j'y songe !... je sais un brave garçon qui ferait bien votre affaire.

— Qui donc ? demande Pomone avec un geste d'empressement qui lui échappe.

— Moi !... s'écrie la bonne vieille.



Et, reprenant ses véritables traits, Vertumne tombe aux genoux de Pomone en implorant son pardon pour tant de ruses accumulées.

Pomone se laisse fléchir en pensant à l'échelle, et le mariage est décidé.

Les poètes s'accordent à vanter l'éternelle félicité de cette union.

⁂

Vertumne et Pomone reçurent de l'Olympe, comme cadeau de noces, le don de l'immortalité.

Cependant, les deux époux ne sont point exemptés de vieillir. Quand ils semblent toucher à la décrépitude,

Jupiter leur vide un flacon d'*Eau des Fées* sur la tête et les rajeunit de soixante-dix ans.

Ils recommencent alors une nouvelle lune de miel.

Leur seul chagrin, c'est que souvent Jupiter les laisse devenir trop vieux.

Pomone, surtout, trouve qu'une fois cinquante ans on pourrait bien recommencer.

⁂

Alors elle guette le passage de Jupiter, et, au moment où il va arriver près d'eux, elle dit à Vertumne, en lui poussant le coude :

— Tenons-nous bien voûtés... et toussons comme de vieux catarrheux... ça le fera penser à nous rajeunir.

FLORE ET ZÉPHIRE

Zéphire, vent d'ouest doux et léger dont l'influence est considérée comme très propice aux arbres et aux fruits, était fils d'Eole et de l'Aurore.

La naissance de ce dieu coulis a donné lieu à plusieurs versions.

Mais aucune ne nous ayant semblé suffisamment vraisemblable, nous avons fait de sérieuses recherches, et sommes parvenu à découvrir la vérité.

⁂



FLORE

Voici comment la chose s'était passée le jour, ou plutôt le soir, de l'enfantement de Zéphire.

Son père Eole était, comme nous l'avons vu, le dieu des vents en général.



Un mercredi soir, Eole et l'Aurore sa femme rentraient tranquillement chez eux. Ils venaient de dîner en ville chez le dieu Pan.

⁂

Le dieu Pan, qui s'occupait beaucoup d'agriculture, leur avait fait manger ce soir-là de gros haricots d'une nouvelle espèce, qu'il venait d'obtenir par un semis spécial et savant, et qu'il se proposait de mettre bientôt en circulation sous le nom de *soissonnus bombardum*, après l'avoir dédié à la princesse Mathilde.

⁂

Eole venait de se mettre au lit tranquillement et se préparait à dormir sur ses deux oreilles, après avoir dit à sa femme :

— J'ai venté sur les humains depuis dimanche matin sans discontinuer; je puis bien prendre une nuit de repos pendant qu'ils raccommodent leurs tuyaux de cheminées... tu ne me réveilleras pas avant six heures...

⁂

L'Aurore, en épouse soumise, avait remonté le réveil à sonnerie pour six heures et s'était couchée à son tour à la droite d'Eole, quand tout à coup celui-ci se sentit pris d'un certain malaise qui se traduisit par de violentes contorsions.



Il se retournait sous les draps, avait des contractions pénibles, serrait les lèvres, etc., etc...

Au milieu de ces évolutions, il en eut une plus saccadée que les autres, qui le plaça sur le flanc gauche.

Il tournait alors le dos à sa femme.

⁂

La gêne d'Eole n'avait pas échappé à l'Aurore.

D'ailleurs, il faut croire qu'elle était accoutumée à cela et que ces indices ne pouvaient lui laisser aucun doute sur le résultat final de la crise; car, au lieu de s'émouvoir des agitations de son mari et de lui demander s'il avait besoin d'un peu d'eau de mélisse, elle lui allongea sur une de ses joues une claque formidable qui, cependant, ne pouvait lui casser aucune dent, en s'écriant :

— Ah! non... je la connais!... retourne-toi de l'autre côté au moins...

⁂

Eole, rendu par cette secousse au sentiment des convenances, exécuta une brusque pirouette qui cette fois le mit poupe sud-sud-ruelle.

Il était temps!...

⁂



Eole avait à peine accompli sa volte-face que tout le côté ouest des couvertures du lit conjugal fut soulevé comme par une puissante bourrasque.

Mais ce coup de vent, qui eût pu être terrible en d'autres lieux, fut atténué et attiédi en glissant entre les draps et l'édredon.

⁂

Si bien qu'au lieu de se précipiter sur la terre, froid, âpre et désagréable comme la plupart des vents créés par Eole, il vint caresser notre globe d'un souffle doux et léger qui s'abattit mollement sur les feuillages sans les secouer et, de ses voluptueuses effluves, attendrit et fit mûrir les fruits.

⁂

Voilà exactement dans quelles circonstances Eole mit au monde, presque sans le vouloir, Zéphire, ce bien-aimé petit vent d'ouest si cher à nos campagnes.

C'est à la présence d'esprit de l'Aurore que nous devons ce bienfait.

Si elle eût laissé une seconde de plus Eole couché sur le côté gauche, nous avions un vent d'est aride, glacial et tout à fait désobligeant.



Dans un de ses voyages, Zéphire fit la connaissance d'une charmante bouquetière nommée Flore.

Pour faire la conquête de la jeune fille, il n'eut qu'à mettre en avant ses avantages naturels.

⁂

Profitant d'un moment où elle avait très chaud après

avoir confectionné péniblement un gros bouquet pour la fête de Vénus, il s'approcha doucement d'elle par derrière et se mit à lui souffler dans le cou.

Immédiatement Flore ressentit un ineffable bien-être et murmura :

— Oh! le bon petit vent!... ça fait du bien!...

Zéphire, encouragé par cet accueil, se mit à tourner tout autour de Flore, lui caressant de son souffle suave, les cheveux, le front, les joues, les épaules...

Flore, de plus en plus charmée, se baignait pour ainsi dire dans cette haleine enveloppante.

Puis, tout d'un coup, après s'être assurée que personne ne pouvait la voir, elle fit sauter d'un petit geste impatient deux ou trois boutons de son corsage, — peut-être plus, — afin de laisser la fraîcheur embaumée pénétrer jusqu'à son sein.



Zéphire ne se le fit pas dire deux fois.

Il s'engouffra vivement entre les plis du chaste madapolam qui s'était ouvert à ses caresses.

Il fut même plus brusque qu'il n'eût convenu, et l'on dit que Flore, le trouvant un peu vif, fut obligée de lui faire quelques remontrances et de recroiser vivement son fichu.



Mais elle pardonna vite.

Et ce coquin de Zéphire, après avoir de nouveau effleuré de son souffle frais la ravissante tête de la jeune fille, vint se placer sur ses lèvres avec tant d'à-propos que celles-ci laissèrent échapper le plus doux des aveux.



Le mariage se fit, et Zéphire donna, comme cadeau de noces, à sa jeune épouse, le titre de déesse des fleurs.

C'est elle qui, depuis ce temps, veille sur les plantureuses plates-bandes des jardins de la banlieue de Paris et permet que les fleurs y viennent si aisément...

..... du marché de la Madeleine et de celui du Château-d'Eau.



Si l'on en croit Lactance, l'origine du culte de Flore serait beaucoup moins recommandable que celle dont nous avons fait le récit.

Ce culte aurait été perpétué par un legs fait par une célèbre courtisane nommée Flora, à la condition que chaque année des fêtes splendides seraient données en son... déshonneur.

⁂

De là, d'après cet écrivain, les fameuses *floréales* instituées par les Romains.

Bien qu'il nous en coûte beaucoup d'accepter comme vraisemblable une version qui manque absolument de morale, notre impartialité nous fait un devoir de tenir compte des opinions de nos confrères, surtout quand elles sont malveillantes.

⁂

En épousant Flore, Zéphire lui fit encore un cadeau important.

Il lui accorda une jeunesse perpétuelle.



Cet acte de générosité a soulevé quelques critiques.

Quelques auteurs ont prétendu qu'il était empreint d'une forte dose d'égoïsme, puisque la jeunesse éternelle d'une femme est surtout un grand bonheur pour son mari.

⁂

Nous qui désirons avant tout ne point nous mettre mal avec Zéphire, en vue des lourdes soirées de toutes les canicules futures, nous ne serons pas si cassant envers le dieu du vent suave auquel nous devons, entre autres sensations agréables, les plus beaux rhumes de cerveau qu'ait attrapés notre belle-mère.



Nous dirons seulement que Zéphire, faisant don de la jeunesse éternelle à sa femme, fait songer à ces roublards de maris modernes qui donnent à leurs épouses, à l'occasion de leur fête, un service de table en porcelaine anglaise.

⁂

L'AURORE

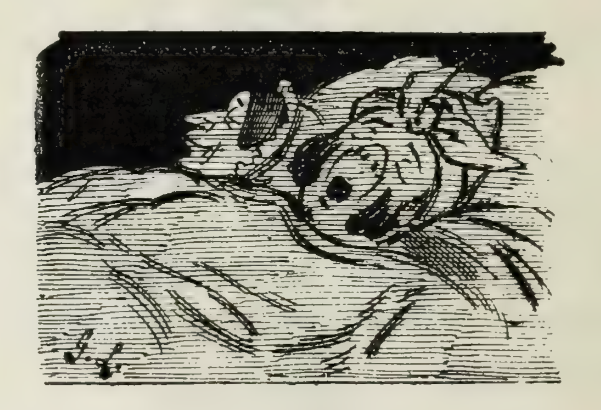
De toutes les déesses, l'Aurore est certainement celle qui reçut du maître de l'Olympe les attributions les plus agréables.

Elle ne vient se promener sur la terre que le matin, alors que l'air est tout à fait épuré par les fraîcheurs de la nuit, ce qui ne l'expose pas à respirer les odeurs de la friture des mortels, des côtes de melon jetées dans les ruisseaux, du patchouli des promeneuses de Cythère-square et des facteurs de la poste aux lettres.

⁂

De plus, l'Aurore fait sa tournée quotidienne très rapidement; et elle est toujours rentrée chez elle avant que l'atmosphère n'ait recommencé à être viciée par la distribution matinale du *Figaro*.

C'est à cela qu'elle doit de se conserver depuis si longtemps fraîche et vermeille.



Exceptionnellement favorisée, l'Aurore ne voit presque jamais les humains que sous un aspect doux et riant.

A l'heure où elle passe sur la terre, ils sortent à peine du sommeil et n'ont pas encore eu le temps de recommencer leurs canailleries habituelles.

⁂

L'homme vertueux aime à la voir lever ; et il est rare qu'elle surprenne les humains en train de commettre de vilaines actions.

Une fois pourtant — c'était en décembre 1851 — l'Aurore fut désagréablement surprise en arrivant à Paris de voir dans le faubourg Saint-Honoré des allées et venues sinistres de personnages peu catholiques.

Elle s'approcha doucement des fenêtres d'un grand hôtel — une espèce de palais — d'où filtrait de la lumière.

⁂

— Que diable, se dit-elle avec inquiétude, peuvent faire des gens qui ne dorment pas à cette heure?... cela ne me dit rien de bon.

Elle regarda par une fente des rideaux et vit un petit homme à l'œil faux, au teint plombé, qui tortillait sa grosse moustache, tout en signant des ordres qu'il remettait ensuite à des personnages de mauvaise mine.

L'Aurore lut quelques-uns de ces papiers et recula avec horreur en cachant sa tête dans ses mains.

— J'en étais sûre, dit-elle, en s'éloignant tout en pleurs!... les infâmes!...

⁂

Dans la course qu'elle accomplit chaque matin, l'Aurore, comme on le sait, ne devance Phœbus que de quelques instants.

La première pensée qui lui vint fut de retourner bien vite sur ses pas, de courir prévenir le soleil, de lui crier de s'arrêter, afin de lui éviter la honte d'éclairer une journée de parjure, de viols et d'assassinats.

⁂

Mais il était trop tard!... Phœbus éclatait en ce moment dans toute sa splendeur, chassant devant lui la pauvre Aurore dont la course était terminée, et qui en s'éloignant, le cœur brisé, put entendre de loin derrière elle les feux de file crépitants d'une soldatesque ivre, le bombardement de la maison Sallandrouze et les cris désespérés des mères jetées sanglantes, en plein boulevard Montmartre, sur les cadavres de leurs petits enfants.

⁂

Le lendemain matin, l'Aurore revint comme d'habitude. C'était son ouvrage; elle ne pouvait se dispenser de le faire.

Mais elle revint triste, abattue, les traits bouleversés par le dégoût, comme quelqu'un qui se dit :

— Que vais-je voir encore?...



On remarqua que, pendant presque tout le mois qui suivit le deux décembre, l'Aurore arrivait chaque jour quelques minutes plus tard que la veille.



Comme on était au commencement de l'hiver, les gens superficiels se disaient :

— Ce sont les jours qui diminuent!...



Pas du tout!... C'était l'Aurore qui chaque matin tâchait de gagner quelques instants et ne revenait vers nous que le plus tard possible, tant nous la dégoûtions.

A part ce bien triste incident, l'Aurore est toujours admirablement accueillie sur la terre.

Du reste, il faut dire qu'elle est bien aimable pour les humains.

Elle sème sa rosée de cristal et de diamant sur l'herbe, sur les moissons et dans le calice des fleurs.

Elle dissipe les ténèbres, aide les pochards attardés à retrouver leur maison.



Elle permet aux allumeurs de gaz d'éteindre leurs becs et d'aller dormir.

Enfin elle prévient les femmes de geindres et de vidangeurs que leurs maris vont rentrer.

Aussi chaque matin la Terre se met-elle en fête pour remercier l'Aurore de sa venue.

Les petits oiseaux se réveillent, se secouent et entonnent un chœur général en l'honneur de la déesse du demi-jour.



L'AURORE



Les fleurs s'ouvrent et exhalent sur son passage leurs plus doux parfums.

⁂

C'est surtout pendant l'été que l'Aurore est bien reçue !... Dans toute la nature en réveil ce ne sont que cris de joie, d'amour et d'espérance.



Du plus loin qu'ils aperçoivent la déesse, les coqs chantent, les oiseaux gazouillent, les chiens se lèvent et s'étirent, les escargots se mettent joyeusement en route.

⁂

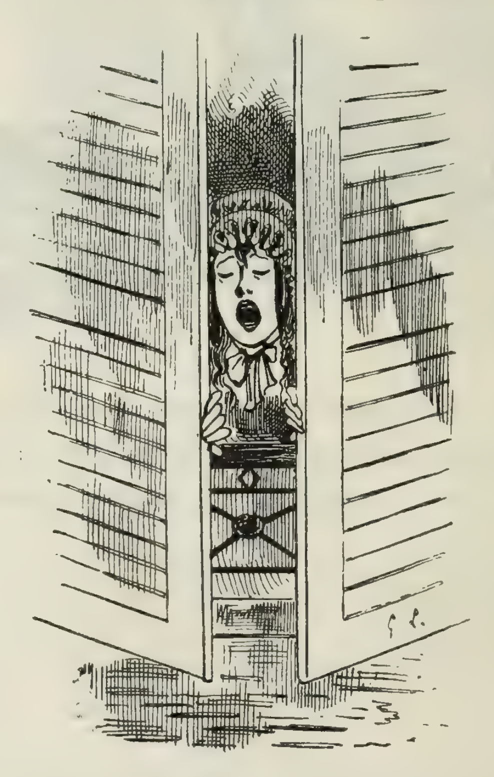
Partout c'est un concert de louanges !...

Il n'est pas jusqu'à l'homme qui ne ressente un bonheur inouï à cette heure de renouveau et ne s'écrie, en voyant filtrer à travers les lames de ses persiennes les premiers feux de l'Aurore :

— Enfin!... les punaises vont peut-être me laisser tranquille!...



Bien que nous n'ayons qu'à nous louer — comme simple mortel — des aimables procédés de l'Aurore à notre égard, nous n'en devons pas moins, comme historien, raconter les cascades de sa vie privée.



L'habitude de se lever très matin et d'avoir fini sa journée de très bonne heure fit que l'Aurore, pour employer le temps que lui laissait son emploi, commit quelques petites fredaines.



Nous avons vu dans un précédent chapitre que plusieurs historiens prêtent à l'Aurore quelques complaisances pour Eole, le dieu des vents.

Ils prétendent même que Zéphire fut un des fruits de cette union.

Jusque-là, nous trouvons la chose toute naturelle.

Et si c'était tout, ce ne serait rien.

Mais il paraît que ce n'est pas tout.



On raconte qu'un matin l'Aurore, en arrivant dans une grande plaine, vit un jeune chasseur très élégant et très bien fait qui, assis sur le bord d'un fossé, semblait l'attendre pour se mettre en route.

Ce jeune chasseur était Tithon, fils de Laomédon.



L'Aurore le trouva à son goût, et pour lui faire comprendre qu'elle s'intéressait à lui, elle éclaira l'horizon

juste à temps pour faire apercevoir à Tithon un garde champêtre qui venait vers lui.



Tithon n'avait pas son port d'armes; il était en défaut; mais, grâce à l'Aurore, il put s'esquiver et éviter un procès-verbal.

Il garda une profonde reconnaissance à l'obligeante déesse, revint souvent l'attendre le matin au même endroit, finit par tomber amoureux fou de ses teintes roses et nacrées et l'épousa.



En sortant de la mairie, les deux mariés étaient dans le ravissement.

Ils remercièrent leurs témoins et leurs invités et essayèrent de s'en aller seuls, bras dessus bras dessous, causer de leurs amours dans l'obscurité.



Malheureusement, il y avait une chose que, dans leur empressement et leur ivresse, ils n'avaient pas prévue. C'est que l'Aurore, ayant pour mission de

servir d'avant-courrier à Phœbus, avait naturellement le grand jour à quelques pas derrière elle.

⁂

Si bien que les deux nouveaux époux, fuyant discrètement les gens de leur noce, ne pouvaient pas s'arrêter pendant deux minutes dans un bosquet ou s'asseoir un instant sur un banc sans être immédiatement inondés de la lumière de ce gêneur de soleil, qui suivait de très près l'Aurore.



Les pauvres jeunes gens trouvaient la chose fort désagréable et continuaient à chercher vainement un peu d'ombre.

Phœbus emboîtait toujours le pas à l'Aurore avec une précision mathématique.

Tithon, croyant profiter, faute de mieux, du demi-jour crépusculaire, s'arrêtait-il en prenant sa femme par la taille et en lui disant :

— M'aimes-tu ?...

L'Aurore n'avait pas eu le temps de lui répondre :

— Je crois bien !...

Que les deux tourtereaux se trouvaient en pleine clarté et exposés aux regards de tous les passants, qui les examinaient malicieusement en clignant de l'œil.



L'Aurore et Tithon trouvaient ce supplice intolérable et n'en prévoyaient pas la fin.

A chaque instant, l'Aurore se retournait vers Phœbus, qui la suivait toujours à une distance égale en disant avec dépit :

— Il ne s'arrêtera donc pas un quart d'heure pour lire une affiche !...

Phœbus ne s'arrêtait jamais.



TITHON



Enfin, Jupiter eut pitié des tourments des deux jeunes époux.

Ne voulant pas interrompre la marche de Phœbus, parce que cela aurait dérangé trop de choses, il créa les éclipses périodiques de soleil et fixa la première au mercredi suivant, de 4 heures 37 du matin à 9 heures 58.

⁂

Tithon et l'Aurore n'eurent garde de ne pas mettre à profit l'obligeance du président de l'Olympe et se taillèrent, dans ce phénomène astronomique créé à leur intention, une nuit de noces des plus délicieuses.



On raconte que, depuis ce temps, la première chose que fait l'Aurore quand le facteur, au jour de l'an, lui apporte son almanach, c'est de regarder s'il y a beaucoup d'éclipses dans l'année.

⁂

Il lui arrivait quelquefois, avant qu'elle sût que tous les calendriers sont pareils, de dire au facteur :

— Vous n'auriez pas un almanach où il y ait plus d'éclipses que ça ?...

Maintenant, elle se contente de faire un petit trait au crayon rouge en face de chaque date pour laquelle une éclipse est annoncée.

⁂

Quand l'almanach indique beaucoup d'éclipses, elle donne cinq francs d'étrennes au facteur.



Nous avons vu comment l'Aurore s'était éprise de Tithon, et l'avait épousé.

Mais bientôt la déesse devint triste en pensant que son époux, n'étant qu'un simple mortel, la laisserait naturellement veuve un jour ou l'autre.

Elle alla trouver Jupiter et lui demanda, à titre de

supplément de dot, le don de l'immortalité pour son jeune époux.

⁂

Jupiter lui accorda volontiers cette faveur, mais non sans ébaucher un petit sourire malin.

Il y avait en effet de quoi égayer légèrement le maître de l'Olympe ; car l'Aurore, en demandant que son mari ne meure pas, ce qui ne sert à rien, avait oublié de demander qu'il restât toujours jeune, c'est-à-dire la chose qui lui importait le plus.

⁂

Elle eut bientôt à se repentir de cette imprévoyance.

Tithon, tout immortel qu'il fût, ne tarda pas à ressentir le poids des ans.



Il devint maigre, ridé, asthmatique, quinteux et caduc au point qu'il fallut lui faire manger sa soupe, l'emmaillotter et lui lire la *Patrie* le soir pour l'endormir.

⁂

Il était immortel, c'est-à-dire doué de la faculté d'être beaucoup plus longtemps gâteux qu'un autre ; mais il perdait de jour en jour son ardeur et toutes ses facultés.



L'Aurore, sa femme, toujours jeune, toujours pimpante, souffrait cruellement de cette dégringolade à laquelle elle ne pouvait s'habituer, elle qui, par son essence divine, conservait une éternelle verdeur.

⁂

On se souvient que dans les premiers temps de son mariage avec Tithon, Jupiter avait créé tout exprès pour les deux époux des éclipses de soleil qui, de temps en temps, leur permettaient de savourer dans l'obscurité les joies de l'hymen.

***

Hélas!... l'Aurore continuait à guetter fièvreusement sur son almanach les éclipses annoncées par les astronomes.

Mais Tithon, au fur et à mesure qu'il se racornissait, devenait de plus en plus insensible à ces phénomènes astronomiques, auxquels il avait dû cependant tant de doux quarts d'heure.

***

C'était en vain que l'Aurore mettait devant lui, la veille d'une éclipse, son petit calendrier-bijou, marqué d'un petit point d'interrogation au crayon rose à la date tant désirée.

Tithon regardait d'un air profondément insouciant la jolie petite marque rose.

Et aucun éclair ne passait dans ses yeux.

***



Alors l'Aurore s'approchait de lui et l'embrassait tendrement en lui disant :

— Tu sais... mon chéri... demain matin à 4 heures 37.

— Quoi donc?...

— Comment!... tu ne sais pas?

— Mais non... Qu'est-ce qu'il y a demain matin à 4 heures 37 ?

— Mais... il y a une éclipse de soleil, mon gros trognon.

— Ah!... Eh bien?...

— Eh bien!... quand il y a une éclipse... tu ne te souviens donc pas ?...

— Ah!... si... si... si... Il faudra faire noircir un verre à la chandelle.

Et Tithon, après cet effort d'imagination, retombait dans son avachissement.

Ces scènes pénibles mettaient la pauvre Aurore sens dessus dessous.



Un beau matin, elle n'y tint plus et alla trouver Jupiter qui, la voyant arriver et se doutant bien un peu de ce qui l'amenait, se mit à rire dans sa barbe.

— Sire !... dit l'Aurore, je suis bien malheureuse !...

— Qu'as-tu donc, mon enfant, reprit le maître de l'Olympe, est-ce que Tithon se conduirait mal avec toi ?... Tonnerre !... je voudrais bien voir...

— Sire ! Tithon ne se conduit pas mal.

— Ah !... à la bonne heure.

— Il ne se conduit pas du tout...

— Explique-toi, mon enfant, dit Jupiter avec bonté.

En quelques mots l'Aurore mit son roi au courant — ou à peu près — de la situation.

— Voyons, mon enfant, dit le président de l'Olympe. Cela me semble grave, en effet ; mais dis-moi comment cela a commencé.

— Sire!... reprit l'Aurore avec quelque embarras et comme si elle cherchait à donner à ses confidences une tournure qui fût moins gênante pour elle, sans cesser d'être claire pour son auguste protecteur. Sire!... voilà... Pendant les premiers temps de notre mariage, Tithon était véritablement le modèle des époux. Jeune, beau, spirituel, hardi, tendre, courageux... enfin tout ce qu'il faut pour rendre une femme heureuse.

Je m'étais bien aperçu d'une petite particularité...

— Ah!... laquelle donc?

— Tithon avait l'esprit très lucide et jamais le jour il ne radotait... Seulement, la nuit, et surtout pendant les éclipses, il se répétait beaucoup.

— Ah! ah!... dit Jupiter en fronçant le sourcil.

— Oh! sire, reprit vivement l'Aurore, je ne m'en plaignais et ne m'en plains pas... au contraire.



— Eh bien alors, que réclames-tu? reprit Jupiter.

— Attendez, sire!... Au bout de quelque temps, je m'aperçus que Tithon se répétait moins, toujours pendant les éclipses; mais il bégayait...

— Diable!...

— Oui... et peu à peu il n'achevait ses phrases qu'avec beaucoup de difficulté.

— Continue, mon enfant.

— Plus tard encore, une révolution complète s'opéra dans les habitudes de Tithon... il se mit à radoter toute la journée; mais pendant les éclipses non-seulement il ne se répétait pas, mais il ne bégayait même plus... Il se taisait tout à fait.

En achevant ce récit, la pauvre Aurore cacha son beau visage dans ses mains et fondit en larmes.

⁂

Jupiter essaya de la consoler.

— Voyons, ma fille, lui dit-il, que veux-tu que je fasse à cela?... Pour toi, j'ai déjà inventé les éclipses, ce qui m'a attiré un tas de désagréments avec l'Observatoire... Les astronomes ont prétendu que je battais la breloque, que j'avais pris pour système planétaire un mouvement de montre-prime du *Figaro*, etc., etc. Je ne puis pourtant pas forcer ton mari à te parler quand il n'a rien à te dire!

⁂



L'Aurore se désolait toujours.

⁂

Jupiter reprit :

— Ecoute, mon enfant : Tithon, tout immortel que je l'ai fait, devient vieux et invalide, c'est un malheur que je déplore, mais nous n'y pouvons rien... Tout ce que je puis faire pour toi, c'est de changer ton mari en quelque chose... Voyons, veux-tu que je te le métamorphose en... sénateur?

— Oh! il n'est pas encore assez cassé... il n'a que cent deux ans.

— C'est juste!... répondit Jupiter en souriant! Eh!... bien... en cigale?... ça te va-t-il?

— Oui, sire... comme vous voudrez; j'eusse préféré en ténor d'opéra-comique renouvelable... mais puisque ça ne se peut pas...

⁂



Tithon fut donc changé en cigale.

***

Depuis ce temps, tous les matins, sous ce nouveau costume, il saute dans les branches, en poussant un petit cri joyeux quand il voit arriver l'Aurore, son ancienne épouse.

Mais celle-ci passe, toujours impassible, en faisant semblant de ne pas le reconnaître.

***

Il est des choses que les déesses ne pardonnent jamais.

⁂

Quand l'Aurore vit Tithon, son premier mari, hors de service par suite de sa transformation en cigale, elle s'occupa de le remplacer.

Ses vues se portèrent sur Céphale, fils de Mercure, qui avait épousé Procris, fille d'Erechtée.

⁂

Ce n'était déjà pas joli de chercher à porter le trouble dans un jeune ménage.

Mais l'action d'Aurore était d'autant moins recommandable que ce ménage était un modèle de constance et de félicité.



Céphale et Procris s'adoraient, ne se quittaient jamais, et vivaient en parfaite intelligence.

Ce bonheur, l'Aurore en fut envieuse.

Après mille provocations, auxquelles Céphale ne répondit pas, elle résolut d'avoir recours à la violence.

Un matin, elle le surprit dans son lit, dont il avait oublié, la veille en se couchant, de fermer les rideaux, et l'enleva.

⁂

Lorsque Céphale fut au pouvoir de l'Aurore, celle-ci fit l'inimaginable pour le décider à rester auprès d'elle.

Elle déploya tous ses charmes, parfuma voluptueusement la chevelure de son amant rebelle en la démêlant avec ses « *doigts de rose,* » lui bassina tendrement les paupières avec de la rosée prise dans le calice des fleurs les plus embaumées.

⁂

Tout fut inutile. Céphale tirait toujours sur son manteau en regardant du côté de la porte.

⁂

Pour le séduire, l'Aurore lui fit les promesses les plus extravagantes.

— Reste auprès de moi, mon adoré, lui dit-elle, tous les matins je t'emmènerai avec moi faire mes courses...

nous irons ensemble, au point du jour, dorer les tas de carottes des Halles, et réveiller les ivrognes dans les ruisseaux... nous verrons commencer le balayage des grandes villes, éteindre les becs de gaz du boulevard Haussmann... nous suivrons les petites porteuses de pain... nous assisterons au lever des facteurs de la première distribution... tu verras la sortie des bals masqués... tu sauras au juste ce que Brébant met dans sa soupe qu'il fait distribuer aux indigents chaque matin sur son trottoir... tu verras les laitières arrivant de Saint-Ouen préparer leurs places sous les portes cochères et traire les fontaines Wallace dans leurs grandes boîtes de fer-blanc...



Bien que tout cela fût fortement engageant, Céphale restait inébranlable, et se promettait bien de profiter de la première occasion pour échapper aux caresses de l'Aurore.

Enfin, il put se sauver et retourna en toute hâte



CÉPHALE



auprès de Procris, sa femme, pour la consoler de son absence involontaire.

Mais, hélas !... de nouvelles peines l'attendaient au foyer conjugal.

⁂

Il faut croire que, déjà à cette époque, la confiance entre époux n'était pas illimitée ; car, en voyant arriver son mari, la chevelure et les vêtements en désordre, après plusieurs nuits d'absence, son premier soin, au lieu de s'inquiéter s'il ne lui était rien arrivé de désagréable, fut de supposer qu'il lui était, au contraire, arrivé quelque chose d'amusant.

De plus loin qu'elle l'aperçut, elle lui cria :

— Tu viens de chez des actrices !...



De son côté, Céphale, voyant sa femme si prompte à le croire infidèle, se demanda si ce n'était pas elle qui avait quelque chose sur la conscience.

— Aussi répondit-il sans hésiter :

— Tu as reçu des cabotins !...



Sur ce terrain, on va vite et on va loin.

De ce jour, la tranquillité du jeune ménage disparut.

Chaque heure amenait une scène de jalousie.

Céphale ne pouvait sortir pour aller chercher son journal à un kiosque, sans que Procris fût persuadée qu'il courait après une modiste.

Et si Procris descendait faire son marché, immédiatement Céphale mettait ses bottines et la suivait, convaincu qu'elle allait aux bureaux du *Figaro* pour faire insérer un avis aphrodisiaque à l'adresse de l'un de ses

amants dans les annonces dominicales et libertines de ce journal, qui avait imaginé au profit des cocus de l'Olympe un numéro hebdomadaire encore plus gros que les autres.

Dans ces conditions de quiétude et d'abandon, la vie devenait impossible, et tout présageait une catastrophe.

Elle arriva bientôt.

⁂

Un matin, Céphale, qui était un chasseur enragé, prit son fusil et sortit en annonçant qu'il allait faire l'ouverture dans les environs.

Aussitôt qu'il fut parti, Procris, absolument persuadée que son mari avait un rendez-vous galant avec quelque nymphe du demi-Olympe, mit à la hâte son chapeau et alla se cacher dans un petit bois où Céphale avait annoncé l'intention de s'embusquer.



Au bout de quelques instants Céphale apparut, marchant sur la pointe des pieds, le doigt sur la détente de son Lefaucheux.

Au même moment un lapin ayant remué au pied du buisson derrière lequel se cachait Procris, un coup de feu retentit, suivi d'un cri déchirant.

⁂



La pauvre femme, atteinte en pleine poitrine par le coup destiné au lapin, succomba dans les bras de son mari, désolé de sa méprise.

Et Céphale, pour ne pas survivre à sa compagne, se tua à ses côtés en se tirant dans la bouche le second coup de son fusil.

Tout le monde fut navré de ce fatal événement.

Seul le lapin ne versa pas une larme.

⁂

Après leur mort, les deux époux furent changés en astres.

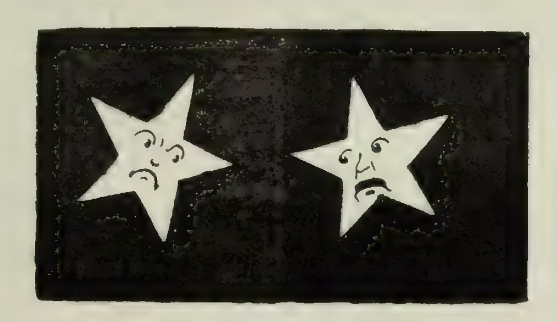
La place qui leur est assignée leur interdit de jamais se rapprocher l'un de l'autre; mais ils ne se perdent pas de vue.

Ils ont conservé tous deux cette jalousie féroce qui a eu pour eux de si terribles conséquences.

Et ils se guettent sans cesse, l'un croyant toujours que l'autre pense à le tromper.

On sait que, par les belles nuits claires, les étoiles ont des vacillements qui nous les font voir toutes clignotantes.

Céphale n'a pas encore pu s'habituer à ce phénomène pourtant bien naturel.



Chaque fois que de sa place il voit sa femme Procris en proie à ces titillations, il croit qu'elle agace un jeune mortel à son goût, et lui crie avec humeur :

— Eh bien!... madame Céphale!... quand tu auras fini de faire de l'œil aux passants!

HÉBÉ

Hébé, fille de Junon, était la déesse de la jeunesse.

Ses attributions dans l'Olympe consistaient à verser le nectar aux dieux altérés.

⁂

Elle s'acquittait de ce soin avec une grâce parfaite; et, connaissant les goûts de chacun d'eux, elle les ser-

vait à leur entière satisfaction, emplissant plus ou moins la coupe, selon que le buveur était un dieu bien élevé ou un lecteur de journaux bonapartistes, versant goutte à goutte à celui-ci, plus fort à celui-là, faisant de la mousse à l'un, n'en faisant pas à l'autre.

Enfin l'échanson le plus charmant, le plus engageant que l'on pût voir.

⁂

En dépit de tant d'intelligence et de tact, la pauvre Hébé eut un soir un moment de défaillance, bien explicable d'ailleurs.



C'était un mercredi. On venait de fêter par un grand dîner olympérial le treize cent trente-cinquième anniversaire de la fondation de l'état de siège, créé par



HÉBÉ



Saturne à l'occasion de la révolte des Titans et conservé religieusement par Jupiter depuis cette époque, à l'intention des journaux de nuance avancée.

Naturellement, Mars, qui depuis longtemps se montrait à tous les conseils des ministres le véhément défenseur du maintien de l'état de siège perpétuel, avait été un des héros de cette petite fête de famille.

***

Légèrement aviné dès le commencement du second service, il faisait un tapage infernal, débitant de grosses gaudrioles de caserne avec des jurons à faire pâlir Vulcain, et des roulements d'r plus terribles que ceux des fourgons d'artillerie lancés à fond de train sur du gros pavé.

Il buvait comme un vrai trou, frappait du poing sur la table, racontait pour la trois cent cinquantième fois ses campagnes et devenait de plus en plus éméché.



Hébé, qui faisait le tour de la table avec son amphore, arriva derrière lui, et, connaissant les habitudes du guerrier, lui emplit sa coupe à pleins bords.

Au moment où elle relevait l'amphore et se préparait à continuer son service, Mars se tourna brutalement vers la déesse, les yeux hors de la tête, et s'écria en ébranlant la table d'un coup de poing terrible suivi d'un formidable juron qui se déroula pendant dix-sept minutes consécutives, et duquel nous nous contenterons d'indiquer la péroraison :

— Sacré n... d. D... de vingt-cinq millions de pétards de bougre de n... d. D... de trente-deux milliards de carcasses de tonnerre de n... d. D...!... Et le bain de pied !...

⁂

La pauvre Hébé, bouleversée par cet ouragan de blasphèmes mélangés d'une forte odeur d'ail et de cognac combinés, eut un soubresaut.

L'amphore bascula par suite de ce mouvement brusque et tomba à terre.

⁂

Jupiter, furieux de cette maladresse et beaucoup trop souverain pour se donner la peine de rechercher qui en était la véritable cause, déposséda séance tenante Hébé

de sa charge et la confia à Ganymède, fils d'un roi de Troie.



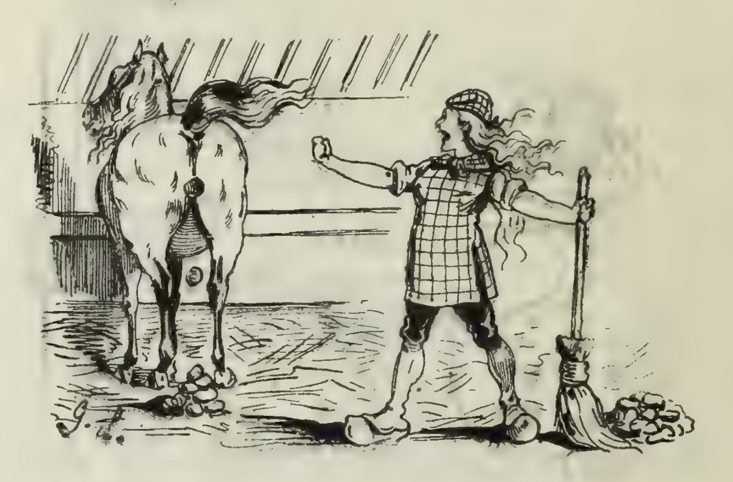
C'était une scandaleuse injustice et qui révolta tous les convives.

Aussi Hercule voulait-il protester contre ce mauvais procédé en épousant la belle immortelle, malgré le faux pas qu'elle avait fait étant demoiselle.



Junon tint, de son côté, à donner à Hébé disgraciée un gage de sa sympathie.

Elle la chargea d'atteler son char.



Choisir pour cela une déesse qui avait depuis longtemps l'habitude de verser, c'était peut-être bien imprudent.



Nous sommes assurément très sensible aux malheurs de la charmante déesse du *glou-glou*.

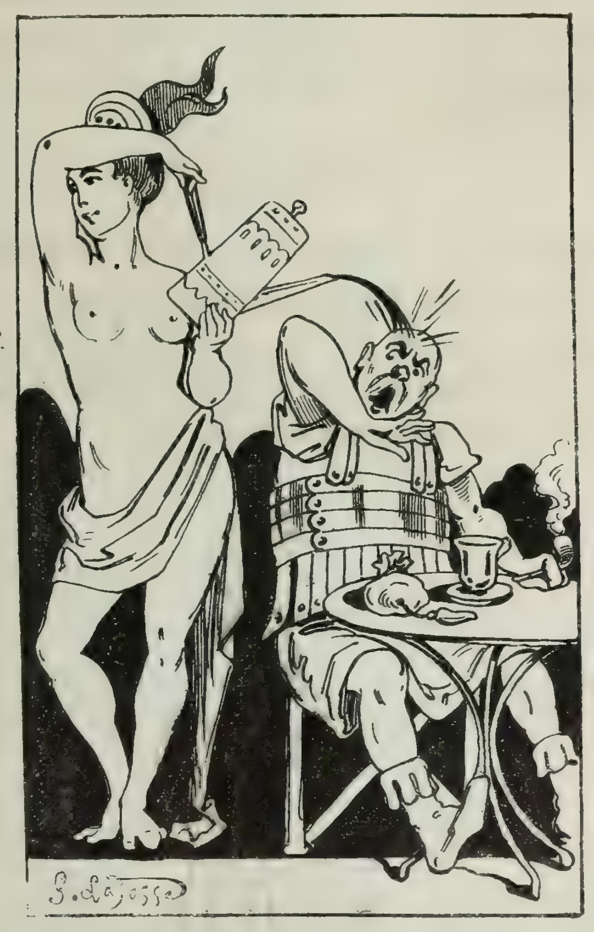
Cependant, nous devons le dire :

L'accident qui lui est arrivé au banquet dont nous avons parlé plus haut n'a rien qui nous étonne.



Nos lecteurs ont dû remarquer comme nous, com-

bien est peu naturelle et pratique la pose de toutes les Hébés dues au ciseau de nos sculpteurs anciens et modernes.



Si ces artistes sont dans le vrai ; si Hébé se tenait véritablement de cette façon pour verser à boire ; si, comme ils l'indiquent presque tous, cette péronnelle était beaucoup plus en train de chercher une pose galbeuse qu'une attitude commode, une seule chose nous

surprendrait : c'est qu'elle n'eût pas laissé tomber son amphore beaucoup plus tôt.

Avec des manières comme celles qu'on lui prête, si Hébé eût tenu un des trink-halls du boulevard, elle eût eu chaque mois de la casse pour plus de cinq fois ses appointements.

GANYMÈDE

Nous avons vu comment Hébé avait été remplacée dans ses fonctions d'échanson par Ganymède.

Quelques mots de ce successeur et des motifs qui déterminèrent Jupiter à lui confier les clefs de la cave de l'Olympe ne seront pas de trop.



Ganymède était un prince troyen, doué de tous les



GANYMÈDE



avantages extérieurs et de toutes les vertus. C'est assez dire que les mœurs de la cour de son père le dégoûtaient profondément.

Aussi profitait-il avec empressement de toutes les occasions possibles pour fuir ce séjour où les fêtes, les orgies et les cotillons se succédaient avec un entrain qui n'avait d'égal que celui apporté à la création des nouveaux impôts destinés à payer les factures des confiseurs de la couronne.

Ganymède, lui, voyait avec un violent chagrin ces scènes de dépravation ; et, pour ne pas en être témoin chaque fois qu'il y avait une fête à la cour, il se retirait aussitôt que le premier bout de nez de maréchal commençait à rougir, et allait se promener solitairement dans les forêts du mont Ida.



Là, il méditait sur le sort des peuples, lisait avec soin les journaux de l'opposition et se promettait bien, quand il serait roi, d'établir un système d'octrois qui ne doublât pas pour l'ouvrier le prix du suresnes à dix sous le litre en n'augmentant que de quatre sous par bouteille celui du château-margaux à mille francs la pièce.



Il se promenait calme sous les grands arbres en étudiant les budgets du royaume de son père, biffant au crayon rouge les dépenses qui lui semblaient exagérées, augmentant le chiffre du traitement des instituteurs, supprimant les sinécures, indiquant comme application des fonds mal employés de larges subventions aux écoles de gymnastique, prenant le traitement de quinze vieux fonctionnaires inutiles, et fondant avec une caisse de retraite pour les casseurs de cailloux, transformant le budget des cultes en Sociétés de secours

mutuels, fondant en un seul et unique impôt sur le revenu les six mille impôts, contre-impôts et sous-impôts dont la perception coûtait à peu près le quart de leur rendement..., etc..., etc...

⁂

Enfin, Ganymède, scandalisé des exigences des grands, honteux de la misère des petits, révolté de la quantité d'argent que les rois demandaient à leurs peuples, plus outré encore de l'emploi qu'ils en faisaient, Ganymède, loin des fêtes de la cour, étudiait, comparait, creusait la question sociale, annotant le livre bleu, consultant le livre vert, compilant le livre jaune... et se préparant enfin à régner un jour sur son peuple avec la justice et la liberté pour programme.

⁂

Ce fut dans une de ces promenades qu'il fut aperçu de Jupiter.

Voyant ce jeune mortel, si beau, si bien fait, si riche, si puissant et à la fois si généreux, si juste et si austère, Jupiter appela tout l'Olympe, et montrant aux dieux assemblés Ganymède assis sous un vieux hêtre et en train de feuilleter avec attention un livre intitulé : *L'Extinction du paupérisme*, il leur dit en riant :



— Voyez donc, messieurs... un prince qui s'occupe du bonheur de ses futurs sujets.

— Pas possible !... exclama Vulcain.

— Votre Majesté doit se tromper... objecta Apollon en braquant son monocle dans la direction de Ganymède.

⁂

Aucun des dieux ne pouvait croire à l'existence d'un tel phénomène.

Cependant, il fallut bien se rendre à l'évidence.

⁂

Alors tout le monde émerveillé s'écria en chœur :

— Un prince qui pense à son peuple!... ça doit être drôlement fait!... Faut le faire monter!... Il nous amusera...,

Devant un désir si unanimement exprimé, Jupiter ne fit ni une ni deux.



Il se changea immédiatement en aigle, plongea sur la terre, vint s'abattre près du jeune prince, l'enleva et le déposa au milieu de l'Olympe.

⁂

Tous les dieux trouvèrent Ganymède charmant, et Jupiter résolut de le garder auprès de lui.

Ce fut alors qu'il lui donna la succession d'Hébé.

Nous ne terminerons pas ce récit sans consolider nos lecteurs dans une observation qu'ils ont sans doute déjà faite :

A savoir que les mortels sont des gens bien enguignonnés, puisque pour une fois qu'ils avaient un prince disposé à se conduire honnêtement, il a fallu que les dieux le leur prissent.

⁂

O Jupiter !... Ne pourrais-tu pas, à défaut du mont Ida, fondre un peu sur le Mont-Ijo ?

IRIS

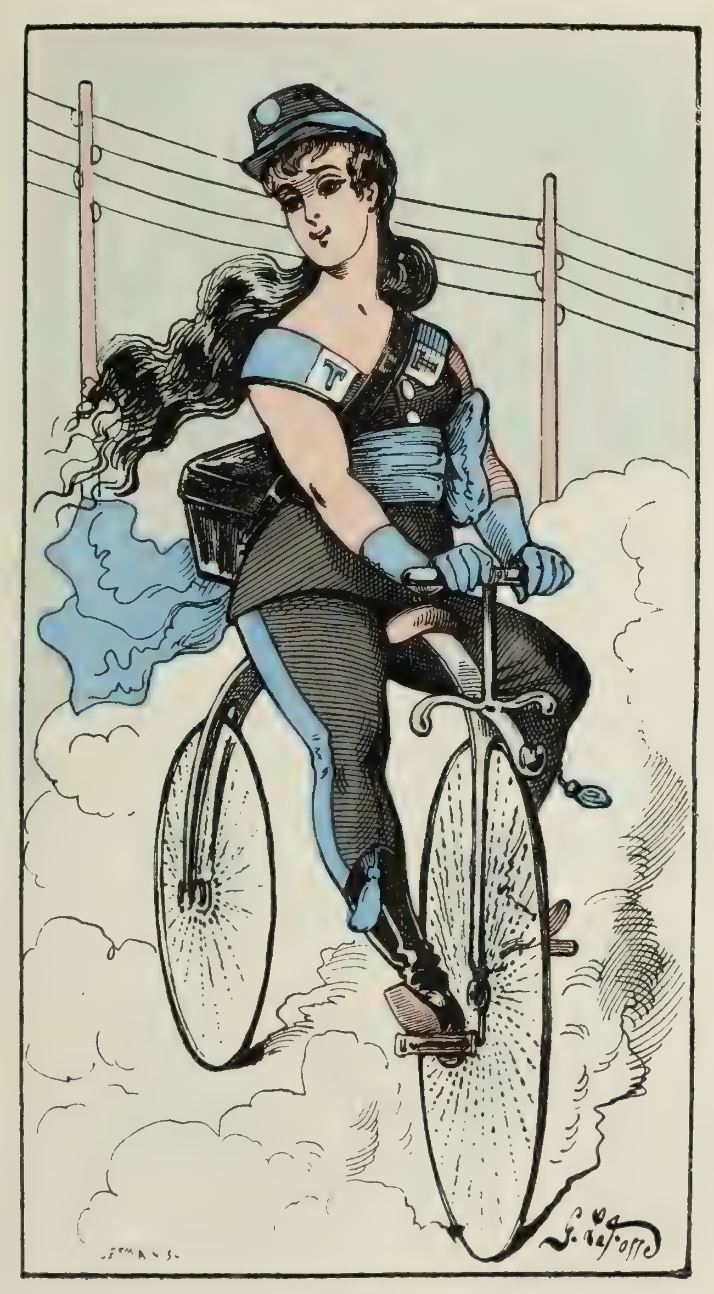
Iris, nous avons déjà eu l'occasion de le dire en nous occupant de Junon, était la messagère intime de Mme Jupiter.

On la représente sous les traits d'une belle jeune fille, vêtue de bleu et portée sur des ailes d'or.

⁂

Au grand désespoir de Jupiter, qui souvent aurait bien voulu savoir ce qu'il y avait dans les lettres qu'écrivait Junon, Iris était insaisissable et impénétrable.

En vain le maitre de l'Olympe l'attendait-il sur son passage afin de lui enlever les missives qu'elle portait à droite et à gauche, Iris lui échappait toujours.



IRIS



La charmante distributrice, pour être reconnue de loin, portait une écharpe composée de toutes les couleurs du prisme.

Un jour, Jupiter, qui la guettait depuis le matin au coin d'un gros nuage devant lequel elle devait passer avec une lettre de Junon, parvint à saisir le bout de cette écharpe.



Mais Iris, toujours en courant, défit le nœud et la gaze se déroula d'elle-même au grand ébahissement de

Jupiter, qui restait planté là comme un actionnaire des *Galions du Vigo,* tenant toujours un bout de l'écharpe dans sa main.



Depuis, ça ne rate jamais : chaque fois que Jupiter essaye d'attraper Iris par la taille pour savoir ce qu'elle a dans son sac à dépêches, Iris s'enfuit en détachant son écharpe, dont l'extrémité reste entre les doigts du président de l'Olympe.



C'est cette écharpe multicolore que nous voyons quelquefois en l'air pendant un orage, et que nous appelons naïvement un arc-en-ciel.

On peut être sûr, quand on aperçoit ce phénomène, que Jupiter vient encore de se faire jobarder par Iris, et qu'il est là, tirant sur le bout de sa ficelle, pendant qu'elle — à l'autre bout — distribue les cartes postales de Junon avec une légèreté et une insouciance admirables.

Du reste, si la logique de ce raisonnement scientifique n'était pas suffisamment éclatante, un indice puissant viendrait le confirmer.

Très souvent, au moment où se forme ce que le vulgaire nomme un arc-en-ciel, un fort coup de tonnerre se fait entendre.

Or, comme c'est Jupiter qui est seul chargé de faire éclater la foudre, il est bien évident que c'est lui qui manifeste sa mauvaise humeur, par un grondement terrible, au moment où, croyant enfin saisir Iris, il s'aperçoit encore une fois qu'il ne tient que le bout de son écharpe.



Pour accomplir les nombreux messages de Junon, qui a des relations très étendues, Iris porte constamment sur elle une carte qui lui donne accès en tous lieux.

Elle circule librement sur la terre, au fond des eaux, dans les enfers, à la Préfecture de police, au Palais de Justice (les jours de huis clos), etc., etc.

Munie de cette carte, — qui est supérieure à celle des reporters du *Figaro*, en ce qu'elle donne accès même dans les maisons honorables, — Iris a le droit d'entrer partout comme chez elle.

Même au Vaudeville.

***

Elle a voulu se défaire un jour de ce dernier privilège et a fait insérer dans les *Petites Affiches* de l'Olympe l'avis suivant :

ON DEMANDE à troquer le droit perpétuel d'entrer au Vaudeville contre pareil droit de n'y pas entrer. On donnera même un peu de retour en espèces. — Ecrire poste restante à Mlle I.

Jusqu'ici personne ne s'est présenté.



THÉMIS

Rien de plus obscur que la généalogie de Thémis. Quelques auteurs la disent née du ciel et de la terre. D'autres prétendent qu'elle est fille de Cœlus et de Tithéa.

Par suite des incendies de la Commune, il nous a été

impossible de reconstituer exactement l'état civil de cette déesse.

Aussi bien, il ne faut pas s'étonner que beaucoup de dieux aient revendiqué la paternité de Thémis : car c'était une personne si accomplie que tous les dieux de l'Olympe voulaient se donner les gants d'avoir été pour quelque chose dans sa confection.

Thémis était la déesse de la justice.

Elle avait reçu en partage la sagesse, l'équité, la droiture et l'honnêteté.



Simple, calme et austère, il était impossible de lui arracher la moindre concession, de quelque façon que l'on s'y prît.

Elle ne connaissait qu'une chose : le droit.

Aucune promesse d'avancement, d'honneurs, de décorations... ne pouvait la corrompre.

Le fait suivant en est la preuve.

On se souvient que Jupiter n'avait dû le pouvoir qu'au succès d'un immense coup d'Etat, accompli par lui contre Saturne, son père.

*
* *

Ce dernier, — qui, par parenthèse, était un souverain fort consciencieux, travailleur, équitable et soucieux du bonheur de ses sujets, — avait été défendu par les Titans.

Quand Jupiter les eut vaincus, il éprouva ce qu'éprouvent tous les usurpateurs au lendemain de la victoire : — le besoin de légitimer sa canaillerie, en faisant comdamner légalement, ou à peu près, les gens qu'il avait détroussés.

*
* *

Il s'adressa alors à Thémis, qui représentait la Justice dans l'Olympélysée, lui demanda de juger les coupables, et de les condamner en bloc à la déportation dans une enceinte fortifiée.

*
* *



Thémis, calme et sereine, répondit :

— Sire!... je suis à votre disposition. Juger est mon devoir... Amenez-moi les accusés, j'instruirai leur procès, je leur donnerai des défenseurs, et, s'ils sont criminels, justice sera faite.



Cela ne faisait pas absolument le compte de Jupiter, qui reprit :

— Comment, un procès?... comment, des défenseurs?... comment, des juges?... Qu'est-ce que c'est que toutes ces bêtises-là?...

— Dame! sire!... on ne peut pas juger des hommes sans les entendre.

— Ah! vous croyez ça, vous?...

— Oui, sire!... je le crois, et jamais personne n'a contesté ce principe sacré.

— Eh bien, moi, reprit Jupiter furieux, non-seulement je le conteste, votre principe sacré, mais encore je m'assois dessus...

— Oh!... sire!... vous blasphémez... dit Thémis en détournant la tête avec pitié.

— C'est possible... mais, en attendant, les insurgés seront jugés sans tout cet attirail ridicule.

— Permettez, sire!... interrompit Thémis. D'abord, vous appelez : insurgés, des gens qui n'ont fait que résister à votre coup d'Etat.



— Mademoiselle!...

— Ils sont vaincus, oui... mais pour les déclarer coupables, il faut d'autres arguments que les décharges d'artillerie dont vous avez criblé les devantures des grands boulevards de l'Olympe.

— Assez ! reprit Jupiter avec humeur. J'ai absolument besoin, pour mon prochain plébiscite, que mon triomphe soit consacré par la justice régulière ; vous seule pouvez être chargée de ce soin, vous allez vous constituer immédiatement en *commission mixte,* et me déporter tous ces gaillards-là.

A ces mots de *commission mixte,* Thémis fronça légèrement le sourcil. Elle tremblait de comprendre.

⁂

Cependant elle demanda quelques explications, ne pouvant croire, en somme, qu'on osât l'insulter, elle LA JUSTICE, au point de lui demander un de ces services honteux que l'on ne peut attendre que des prostituées.

— Sire !... dit-elle, oserai-je vous prier de me dire ce que vous entendez par *commission mixte?*

— Mais, parfaitement... c'est très simple, répondit Jupiter... vous prenez un titan ; vous réunissez son dossier, excepté les pièces qui pourraient lui être favorables, et vous mettez en marge, au crayon rouge, selon que le cas vous semble plus ou moins grave : *Cayenne, dix ans ;* ou : *Nouméa, vingt ans ;* ou : *Ile des Pins, perpétuité ;* ou : *Exil* ou *bannissement* ; ou : *Proscription.*

En écoutant ces paroles, Thémis ressentait un violent serrement de cœur, le coin gauche de sa lèvre

supérieure, en se soulevant, exprimait un profond dégoût.

⁂

Son grand œil, calme et fier, tombait avec mépris sur Jupiter. Un sourire triste, amer et dédaigneux, courait sur ses lèvres.

Elle était très belle ainsi.

⁂

Jupiter ne s'aperçut pas de l'effet qu'il produisait à la déesse ; et il poursuivit avec cynisme :

— Quand vous avez expédié un titan de cette façon, — c'est l'affaire d'une minute, — vous en prenez un second, vous parcourez son dossier, vous le...



— J'ai parfaitement compris, sire!... ne vous donnez pas la peine d'aller plus loin, interrompit vivement la déesse, qui pouvait à peine réprimer ses frémissements d'indignation.

— Fort bien, dit Jupiter radieux, quand commençons-nous?

— Sire, répondit Thémis... Excusez-moi... je regrette beaucoup de ne pouvoir me charger de cette besogne ..

— Qu'est-ce à dire?

— Oui... elle n'est pas dans mes attributions... D'ailleurs, sire!... pour juger les titans de cette façon, vous n'avez pas besoin de moi... vos conseils de guerre feront très bien l'affaire.



— Mes conseils de guerre !... mes conseils de guerre!... reprit Jupiter fort contrarié, ce n'est pas du tout cela qu'il me faut! .. Ça manque de poids auprès de l'opinion publique!... Vous n'avez donc pas compris?... Je veux, pour mon coup d'Etat, une sanction légale, — ou... enfin... quelque chose qui ne le soit pas, — mais qui en ait l'air.

— Sire, dit Thémis avec hauteur, je ne tiens pas cet article-là.

Jupiter était furieux. Il comprit, néanmoins, à la contenance de Thémis, qu'il n'en obtiendrait rien par la dureté.

Alors il changea de ton.



— Voyons, ma bonne petite Thété, lui dit-il avec un sourire câlin, tu ne voudrais pas me laisser dans l'embarras avec mes fusillades sur les bras!... Erige-toi en commission mixte... Sois bien gentille et je te donnerai tout ce que tu voudras.

— Sire, répondit Thémis, je n'ai absolument besoin de rien, je ne désire que l'estime des honnêtes gens.

— Je te donnerai beaucoup d'or.

— Sire!... mon renom d'équité n'est pas à vendre.

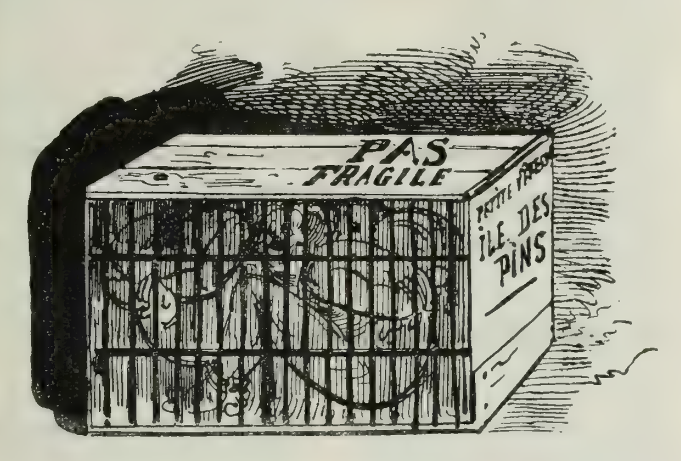
— Je nommerai sénateur à trente mille francs tous les juges que tu emploieras à me rendre ce service.

— Sire!... si j'en connaissais un qui fût capable de cette lâcheté, je l'étranglerais de mes propres mains.

— Tu seras grand-croix de mon ordre de la *Foudre d'aluminium.*

— Sire!... n'insistez pas!... le jour où la justice cesserait d'être insensible aux menaces ou aux tentations, le monde aurait vécu.

Voilà comment Jupiter fut obligé de se passer de commissions mixtes, faute de magistrats assez peu roublards pour ne pas consentir à plomber un des plateaux de leur balance avec des lingots d'or qui leur étaient offerts.



Le maître de l'Olympe n'eut d'autres ressources que de déporter les titans sans jugement et en vertu de l'état de siège, qui se montra beaucoup moins bégueule que Thémis.

La besogne, d'ailleurs, fut faite tout de même.

Mais, au moins, le principe de la justice resta pur.

Jupiter manifesta sa rancune en n'accordant ni décorations ni avancement aux serviteurs intègres de Thémis.

Mais, à défaut de cordons, de subventions grasses et de places de procureurs généraux, ils jouirent dans l'avenir, aux yeux du monde entier, de cette réputation de vertu et de probité qui est l'auréole des grands citoyens, et qui, de siècle en siècle, s'est transmise jusqu'à nous comme une tradition sainte, en dépit de quelques cascades exceptionnelles qui ont failli parfois la compromettre.

⁂

Cette ferme attitude de Thémis l'exposa bien un peu au ressentiment du maître de l'Olympe.

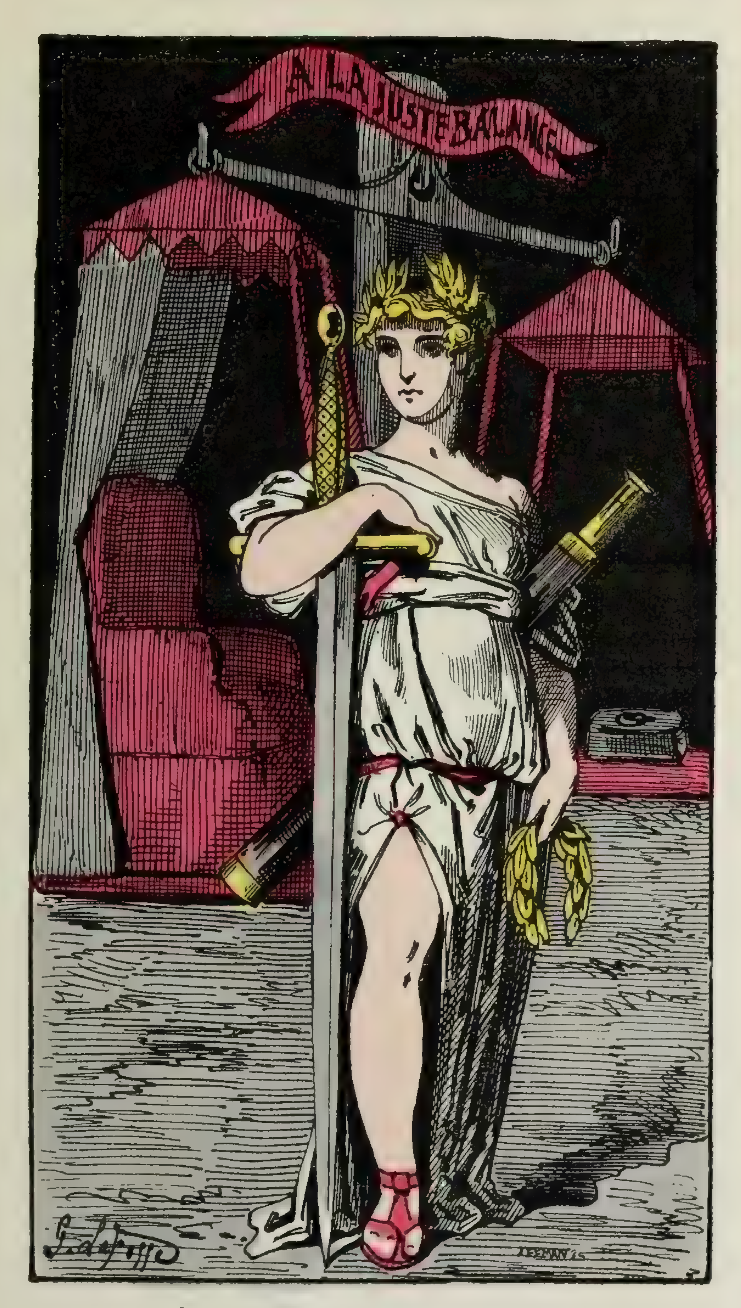
Mais elle lui conquit le respect de tous les honnêtes gens.

Son culte fut, à partir de ce moment, le plus élevé de tous.

Les simples particuliers savaient qu'ils pouvaient compter sur elle.

Jupiter savait qu'il n'avait rien à en attendre, ni pour absoudre ses attentats politiques, ni pour arranger auprès de Junon, sa femme, ses petites polissonneries de vieux débauché.

⁂



THÉMIS



Chérie des hommes justes, méprisée ou crainte des rois mêmes, Thémis pouvait affronter les jugements de la postérité.

Rien ne manquait à sa gloire.



L'intégrité et l'indépendance dont Thémis avait fait preuve en bravant le courroux de Jupiter et en refusant ses faveurs, inspirèrent une énorme confiance.

De toutes parts, les mortels qui avaient entre eux quelques démêlés accouraient les lui exposer et se soumettaient à ses décisions, sachant qu'elle était incapable de céder à une considération particulière.

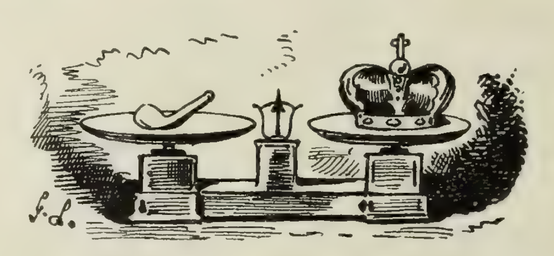


Elle était pour le riche et pour le puissant ce qu'elle était pour le plus pauvre et le plus obscur des citoyens : toujours équitable, toujours également indulgente ou sévère, toujours incorruptible.



Elle rendait ses arrêts gratuitement et n'admettait jamais qu'une des parties ou un accusé lui fût recom-

mandé par un intermédiaire ou un protecteur, quelque haut placé qu'il pût être.



Thémis était d'une élévation d'âme et d'une pureté de mœurs irréprochables, en même temps que d'une fierté excessive en ce qui touchait sa mission, qu'elle considérait à bon droit comme la plus grande et la plus sainte qui existât.

Elle jugeait les procès entre particuliers avec une équité farouche.

⁂

Mais c'était surtout dans les causes politiques, alors qu'elle se trouvait placée entre le droit des simples citoyens et la pression d'un pouvoir autoritaire, que resplendissait son amour du juste et son mépris de l'arbitraire.

⁂

S'agissait-il de juger, par exemple, un journaliste poursuivi par un article soi-disant subversif, jamais Thémis ne consentait à tenir compte des injonctions,

des prières ou des menaces que l'on pouvait lui faire parvenir de haut lieu.

* * *

Elle pesait le délit, mais ne condescendait jamais à mesurer l'écrivain au plus ou moins de haine et de ressentiment qu'il avait pu inspirer au chef de l'Etat ou à ses courtisans.

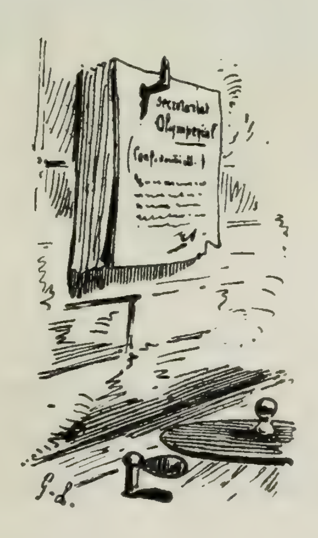
Quelquefois Jupiter essayait de l'assujettir à ses caprices et lui faisait passer une petite note conçue en ces termes, ou à peu près :

SECRÉTARIAT OLYMPÉRIAL

(*Confidentielle*)

—

Depuis quelque temps l'audace des feuilles avancées redouble. — Le gouvernement verrait avec plaisir Mme Thémis agir contre elles avec plus de rigueur et leur appliquer le maximum des peines pour chaque délit.



Thémis jetait dédaigneusement cet avis au panier en murmurant :

— Ah çà!... pour qui me prend-il donc, ce vieil empaillé-là?...

Et elle continuait à juger les journalistes selon sa conscience, les condamnait d'une façon serrée s'ils avaient commis quelque diffamation *figarotique* de mauvaise foi, leur appliquant une amende modérée s'il s'agissait d'une contravention sans importance, et les acquittant s'ils n'avaient fait que dire honnêtement ce qu'ils pensaient — leur opinion fût-elle énormément désagréable au gouvernement.



Cette attitude méprisante exaspérait Jupiter, qui ne pouvait pas parvenir à comprendre que la justice ne se montrât pas fort honorée de se tenir à son entière discrétion.

Aussi ne se décourageait-il pas et renouvelait-il fréquemment ses tentatives d'embauchage.



Plusieurs fois, on put croire qu'il avait réussi, et la consternation fut grande quand on apprit que Thémis avait enfin mis le pied dans le cloaque.

Nous ne citerons que les deux faits suivants :

Premier fait :

Un jour, un pamphlétaire d'énormément d'esprit s'avisa de plaisanter certains travers de Jupiter et certains faux chignons de Junon.

Grand émoi dans l'Olympe, où l'on était accoutumé à voir tout le monde s'aplatir devant leurs majestés, en déclarant que les jambes trop courtes du souverain ajoutaient à sa grâce, comme les bajoues trop longues de la souveraine ajoutaient à sa beauté.

On commença par supprimer au pamphlétaire irrévérencieux la vente sur la nue publique.

Le pamphlétaire était nerveux, il regimba et eut la semaine suivante un esprit de tous les diables. Bref, il emporta le morceau.

Tout l'Olympe riait à se tordre.



Alors Jupiter vit qu'il n'y avait pas à balancer. Junon, furieuse de s'être vu reprocher par le hardi pamphlétaire de mettre deux ll dans le mot *casserole*, poussait à la roue de toutes ses forces.

Bref, le maître de l'Olympe envoya immédiatement à Thémis le télégramme suivant :

« Chère Thémis — faut à tout prix me débarrassiez
« folliculaire que vous savez bien — poursuivez outrance
« tous numéros — flots d'amendes — avalanches années
« de prison — tuez feuille et écrivain coûte que coûte. »

JUPITER.

Tout le monde se disait :

— Thémis va se moquer de ces instructions comme elle a fait de toutes les précédentes... et elle aura raison.

Chose inouïe, chose inattendue!...

Trois mois après, le pamphlétaire, traqué comme un malfaiteur, avait essuyé, en soixante-quinze condamnations superposées, 528,000 francs d'amende e 315 années de prison.



Les hahitants de l'Olympe étaient atterrés et se disaient à voix basse en se croisant sur le trottoir des nuages.

— Comment!... Thémis fait une chose pareille?... ce n'est pas possible.

Second fait :

Jupiter avait un proche parent, une espèce de mauvais sujet, brutal, grossier, propre à rien, qu'il n'avait pu caser à sa cour parce qu'il mangeait avec ses doigts et crachait sur le tapis, et auquel il faisait une assez jolie pension.



Ce proche parent habitait près de l'Olympe une petite villa.

Un jour qu'il avait bien déjeuné, sans doute, il passa dans son salon, et, en guise de pousse-café, tua net un pauvre jeune homme qui était venu lui faire une communication quelconque.

La justice fut saisie de l'affaire. Et tout le monde disait :

— Thémis est une trop honnête femme pour tenir

compte du rang et des attaches de l'assassin... Elle le condamnera à mort comme un simple particulier.

Cette fois encore, l'attente générale fut trompée.



Non-seulement Thémis acquitta le parent de Jupiter, mais encore elle condamna à six mois de prison un ami de la victime.

C'était à bouleverser toutes les notions du juste, toutes les traditions de la morale, et Thémis allait être

traitée par l'opinion publique comme une gourgandine éhontée prostituant ses charmes au pouvoir quand, heureusement pour elle, on apprit la vérité.



De faux grands-prêtres soudoyés par Jupiter avaient pénétré dans le temple de Thémis et c'étaient eux qui avaient subrepticement rendu, dans les affaires du célèbre pamphlétaire et de l'assassinat commis par un dieu du sang, les arrêts dont s'était légitimement ému le monde entier.



Après s'être lavée d'un soupçon odieux, la pauvre Thémis, dont la popularité et le renom d'intégrité avaient couru de si grands dangers, devint plus resplendissante que jamais.



A partir de ce moment, elle apparut aux mortels dans tout l'éclat de sa majesté immaculée.

Et depuis, personne n'osa jamais douter d'elle, quelles que fussent les apparences qui semblèrent quelquefois la condamner.

Sa renommée est arrivée pure jusqu'à notre époque, et, de nos jours, le culte dont elle est l'objet chez nous est tellement inébranlable, qu'il résiste même aux cancans de quelques esprits inquiets qui l'accusent de mettre plus de temps à se demander si elle poursuivra un journal bonapartiste ayant injurié le gouvernement républicain qu'elle n'en mettrait à condamner vingt-huit feuilles républicaines n'ayant taquiné que les monarchistes.

⁂

Notre foi en Thémis est aujourd'hui une véritable religion. Cette déesse, qui représente ce qu'il y a de plus saint au monde, LA JUSTICE, est devenue pour nous une seconde femme de César : elle ne peut plus être soupçonnée.

Elle plane, rayonnante et divine, au-dessus de toutes les mesquineries humaines, de toutes les intrigues de cour, de toutes les corruptions, de tous les effondrements moraux.

⁂

Le culte de Thémis est devenu l'espoir des opprimés, la consolation des vaincus.

Ils la chérissent, ils la respectent, ils l'adorent, parce qu'elle n'a jamais failli et ne peut jamais faillir.

Rien au monde !... rien ! ne pourrait nous faire douter de LA JUSTICE.

Pas même certains juges.

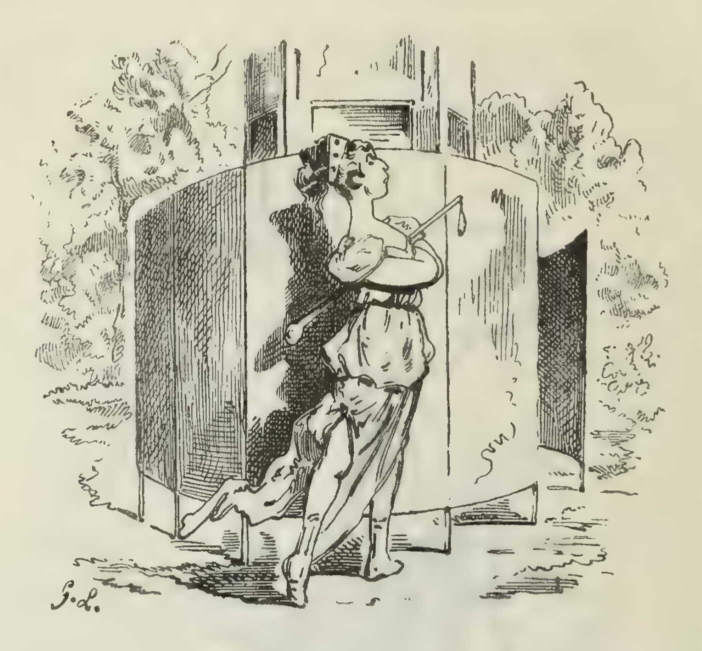


On a souvent confondu Thémis avec Astrée qui était, dit-on, sa fille.

Astrée était aussi une déesse très comme il faut, qui avait pour spécialité de maintenir parmi les hommes les mœurs les plus pures.



Comme Thémis, elle représentait au plus haut degré la sagesse et l'équité, et tous ses efforts tendaient à relever le niveau moral des humains à force de droiture et de vertu.



Mais elle eut beaucoup moins de persévérance que Thémis.

Plus faible de tempérament, au lieu de tenir tête aux puissants du jour qui voulaient la corrompre comme ils avaient tenté de corrompre sa mère, elle se dégoûta vite des vilenies officielles et lâcha pied devant les envahissements de la gangrène olympériale.



Tant que dura l'âge d'argent, Astrée lutta pour la sainte cause et parvint à conserver chez les humains un certain amour et un certain respect de la justice.

Mais à l'apparition de l'âge d'airain, la pauvre petite n'y put tenir.



Au spectacle du vice triomphant et de la morale torturée, elle fut prise d'un violent hoquet de dégoût.

Et elle remonta vers le ciel, afin de ne pas voir s'accentuer davantage ce mouvement navrant d'une décadence qui devait nous conduire au figarisme.

Thémis et Astrée sont représentées toutes deux sous la figure d'une superbe femme au regard calme, aux traits sévères et dignes.

Elles tiennent d'une main une épée, et de l'autre une balance qui est une véritable merveille de précision.

⁂

C'est à l'aide de cet instrument qu'elles pèsent les bonnes et les mauvaises actions des hommes, et font la part exacte des responsabilités de chacun d'eux.

En vain les passions, les haines, les colères, les inté-

rêts s'accrochent-ils souvent à l'un des plateaux de cette balance pour le faire pencher d'un côté ou de l'autre, selon leurs besoins ou leurs rancunes.

Rien n'y fait. Le pèse-crimes de Thémis ne fléchit pas d'une seule ligne sous ces formidables coups de pouce frauduleux.



Une opération toute récente, à laquelle a dû se livrer Thémis, a donné une nouvelle preuve de l'exactitude de ses balances.

Voici le fait :

Une des plus grandes nations du monde ayant été conduite à deux doigts de sa perte par un gouvernement imbécile et odieux qu'elle avait eu le tort de subir pendant dix-huit années, Thémis fut chargée par l'histoire de vérifier, à l'aide de ses irréprochables balances, la part de responsabilité qui revenait à ce gouvernement déchu dans les désastres du pays.



Thémis se mit en devoir de s'acquitter de la mission qui lui était confiée.

D'une main elle éleva ses balances à la vue du monde entier, afin que tous les mortels pussent constater la régularité de l'opération.


HONNEUR, BONTÉ
DÉSINTÉRESSEMENT
DÉVOUEMENT
COURAGE
LOYAUTÉ
MODESTIE

NÉMÉSIS



Les deux plateaux vides étaient exactement à niveau.

Alors Thémis mit successivement dans l'un de ces plateaux qui pencha fortement :

Une somme de dix milliards en or;

Deux provinces extrêmement riches;

Cent mille cadavres d'hommes jeunes et vigoureux;

Les vices dégradants de toute une génération en décadence.

Tout cela fit naturellement un poids énorme.

Il sembla que Thémis ne pourrait rien mettre d'assez lourd dans l'autre plateau pour égaler un pareil chargement.

⁂

Mais Thémis, sans s'émouvoir, mit dans le second plateau le dernier règne qui venait de s'écouler avec tous ses accessoires obligés :

Son crime originel d'usurpation ;

La vénalité de ses juges ;

La fourberie et le parjure de son souverain ;

Les cotillons interlopes de sa souveraine ;

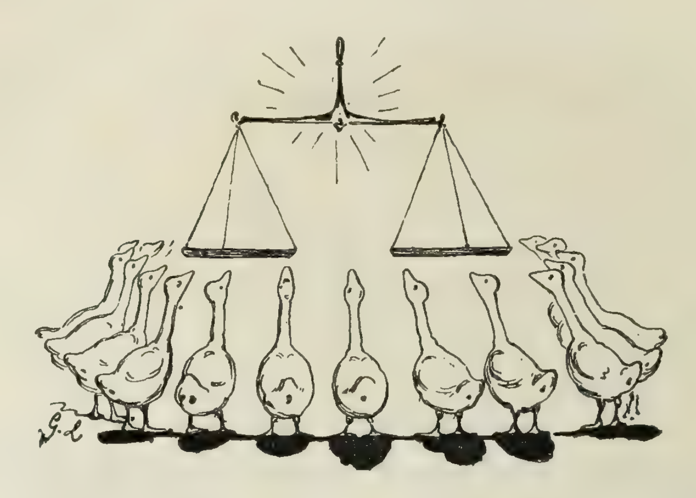
L'ambition de ses chevaliers d'industrie ;

L'âpreté de ses fonctionnaires ;

Le luxe insolent de ses courtisanes ;

La stupidité de ses maréchaux.

⁂



Aussitôt on vit le second plateau s'abaisser lentement, faisant remonter le premier.

Tous deux s'arrêtèrent sur le même plan, au grand ébahissement de la foule plébiscitaire.

⁂

L'arrêt était rendu. Les deux poids étaient les mêmes :

Ceci équivalait à cela.

Ceci avait causé cela.

Ceci était responsable de cela.

La malheureuse nation qui venait d'essuyer de si formidables revers fut atterrée.

Les yeux fixés sur les deux plateaux immobiles de la balance, elle se disait avec d'amers regrets :

— Quelle infamie !... si j'avais su !...

Tout à coup un grand bruit se fit dans la foule.



Une demi-douzaine de décavés du dernier règne se mirent à pousser des cris féroces, prétendant que c'était une duperie ; que la balance de Thémis était mauvaise, et que ce n'était pas la dynastie déchue qui était responsable des malheurs du pays.



Ils se ruèrent sur Thémis comme des fous furieux, s'accrochèrent de tout leur poids au plateau de la balance, qu'ils voulaient faire pencher de leur côté, se cramponnèrent aux ficelles, donnèrent des secousses formidables pour détruire l'équilibre du fléau, afin de faire accroire aux masses que le gouvernement maudit dont ils avaient grassement vécu pendant si longtemps, et dont ils espéraient bien vivre encore, n'était point la cause des affreux malheurs qui avaient désolé la patrie.

⁂

Leurs efforts furent impuissants à faire dévier d'un millimètre les deux plateaux de la balance, dont l'équilibre parfait était pour les mortels comme un muet enseignement, et semblait leur dire :

C'est une vérité immuable que le despotisme des tyrans se solde par la ruine des peuples.

⁂

Furieux de n'avoir pu fausser les balances de Thémis, les souteneurs de l'odieuse dynastie qui avait failli perdre la malheureuse nation en fabriquèrent de spéciales, plombées d'un côté, creuses de l'autre, et au moyen desquelles ils essayèrent d'opérer devant la foule.



Sur un plateau ils mirent, comme Thémis, toutes les pertes douloureuses de la patrie : hommes, argent, honneur, gloire, etc., etc.

Puis ils chargèrent l'autre d'un tas de prétendus crimes de soi-disant trahisons dont ils accusèrent les hommes qui justement s'étaient voués à la tâche de réparer les désastres du règne fatal.

Alors, élevant à leur tour leur balance frauduleuse, ils s'écrièrent :

— Vous voyez... les deux plateaux sont égaux ; ce sont donc bien ces hommes qui vous ont perdus...



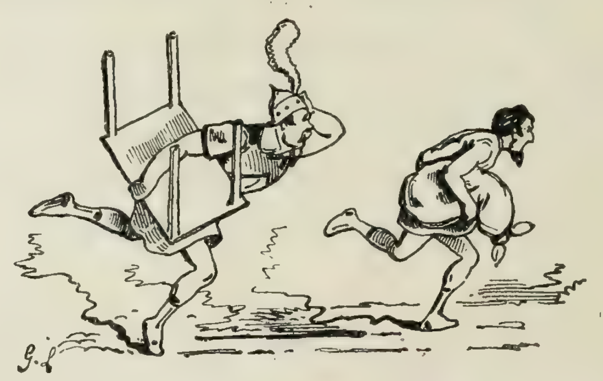
Quelques naïfs se laissèrent abuser par cette expérience d'escamoteur. Et, grâce à la bêtise humaine, ce tour de coquin commençait à faire de nombreuses dupes, quand tout à coup un événement heureux vint couvrir de honte ces indignes charlatans.



Au moment où ils opéraient sur la voie publique, ils virent apparaître un contrôleur des poids et mesures qui s'avançait vers eux en regardant leurs balances d'un air soupçonneux.

Ayant négligé — et pour cause — de faire poinçonner cet instrument de *pressession,* ils plièrent rapidement leur bagage et décampèrent au plus vite, comme ces

industriels louches qui vendent de vilaines choses au coin des passages et se sauvent dès qu'ils aperçoivent un agent de police.



Dans leur précipitation ils renversèrent leur balance et les badauds purent constater qu'elle était outrageusement faussée.

Depuis ce temps ils n'osent plus se montrer en public et personne ne leur achèterait seulement un quart de café en grains dans la crainte d'être volé de 126 grammes.

NÉMESIS

Némésis avait pour mission de châtier les méchants.

Elle les poursuivait avec une ardeur implacable et se montrait sans pitié dans les représailles qu'elle exerçait.

⁂

Les punitions qu'elle infligeait aux mortels étaient très variées.

Cela provenait de l'étendue de ses pouvoirs et du choix illimité des moyens de vengeance que les dieux avaient mis à sa disposition.

Elle usait à son gré de tous les fléaux.

Le répertoire de toutes les déesses et de tous les dieux malfaisants était à sa discrétion.

Chaque année, Jupiter lui-même lui remettait une douzaine de coups de foudre en blanc, dont elle pouvait faire l'usage qui lui convenait sur les humains ayant mérité une punition.

⁂

Sur un simple signe d'elle, Mars déchaînait des guerres effroyables, qui punissaient à la fois les empereurs de leurs crimes et les peuples qui les avaient subis de leur lâcheté.

⁂

Némésis n'avait qu'un mot à dire, qu'un geste à faire.

Il lui suffisait de désigner un coupable, et aussitôt :

Cérès vidait les épis d'un champ;

Neptune ouvrait des gouffres spéciaux dans l'Océan;

Eole précipitait des tuyaux de cheminée et des persiennes sur les trottoirs;

Pomone faisait les fruits véreux;

Vertumne intervertissait l'ordre des saisons et envoyait de la grêle sur les vignes en pleine canicule;

Mercure, le dieu des affaires, inondait en un clin d'œil la place de valeurs *Vigonesques*;

Et Vénus, elle-même, entremêlait avec perfidie ses gracieux présents de certains suppléments qui en fixaient le souvenir dans les cœurs.



Jouissant de tant d'immunités, Némésis était donc une déesse redoutable.

Aussi les gens qui avaient commis quelque mauvaise action la craignaient-ils comme la peste et le Vaudeville.



Ils la craignaient d'autant plus qu'indépendamment des fléaux et des malheurs de premier ordre dont elle pouvait gratifier le genre humain, elle dispensait encore à son gré toutes les calamités subalternes qui sévissent habituellement sur les mortels, sous les principales rubriques de : migraines, restaurants à prix fixe,

carie des dents, concerts de musique classique, œils de perdrix, margarine, calvitie précoce, alphonsekarrisme, haute-gomme, gastrites aiguës, belles-mères chroniques, etc.



Némésis, en somme, était une personne fort honorable, et nul aujourd'hui ne prononcerait son nom qu'avec un profond respect, s'il ne lui était pas arrivé récemment un malheur, dont nous ne la rendons pas responsable, bien entendu, mais qui ternit un peu sa réputation aux yeux des gens qui ne voient que la superficie des choses.



Ce malheur, — malheur commun à tous les gens qui se sont fait un nom honorable, — fut de voir des hommes de mauvaise foi et des intrigants se servir du sien comme enseigne.



Vers 1832, un poëte de beaucoup de talent, qui avait à la fois l'hémistiche et la conscience extrêmement faciles, publia, sous le titre de *Némesis*, une série de satires dirigées contre les puissants de son époque, et qui eurent un énorme succès.



Malheureusement, aussi riches que fussent les rimes du pamphlétaire, elles trouvèrent une cassette royale assez opulente pour les acheter.

Et le poëte se tut, donnant raison, par extension, au proverbe si connu : « Le silence est d'or. »



Némésis fut outrée de l'application vénale qu'un folliculaire avait fait de son nom.

Elle se vengea en le vouant au mépris des honnêtes gens. Mais le mauvais effet de cette usurpation d'enseigne n'en subsista pas moins en partie pour elle.

⁂

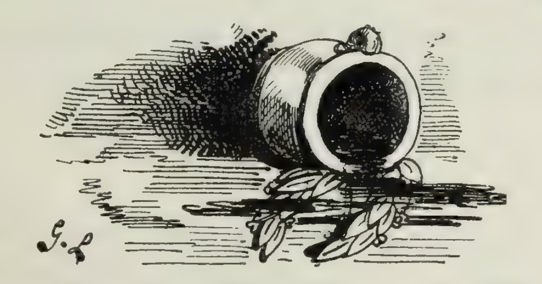
Tout récemment, la pauvre et recommandable déesse,

qui décidément n'a pas de chance avec ses contrefacteurs, a éprouvé un déboire analogue :

Un écrivain du *Figaro*, s'affublant aussi de son nom, a publié, sous le titre de *Petite Némésis*, une série de vers d'une facture et d'une moralité également licencieuses.



Dans ces bouts rimés, qui étaient à la *Némésis* de 1832 ce qu'est un couplet de Clairville à une ode de Victor Hugo, on vit pendant six mois ce quart de poëte du demi-quart de monde souiller, de ses hémistiches contrefaits et de ses rimes plates, le peu d'hommes et de choses honnêtes que dix-huit années de pourriture impériale avaient laissés debout.



Cette fois Némésis fut profondément écœurée.

Servir tour à tour, malgré elle, de marraine non-seulement à des écrivains de talent sans honnêteté, mais encore à des rimailleurs sans mérite et sans convictions, c'en était trop.

Et Némésis se retira des affaires, cédant la place aux effrontés satiriques vendus et à vendre, dont tout le talent consiste à faire dorer, par les listes civiles, les cassettes particulières ou les caissiers de journaux opulents de l'ordre immoral, le manche de leur fouet sans mèche.



Aussi, depuis que Némésis, dégoûtée des faussaires de sa marque de fabrique, a cessé de remplir ses saintes fonctions, les méchants, les ambitieux, les fourbes, les intrigants, les pianistes, les escrocs, les ouvreuses, les despotes, les cochers de fiacre, les créanciers, en un mot tous les êtres malfaisants de la création ne savent plus ce que c'est que la crainte d'un châtiment.

Et ils s'en donnent à cœur-joie sur notre pauvre globe qui n'en peut mais !



C'est depuis que Némésis s'est momentanément désintéressée de ce qui se passe chez nous, que nous voyons tant de gens qui devraient gémir dans des supplices affreux, se promener tranquillement en fumant de somptueux *hautepegradorès* de la Régie.



Cependant on croit généralement que Némésis sortira bientôt de sa retraite et qu'elle rentrera en scène pour y recommencer la grande fouaillerie salutaire dont le besoin se fait sentir.

⁂

Il paraît, en effet, impossible que cette déesse bienfaisante déserte plus longtemps les devoirs que lui impose le mandat impératif dont la justice, la vérité et la morale l'ont investie.

⁂

Au moment où nous écrivons ces lignes, tout présage la rentrée prochaine de Némésis.

Déjà, en prêtant attentivement l'oreille, on entend dans le lointain ce bruit particulier et bien connu des sifflements d'une lanière.

Ce bruit se rapproche, — insensiblement, c'est vrai, — mais il se rapproche.



Des savants versés dans la théorie de la vitesse des sons prétendent que Némésis accourt vers nous, en agitant son redoutable fouet, avec une rapidité énorme.

A l'aide d'instruments de précision, ils ont calculé que, le 4 novembre 1879, elle ne sera plus qu'à une portée d'état de siège de nous;

Et qu'une fois cette dernière distance franchie, la liberté de la presse, qui est, du reste, une des servantes les plus dévouées de Némésis, nous la ramènera triomphalement par la main.

Ainsi soit-il!...

⁂

Qu'elle revienne au plus tôt, Némésis, la vraie!...

Son absence a trop duré.

Et nous en avons assez, dieux justes!... de voir depuis longtemps, entre mille autres choses également navrantes :


DENONCIATIONS
LETTRES ANONYMES
CALOMNIES CHOISIES
OPPOSITION

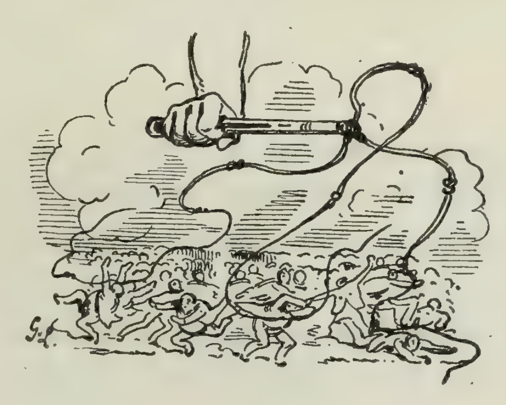
LA DISCORDE

Des maréchaux qui ont vendu leur pays se promener tranquillement dans les villes d'eaux au milieu de leurs familles;

Des farceuses mûres qui ont poussé à la tuerie de trois cent mille hommes pour se venger d'avoir été traitées de « vieilles cocottes », nettoyer tout doucement leur passé avec de l'eau de Lourdes;

Les feuilles les plus honteuses être encore les plus redoutées;

Les romans-feuilletons les plus bêtes être encore les plus lus.



Il nous tarde que le fouet aux éraflures cuisantes siffle de nouveau et trouble dans leur quiétude :

Les repus qui ont le bonheur insolent;

Les imbéciles qui ont la bêtise cruelle;

Les dupeurs, les oppresseurs, les sauveurs, les enfonceurs, les lâcheurs, les farceurs, les endormeurs, les prometteurs, les biaiseurs, les amuseurs, et enfin tous les berneurs généralement quelconques à qui le char du

progrès doit de rester toujours sur place, parce que ses conducteurs veulent avant tout conserver les leurs.

Cingle dans le tas, Némésis...

La meute s'est serrée depuis le temps qu'elle est tranquille.

Tous les coups porteront.

LA DISCORDE

La Discorde fut certainement une des plus mauvaises bougresses de l'Olympe. Et elle est restée l'une des plus affreuses plaies de l'humanité.



Les poëtes la disaient fille de la Nuit. C'est très ingénieux, *nuit* veut dire *ignorance*, et il n'était pas possible de faire plus simplement comprendre que les hommes, qui sont tous frères, ne peuvent avoir de querelles ensemble que lorsque l'obscurité ne leur permet ni de se reconnaître ni de s'expliquer.



Voici, en effet, si nos renseignements sont exacts, dans quelles navrantes conditions fut conçue cette déesse malfaisante.

On sait qu'avant la naissance du monde, le Chaos avait épousé la Nuit.

Ce ménage, qui faisait tout à tâtons, allait naturellement cahin-caha.

L'obscurité profonde dans laquelle les époux vivaient semait leur existence d'une foule d'accidents, de heurts et de disputes qui s'expliquent sans peine.

⁂

Comme il faisait tout noir autour d'eux, ils étaient quelquefois des millions d'années à se chercher sous la couverture sans se rencontrer.

Puis, tout à coup, le hasard les ramenait l'un près de l'autre.

Et ils faisaient un enfant.



Quelquefois, le Chaos, en allongeant le bras dans l'obscurité pour tâcher de trouver sa femme, flanquait à celle-ci un grand coup de poing dans l'œil.

Et la Nuit disait avec aigreur :

— Tu ne peux donc pas faire attention !... grand imbécile !...

Ou bien, c'était la Nuit qui, en cherchant le Chaos à tâtons pour l'embrasser, griffait son mari sur le nez.

Et alors le Chaos, à son tour, de fort mauvaise humeur, traitait la Nuit de « grande dinde. »

⁂

Cependant, toutes ces petites querelles s'apaisaient encore assez aisément.

Mais un jour, il y en eut une plus grave.

Le Chaos et la Nuit étaient couchés côte à côte et ronflaient comme deux bienheureux.

⁂

A minuit et demi, le Chaos, réveillé par un cauchemar dans lequel il voyait tous les kiosques du boulevard rentrer en terre au fur et à mesure qu'il s'en approchait, se leva vivement et se mit à chercher quelque chose sous le lit.



Il avait beau faire, il ne trouvait rien.

Impatienté, il donne un grand coup de poing sur l'édredon en disant :

— Où donc l'as-tu mis?...

⁂

La Nuit, réveillée en sursaut, répond :

— Mais... au pied... à gauche... comme d'habitude.

— Je te dis qu'il n'y est pas!...

— Je te dis que si...

— Je te dis que non!...

⁂

Pour couper court à l'incident, la Nuit se lève, passe un jupon et se met à son tour à passer et repasser son bras sous la couchette.

Encore à moitié endormie, elle met la main sur quelque chose de creux et le passe au Chaos en lui disant d'un ton désagréable :

— Tiens!... le voilà... tu ne sais jamais rien trouver.

Le Chaos prend l'objet et le rejette aussitôt en répondant avec humeur :

— Ce n'est pas ça... c'est mon soulier!...



Alors ils se remettent à chercher tous les deux, toujours sans voir clair, bien entendu.

En tournant le pied droit du lit, le Chaos s'emberlificote dans les jambes de la Nuit qui était venue du même côté.

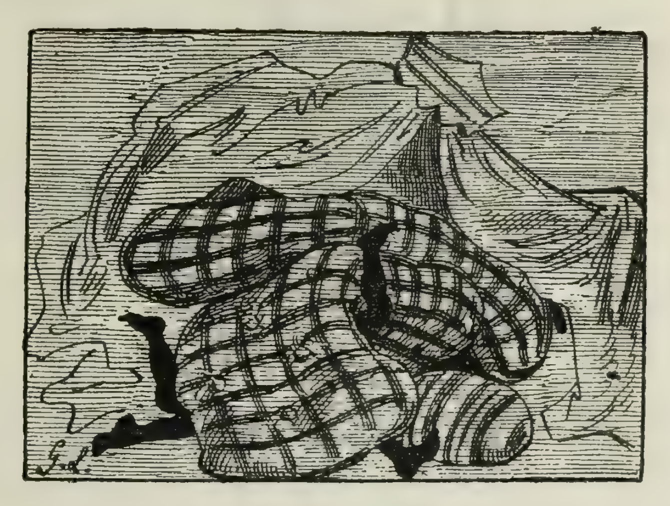
Se sentant tomber, il veut se retenir et s'accroche à une chaise. Il tombe avec la chaise, entraînant avec lui les matelas auxquels il essaie de se cramponner.

⁂

Le poids des matelas fait chavirer le bois de lit qui tombe sens dessus dessous et recouvre les deux époux enchevêtrés et furieux.

En essayant de se dégager, le Chaos et la Nuit s'entortillent dans les draps, entrecroisent leurs bras et leurs jambes qu'ils ne peuvent plus parvenir à démêler, s'injurient, se distribuent des renfoncements, se tirent

les cheveux, se donnent mutuellement des noms terribles, etc., etc.



Bref, tout s'explique. La Nuit se souvient qu'elle a mis le matin l'objet en question sur l'étagère du buffet de la salle à manger en faisant le ménage. Elle va le chercher, et les deux époux se réconcilient séance tenante.



Mais l'effet de cette mêlée horrible, qu'un peu de clarté eût pu conjurer, n'en était pas moins produit.

Et neuf mois après, la Nuit mettait au monde un petit monstre à l'œil hagard, aux lèvres blêmes, aux cheveux hérissés, dont le premier cri, en sortant du sein de sa mère, fut un juron de bonapartiste décavé.

C'était la Discorde.



L'enfant grandit en méchanceté et en laideur. Son seul plaisir était de nuire et de semer la haine partout.

Elle troublait les ménages en introduisant la jalousie dans le cœur des époux les plus constants.

Elle apportait la défiance dans les associations commerciales, pour amener des procès acharnés.

Elle faisait surgir par douzaines des prétendants à tous les trônes, afin de livrer les peuples aux horreurs de la guerre civile.

Elle insinuait aux pauvres que les riches se moquaient de leur misère en mâchonnant leurs cure-dents, et aux riches que les pauvres n'attendaient que la rentrée de M. Thiers aux affaires pour les piller de fond en comble.

⁂

A son tour, la Discorde eut des enfants.

Elle en eut beaucoup et tous vécurent, ce qui n'étonnera personne, quand l'on saura que ces rejetons furent la Faim, la Douleur, l'Ingratitude, le Meurtre, les Disputes, la Fraude, l'Injustice, le Parjure, etc., etc.

Sans compter la Jaunisse, le Dépit, la Rancune, les Coups d'Etat et la Colique.

⁂

Du reste, la Discorde avait des fréquentations en rapport avec ses goûts.

Elle était au mieux avec l'Amour, dînait souvent chez Mercure et se promenait sans cesse bras dessus bras dessous avec Mars.

Ces trois dieux, à eux seuls, lui fournissaient pas mal d'ouvrage avec leurs rivalités galantes, financières et guerrières.

⁂

La Discorde ne tarda pas à se rendre insupportable dans l'Olympe avec sa manie de chercher à brouiller tout le monde au moyen de cancans, de médisances et de lettres anonymes.

Nous avons raconté, dans le chapitre de cet ouvrage consacré à Vénus, la scène sans nom que cette détestable déesse avait provoquée lors des noces de Pelée

et de Thétis, en jetant sur la table du festin une pomme destinée à « la plus belle. »

⁂

Tous les jours elle inventait des tours dans ce goût-là pour faire se prendre aux cheveux ou se couper la gorge les déesses et les dieux au milieu de qui elle vivait.



Un matin, elle rencontrait Junon, et lui disait avec surprise :

— Tiens !... ce n'est donc pas vous, ma chère! que je viens de voir avec votre mari dans un nuage de remise qui allait au pas, autour de la cascade du bois de Cythère?...

Le soir, Jupiter et Junon avaient une scène à tout casser.

⁂

La nuit elle prenait un morceau de craie et allait écrire sur la porte de la nuée de Vulcain, en ayant le soin d'imiter les déliés de Mars :

Vulcain est un vieux cocu !...

Le lendemain, au conseil des ministres, Vulcain et Mars s'attrapaient et se disputaient comme des cochers de fiacre.



Un autre jour, elle glissait dans le jeu de bésigue de Mercure et de Bacchus huit dames de pique et huit valets de carreau.

Alors les deux joueurs annonçaient le cinq cents en même temps et se flanquaient réciproquement les cartes à la tête en se traitant de grecs.



Enfin, il n'était pas de minute que la Discorde ne jouât quelque tour indigne.

Outré de tant de méchanceté, Jupiter prit le parti de la chasser de l'Olympe.



Sûre qu'elle trouverait du travail partout, la Discorde ne s'alarma pas de cette disgrâce.

Elle fit ses paquets, quitta le Ciel et se dirigea vers la Terre, où elle ne tarda pas à arriver sous les traits d'une belle-mère.



Aussitôt que la Discorde, chassée de l'Olympe à cause de son mauvais caractère, fut arrivée sur la terre, elle se mit de suite à l'ouvrage, et recommença ici-bas, en grand, ce qu'elle avait fait là-haut.



Elle trouva comme toujours un auxiliaire puissant dans l'Ignorance, et des alliés dévoués dans les hommes qui avaient pour spécialité de faire leurs choux gras de l'imbécillité des autres.

Aussi se lia-t-elle étroitement avec eux.

Tous y trouvaient leur compte :

Eux, parce que la Discorde les aidait à conserver leurs privilèges et à faire des coups d'Etat à la faveur du désordre;

Elle, parce que les gouvernants lui fournissaient l'occasion d'organiser de splendides mêlées intestines ou étrangères, ce qui était son bonheur.



Cette sainte alliance produisit des maux sans nombre qui désolèrent l'humanité et la désolent encore.

C'est à la Discorde que les peuples ont dû toutes les guerres depuis Troie jusqu'à Sedan, sans compter le courant.



Depuis quelque temps, cependant, la Discorde semble un peu inquiète de son avenir.

On parle beaucoup d'une nouvelle déesse dont on dit le plus grand bien et qui aurait reçu pour mission d'éteindre complètement, dans un temps donné, la torche que secoue sur l'humanité l'implacable associée de l'Ignorance.

Cette déesse, c'est l'Instruction.

⁂

Fille de Minerve et de Thémis, ayant pour parrain le Droit et pour marraine la Liberté, très chaudement protégée par d'honnêtes personnes au nombre desquelles : la Vérité, le Progrès et la Libre-Pensée, la jeune déesse Instruction, dont le monde entier s'occupe beaucoup depuis quelque temps, paraît appelée à devenir bientôt fort désagréable à la Discorde et à ses amis.

⁂

Elle n'est point encore arrivée à un développement suffisant pour abattre dès aujourd'hui ses ennemis naturels.

Mais on en espère beaucoup.

Après de cruelles convulsions qui ont failli lui coûter la vie, un des plus beaux et des plus généreux pays du monde s'est tout à coup épris d'elle et lui voue depuis quelques années un véritable culte.



Aussi, il faut voir quels yeux furibonds font à la nouvelle venue les hommes noirs, blancs et verts qui depuis tant de siècles avaient mis l'*Ignorance* en Société anonyme et s'en étaient partagé toutes les actions, qui leur produisaient de si beaux dividendes!...

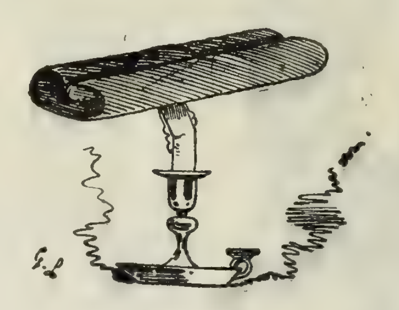


Par tous les moyens possibles ils cherchent à déconsidérer la pauvre petite.

Ils prétendent que ce n'est qu'une infâme sorcière née du doute, de l'athéisme et qui détruira la foi dans le cœur des hommes.

Dernièrement, ils ont fait mieux.

Reconnaissant qu'ils ne pourraient parvenir à perdre la déesse Instruction dans l'esprit public, ils ont demandé et presque obtenu un monopole qui leur permettra, — ils le croient, du moins, — de la former eux-mêmes.



Ils espèrent ainsi la faire servir exclusivement à leurs intérêts.

Ce petit triomphe n'est pas aussi inquiétant qu'il peut le paraître au premier abord.

La jeune déesse n'a pu s'opposer à ce qu'on lui donnât cette tutelle, parce que, pour le moment, elle est encore mineure.

Mais l'époque de sa majorité ne tardera pas à sonner, et nul doute qu'à ce moment son premier soin ne soit d'envoyer lestement promener les Basile qui se sont faits ses Bartholo, en leur laissant même sur le dos les immenses frais de chaînes, de serrures et de verrous de sûreté qu'ils s'étaient hâtés de faire pour mieux l'enfermer chez eux.

⁂

Libre alors, elle se dirigera elle-même à son gré vers le véritable but qu'elle s'est fixé.

Et ce sera à cette heure tant désirée que nous la verrons apparaître dans toute sa majesté, semant partout à flots sa bienfaisante lumière, inondant de clarté l'œuvre souterraine des oppresseurs de l'humanité, dissipant les malentendus qui divisent les nations et les font s'entr'égorger au profit d'une poignée d'ambitieux et d'intrigants, renversant les frontières, culbutant les rois, réconciliant les peuples et préparant enfin la venue de la grande harmonie universelle.



Ce jour-là, la Discorde fera un nez énorme.

Car elle sera frappée dans la partie la plus importante de son sacerdoce.

Et il ne lui restera plus à exploiter que des sujets subalternes, et à attiser que des querelles de dix-septième ordre.

Elle sera forcée de se contenter de susciter des disputes dans les ménages, en décousant clandestinement pendant la nuit les boutons de chemise du mari, ou en

jetant trois grosses poignées de sel gris dans les lentilles en train de cuire;

De faire se prendre aux cheveux deux cabotines de petit théâtre, parce qu'un auteur de féerie aura indiqué pour l'une un rôle trop court et pour l'autre une jupe trop longue;

De voir se colleter sur le paillasson d'une cascadeuse deux gommeux payants, trompés pour un troisième qui ne paie pas;

D'assister aux prises de bec entre héritiers à l'ouverture des testaments;

Etc., etc.

⁂

Mais tout cela sera bien maigre pitance pour une déesse accoutumée depuis tant de temps à ne se déranger que pour des tueries de trois cent mille hommes.

L'Espagne même lui aura échappé en vendant à la livre aux vieux papiers les dernières douzaines de ses *pronunciabsinthos*.

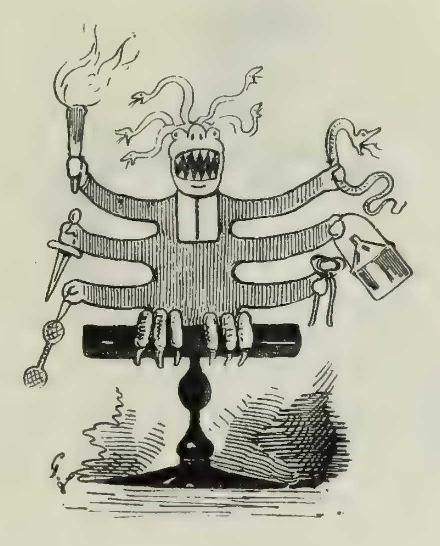
Ainsi soit-il!...

⁂

Pour le moment, et pendant qu'elle jouit de son reste, la Discorde est représentée sous les traits d'une portière dont la fille vient d'être refusée aux examens du Conservatoire.

Elle est coiffée de serpents qui s'entrelacent en sifflant, comme s'ils assistaient à une première d'un drame de Xavier de Montépin.

D'une main, elle tient une torche qu'elle promène autour d'elle, en l'agitant de façon à ce que les flammèches viennent allumer la haine et la colère dans le cœur des belles-mères et de leurs gendres, des cochers de fiacre pris dans les embarras de voitures et des impératrices régentes sur le retour.



De l'autre, elle tient un poignard et une couleuvre, touchants emblèmes de la fraternité humaine.

Et regrette de n'en point avoir une troisième pour brandir sur le monde :

Les tenailles de la sainte Inquisition ;

Le bidon à pétrole de la Commune ;

Et le casse-tête du bonapartisme.

ATÉ. — LES PRIÈRES

Née de parents d'un caractère horriblement pointu, la Discorde, dont nous nous sommes occupé dans le chapitre précédent, eut à son tour des enfants.

On ne s'étonnera pas qu'une déesse aussi désagréable en société ait enfanté des créatures peu aimables.



Até fut un des échantillons de cette race.

Elle reçut le titre de déesse de l'Injustice, et en cette qualité, aida les humains à faire tout le mal possible.



Comme sa mère la Discorde, elle exerça d'abord sa petite industrie dans l'Olympe, jouant chaque jour à ses camarades des tours pendables, faisant disgracier les uns par de faux rapports à Jupiter, introduisant les bottes à l'écuyère de Mars sous l'édredon de Vénus, pour la faire bourrer le soir par Vulcain son mari,

détournant les cartes postales pour faire manquer les rendez-vous et créer des malentendus, donnant des coups de pouce aux pendules pour mettre la cuisinière de Junon en retard et la faire renvoyer, etc., etc.



Elle ne savait qu'imaginer dans le but de faire chavirer la vertu et triompher le vice.

Un jour, elle eut une idée diabolique.

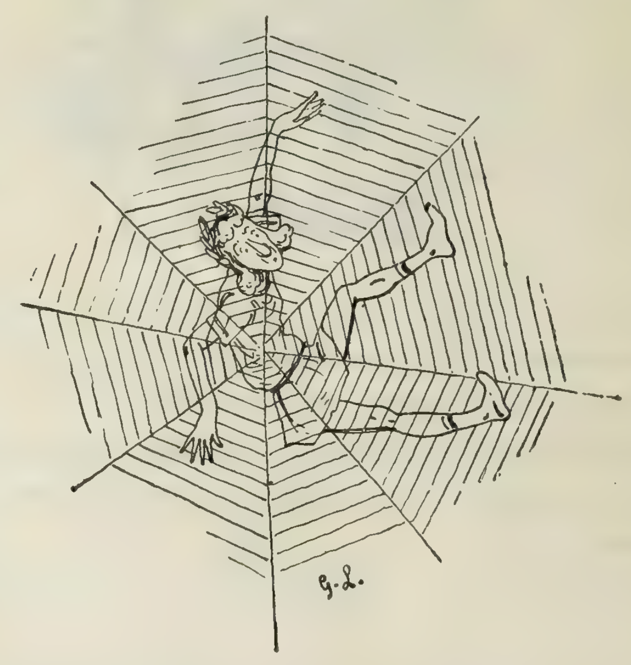
Un des dieux de l'Olympe — Apollon, croyons-nous — avait parlé un peu légèrement de Jupiter dans un café.

⁂

Mars, voulant faire du zèle, avait persuadé à Jupiter qu'Apollon devait être un personnage très dangereux, affilié à quelque société secrète, et qu'il serait bon d'ordonner une perquisition chez lui.

Até, apprenant que Mars avait obtenu le mandat sollicité, se creusa immédiatement la cervelle pour trouver un bon moyen de perdre ce pauvre Apollon, qu'elle savait, du reste, parfaitement innocent du crime dont on l'accusait.

Elle fit venir un de ses fidèles serviteurs, un drôle de coco, par parenthèse, et lui commanda une pièce fausse très compromettante en lui enjoignant de l'introduire clandestinement dans le portefeuille d'Apollon pendant que celui-ci dormirait.





ATÉ

Ainsi fut fait.

Et quand le commissaire de police de l'Olympe se présenta, accompagné de Mars, au domicile d'Apollon pour examiner ses papiers, il saisit le document suivant :

COMMUNE RÉVOLUTIONNAIRE

DE L'OLYMPE

Au citoyen Vulcain.
Flambez finances.

Le Président du Comité de salut public,

APOLLON.

Quoique la signature de cette pièce fût assez bien imitée, il fut, heureusement pour Apollon, reconnu qu'elle était fausse.

⁂

En apprenant cette duperie, Jupiter entra dans une violente colère et donna satisfaction immédiate à l'opinion publique en chassant honteusement la déesse Até de l'Olympe.



Il est à remarquer que le décret de destitution qui parut à l'*Officiel* olympérial, non pas six semaines après, mais le lendemain même de la canaillerie d'Até, ne stipula en faveur de la déesse mise en disponibilité aucune compensation, contrairement à ce qui se fait souvent en pareille circonstance.



Jupiter comprit très bien que s'il disgraciait Até d'une main et lui donnait de l'autre un poste important dans l'administration d'une des colonies de l'Olympe, les petits journaux satiriques pourraient, à juste titre, demander combien il fallait avoir passé de fois en police correctionnelle pour avoir droit à un gros bureau de tabac.



Quant à l'agent subalterne qui avait fabriqué la pièce fausse, il fut également chassé sans compensation, et dut se réfugier dans les bureaux du journal le *Pays*, qui s'empressa de l'embaucher comme secrétaire de la rédaction.



Exilée du ciel, comme l'avait été la Discorde, sa mère, la déesse Até se consacra au bonheur des humains.



Là, toujours comme sa mère, elle trouva de l'occupation autant qu'elle en put désirer, et ouvrit un cabinet d'affaires qui, depuis, n'a jamais chômé.



C'est elle qui préside à toutes les vilenies humaines.

Trouvant son plaisir à abaisser les bons et à protéger les méchants, elle ruine ceux-là et fait prospérer ceux-ci.

C'est elle qui fait réussir les intrigants et qui barre la route du succès aux humbles et aux intègres.

Si une bonne place est vacante, elle aide l'imbécillité outrecuidante à l'obtenir contre le mérite modeste.

Elle fait perdre les bons procès.

Elle fait gagner les mauvais.

Elle pousse les pères de famille à perpétuer autant qu'ils le peuvent le droit d'aînesse, en déshéritant en partie leurs cadets.

Elle s'occupe de la répartition des impôts dans les pays aristocratiques.

Et veille à ce que les cinq plus gros voyageurs d'un compartiment de chemin de fer soient toujours assis du même côté.



Enfin, dans toutes les circonstances possibles, petites ou grandes, graves ou insignifiantes, la déesse Até fait sentir sa détestable influence.

Elle est par excellence l'Injustice.



Elle laisse mourir Paul de Kock septuagénaire sans qu'il soit décoré, et attache le ruban de la Légion d'honneur sur la poitrine de vingt-cinq ans de M. Broglie fils.

Elle condamne tout un peuple qui avait un paquet de deux cents bonnes allumettes pour un sou à payer deux sous une boîte qui en contient soixante mauvaises.

Elle fait gagner les lots de cent mille francs des emprunts de la Ville de Paris par des millionnaires.

Elle pousse les marchands de tabac à choisir pour leurs clients tous les bons cigares d'un paquet, et à ne laisser à la disposition des passants que les *nauséados*.

Enfin, si par hasard un train de la Compagnie P. L. M. ne déraille pas, elle s'arrange toujours de façon à ce que ce soit justement un train plein de belles-mères.

La déesse Até a des sœurs appelées les *Prières*, douces et excellentes créatures qui s'efforcent d'atténuer autant que possible les maux qu'elle cause.

Les pauvres filles n'y réussissent pas souvent.

On les représente suivant péniblement de loin, et d'un pas boiteux, leur mauvaise sœur qui, pourvue de meilleures jambes, les précède, et fait tranquillement aux humains tout le mal dont elle est capable.

Les Prières arrivent ensuite, adoucissant de leur mieux les maux qu'elles n'ont pu empêcher.



Elles réconfortent néanmoins le cœur des malheu-

ceux que leur sœur a persécutés, en versant sur leurs blessures le baume de la foi et de la résignation.

Là se borne leur rôle : Elles consolent.



Les Prières sont de très bonnes personnes, cela est incontestable; mais elles ne sont pas toujours d'une intelligence remarquable.

Souvent, elles ont des formules qui ne brillent ni par la logique, ni par la clarté, et qu'elles font réciter soir et matin aux humains, pendant des centaines de siècles, sans se rendre compte que les découvertes de la science et les progrès de l'humanité les ont sensiblement démodées.

Ainsi, par exemple, nous avons le...

Mais à quoi bon dire à ces braves Prières des choses désagréables, l'essentiel est que leur intention soit bonne, et elle l'est.

⁂



L'ENVIE

Depuis celle par laquelle on demande au ciel de l'eau pour faire pousser les légumes, jusqu'à celle par laquelle on supplie la Providence de ne pas compléter l'omnibus que l'on attend au bureau, toutes les prières sont respectables.



Quelquefois, ceux qui débitent les vieilles prières de confection ne les comprennent pas très bien, parce qu'elles sont généralement mal faites, mais Dieu, à qui elles sont adressées, les comprend toujours.

C'est tout ce qu'il faut.

⁂

Il est arrivé quelquefois que les Prières ont été traitées avec un sans-gêne qu'elles ne méritent pas.

Dans certains pays, par exemple, quelques législateurs ont imaginé de les commander de service par décret, à propos de telle ou telle circonstance politique.

Les pauvres Prières se sont toujours montrées bien choquées de ce procédé, qui les assimilait à un *spectacle par ordre* dans un théâtre subventionné.

A l'heure où nous mettons sous presse, elles ne sont pas encore parvenues à comprendre comment, puisque la prière part du cœur, l'ordre de prier peut partir du ministère de l'intérieur.



L'ENVIE

L'Envie est encore une des aimables filles de la Nuit.

Il semble que cette dernière déesse ait pris à tâche d'enfanter tous les maux de l'humanité.

Nous avons déjà vu comment elle avait donné naissance à l'implacable Némésis, à la hargneuse Discorde, à la détestable Até.

L'Envie continue dignement cette gracieuse série à laquelle il ne manquait guère, pour être complète, que la petite vérole, l'opérette et le bonapartisme.

⁂

De toutes les filles de la Nuit, l'Envie est, à coup sûr, la plus hideuse.

Les cœurs dans lesquels elle parvient à se loger sont immédiatement plongés comme dans un baril de vitriol, qui les brûle et les ronge impitoyablement.



Le plus affreux de cette horrible passion, c'est qu'elle est sans remède pour l'infortuné mortel qui en est atteint.

Rien ne peut le guérir, ni même le soulager.

Il semblerait que le bonheur, la fortune, la santé, la gloire, tous les biens imaginables, enfin, dussent éteindre l'envie dans l'âme d'un homme qui n'a rien à désirer.



Erreur!... il n'est pas de bienfaits accumulés qui puissent rendre le calme à un envieux.



Aucun bonheur ne le satisfait, car il souffre sans cesse du bonheur des autres.

S'il est blond, il envie les cheveux noirs de son voisin.

S'il ne sait que faire de son argent, il envie la tranquillité de ceux qui n'ont pas le tourment de placer le leur.

S'il se porte bien, il envie le plaisir que doivent éprouver les malades à l'espoir de revenir à la santé.

S'il a tout ce qu'il lui faut, il envie le bonheur des gens qui n'acquièrent que petit à petit ce qu'ils désirent.

S'il est marié, il envie la quiétude des célibataires.

S'il est garçon, il envie l'existence calme des gens en famille.

S'il n'aime pas les truffes, il envie la jouissance de ceux qui en mangent.

S'il les aime, il envie le bonheur de ceux qui, ne les aimant pas, supportent gaiement le chagrin de s'en passer quand elles sont trop chères.



L'homme qu'a touché du bout de sa griffe noire et venimeuse la déesse Envie est condamné à souffrir toujours.

Repu, il envie l'appétit de celui qui est à jeun.

Quel que soit le nombre des jouissances qu'il ait à sa disposition, rien ne le console de celles qui peuvent lui manquer, fussent-elles des plus minces.



Tout ce que ses voisins possèdent lui semble bien préférable à ce dont il jouit lui-même.

La femme de son ami lui paraît plus parfaite que la sienne;

Son appartement plus sain;

Ses enfants plus beaux;

Son concierge plus poli;

Son encre plus noire;

Son calorifère plus économique;

Sa belle-mère moins pointue.



Au restaurant, la table dont il n'a pas voulu lui fait l'effet d'être plus commode que celle qu'il a choisie.

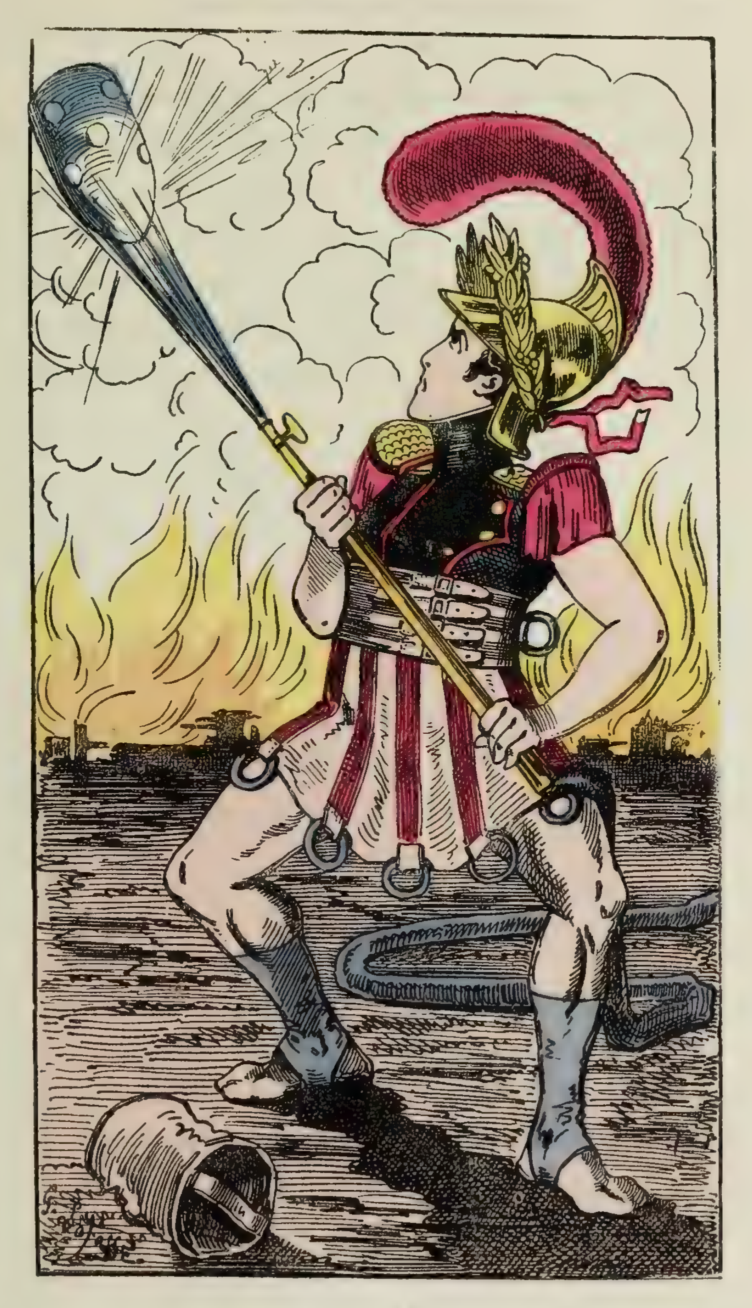
Quand il joue au loto, les cartons de son voisin lui apparaissent comme des nids à quine.

La fumée du *soutados*, qu'il ne fume pas, lui semble moins âcre et plus embaumée que celle du *prinçadorès* qu'il a payé soixante-quinze centimes au Grand-Hôtel.

⁂

Pour l'envieux, tout est peine, tout est souffrance, tout est supplice.

Si quelque bon génie lui donnait à lui seul sur la terre l'immortalité, l'éternelle jeunesse, la toute-puissance et tout l'or du monde, il mourrait encore de dépit en voyant le sourire sensuel d'un facteur rural retirant ses bottes après une tournée de vingt-huit kilomètres.



LA PAIX



La déesse Envie, au physique, est bien la particulière que l'on peut se représenter quand on sait de quoi elle est capable.

Les mythologistes s'accordent tous à lui prêter l'agréable visage d'une vieille caissière d'établissement de bains qui enrage depuis quarante-cinq ans de ne plus en avoir vingt-deux.

⁂

Elle est osseuse comme un jeu de jonchets, maigre comme un dividende des *Galions de Vigo.*

Des serpents s'entrelacent autour de ses bras et de sa tête. Ses mains, d'une longueur affreuse, sont terminées par des doigts décharnés et crochus munis d'ongles si énormes qu'elle est obligée, quand elle veut se gratter le bout du nez avec, de passer son bras entre ses jambes.

⁂

Partout où passe l'Envie, elle dessèche et flétrit ce qui l'environne. Son souffle, imprégné des senteurs de l'huile à quinquet, du phosphore et de la benzine, fane, racornit et corrompt tout autour d'elle.

⁂

Indépendamment du mal qu'elle fait aux hommes,

elle joue de très vilaines farces aux femmes enceintes, en imprimant sur le corps des enfants qu'elles portent dans leurs flancs la trace des désirs qui ont traversé leur grossesse.



Elle se plaît, par exemple, en plein mois de janvier, à se faufiler dans le cœur d'une jeune mariée sous la forme d'une violente démangeaison de manger des fraises.

Et l'on est tout étonné, trois mois après, de voir la pauvre femme accoucher d'un bébé ayant sur le bout du nez une forte excroissance de chair rouge taillée en forme de cône.

⁂

A force de faire des remarques, les femmes ont fini par s'apercevoir que leurs envies ne laissaient pas de traces quand elles étaient satisfaites.

Aussi se sont-elles mises à exploiter la situation en se faisant offrir par leurs maris toutes les choses qui pouvaient les tenter.



La triste perspective de voir naître un enfant avec une asperge au menton, une oreille en forme d'écrevisse à la bordelaise, ou un nez en marrons glacés, met le père dans l'impossibilité absolue de refuser quoi que ce soit à sa femme.

Celle-ci en abuse le plus souvent, cela va sans dire, et nous connaissons de très honnêtes mères de famille qui se sont fait renouveler toutes leurs fourrures d'hiver en menaçant leur mari d'accoucher d'un enfant ayant des oreilles de lapin.

⁂

LES FURIES. — LES HARPIES

Les Furies : Tisiphone, Mégère et Alecto étaient spécialement chargées de la mise en scène des supplices en enfer.

Elles veillaient à ce que les rôtissoires humaines

fussent toujours abondamment fournies de combustible.

Et augmentaient les souffrances des gendres qui étaient à la broche en les arrosant avec le jus de leurs belles-mères.

Et vice versâ.



Les Harpies, filles de Neptune, avaient une mission à peu près analogue, mais qu'elles exerçaient sur terre près de la côte du Péloponèse.

Elles semaient, avec une joie soutenue, sur l'humanité, la famine, les épidémies et les agences matrimoniales.

⁂

On a cru devoir ne pas se contenter du nom de

Harpies pour désigner les personnes qui jouent de la harpe.

On a eu tort.

LA PAIX

La Paix était fille de Jupiter et de Thémis, déesse de la justice.

Elle avait pour mission de rétablir la bonne harmonie entre les mortels qui s'étaient pris de querelle.

Tout le temps elle courait, une grande carafe pleine d'eau à la main, sur les pas de la Discorde dont elle essayait d'éteindre la torche.



La Paix était dans les meilleurs termes avec toutes les déesses douces : Cérès, les Muses, Minerve, Pomone, Hébé, etc., etc.

Elle s'accommodait aussi volontiers de la société des

dieux bien intentionnés, tels que : Bacchus, l'Amour et Vulcain.

⁂

Mais elle était au plus mal avec ce vieux croûton de Mars qui l'irritait avec ses farces de s's'-officier et ses gros propos de caserne.



Ils avaient ensemble des scènes épouvantables,

chaque fois qu'ils avaient le malheur de parler politique.

Mars prétendait sans cesse que le plus noble métier était le métier des armes, et que tous les citoyens qui passaient leur vie à autre chose qu'à faire, entre deux campagnes, des absinthes au café du théâtre dans une ville de garnison, n'étaient que des propres à rien et de vulgaires pékins.



La Paix ripostait qu'à ses yeux, au contraire, le métier de soldat n'en était pas un; qu'elle estimait bien davantage le plus humble des vidangeurs, bon père de famille, que le plus chevronné des soudards, pilier obligé des cabarets et des maisons de joie.



A ces mots, Mars mordait sa chique avec fureur, jurait comme un charretier, en trainant bruyamment sur les dalles de l'Olympe le bout de son grand fourreau de sabre.

— Vingt-cinq millions de tonnerres de Sarrebruck!... vociférait-il, si vous n'étiez pas une femme!... je vous passerais ma baïonnette au travers du corps.



Alors la Paix lui répondait en souriant :

— Oh ! ne faites donc pas le délicat !... Avec ça que vous vous êtes gêné le 2 décembre avec les nourrices du boulevard Montmartre !...

⁂

Cette cruelle allusion à l'un de ses brillants états de services ne manquait jamais son effet sur Mars. Elle l'exaspérait au plus haut point.

La Paix le savait très bien, et quand une discussion avec lui durait trop longtemps, elle se servait infailliblement de cet argument pour la clore.

⁂

Aussitôt que la Paix lui parlait de l'héroïque bombardement de la maison Sallandrouze, Mars se levait furieux, mettait son képi d'un geste courroucé et s'en allait en jurant et en claquant les portes.



Alors, pour passer sa mauvaise humeur, il se rendait au mess des officiers de l'Olympe et y absorbait force chopes et verres de cognac en compagnie de gens avec qui il s'entendait mieux, tels que : sous-préfets à poigne, vieux capitaines d'habillement et généraux commandant l'état de siège dans les nuages suspects.

⁂

Dans presque tous les pays de l'antiquité, il y avait un temple consacré à la Paix.

Mais ce qui prouve que les mortels n'étaient pas — et ne sont pas même encore — d'accord sur la façon de comprendre cette déesse, c'est qu'on la représente, tantôt tenant une corne d'abondance environnée des

attributs de l'art et de l'agriculture, et tantôt les ailes déployées tenant en main une palme, symbole de l'apaisement, mais aussi une massue et une lance, emblèmes fraternels de la mise en purée des humains les uns par les autres.

⁂

La première manière de représenter la Paix signifie tout simplement et tout honnêtement : la Paix par le travail. C'est la meilleure, à notre avis.

La seconde veut dire : la Paix par la victoire. Et, toujours à notre avis, cette formule ne vaut pas cher. Car sa traduction libre est à peu près celle ci :

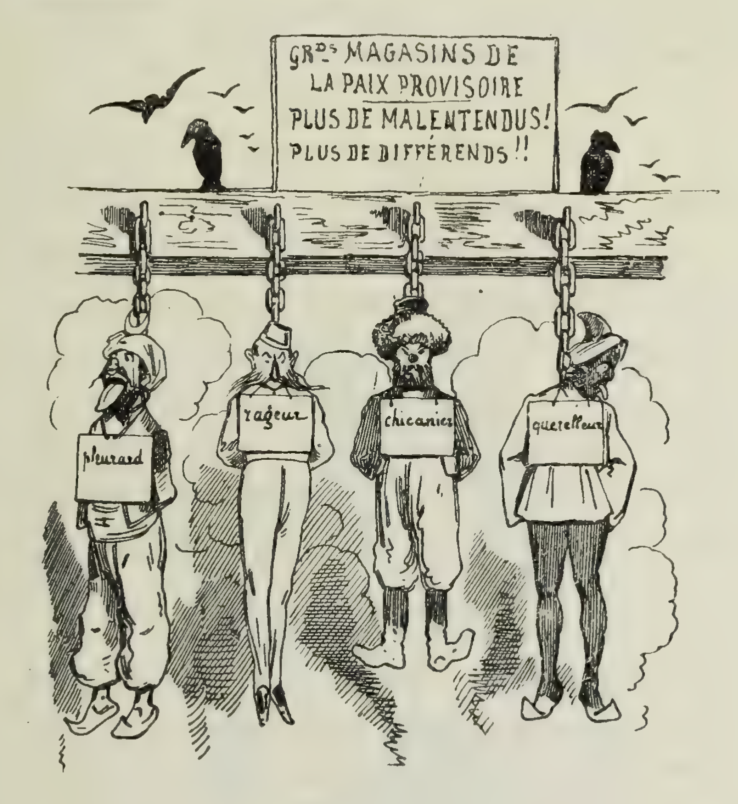
— Tu étais moins fort que moi ; j'en ai profité pour t'administrer une horrible tatouille et te chiper ton argent. Je t'ai étranglé : on ne t'entend plus te plaindre. Puisque tu ne te plains plus, c'est que tu es content, et puisque tu es content, la paix est faite !... Que le calme renaisse et que tout soit oublié.

⁂

Voilà exactement ce que signifie la Paix obtenue par la victoire ; c'est-à-dire le silence de la victime obtenu par son étouffement, l'ordre à Varsovie obtenu par le massacre de tous les Varsoviens.

⁂

Si nous étions membre du jury au Salon, nous ne couronnerions pas un statuaire qui nous apporterait une décsse de la Paix dont l'attitude n'évoquerait que l'idée du triomphe de la force.



Ou alors nous exigerions que l'artiste écrivit sur le socle :

DÉESSE DE LA PAIX PROVISOIRE

Car nous ne croyons pas qu'elle puisse jamais être bien solide ni bien longue, une paix dont le vainqueur seul peut s'applaudir.

Aussi préférons-nous de beaucoup à cette Paix fanfaronne, brandissant encore des armes victorieuses, la Paix, la vraie Paix ; celle qui, tout entière à son œuvre du jour, a la délicatesse de ne plus se montrer en public attifée de ses outils de meurtre, dans la crainte de paraître se souvenir des tueries de la veille.

⁂

Cette aimable déesse a subi, il y a quelques années, un affront cruel qu'elle ne méritait certainement pas.

Un arrêteur de diligences politiques, justement célèbre, voulant inspirer une grande confiance aux capitaux auxquels il faisait appel pour monter son honorable industrie en grand, fit inscrire en tête de ses prospectus-boniment cette phrase restée célèbre :

L'Empire, c'est la paix !

Aussitôt que le Robert-Macaire en question eut réuni l'argent nécessaire, il justifia son programme par une série de guerres plus bêtes, plus inutiles et plus désastreuses les unes que les autres.

Mais la Paix n'en fut pas moins très froissée que l'on se fût permis de comparer sa belle, noble et honnête figure au grouin louche, vicieux et fourbe de l'Empire.

⁂

Aujourd'hui, la Paix a peut-être plus de mal qu'elle n'en a jamais eu en aucun temps à se faire prendre au sérieux.

De récents événements ont irrité les cœurs, attisé d'anciennes rancunes, créé de nouvelles haines.



En un mot, la déesse ne semble pas, en ce moment, avoir beaucoup d'influence ni beaucoup de crédit.



Peu de fournisseurs accepteraient d'elle un billet payable dans dix ans.

Son rival Mars, lui, au contraire, ne cache pas la satisfaction qu'il éprouve d'avoir une ou plusieurs bonnes guerres sur la planche dans un avenir plus ou moins prochain.

Aussi, quand il se croise avec la Paix, il la regarde d'un air gouailleur qui signifie clairement :

Eh bien ! la petite mère !... ce n'est pas encore tout de suite, hein !.. que vous trouverez le placement de vos branches d'olivier !...



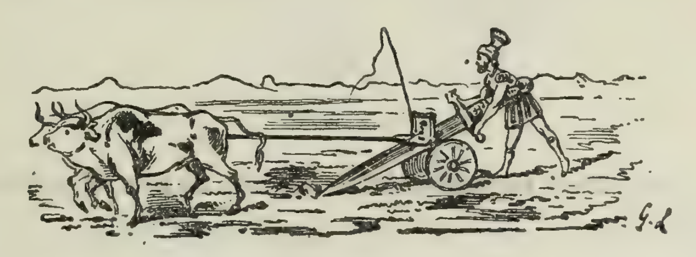
La pauvre déesse est fort attristée de tout cela. Elle aperçoit bien dans le lointain un vilain point noir qui a la forme d'une pendule; elle prévoit bien un gros choc qu'elle ne pourra pas éviter, et elle en souffre.

⁂



L'HEURE DE L'ABSINTHE

Mais comme elle est avant tout une très honnête déesse et qu'elle sait bien que la Paix ne peut être triomphante tant que la Justice est outragée, elle se résigne à la grande douleur qui la menace.



Elle se berce seulement de l'espoir que cette douleur sera la dernière, et qu'après cette terrible épreuve, rendue inévitable par le triomphe momentané de la force sur le droit, les hommes, redevenus sages, ne demanderont ni au fer ni au feu l'apaisement de leurs légères querelles.



Quand Mars entend la Paix raisonner ainsi, cela le met dans des états horribles. Il prétend que l'on veut ruiner sa carrière et l'empêcher de gagner sa vie en lui retirant tout son ouvrage.



La Paix lui fait doucement observer que c'est lui qui a été jusqu'ici dans l'erreur, en considérant l'armée

comme un corps d'état; que, d'ailleurs, rien ne l'empêchera, quand il n'y aura plus d'hommes à tuer, de se rendre utile à autre chose, et de se faire ébéniste, ou boulanger, ou pharmacien.

⁂

Mais Mars ne veut entendre parler de rien. Il prétend que tout ça ce ne sont pas des métiers sérieux.



Il menace, si on lui retire les rois gâteux, les reines hystériques et les impératrices mûres qui ont été jusqu'ici ses pourvoyeurs de massacres, de se retourner d'un autre côté et, à défaut de guerres politiques, de nous ressusciter les guerres de religion.

Il en est bien capable, l'animal!... si on le laisse faire.

⁂



LES HEURES

Les Heures, filles de Thémis, étaient chargées spécialement de régler l'existence des humains, afin qu'ils fussent exacts à leurs rendez-vous, arrivassent au théâtre avant le lever du rideau, et n'allassent pas se baigner avant que leur digestion fût faite.



Elles ne furent d'abord qu'au nombre de trois :

L'Heure du sommeil ;

L'Heure du travail ;

Et l'Heure du repas.

Les Grecs n'en connurent pas d'autres pendant longtemps.

Mais peu à peu, les mortels, en se civilisant, se créèrent de nouveaux besoins.

Et les Heures se subdivisèrent pour mieux régler la nouvelle existence des humains.

Leur nombre fut porté à dix.

⁂

Cela dura ainsi et parut suffisant pendant pas mal de temps.

Jusqu'à ce que l'explosion de deux nouveaux vices rendit indispensable une dernière classification.

L'humanité eut alors en supplément :

L'Heure de la Bourse ;

Et l'Heure de l'absinthe.

⁂

La journée étant toujours de la même longueur, il fallut nécessairement que les dix Heures qui la composaient se serrassent un peu pour faire de la place à leurs nouvelles compagnes.

Toutes y mettaient plus ou moins de mauvaise volonté, chacune prétendant qu'elle n'avait pas plus de temps qu'il ne lui en fallait.

⁂

L'Heure du sommeil disait :

— Je n'ai que mon compte... Si on m'en retire, l'homme aura des fièvres, des migraines, etc., etc.



L'Heure du déjeuner ne voulait pas se serrer, prétendant que si les mortels mangeaient trop vite, ils attraperaient des gastrites.



L'Heure de la prière était tout à fait intraitable.

— Me réduire!... s'écria-t-elle, me réduire, moi!... qui allais justement demander que l'on ajoutât à ma part, beaucoup trop mince, celle de l'Heure de la lecture, tout à fait inutile... Jamais!...



L'Heure du crime ne voulait pas non plus entendre parler de se reculer un peu.

— Est-ce que vous croyez, disait-elle avec aigreur, que des Deux-Décembre se préparent en vingt-cinq minutes!...

Enfin, tout arrangement à l'amiable était impossible ; personne ne voulait y mettre du sien, et les nouvelles Heures : l'Heure de la Bourse et l'Heure de l'absinthe, étaient là tournant tout autour de leurs dix égoïstes compagnes qui écartaient les coudes avec un mauvais vouloir incontestable pour les empêcher de se caser à leurs côtés.

Il fallait pourtant bien en finir.

Pour mettre tout le monde d'accord, on décida qu'on laisserait les mortels désigner eux-mêmes celles des dix Heures existantes qui devraient se diminuer pour constituer les deux Heures de nouvelle création.



LE FLAMBEAU DE L'HYMEN



Les mortels n'allèrent pas par quatre chemins.

Pour composer l'Heure de l'absinthe, ils prirent un bout de l'Heure de l'étude, un bout de l'Heure de la méditation et un bout de l'Heure du travail.

Et avec ces trois morceaux, ils se fabriquèrent cette Heure devenue si fameuse, pendant laquelle ils s'abrutissent, se ramollissent et se suicident chaque jour avec une imbécillité sans égale.



Quant à l'Heure de la Bourse, ils ne furent pas plus embarrassés.

Ils se la firent aux dépens de toutes les Heures généreuses qui étaient devenues beaucoup trop longues pour des cœurs desséchés par l'appât du gain facile.

Ils prirent une grosse partie de l'Heure de l'amour, les trois grands quarts de l'Heure de la foi et la presque totalité de l'Heure de l'enthousiasme.



Et de tout cela, ils firent cette Heure effroyable, hideuse, désespérante, pendant laquelle on voit des êtres qui n'ont plus rien d'humain, hurler comme des bêtes féroces, se ruiner en deux minutes, s'enrichir en quinze secondes, se duper, se mentir, se tromper, inventer des nouvelles fausses, fabriquer des télégrammes de fantaisie, dévorer en une heure l'épargne de vingt années de mille travailleurs, faire la baisse à l'avénement d'un gouvernement honnête, faire la hausse à la réussite d'un guet-apens politique, ou à la nouvelle du désastre de Waterloo.

⁂

Nous l'avons dit, trois des Heures les plus honnêtes avaient été rognées de chacune vingt minutes pour former cette Heure abjecte.

Hélas!... il leur resta encore assez de temps pour faire leur ouvrage.

L'Heure de la Bourse ne tarda pas à racornir tellement le cœur humain que l'Heure de l'amour, l'Heure de la foi, l'Heure de l'enthousiasme avaient beau sonner, plus rien ne leur répondait.

Amour!... Foi!... Enthousiasme!... A Chaillot!...

Trois pour cent, Mobilier espagnol et Fonds turcs!... à la bonne heure!...



Dernièrement les Heures ont eu à subir un grave désagrément.

Tout à coup elles se sont senties mal à l'aise. Puis, contrairement à l'ordre exemplaire qui régnait précédemment entre elles, réglait leur marche et les empêchait de se cogner les unes dans les autres, elles se sont heurtées pendant près de trois mois avec une regrettable persistance.



Personne n'y comprenait plus rien. C'était une confusion complète.

L'Heure du dîner se levait, croyant que c'était à elle à entrer en scène.

V'lan!... elle trouvait dans ses jambes l'Heure du pousse-café qu'elle croyait couchée depuis trois heures.

— Mais qu'est-ce que tu fais donc là à me bousculer...

— Et toi?... ce n'est pas ton tour.

— Je te demande pardon... c'est mon tour.

— Pas du tout, c'est le mien...

⁂

Au même moment, les deux disputeuses recevaient un énorme renfoncement d'une autre Heure qui, ne les croyant pas là, voulait passer entre les deux.

C'était l'Heure de la sieste.

On se bousculait, on se disputait... chacune des trois Heures prétendait que les deux autres étaient en défaut.

⁂

Patatras!... quatre ou cinq autres Heures tombaient au milieu de la mêlée, et cela de la meilleure foi du monde, croyant, elles aussi, qu'elles étaient à leur numéro de patrouille.

⁂

On voit d'ici le tohu-bohu qu'un pareil désordre produisit sur la terre.

Tous les rendez-vous à heure fixe étaient manqués de sept ou huit quarts d'heure.

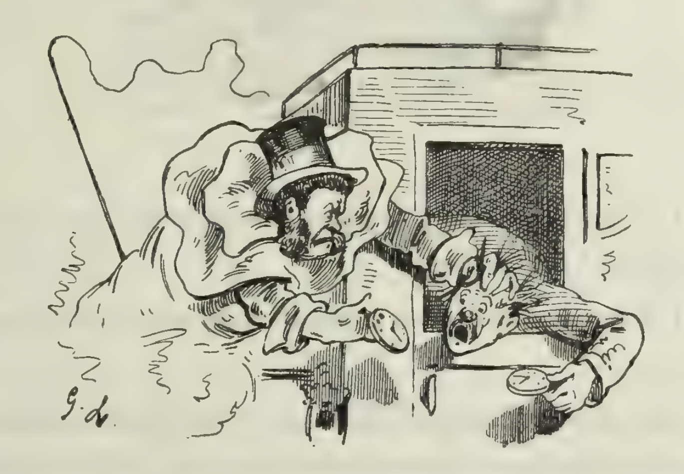
Les invités d'un dîner arrivaient au dessert.

Le canon du Palais-Royal partait à trois heures et demie de l'après-midi.

Les dépêches télégraphiques arrivaient cinquante-cinq minutes *avant* d'être déposées.

⁂

Les cochers de fiacre que l'on avait pris pendant une heure un quart vous réclamaient 16 fr. 50.



Aucun voyageur de chemin de fer n'arrivait à l'heure du départ du train.

Les joueurs de billard n'avaient pas encore pris la queue qu'on leur marquait deux heures vingt-cinq minutes de frais.

Les distributions de la poste étaient absolument bouleversées.



Les maris que leurs femmes n'attendaient pas encore rentraient tout à coup.

Les femmes que leurs maris attendaient ne rentraien pas.

Des particuliers restaient onze heures sans manger et tout d'un coup faisaient trois repas en une heure et demie, se croyant parfaitement dans les délais habituels.

Enfin c'était un ahurissement général; l'ordre de la vie pratique était sens dessus dessous.

Plus moyen pour les citoyens de faire concorder leurs travaux, leurs plaisirs avec ceux de leurs amis.

Jamais on n'était d'accord.



Partout on n'entendait que des dialogues dans ce genre :

— Voilà trois heures et demie que je t'attends.

— C'est que tu es en avance! il est sept heures! regarde à ma montre.

— Pas du tout, il est dix heures vingt-cinq! regarde à la mienne.

Ou bien :

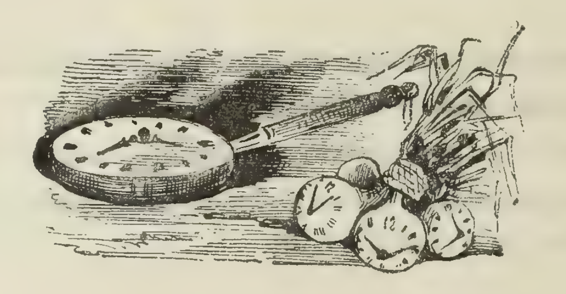
— Cocher!... pourquoi me prenez-vous le prix de la nuit? il n'est que neuf heures.

— Allons donc, monsieur veut rire!... Une heure du matin vient de sonner... Voyez plutôt ma montre.

— C'est une plaisanterie, il n'est que neuf heures cinq, voyez la mienne.

Cela menaçait de devenir très grave, et les Heures, accusées de cascader dans l'azur, allaient perdre leur popularité quand tout à coup la chose s'expliqua.





C'étaient les journaux de haute gomme qui avaient inondé la place de montres-primes.

L'HYMEN

L'Hymen présidait aux mariages.

Il était fils de Vénus et de Bacchus, et se trouvait naturellement le frère de l'Amour.

Il avait souvent avec ce dernier de très chaudes discussions à propos des femmes, dont ils n'entendaient pas la fréquentation de la même façon.

⁂

Cupidon qui était, comme on le sait, un vrai mauvais sujet, soutenait que le devoir des humains et des humaines était de s'aimer quand ils se convenaient, sans s'inquiéter si cela devait ou ne devait pas durer plus de quinze jours.

Il disait — avec M. Naquet — qu'il était aussi absurde de la part de deux êtres quelconques de s'engager à s'aimer toute la vie, qu'il le serait de se vouer éternellement, dès l'âge de trente-deux ans, aux verres de

lunettes n° 6 parce que ce numéro vous va très bien pour le moment !

⁂

Il ajoutait que le véritable amour ne peut s'accommoder d'aucune contrainte, ni d'une part ni de l'autre ;

Et qu'il doit fatalement s'éteindre le jour où l'on a l'imprudence de substituer à ses douces chaînes de fleurs dont les amants ne sentent même pas le poids, la rugueuse courroie municipale qui fait si vite des bleus aux poignets des époux.

⁂

L'Hymen, lui, défendait et pratiquait des principes tout opposés.

A ses yeux, l'amour hors le mariage n'était plus que la satisfaction d'un caprice, un serment solennel à minuit et demi, mais révisable à minuit trente-cinq ; en un mot, l'assouvissement d'un désir matériel comparable à la jouissance bestiale que le dernier des animaux ou des hommes éprouve en se grattant à l'endroit où ça le démange.

⁂

L'Hymen n'admettait pas l'amour sans l'amitié, sans le respect, sans l'estime, sans le dévouement, sans le partage des joies, sans l'association des peines.



Comme on le voit, les théories de Cupidon et celles de l'Hymen étaient trop différentes pour qu'ils pussent espérer se mettre d'accord.

Aussi n'essayaient-ils pas.

Et chaque discussion était invariablement close par un échange de gros mots.

— Tu n'es qu'un libertin, un dépravé, disait l'Hymen à l'Amour.

— Et toi un pot-au feu, un chauffe-la-couche, ripostait l'Amour à l'Hymen.



Cette inimitié dura pendant des siècles, sans que la solution de la question fît un pas.

L'Amour continuait sa propagande, fort bien accueillie, d'ailleurs, par la plupart des mortels, parce

qu'elle reposait sur le principe fort séduisant du « *cœur léger.* »

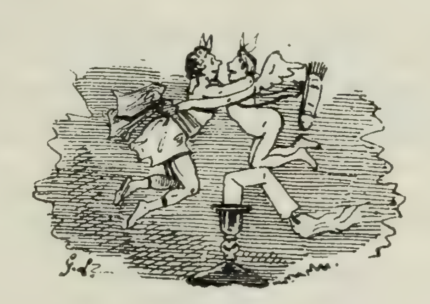
⁂

L'Hymen, lui, luttait de son mieux contre les envahissements de son rival, en fondant une énorme agence matrimoniale avec de nombreuses succursales sur tous les points du globe.

⁂

Mais comme il n'est pas de haines éternelles, cet antagonisme acharné finit par une transaction.

L'Hymen et l'Amour convinrent un beau jour de se faire réciproquement des concessions et de fondre pour ainsi dire leurs deux clientèles respectives.



Ce fut l'Amour qui fit les premières avances. Il vint un matin trouver l'Hymen et lui tint ce langage :

— Voyons, mon cher confrère, nous n'avons ni l'un ni l'autre rien à gagner à rester ennemis. Ne vaut-il pas mieux nous entendre?... Nous nous faisons mutuelle-

ment du tort et nos affaires à tous deux vont très mal. Depuis que les mortels sont devenus égoïstes, débauchés, intrigants, joueurs et surtout jouisseurs, nos clientèles diminuent. Les humains se marient le moins possible parce que tu les effraies avec ta mine sérieuse, les devoirs et les charges que tu leur imposes, la fidélité éternelle que tu exiges d'eux, etc., etc.

Mais s'ils ne se marient guère, je conviens qu'ils s'aiment encore moins, parce que moi, de mon côté, moi l'Amour, j'ai été remplacé dans leur cœur par un tas de sentiments honteux qui s'affublent de mon nom, mais qui n'ont rien de commun avec moi : le vice, le libertinage et surtout la prostitution.



L'Hymen écoutait avec tristesse son confrère l'Amour lui débiter des choses désespérantes et se disait en souriant avec amertume : « C'est pourtant bien vrai, tout cela. »

Mais il ne voyait pas où l'Amour voulait en venir.

L'Amour continua effrontément :

— Eh bien ! mon cher confrère l'Hymen, puisque tous deux nous sommes également menacés dans notre industrie, unissons-nous pour sauver de notre bien ce qui peut l'être encore... Faisons chacun une concession. Tolère-moi l'amour à côté du mariage et je te passerai le mariage à côté de l'amour.

Et comme l'Hymen ouvrait de grands yeux naïfs et étonnés en entendant ces paroles hardies desquelles il ne comprenait pas absolument le sens, l'Amour ajouta :

— C'est bien simple!... Les mortels sacrifieront à ton culte par hypocrisie, par convenances, mais au lieu de leur faire des conditions honnêtes et dures avec lesquelles tu les a rebutés jusqu'ici, tu leur diras avec un sourire fin, en les mariant :

— Ne vous effrayez pas, cela ne vous engage à rien.

Et tu leur glisseras ma carte dans leur corbeille des noces.

AMOUR

—

SPÉCIALITÉ DE CONSOLATIONS

POUR

FORÇATS DU MARIAGE

GRAND CHOIX D'ADULTÈRES

CÉLÉRITÉ — DISCRÉTION

— De mon côté, continua l'Amour, je m'engage à ne plus débiner ton agence matrimoniale et à t'envoyer le plus de monde que je pourrai en distribuant, à mon tour, tes cartes :

HYMEN

—

LA JOIE DES AMANTS

LA TRANQUILLITÉ DES COCUS

—

La Maison HYMEN facilite les chutes en écartant les responsabilités, et garantit de tout scandale en sauvant les apparences.

— De cette façon, conclut avec un cynisme révoltant le petit dieu malin, nous ferons chacun nos petites affaires à souhait. — Tout le monde se mariera puisque cela ne gênera plus personne et personne ne se privera de se fournir chez moi, puisque cela arrangera tout le monde.

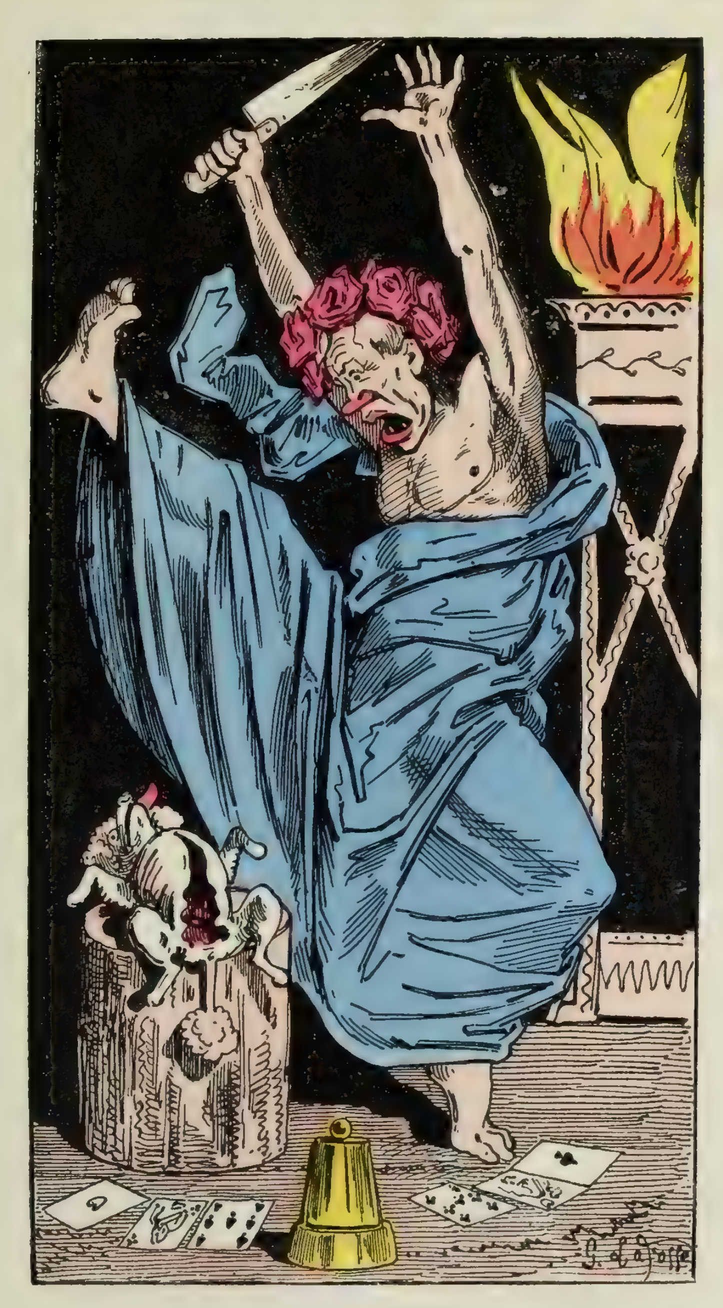
⁂

Nous sommes peinés d'avoir à le dire : l'Hymen eut la lâcheté d'accepter ce marché ignoble.

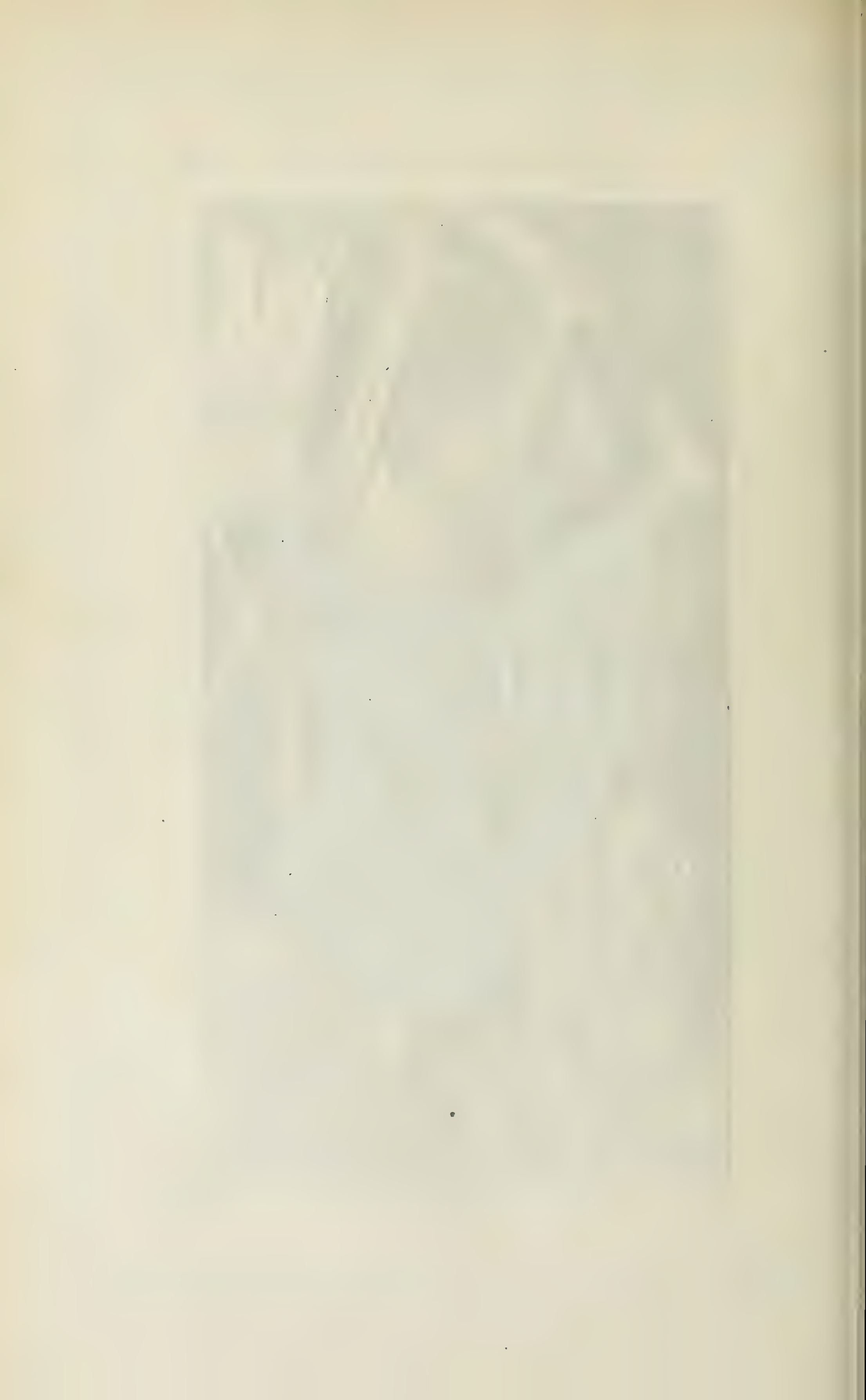
Et depuis ce temps, son complice et lui sont devenus ce que l'on sait : de véritables pratiques, sans dignité, sans principes et sans conscience.



L'Amour s'est ravalé au rang de cocher de fiacre ou d'administrateur de Sociétés financières.



UN AUGURE



Il donne des séances à l'heure ou au jeton de présence.

Quant à l'Hymen il est descendu aussi bas que possible.

Il unit des crevés qui ne cherchent qu'une dot à des ingénues renseignées qui ne cherchent qu'un paravent pour masquer leurs fredaines.

Il marie de vieilles veuves riches avec de jeunes Alphonses.

Des petites rouées de seize ans avec des vieux crésus tout suintants;

De naïves et honnêtes jeunes filles avec des Lovelaces mûrs et blasés;



De braves garçons avec des coquines;

De vieux rentiers avec leurs cuisinières;

Des garçons de magasin rablés avec leur patronne à peine veuve;

Des artistes avec des graillons;

Des femmes délicates avec des marchands de chevaux;

Des marins au long cours ou des notaires avec des femmes ardentes;

Des naines avec des tambours-majors;

Des hommes de quatre pieds huit pouces avec des femmes géantes;

Des petits commerçants avec des bas bleus;

Des geindres qui ne sont chez eux que le jour avec des marchandes de journaux qui ne sont chez elles que la nuit.

Etc., etc.

⁂

Et tous ces gens qui se sont conjoints pour faire comme tout le monde, pour se donner une contenance, mais sans prendre le temps de se connaître, sans s'aimer les trois quarts du temps; qui par raison, qui par lassitude, qui par intérêt, tous ces gens se dupent, se querellent, s'invectivent, se battent, se volent, se quittent, se subissent et se cornifient avec un ensemble étourdissant.



Tout cela est tellement passé dans les mœurs que personne ne s'en aperçoit et que l'on montre presque au doigt, comme profondément ridicules, les rares ménages où le contrat de mariage ne pourrait pas servir à égoutter les pommes de terre frites sortant de la poêle.

⁂



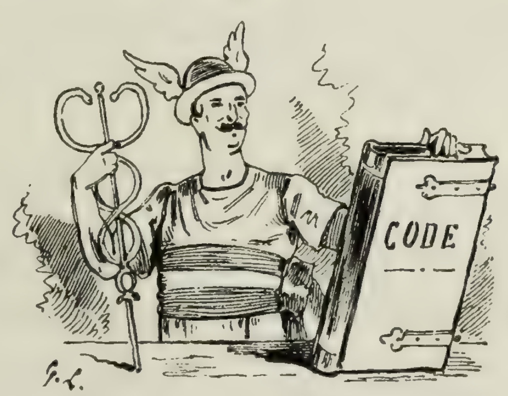
Le dieu Hymen est aujourd'hui complétement discrédité, et il ne l'a pas volé.

Peut-être parviendra-t-il à reconquérir un jour l'estime publique.

Mais il faudra pour cela qu'il brise avec les allures honteuses et mercantiles auxquelles il s'est laissé aller depuis trop longtemps.

⁂

Le jour où il renoncera à loger son agence matrimoniale sous le même toit que le cabinet d'affaires de son camarade Mercure, il pourra se refaire un prestige sérieux aux yeux de tous les honnêtes gens des deux sexes.



L'Hymen est représenté sous les traits d'un beau jeune homme couronné de fleurs.

Ce dieu tient d'une main un flambeau, — ce qui signifie ce que l'on veut, — et de l'autre, un grand voile étendu, — ce qui doit évidemment servir à rendre l'Hymen moins effrayant en cachant la belle-mère qui est derrière.

LE GÉNIE

Le Génie était une divinité assez banale.

Les Grecs et les Romains l'adoraient sans trop savoir pourquoi, comme ils auraient pris de la revalescière, par exemple.

Ils lui attribuaient le pouvoir élastique de donner l'être et le mouvement à tout.

⁂

Comme on le voit, le Génie résumait bien des choses.

Et si les anciens eussent été raisonnables, cette divinité eût pu leur suffire et leur économiser toutes les autres.

Mais c'était là un culte trop simple pour que les mortels s'en contentassent.

Ils trouvèrent que le Génie, en général, c'était bien vague. Et ils imaginèrent d'abord un Génie pour chaque lieu.

Puis un Génie particulier pour chaque homme!...



Nous sommes obligés de convenir que cette dernière transformation avait du bon.

Le même Génie n'aurait certainement pas pu servir à Victor Hugo et à Xavier de Montépin.

Hugo l'eût fait claquer quinze fois par ligne et Montépin eût été obligé, pour ne pas le perdre en marchant, de le retenir avec des bretelles.

AUSPICES. — AUGURES. — TIREUSES DE CARTES ARUSPICES. — SIBYLLES PHOTOGRAPHES SPIRITES, etc., etc.

Voici, par exemple, une page étrange de la mythologie.

Déjà, bien des fois, au cours de ce travail, nous nous sommes arrêté, honteux et confus d'avoir entrepris de blaguer des choses anciennes que nous ne trouvions pas, en les regardant de tout près, beaucoup plus ridicules que les nouvelles.

Mais ici la besogne est plus dure que jamais.

Et au moment de manquer de respect à ceux de nos archi-grands-pères qui faisaient vider leurs poulets par des augures pour lire l'avenir dans les intestins de ces pauvres bêtes, nous jetons un regard anxieux sur la génération contemporaine qui a produit le zouave Jacob, les magnétiseurs à cent sous la consultation, le photographe Buguet, etc., etc.

Et nous, nous disons, la main sur la conscience, que pour oser rire au nez des clients du grand Calchas, il faut que nous ayons un fier toupet.



Ce toupet, nous l'aurons.

Du reste, nous avons une excellente excuse de nous moquer des siècles passés, c'est que nous laisserons aux siècles futurs de quoi nous le rendre.

⁂

Chez les Romains, les augures étaient neuf magistrats assermentés, chargés de prédire l'avenir.

On les avait en grande vénération, et il eût fallu n'avoir pas trois francs dans sa poche pour risquer trente sous à la roulette sans aller les consulter sur la couleur qui allait sortir.



Ajoutons bien vite que les augures étaient malins comme des singes et qu'ils s'arrangeaient toujours de façon à rendre des oracles sans envers, et qui s'accordaient avec la solution, quelle qu'elle fût, des événements sur lesquels on les avait consultés.

⁂

Deux exemples suffiront amplement à prouver quelle était leur adresse en toute circonstance.

Un jour, un riche négociant romain un peu mûr, mais ayant une fort jolie femme, était sur le point d'entreprendre un voyage de six semaines pour affaires.

Il hésitait.



Bref, il se décida à aller consulter un augure en renom, un nommé Puffistus, qui faisait beaucoup d'annonces à la quatrième page des grands journaux, et qui passait pour avoir prédit la chute des cheveux de César.

⁂

Le gros négociant déposa, selon l'usage, une assez forte somme en or sur le coin de la cheminée de l'augure, et lui adressa la parole en ces termes :

— Puffistus!... je suis pour m'absenter de chez moi, mais je crois que ma femme n'attend que cette occasion pour cascader avec ses devoirs. Me conseilles-tu de partir?... Ma femme me trompera-t-elle?...

Puffistus, qui était un charlatan du plus gros calibre, ne répondit rien; mais il commença une mise en scène corsée.

Il prit un lapin vivant, le suspendit à un clou par les deux pattes de derrière et lui ouvrit le ventre d'un seul

coup, avec un couteau à manche d'aluminium dont il trempa préalablement la lame dans une petite fiole d'Eau Figaro.

Puis, pendant que le lapin râlait, il en tira une épreuve photographique par le procédé instantané, et se mit à étudier cette épreuve avec des gestes de surprise et des froncements de sourcils inquiétants.



Après sept minutes d'examen attentif, il se leva lentement et dit au gros négociant, d'une voix de basse calme et profonde :

— Tu peux partir tranquille, ta femme ne te trompera pas.

Ce fut tout.

Le gros négociant, ravi, fit ses malles et partit le cœur content, après avoir baisé sa femme au front.

⁂

Quarante-cinq jours après, au moment où il revenait de voyage, harassé, moulu, la première chose qu'il remarqua en passant sa robe de chambre fut que les manches en avaient été retroussées de quinze centimètres, comme pour les ramener à la longueur de deux bras beaucoup plus courts que les siens.



Assombri par cette découverte, il plongea machinalement les mains dans les poches de son vêtement intime et en retira une pipe culottée.



Le pauvre négociant ne fumait pas !

Haletant... il mit les armoires et les meubles sens dessus dessous, y cherchant une nouvelle preuve de son déshonneur !...

Il en trouva soixante-seize !...

Alors ne pouvant plus conserver aucune illusion sur son sort, le malheureux époux se rendit immédiatement chez l'augure Puffistus.



— Augure ! lui dit-il, que signifie ta conduite envers moi ?... Confiant en ta parole, j'ai laissé mon épouse seule à la maison... et en rentrant, je m'aperçois que je suis on ne peut plus cocu !... Tu n'es donc qu'un charlatan... un enfonceur !... Rends-moi mon argent !...



— Tu le prends de bien haut ! reprit sans s'émouvoir l'augure. Pourtant, la prédiction que je t'ai faite s'est réalisée de point en point...

— Oses-tu dire?...

— Sans doute, que m'as-tu dit lorsque tu es venu me consulter ?...

⁂

Puis, ouvrant son livre de consultations, qui était très en ordre, l'augure continua :

— Tu m'as dit : je lis textuellement :

« Puffistus!... je suis pour m'absenter de chez moi ;
« mais je crois que ma femme n'attend que cette occa-
« sion pour cascader avec ses devoirs, me conseilles-tu
« de partir ?... Ma femme me trompera-t-elle ? »

⁂

— C'est bien cela, dit le gros commerçant.

— Eh bien, que t'ai-je répondu ? reprit Puffistus, qui se mit de nouveau à lire dans son registre de séances. Je t'ai répondu ceci à la lettre :

« Tu peux partir tranquille... ta femme ne te trompera
« pas. »

⁂

— C'est exact!... mais justement, elle m'a trompé, dit le gros négociant romain.

— Pas du tout!... riposta Puffistus.

— Comment, pas du tout?

— Sans doute !... suis-moi bien. Tu me dis : Je crois que ma femme me trompera, me trompera-t-elle ? Je te réponds : Elle ne te trompera pas. Aujourd'hui tu viens m'apprendre qu'elle t'a trompé. Donc je ne t'ai pas trompé en te disant qu'elle ne te tromperait pas. Puisque tu croyais qu'elle te tromperait et qu'effectivement elle t'a trompé, tu peux dire, le front haut : En voilà une qui ne m'a pas trompé. Si, au contraire, je t'avais dit : Ta femme te trompera, je serais en défaut, car en te trompant elle ne t'aurait pas trompé puisque tu croyais qu'elle te tromperait ; et alors tu serais fondé à venir me dire : Tu m'as annoncé que je serais trompé et je ne suis pas trompé, puisque je suis trompé et que je croyais l'être.



Abasourdi par ce raisonnement, le gros négociant romain remit, selon l'usage, quelques pièces d'or sur le coin de la cheminée de l'augure, prit son chapeau et s'en alla convaincu et répétant partout que Puffistus

était un grand homme dont rien ne pourrait faire mentir les oracles.

Quinze jours après, sur la demande de Puffistus, qui renouvelait sa publicité dans les journaux de l'agence Lagrange et Cerf, il adressa même au célèbre augure la lettre suivante, que celui-ci publia sous le n. 395,817 :

« **395,817.** — Je certifie le fait suivant : Me croyant « sur le point d'être trompé par ma femme, j'allai « demander à l'augure Puffistus si elle me tromperait, « il me répondit que je ne serais pas trompé. Effective- « ment, ma femme me trompa, mais comme je m'y « attendais, je ne fus donc pas trompé ; ainsi s'accom- « plit la prédiction de l'augure Puffistus, que j'autorise « à publier cette lettre comme une preuve éclatante de « sa perspicacité.

« I. Cornadus,
« Notable commerçant. »



Voici un nouvel exemple de l'extrême canaillerie au moyen de laquelle les augures se tiraient d'affaire en toutes circonstances :



UNE SIBYLLE



Un jour, un petit rentier de Rome, désireux d'augmenter ses revenus, se sentit alléché par les prospectus d'une nouvelle Société financière qui émettait des actions de 35 francs, remboursables à 600 francs et devant donner, au bas mot, des dividendes annuels de 43 pour cent.



Cependant, n'osant déplacer à la légère ses fonds qu'il avait modestement, mais sûrement, convertis en Rentes sur l'Etat, il résolut d'aller consulter un Augure fameux, le nommé Equivoquibus, pour savoir s'il pouvait sans crainte faire cette opération.



Il alla donc saluer l'Augure qui, selon un usage déjà très répandu à Rome dix mille ans avant l'invention

des médecins spécialistes parisiens, le fit poser pendant trois heures dans son salon d'attente au milieu de quarante-cinq faux clients et fausses clientes payés trois francs par séance pour simuler la clientèle.

⁂

Enfin il fut introduit. Toujours selon l'usage, il déposa d'abord un louis dans une coupe remplie de pièces d'or dites en argot charlatanesque : *roulettes d'entraînement,* parce qu'elles sont mises là avant l'heure de la consultation pour indiquer aux clients le *minimum* du prix de la séance.



Puis il dit à Equivoquibus :

— Grand Augure!... Me conseilles-tu de prendre des Galions du Vigo?... Puis-je sans crainte en prendre beaucoup?

⁂

Equivoquibus fronça le sourcil et murmura :

— Le cas est grave!... Il faut repasser demain. Je te répondrai.

C'était le procédé qu'employait habituellement l'Augure pour doubler le prix de ses consultations quand il avait affaire à des actionnaires.

⁂

Le lendemain le petit rentier revint.

Il remit vingt francs dans la coupe et renouvela sa question à Equivoquibus :

— Puis-je sans m'exposer prendre des Galions du Vigo?



L'Augure fit un tas de grimaces, demanda à son client quel âge il avait, s'il aimait les lentilles à l'huile ou au beurre, sur quel côté il se couchait, s'il mettait

son gant de la main gauche avant celui de la main droite.

⁂

Puis quand son client ébahi et palpitant eut répondu à toutes ces questions, Equivoquibus alluma une petite lampe à esprit-de-vin, se fit un verre de vin chaud, l'avala et prononça la sentence suivante :

— Tu peux sans risque prendre des actions des Galions du Vigo.

⁂

Enchanté, le petit capitaliste rentra chez lui, vendit, séance tenante, tout son cinq pour cent et convertit sa fortune entière en 2,850 obligations des susdits Galions.

⁂

Hélas ! trois mois après, ces 2,850 obligations (tout son avoir) ne représentaient plus que 3 francs 20 centimes (16 livres de papier à quatre sous le demi-kilog.)

Atterré par une débâcle aussi rapide, le petit capitaliste s'en alla trouver l'Augure et se répandit en reproches sanglants.

— C'est honteux ! cria-t-il de toutes ses forces sur le carré, de manière à être entendu de toute la maison, c'est épouvantable de tromper ainsi le public !... Mais

cela ne se passera pas ainsi. C'est sur tes conseils, gredin, que je me suis ruiné... Tu dois être responsable et me racheter mes Vigo au taux d'émission !... Je vais te flanquer les huissiers et le procureur général aux flancs; ça ne va pas traîner.



Cette bordée de menaces et d'injures ameuta tout le quartier et la foule s'amassa devant la demeure de l'Augure.

⁂

Mais celui-ci, calme et souriant, les deux mains dans les poches de sa grande robe de chambre rouge à ramages verts, regardait son client furibond avec une expression de pitié dédaigneuse, et ne semblait redouter

en aucune façon l'action judiciaire dont il était menacé.

⁂

Cependant le petit capitaliste ruiné avait été déposer sa plainte au parquet.

Et le soir même, Equivoquibus était assigné à la requête du ministère public et de la partie civile, qui lui réclamait 300,000 francs de dommages-intérêts.

⁂

Le jour du jugement arriva.

Le petit capitaliste exposa sa plainte.

Interrogé par le président, Equivoquibus ne nia aucun des faits qui lui étaient reprochés.

L'auditoire était révolté de tant de cynisme.



Alors le substitut — ce casse-sucre mécanique des temps antiques et modernes — se leva et commença un réquisitoire foudroyant.

Il faut en finir!... conclut-il chaleureusement, avec tous ces parasites interlopes qui exploitent la crédulité publique et dont les pratiques immorales et scandaleuses, etc., etc.

La phrase s'embobina ainsi pendant dix bonnes minutes et se termina par ces mots terribles qui firent une profonde impression : Nous requérons l'application du maximum de la peine : trois mois de Vaudeville forcé.

La condamnation paraissait certaine, l'accusé ayant tout avoué.

⁂

Mais Equivoquibus se leva calme et fier :

— Messieurs!... dit-il, d'une voix assurée. Il y a un malentendu. Un seul mot le dissipera. Qu'est-ce que le plaignant m'a demandé? Il m'a demandé s'il pouvait prendre des Galions du Vigo. Je lui ai répondu qu'il pouvait en prendre sans risque. Alors qu'a fait mon imbécile (Mouvement dans l'auditoire)?... Oui, messieurs!... qu'a fait mon idiot?... Au lieu de *prendre* des Galions du Vigo, ne s'est-il pas avisé d'en *acheter*, ce qui n'est pas la même chose.

⁂

A ces mots qui faisaient apparaître la question sous

un jour tout nouveau, un murmure de surprise se produisit.

Equivoquibus reprit avec véhémence :

Si mon client s'était borné, comme je lui avais conseillé, à *prendre* des actions du Vigo, soit dans la vitrine d'un changeur occupé, soit sur un meuble quelconque où le propriétaire de ces actions les aurait laissé traîner, il ne se serait pas ruiné, quelle que fût la quantité qu'il eût *prise* de ces valeurs. Je ne lui dois donc aucune indemnité, puisqu'il ne s'est attiré un désagrément qu'en faisant tout le contraire de ce que je lui avais dit de faire.

⁂

Cette simple explication de l'Augure eut un plein succès. Equivoquibus fut renvoyé des fins de la plainte, et le petit capitaliste condamné à cinquante francs d'amende pour diffamation.



Ainsi les Augures prouvèrent une fois de plus leur infaillibilité.

Et le bruit que firent ces différents procès, dont ils sortaient toujours victorieux, augmenta même tellement leur réputation qu'ils ne purent plus suffire aux exigences du public qui assiégeait leur cabinet, et furent obligés de faire fabriquer à l'avance par centaines des oracles à double sens dans les couvents de jésuites.

***

Ils recopiaient ces oracles sur un grand-registre-répertoire par ordre alphabétique, et quand un client se présentait, ils n'avaient qu'à les faire lire à haute voix par un ventriloque qu'ils payaient cinq francs par jour.

***

Le client s'en allait content, convaincu que la voix qui lui avait annoncé une rentrée de fonds ou une prochaine paralysie de la langue de sa belle-mère venait en droite ligne de l'Olympe.

***

Cependant le métier d'augure tomba.



Chaque génération nouvelle lui enlevait un morceau de son prestige.

Et les descendants des augures durent, de siècle en siècle, transformer leur enseigne et le nom de leur profession pour raccrocher par-ci par-là quelque bribe de clientèle.



En dépit de leurs constants efforts et même de ceux que fit en leur faveur une très puissante alliée que nous ne nommerons pas dans la crainte de faire de la peine

à Louis Veuillot, les augures transformés d'abord en sorciers, en devins, puis en magnétiseurs, en magiciens, en médiums, en chiromanciens, en spirites, etc., sont venus échouer misérablement dans les foires de banlieue, derrière la toile peinturlurée d'une somnambule extra-lucide.



C'est là que les ministres dont les portefeuilles branlent sous le bras vont demander aux cieux quel jour ils doivent être dégommés, afin de pouvoir décorer leur fils la veille, comme M. de Broglie.



Nous ne terminerons pas ce chapitre sans dire un mot d'une des spécialités des Augures et des Sibylles de l'antiquité :

La chiromancie.



Les chiromanciens obtinrent aussi beaucoup de succès. Leur art, comme on le sait, consistait à lire l'avenir de leurs clients dans le creux de leur main.

Ils avaient, comme leurs prédécesseurs les augures, un petit répertoire de prédictions, sans odeur ni saveur, et qu'ils débitaient par tranches à leur clientèle.

⁂

Rarement ces oracles étaient compromettants.

Effectivement, lorsque pour ses vingt francs, ils annonçaient à un collégien en vacances que sa vie serait traversée par un grand amour, le collégien en avait bien pour son argent.



Trois ou quatre amants à une femme mariée du grand monde, trente-huit mois de prison à un journaliste, beaucoup d'enfants à un homme trop vieux possédant une femme trop jeune, des demandes d'argent à un capitaliste, les galons de sergent-major à un sergent-fourrier, etc., etc., étaient toutes choses que l'on pouvait prédire à l'aide de la chiromancie.

Même par correspondance.

Aussi les chiromanciens ne se privaient-ils pas de fouiller abondamment dans ce vocabulaire de sûreté.

⁂

Une chose qu'ils avaient bien le soin de ne jamais prédire, par exemple, c'était la levée de l'état de siège.

⁂

Il y avait à Rome un chiromancien du nom de Desblaguollibus, qui s'était fait une réputation énorme.

⁂

Voici la circonstance qui lui avait procuré cette vogue insensée.

Un jour, un invalide manchot s'était présenté chez lui pour le consulter.

Desblaguollibus lui avait examiné avec attention le dedans de la main gauche (la seule qui lui restait), et lui avait dit d'un ton grave :

— Vous avez là un signe qui indique que vous avez perdu le bras droit.

⁂



Epatement du vieux débris.

Mais aussitôt Desblaguollibus, dont la physionomie était tout à coup devenue plus riante, et la voix moins profonde, ajouta :

— Soyez tranquille!... Voici, près de la première phalange de l'index, un petit triangle qui annonce que cela ne vous arrivera plus.



Le bruit de cet événement s'était répandu avec une rapidité foudroyante, et de toutes parts, la foule assiégeait le cabinet de consultations du célèbre Desblaguollibus.

Il devint fort riche en très peu de temps.



UN PHOTOGRAPHE SPIRITE





Déjà, pourtant, quelques incrédules commençaient à saper vigoureusement le prestige des chiromanciens.

Le célèbre Desblaguollibus lui-même fut victime d'une farce que lui joua un de ces esprits méfiants.



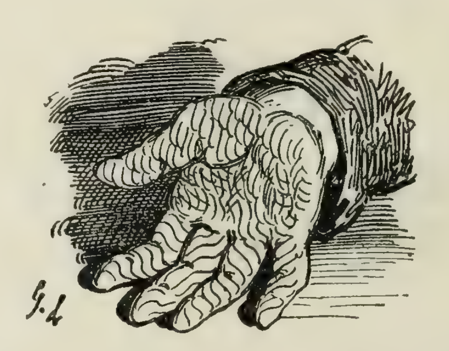
Voici en quelles circonstances.

Cet incrédule alla un jour consulter le fameux chiromancien ; mais pendant tout le temps que le domestique lui fit faire antichambre, il serra de toutes ses forces dans la main droite un bout de corde à puits très rugueux et très desséché.

Le creux de sa main fut naturellemeut sillonné d'une façon impossible.

Et quand il entra dans le cabinet de Desblaguollibus, celui-ci, en examinant ce réseau inextricable de lignes

brisées, se mit à prédire à son client un tas de choses plus drôles les unes que les autres.



Le *Tintamarre* de Rome, informé de la chose, la raconta le dimanche suivant, et le public commençait à en faire des gorges chaudes.

Mais Desblaguollibus, qui était l'ami d'un consul à qui il avait prédit avec succès que sa femme le ferait cocu, obtint par protection que la vente sur la voie publique serait immédiatement retirée au *Tintamarre*.



Grâce à cette mesure l'événement de la corde à puits ne fut pas assez ébruité pour discréditer le grand Desblaguollibus, dont les affaires prospéraient à vue d'œil.



Tout le monde peut voir au musée de Cluny la pan-

carte qui était suspendue dans la salle d'attente de Desblaguollibus.

Pour les personnes qui préfèrent ne pas s'exposer en s'approchant aussi près de l'Odéon, nous donnons ici une copie de ce fameux écriteau.

LE CABINET DE CONSULTATIONS

Est ouvert de 10 *à* 4 *heures*

Vu l'abondance de la clientèle, les personnes qui n'auraient pas le temps d'attendre leur tour peuvent laisser l'empreinte de la paume de la main sur la figure du domestique.

M. Desblaguollibus leur enverra la consultation par le courrier du soir.



Nous ne parlerons que pour mémoire d'une des dernières transformations de l'industrie des augures.

Les merveilles de la photographie spirite sont encore trop présentes à notre souvenir pour que nous fassions

ici l'historique des faits et gestes de ces descendants du grand Calchas.

⁂

Contentons-nous de constater que cette grande et magnifique industrie, aussi ancienne que la bêtise humaine, et qui s'est successivement appelée de tous les noms en CIE, est aujourd'hui tombée plus bas que la Revalescière.

⁂

Chaque jour, le public devient de plus en plus rétif aux diseurs de bonne aventure.

L'humanité, à peu près convaincue, à l'heure qu'il est, que l'avenir n'est à personne, ne prend au sérieux aucun des farceurs qui le prédisent.

⁂

Ce peu de confiance dans les avenirs tout tracés est même tellement accentué, que l'on cite des baux qui ont encore cinq ans à courir et qui ne trouveraient que fort peu d'amateurs consentant à parier trois francs qu'ils ne seront pas résiliés de bonne volonté, ou cassés de force d'ici à cinq mois (1).

(1) Ceci était écrit avant la fin prematurée du premier septennat.

Les Sibylles jouissaient du même renom que les Augures, et leur crédit fut égal à celui de ces derniers.

Elles n'étaient pas non plus moins adroites à exploiter le constitutionnelléisme de leurs contemporains.



Entre toutes, la Sibylle de Cumes était une des plus roublardes, comme on va le voir.

Cette sorcière avait écrit une série de prédictions infaillibles en neuf volumes.



Tarquin le Superbe — qui était sans doute très beau, puisque son sobriquet le dit, mais qui avait à coup sûr ce qui va généralement avec, — demanda à acheter ces neuf livres.



La Sibylle les lui fit trois cents pièces d'or.

Et comme Tarquin trouvait que c'était trop cher, elle jeta un volume au feu, puis deux, puis trois, demandant toujours trois cents pièces d'or pour les tomes qui restaient.

Tarquin marchandait toujours.

Et à chaque refus, la Sibylle brûlait un volume.

Huit eurent le même sort.

Tarquin vaincu se décida et paya le neuvième volume restant le prix qu'il eût payé l'ouvrage entier.

⁂

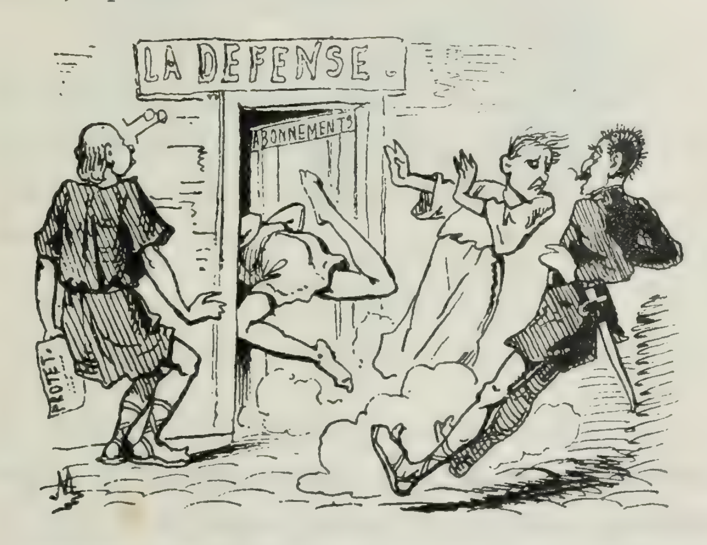
Il en prit livraison et se consola de sa mauvaise humeur en faisant cette réflexion que les œuvres des tireuses de cartes jouissaient de cette ressemblance avec celles de Xavier de Montépin qu'elles avaient d'autant plus de valeur qu'il y en avait moins.



Terminons ce chapitre consacré aux magies antiques en disant deux mots des asiles qui avaient été imaginés par les anciens au profit des gens que poursuivaient les lois.

L'asile était un lieu sacré où le criminel lui-même trouvait un refuge.

Quand il était parvenu à atteindre cet endroit consacré, il pouvait se considérer comme en sûreté.



Les gardiens de la paix s'arrêtaient net sur le

seuil de l'asile, les huissiers et les créanciers de même.

Quel qu'il fût, celui qui se réfugiait dans un de ces buen-retiro sacrés était inviolable; cela faisait même hésiter certaines personnes à y entrer.



Ces établissements rendaient souvent de grands services aux particuliers qui pouvaient souvent ainsi échapper aux gens qui les traquaient dans les rues en leur offrant des billets de faveur pour le Vaudeville.

⁂

PLUTUS

Plutus était le dieu des richesses.

On le représentait aveugle, distribuant ses dons au hasard. Nous ne sommes pas tout à fait de cet avis ; et nous croyons que si Plutus était réellement aveugle, il avait un autre moyen de reconnaître et de choisir les mortels à qui il voulait faire plaisir.



Certes, il arrivait bien quelquefois — comme cela arrive encore de nos jours — que les dons de la fortune tombaient sur un brave homme; mais c'était — et c'est encore — l'exception.

Le plus souvent Plutus ne favorise que les filous, les pieds-plats et les lâches.

⁂

Il n'est contesté par personne que le plus sûr moyen de ne jamais devenir riche est de rester honnête, indépendant et fier.

Et il est excessivement rare que Plutus — bien qu'aveugle — aille sonner à la porte :

De l'homme qui ne vend pas sa conscience ;



De la femme qui ne vend pas son corps ;

De l'écrivain qui ne vend pas sa plume ;

Du marchand qui ne vend pas à faux poids.

⁂

Ce n'est donc pas complètement au hasard que Plutus distribue ses faveurs ; et à part quelques tirages de loteries qui font quelquefois un millionnaire d'un brave

homme pauvre, il y a bien au bas mot quatre-vingt-quinze chances sur cent pour les mortels délicats de ne jamais rencontrer sur leur route ce soi-disant aveugle — qui doit y voir très clair, ou alors avoir un flair très sûr — puisqu'il sait presque toujours éviter de se croiser sur les trottoirs avec les honnêtes gens.



MOMUS

Momus, fils du Sommeil et de la Nuit, était le type du blagueur effréné et impitoyable.

Jamais il ne trouvait rien à son goût, et tous les ridicules des dieux de l'Olympe passaient sous le feu de ses railleries toujours spirituelles.



Quand l'un d'eux venait de terminer un ouvrage duquel il était très content et qu'il le soumettait à Momus, celui-ci y trouvait régulièrement un cheveu.

Ce fut ainsi qu'il se fit des ennemis mortels de tous ses camarades de nuage.



A Neptune qui lui montrait son taureau modèle, il fit observer malignement que la construction de ce taureau n'avait pas le sens commun, attendu qu'il devrait



MOMUS



avoir les cornes devant les yeux — et non derrière — pour mieux voir où il devait frapper.

⁂

Minerve ne fut pas plus heureuse avec sa maison.

Momus prétendit que l'ascenseur en était imparfait, puisqu'il n'était pas construit de façon à descendre les gendres de chez eux en même temps qu'il y montait leurs belles-mères, en utilisant le poids de ceux-là pour hisser celles-ci — et vice versâ — de façon à ce qu'ils ne pussent jamais se rencontrer.

⁂

De même pour Vulcain, qui avait construit un homme qu'il croyait parfait.

Momus trouva cette œuvre ridicule, sous le prétexte que l'homme eût dû être établi de façon à pouvoir pisser par terre sans éclabousser le bas de son pantalon — ce qui en mangeait la couleur.

⁂

Vénus eut la prétention de défier les critiques de Momus. Elle n'y réussit pas davantage, comme on va le voir.

Un matin, la déesse se présenta à lui dans une ravissante toilette et lui dit :

— Eh bien... comment me trouves-tu ?

⁂

Momus l'examina attentivement du haut en bas et répondit d'un air assez satisfait :

— Ce n'est pas trop mal !...

Vénus triomphait, quand Momus ajouta :

— Tourne-toi voir, un peu !... Ah !... bon Dieu !... qu'est-ce que c'est que ces bottines-là !...

– Mais.... répondit Vénus un peu inquiète, c'est la chaussure à la dernière mode.



En effet, Vénus avait mis des bottines à hauts talons cambrés, qui commençaient à faire fureur.



Momus se tordit de rire à la vue de cet engin, grâce

auquel le corps de Vénus n'avait plus ni souplesse, ni aplomb.

— Est-il possible, s'écria-t-il, d'être assez grue pour se déjeter exprès de la sorte !...

— Mais tu ne vois donc pas, reprit Vénus vexée, que ça me grandit ?

— Aux yeux des imbéciles, c'est possible, — conclut Momus — mais ça te rapetisse bougrement aux miens.



Pour se moquer du monde, Momus n'attendait pas toujours qu'on lui demandât son avis.

A chaque instant il trouvait un mot désagréable pour ses camarades.

Il s'acharnait surtout après Mars, qu'il avait pris à tic à cause de sa bêtise de vieille brute grainedépinardée.



Un jour qu'il le rencontra à un des petits jeudis de Junon, il lui dit tout haut devant tout le monde :

— Je vous félicite, maréchal, de votre ordre du jour de ce matin, qui prescrit aux soldats de l'armée olympériale de passer au tripoli tous leurs boutons, même ceux de petite vérole... Il faut de l'ordre et de la discipline. Maréchal, vous avez raison...



On comprend sans peine qu'avec un caractère pareil,

Momus devait aisément arriver à se faire prendre en grippe par tous ses confrères.

Cependant il fallut, pour amener sa disgrâce, qu'il s'attaquât à Jupiter lui-même.

Ce fut ce qu'il eut l'imprudence de faire un matin.

***

Au déjeuner, devant toute la cour, Jupiter se plaignait d'avoir très mal dormi.

— J'ai passé une nuit blanche, dit-il avec inquiétude, et je crains bien que les suivantes soient pareilles.

— Sire!... dit Momus, d'un ton doucereux mais canaille, il faut faire comme pour vos cheveux.

— Comment cela? dit Jupiter, qui n'avait pas la comprenotte très vive.

— Dam!... Sire!... passer vos nuits blanches à l'eau des fées, ça les noircira.

***

Jupiter, qui se teignait outrageusement pour aller voir ses cocottes, trouva la plaisanterie des plus mauvaises.

Tant que Momus n'avait gouaillé que les dieux du conseil, Jupiter lui avait trouvé beaucoup d'esprit et s'en était même amusé.

Mais du moment où Momus se permettait de blaguer le président, Jupiter, qui avait toujours défendu Momus au nom du principe sacré de la liberté de la presse, trou-

va que la liberté de la presse avait des limites, et que ces limites étaient naturellement le bas de l'estrade de son trône.

⁂

Momus fut donc, séance tenante, chassé de l'Olympe et dut se réfugier sur la terre, où il fit, sous différents noms, de la copie dans les petits journaux satiriques.

Son dernier pseudonyme fut celui d'Hippolyte Briollet, au *Tintamarre*.

Depuis, il n'a pas reparu. Mais une nouvelle incarnation nous rendra, un jour prochain, il faut l'espérer, ce charmant rieur intrépide, honnête et gaulois, qui ne s'attaquait qu'aux vices des puissants et dont la gaîté saine et forte ne tintait jamais que pour réjouir le cœur des braves gens.



COMUS

Comus, lui aussi, était un franc compagnon. Il pré-



sidait aux festins, apportant partout la joie et la bonne humeur.

Cependant il différait de Momus en ce que sa jovialité était exempte de toute préoccupation satirique.

Il riait, il buvait, il mangeait, il chantait, il dansait pour l'amour du vin, du rire, des truffes et de la chanson.

⁂

Aimable convive, boute-en-train précieux, jolie fourchette, gros, gras, luisant, couronné de roses, il s'amusait et amusait tout le monde au dessert; mais il ne fallait pas lui parler du scrutin de liste, des grèves de mineurs, ou de l'expulsion des jésuites.



A Momus, nous devons Henri Rochefort.

A Comus, nous ne devons que Charles Monselet.

Il en faut pour tous les goûts.

⁂

TERME

Le dieu Terme avait pour spécialité de conserver les limites des champs et des propriétés.

Lorsque Tarquin le Superbe voulut faire bâtir un temple sur le Capitole, il ordonna d'enlever les dieux installés sur cet emplacement.

Toutes les statues de dieux expropriées se laissèrent

haussmanniser sans résistance, sachant bien que n'importe où on les mettrait elles retrouveraient toujours assez d'idiots pour se faire une clientèle.

⁂

Seule la statue du dieu Terme demeura inébranlable.

Crics, poulies, leviers, cabestans, rien ne put la faire mouvoir. Plus on tirait dessus, plus on la poussait, moins elle bougeait.



Il fallut la laisser dans le temple.

⁂

Le dieu Terme affirmait ainsi, par une rigidité intransigeante, ses principes de loyauté et d'intégrité qui, depuis, ont fait de lui la risée des âmes en carton bitumé et des opportunistes.

⁂

En ce temps-là, le dieu Terme était l'emblème le plus pur de l'immobilité parfaite.

Hélas! tout dégénère!

Aujourd'hui le terme — et même le demi-terme — courent avec une effrayante rapidité.

⁂

SATYRES — FAUNES — NYMPHES SYRÈNES, ETC., ETC.

Les Satyres et les Faunes étaient moitié hommes, moitié boucs.

Ce n'était peut-être pas très joli; mais, avec un pantalon large, ou dans les courses en sacs, un Faune produisait encore son petit effet.

⁂

Les Satyres, que l'on appelait quelquefois sylvains pour leur faire une petite douceur, vivaient dans les bois et étaient particulièrement chargés de protéger les bergers et de leur faire rencontrer des bergères.



Les Satyres sont une espèce à peu près perdue. Le dernier habite en ce moment Nice sous le nom d'Alphonse Karr.

Et encore il n'a pas de pieds de bouc.

Seulement, la partie supérieure du corps est admira-

blement conservée dans le caractère primitif, ainsi que notre dessinateur va avoir l'honneur de le démontrer.



⁂

Les Nymphes — qui se comptent par milliers — étaient subdivisées en nombreux groupes.

Il y avait d'abord les Néréides, filles de Nérée et de Doris, qui étaient les dames d'honneur de la cour de Neptune.

⁂

Elles apparaissaient souvent — aux yeux enchantés des mortels — sur les rivages océaniques, n'ayant pour tout vêtement que la marée montante.

On prétend que lorsque la marée descendait, elles ne

s'en inquiétaient pas outre mesure et continuaient à se promener sur la plage.



De là peut-être la mode des robes d'abord montant jusqu'au cou, puis descendant de quelques centimètres par siècle sans que les femmes fassent seulement le geste de se baisser pour rentrer dans leurs vêtements.

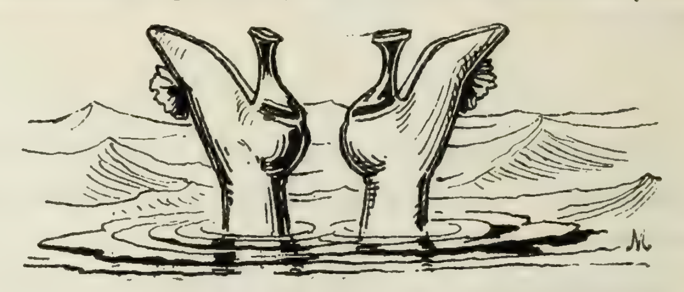


Quelques historiens ajoutent même — mais nous les croirions volontiers — que ce furent les Néréides qui imaginèrent ces bottines de femmes à talons énormes dont l'usage s'est transmis à nos chastes compagnes.

L'idée leur en vint toujours à propos de la marée montante, dont elles voulaient combattre les vertueux élans qui dérobaient deux fois par jour aux baigneurs des côtes la vue de la plus belle moitié de leurs formes.



Avec ces bottines-échasses qui les haussaient dans de grandes proportions, les Néréides de taille moyenne





UNE NAIADE



arrivaient à n'être submergées, même par les plus gros flots, que jusqu'à la cheville.

Le commerce des jumelles pour bains de mer prit dès ce moment un formidable essor.

⁂

Les Naïades — autre variété de Nymphes aquatiques — avaient leurs palais dans les fleuves, les rivières, les fontaines et les aquariums.

Elles faisaient un tas de niches aux pêcheurs à la ligne.

Quand ceux-ci étaient jeunes et beaux, elles s'attachaient à leur hameçon, les attiraient doucement au fond de l'eau et les noyaient après leur avoir mis leur canne à pêche hors de service.

⁂

Quand, au contraire, ils étaient vieux et laids, elles s'amusaient à leur attacher de vieilles savates ou de vieux brochets faisandés au bout de leur ligne, jouissant avec une canaille perfidie des émotions immenses et décevantes qu'elles procuraient à ces hommes vertueux.

⁂

Les Dryades, nymphes des forêts, veillaient sur les forêts; et les Hamadryades avaient pour mission de protéger chacune un arbre — un seul, pas plus.

Quand le prince Napoléon passait dans une forêt, chaque Hamadryade faisait des pieds et des mains pour l'attirer de préférence auprès de son arbre afin qu'il vînt lui donner une nouvelle vigueur.

⁂

L'une faisait une jolie place tout autour du tronc.

L'autre chassait les moustiques importuns qui auraient pu éloigner le noble visiteur.

Le prince, sollicité de toutes parts, ne savait où donner de la tête — ce qui est une manière de parler — et était souvent fort embarrassé pour se décider.

⁂

Ici, c'était une Hamadryade qui avait ménagé au pied de son frêne un petit trou très engageant, avec deux charmantes buttes gazonnées pour poser les pieds; mais le prince remarquait que les feuilles de cet arbre étaient un peu... petites.

⁂

Là... une Hamadryade offrait son arbre superbe dont le feuillage épais formait un immense parapluie; mais les feuilles, très larges cette fois, n'étaient pas à la portée de la main.

⁂

On cite une Hamadryade qui eut recours à un truc

horriblement canaille et qui frisait la concurrence déloyale :

Quand elle voyait flâner le prince-diviseur dans les environs de son arbre, elle plantait dans le tronc, à un mètre de terre, un fil de fer dans lequel elle enfilait des petits carrés de papier très coquets en assez grande quantité.

De plus, elle disposait en porte-manteau une branche de son arbre afin que le... visiteur pût y accrocher son chapeau et son pardessus.

⁂

Il était rare que le prince se montrât insensible à ce gracieux confortable. Aussi l'arbre de l'Hamadryade



roublarde fut-il bientôt un des plus vigoureux de la forêt, au violent dépit des autres Hamadryades qui n'avaient pas pensé à user de ce délicat stratagème.



Les Oréades avaient spécialement la garde des montagnes, qu'elles empêchaient les rôdeurs de nuit de soustraire pour les porter le lendemain matin au Mont-de-Piété.

Très soucieuses du dépôt qui leur avait été confié, les Oréades veillaient surtout à ce que les mortels ne fissent pas un mauvais usage des monticules qu'elles étaient chargées de garder.



Si des ingénieurs en perçaient un dans le bas pour y construire une route ou un tunnel de chemin de fer devant rapprocher deux peuples, elles laissaient faire, convaincues que c'était là un excellent travail, utile à l'humanité.

Mais les Oréades se montraient parfois intraitables quand on voulait faire servir leurs montagnes à des choses qui leur déplaisaient.



Ce fut ainsi que l'on vit — vers l'an 1873 après Jésus-Christ — l'Oréade qui veillait sur la butte Montmartre,

près Paris, s'opposer de toutes ses forces, et par les moyens les plus canailles, à ce que les hommes noirs de l'époque établissent sur cette butte une église dite : du *Sacré-Cœur*, dont l'utilité ne se faisait pas sentir.



A peine les terrassiers eurent-ils commencé les fouilles, que Lympia — l'Oréade de la butte Montmartre — se mit à leur jouer des tours pendables.

Tantôt elle plaçait sous leur pioche les corps les plus durs qui les arrêtaient pendant des mois entiers.

Tantôt, au moment où ils croyaient toucher le terrain solide, ils rencontraient un immense banc de sable mouvant dont le déblaiement coûtait des efforts considérables.



Puis, c'était une énorme nappe d'eau qui jaillissait tout à coup, venant inonder les travaux.

Puis des éboulements.

Puis encore du sable.

Puis encore des couches de granit.

Puis encore de l'eau.



Les hommes noirs avaient beau faire des prières pour que ces carrières se vidassent et des quêtes pour que leurs

caisses se remplissent, Lympia faisait tant et si bien que plus les terrassiers creusaient moins la besogne avançait.

*
* *

Un jour, pourtant, Lympia parut se lasser. Les maçons ayant enfin trouvé un terrain solide, on apporta des moellons et ils se mirent à commencer les fondations du Sacré-Cœur.

Les hommes noirs, radieux, chantèrent des *Te Deum*



monstres pour encourager les fidèles riches à mettre de nouveau la main à la poche.

C'était décidément un excellent placement; rien que les messes donneraient de quoi distribuer aux actionnaires un dividende d'au moins quarante-huit pour cent. On ferait coter les *Sacré-Cœur* à la Bourse, avant dix-huit mois ils vaudraient quinze fois le taux de l'émission ; de plus, les souscripteurs recevraient quittance de tous



L'OREADE DE LA BUTTE MONTMARTRE

leurs péchés véniels et mortels commis ou à commettre. Il fallait ne pas avoir cinquante francs d'économies pour ne pas devenir actionnaire du *Sacré-Cœur*, etc., etc.

⁂

Pendant ce temps-là, qui est-ce qui riait dans son joli petit menton potelé à fossettes?... C'était l'Oréade de la butte Montmartre.

Elle savait bien ce qu'elle faisait, la coquine!...

Elle avait attendu que les fondations du Sacré-Cœur fussent arrivées à fleur de terre, puis, tout à coup... crac!... elle se mit à remuer doucement quelque chose, n'importe quoi, dans les profondes entrailles de sa petite butte, juste au-dessous de ces fameuses fondations.

Ce quelque chose en se dérangeant fit un bruit énorme qui réveilla les habitants du quartier, et lorsque ceux-ci accoururent pour se rendre compte de ce qui se passait, ils virent tous les moellons disloqués et enfoncés dans le sol comme des morceaux de fonte rouge qui seraient tombés sur une motte de beurre.

⁂

Tout était à recommencer : fondations, prières et

souscriptions. Les hommes noirs faisaient un nez qui allait presque jusqu'au fond du gouffre.



⁂

A différentes reprises, l'Oréade de la butte Montmartre renouvela cette nique cruelle envers les hommes noirs, lesquels, excessivement têtus de leur naturel, se remirent constamment au travail avec un acharnement digne d'une meilleure cause, mais indigne d'un meilleur sort.

⁂

L'affaire — au moment où nous écrivons — est encore pendante — ou pour mieux dire : branlante — et l'on ne sait qui de Lympia ou des hommes noirs finira par triompher. — Mais on s'en doute bien un peu.

Certes, la ténacité des hommes noirs est grande et la bourse de leur clientèle bien garnie ; mais, d'un autre

côté, la résolution de Lympia parait invincible. Persuadée qu'elle défend sa butte contre une entreprise malfaisante, rien ne lui coûtera pour la faire échouer.

⁂

Quelqu'un qui connait très intimement l'Oréade de Montmartre nous rapportait, il y a quelques jours à peine, ce que lui avait dit cette belle personne à propos du Sacré-Cœur.

— Je ne suis pas une mauvaise fille — aurait dit Lympia — mais je suis butée et je ne souffrirai jamais que l'on plante sur ma butte ce monument d'abrutissement public. Ils ont beau entasser pierres sur pierres, couler du ciment sur du béton et accumuler de la pierre meulière sur du ciment... je ne cesserai de remuer le fond de ma butte jusqu'à ce que tout craque et s'effondre... C'est mon droit... J'ai été nommée Oréade de la



butte Montmartre par Jupiter ; tant que l'on s'obstinera à hisser sur ma butte un Sacré-Cœur quelconque, je remuerai... Qu'on y bâtisse quelque chose de propre : une mairie,une école, un grand gymnase... et je me tiendrai tranquille!...



Pour qui connait l'entêtement des femmes en général et des Oréades en particulier, nous croyons fermement que les actions du Sacré-Cœur sont appelées à rejoindre assez prochainement celles des *Galions du Vigo.*

Amen!...

Il nous reste, avant de clore ce chapitre, à dire un mot des Centaures, qui passaient pour être fils d'Ixion et de la Nue.

Ixion, comme on le sait, avait été un vrai polisson.

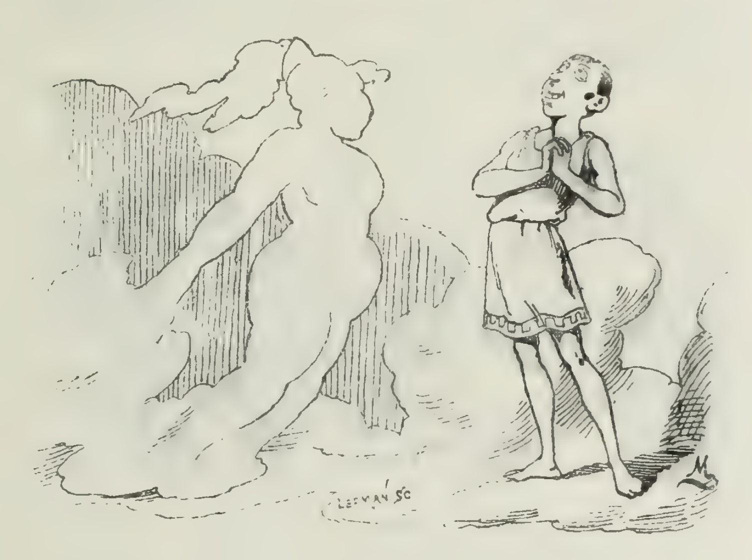
Admis à la cour de Jupiter, il n'avait rien trouvé de mieux, pour remercier celui-ci de son hospitalité écossaise, que de faire la cour à Junon, sa femme.

Mais Jupiter — que nous avons toujours vu très roublard — s'était dérobé au cocuage en donnant à une nue la forme de sa femme et en l'envoyant à un rendez-vous décisif qu'Ixion avait obtenu de Junon.



Il arriva ce qui devait fatalement arriver : Ixion s'y

laissa prendre. En voyant Junon arriver sous cette forme, il s'écria :



— Elle est nue !... Plus de doute ! c'est elle !...



La nue, qui avait le mot fait par Jupiter, entretint de son mieux Ixion dans son erreur.

Mais ce qu'il y avait de drôle, c'était la tête que faisaient les cultivateurs dans les champs en voyant au firmament cette nue qui changeait sans cesse de forme et ne restait pas une minute dans la même position.

Les connaisseurs disaient :

— Nous allons avoir de l'eau !...



Mais les savants, qui avaient de bons télescopes, les

braquèrent vers ce phénomène pour essayer de s'en rendre compte et, ayant vu de quoi il s'agissait, replièrent leurs lunettes en souriant.



⁂

Depuis ce temps, c'est un fait acquis à la science que la mobilité des nuages, attribuée à tort aux courants d'air qui les déforment, provient tout simplement des différents gestes que se font, en se rencontrant dans l'azur, ces messieurs et ces dames de là-haut — déguisés en nues ou en nuages pour garder l'incognito.



Regardez ces nuages avec attention.

Vous les verrez tantôt s'approcher les uns des autres, tantôt s'éloigner, tantôt s'allonger, se redresser, se cacher, s'enfuir, reparaître, etc., etc.

Ce sont les dieux, demi-dieux et déesses de l'Olympe

qui font leurs petites affaires, se saluent, se tirent la langue, se font des pieds de nez, se dissimulent pour éviter leurs créanciers, suivent une petite nuée au nez retroussé en lui tenant des propos lestes, reçoivent une gifle quand ils se sont par erreur adressés à une nuée du monde, courent après les omnibus, flânent devant les étalages, etc., etc.



Pour revenir à Ixion et à sa nue, ils intriguèrent tellement les cultivateurs d'ici-bas pendant la durée de leur rendez-vous qu'ils en eurent de nombreux enfants.

Ces enfants furent les Centaures, comme nous l'avons dit tout à l'heure.

Les Centaures étaient moitié hommes moitié chevaux. C'était peut-être assez commode pour eux quand ils



avaient des courses pressées à faire ; mais ça devait les gêner horriblement pour mettre des pantalons.



Les Centaures, du reste, n'eurent pas le loisir de perpétuer leur charmante race. Ils périrent tous dans d'assez fâcheuses conditions.

Invités un jour au dîner de noces de Pirithoüs et d'Hippodamie, ils voulurent, au champagne, marcher, par-dessous la table, sur les pieds des jolies Thessaliennes qui assistaient au repas.

Mais celles-ci, peu désireuses d'ébaucher avec ces gommeux aux formes bizarres des caresses et des bai-



sers d'amour qui leur semblaient sans issue tant il y

avait loin de la croupe aux lèvres, les repoussèrent avec perte.

⁂

Vexés, les Centaures voulurent user de violence et enlever les Thessaliennes. L'un d'eux se jeta le premier sur la fiancée de Pirithoüs, sans même être arrêté par le nom d'Hippodamie que la jeune princesse portait.

Les compagnons du hardi Centaure — mais non sans reproche — imitèrent son exemple et se ruèrent sur les autres Thessaliennes.

Alors ce fut une mêlée indescriptible !... Pirithoüs, qui ne s'était pas préparé à cette nuit de noces à trois —



dont deux d'un côté, lui de l'autre — sauta sur ses ar-

mes, et avec l'aide de Dryas, Exodius, Nestor et Thésée, ses quatre témoins, il fit des Centaures indélicats une purée abominable.

Ceux-ci cependant se défendirent vaillamment, boxant par devant en même temps qu'ils ruaient par derrière. Et il fallut tout le courage de Pirithoüs et de ses amis pour avoir raison de ces singuliers invités qui cherchaient un peu trop haut la jarretière de la mariée et des demoiselles d'honneur.

⁂

DIVINITÉS PARTICULIÈRES

Nous avons vu, au début de cet ouvrage, que les Romains avaient, à eux seuls, au moins trente mille dieux — ce qui, à défaut d'une religion d'Etat, leur procurait du moins des tas de religions.

Nous n'avons pas la prétention d'être le Vapereau de ces trente mille divinités, dont le plus grand nombre d'ailleurs demeurèrent obscures et presque ignorées.

⁂

Nous consacrerons seulement quelques lignes à celles qui firent le plus parler d'elles.

Il y avait l'Espérance, qui, sous le nom un peu... sans gêne d'Elpis, fut très honorée des anciens.

C'était elle qui aidait les humains à supporter tous les maux dont ils étaient accablés.

Elle consolait les électeurs jobardés par les députés opportunistes, en leur rappelant que ceux-ci n'étaient élus que pour quatre ans et qu'ils en avaient déjà deux et demi de faits.

Elle comptait les pages des grands concertos en *sol* mineur que jouait sur le piano la demoiselle de la maison où l'on avait dîné, et murmurait d'une voix douce dans le tuyau de l'oreille des auditeurs suppliciés :

— Plus que cinq !... Plus que quatre !... Plus que trois !...



Elle promettait des *quines* aux gens qui avaient mis à la loterie, des dividendes aux porteurs de fonds turcs, des enfants aux maris de soixante-quinze ans, des éditeurs aux jeunes poètes, du soleil aux vignerons, de la grêle aux directeurs de théâtres, de l'embonpoint aux maigres, de la sveltesse aux gras, l'amnistie aux exilés; aux vieux oncles riches, une longue vie; aux jeunes neveux pauvres, un prompt trépas des riches oncles vieux, etc., etc.



Enfin, elle redonnait un peu de courage aux gendres

en les faisant de temps en temps se croiser dans la rue avec le convoi d'une belle-mère.



⁂

Après l'Espérance, venait une autre divinité, moins bien achalandée peut-être, mais plus honorable et plus aimable encore : la Miséricorde.

La Miséricorde inspira une multitude de bonnes actions.

C'était elle qui, sans jamais s'occuper des fautes d'un mortel, ne voyait que les maux qu'il souffrait et s'efforçait de les soulager.

C'était elle qui, calmant les colères et les indignations, — aussi légitimes qu'elles fussent, — permettait à l'honnête homme outragé de pardonner l'injure, et au lecteur d'un article de Saint-Genest de hausser doucement les épaules en murmurant : Seigneur !... ayez pitié de lui.

⁂

La Miséricorde, qui — en d'autres temps et en d'autres lieux — prit aussi le nom de Clémence, eut quelquefois le malheur d'avoir de faux adorateurs, et surtout de faux prêtres.

Ces hypocrites se prosternaient tous les matins devant la statue de la Clémence. A les entendre, celle-ci ne pourrait jamais être assez *large* pour ce qu'ils en voulaient faire; ils invoquaient une Clémence de la dimension d'un immense parapluie pouvant abriter d'un seul coup quinze mille malheureux sur lesquels crevaient depuis huit ou dix ans les gros nuages noirs pleins de grêle de la proscription et de l'exil.

Puis, à peine relevés, ils sacrifiaient — et à grand'peine — à une Clémence de trente-troisième ordre, grande comme une ombrelle de poupée, et qu'ils trouvaient encore trop vaste au gré de leurs rancunes sourdes et de leurs haines féroces.



La Pudeur était aussi une divinité très appréciée chez les Romains, qui la représentaient sous les traits d'une femme voilée.

Peu à peu, la Pudeur — la vraie — a renoncé à se cacher le visage pour prouver qu'elle était une honnête femme. Elle s'est contentée — et c'est très suffisant —

d'affirmer sa chasteté par un maintien simple et une tenue réservée.

⁂

La Pudeur moderne s'est parfaitement rendu compte qu'il n'était pas besoin qu'une femme sérieuse se mît un torchon sur la figure pour faire comprendre aux hommes qu'elle n'était pas de celles à qui on pince les genoux en omnibus.



Un air décent, une mise modeste, c'est tout ce qu'il faut.

⁂

Et puis — il faut bien le dire — la Pudeur est femme,

en somme; et elle a remarqué que si un voile épais fait quelquefois dire aux passants :

— Ah!..... il paraît que c'est une femme vertueuse!... — il les pousse aussi parfois à penser :

— Ah!... voilà une dame qui doit être rudement marquée de la petite vérole!

Or, comme il est toujours fort ennuyeux d'être obligée, pour montrer qu'on est honnête, de cacher qu'on est jolie, la Pudeur a renoncé au voile, le jour où elle a reconnu qu'il ne prouvait plus du tout la chasteté des jolies femmes depuis que les autres s'en étaient fait un cache-laideur.



La Vertu, l'Honneur, avaient également leur culte particulier.

Il en était de même de la Vérité, représentée sous les



traits d'une jeune fille habillée de blanc et devant laquelle faire le plus petit mensonge était un sacrilège.

Les journalistes avaient chacun une statue de cette divinité dans leur bureau de rédaction.

Seulement, elle était montée sur pivot tournant, comme les mariées de cire de nos coiffeurs modernes.

Et comme il était réputé infâme de mentir devant la statue de la Vérité, ils n'écrivaient que pendant que le mannequin leur tournait le dos.



Une autre divinité très en vogue chez les anciens était la Concorde.

Tous les citoyens qui avaient des contestations allaient se raccommoder devant elle.



La puissance de cette divinité était telle, que les gen-

dres et les belles-mères qui allaient se réconcilier sur les marches de son autel s'embrassaient à s'étouffer.

⁂

La FIDÉLITÉ avait également son culte.

Une statue de cette divinité sévère était dans chaque ménage bien tenu, — dans l'alcôve.

Il n'y a pas d'exemple qu'un mari ait été trompé par sa femme, ou qu'une femme ait été trompée par son mari, pendant qu'ils étaient tous deux seuls devant l'image de la Fidélité.

⁂

Une des divinités les plus charmantes des anciens était sans contredit celle de l'AMITIÉ.

Elle était représentée par un groupe de deux hommes, dont l'un souriait avec douceur en portant la main à sa poche, pendant que l'autre lui demandait cent sous à emprunter.



La Peur, elle aussi, avait des autels, auprès desquels les poltrons allaient souvent prier.

La Peur était représentée sous les traits d'un homme donnant les signes moins que douteux d'une violente colique.



Les fidèles priaient devant cette statue, non à genoux face à l'image de cette divinité, mais accroupis, pile aux marches de l'autel, lesquelles étaient creusées de place en place. Sur le socle de la statue étaient gravés ces mots :

« *Il vaut mieux courir que tenir* »

« *Remettez le couvercle s. v. p.* »

⁂

Nous ne pousserons pas plus loin la nomenclature des innombrables divinités qui abrutissaient les anciens.

Par les échantillons que nous avons donnés, nos lecteurs se feront aisément une idée de la profusion de dieux et de déesses que l'antiquité avait à sa disposition.

Chaque citoyen en avait pour son usage personnel autant qu'il en pouvait entretenir et loger.

⁂

Les dieux étaient passés à l'état d'ustensiles de ménage. On en trouvait, à vingt-neuf sous pièce, des choix très variés dans tous les bazars.



On se les prêtait, entre voisins, comme une casserole, une bassinoire ou un irrigateur.

⁂

C'était assurément le bon temps des dieux ; mais c'était surtout le bon temps des hommes. Chacun se payait les dieux dont il avait besoin ; mais ceux qui se passaient de dieux ne payaient pas l'entretien des dieux dont ils ne se servaient jamais.

Les divinités étaient assimilées à tous les autres objets de consommation : ceux qui consommaient payaient.



Dans ces conditions, évidemment normales, une nation n'a jamais trop de dieux, puisque cela ne gêne ni ne lèse personne.

Trente mille dieux entretenus de bonne volonté par trente mille fidèles qui s'en servent sont une chose beaucoup moins scandaleuse, à notre avis, qu'un seul dieu entretenu de force par vingt-cinq millions d'infidèles qui ne s'en servent pas.



LES DEMI-DIEUX

Il devait fatalement arriver pour les dieux ce qui arrive pour tous les objets qui se répandent dans la consommation.

Pour mettre cet article de première nécessité à la portée de tout le monde, on fit des demi-portions, c'est-à-dire des demi-dieux, comme on fait des demi-bouteilles et des demi-tasses.



Le plus illustre de ces moitiés d'agent de change à la corbeille de l'Olympe, fut certainement

HERCULE

Hercule était fils d'Alcmène et de Jupiter et l'un des plus beaux produits des innombrables coups de hache dont le président de l'Olympe avait la coutume de cribler son contrat de mariage.

Voici comment les historiens racontent cette escapade de Jupiter :

⁂

Amphitryon, roi de Thèbes et mari d'Alcmène, était depuis quelque temps parti en guerre contre les Téléboens.

Un soir, sa femme, qui était restée au logis et s'occupait chastement à mettre en ordre le linge de son époux, reçut ce télégramme :

« Théléboens rossés à plate couture, arrive dans tes bras cette nuit par express 11 heures 37. »

AMPHITRYON.



⁂

Sans perdre une minute, Alcmène, joyeuse, se mit à parer la maison du haut en bas. Elle changea les draps, les taies d'oreiller, les rideaux, enleva les housses, alluma un bon feu, prépara un charmant souper au champagne frappé, se coiffa coquettement, fit chauffer les pantoufles d'Amphitryon, lui bourra sa plus belle pipe, alluma le gaz dans tous les corridors du palais, etc..., etc..., enfin les mille et mille petites attentions délicates qu'ont généralement pour leurs maris, après une séparation de trois mois, les femmes ver-

tueuses, mais que leur honnêteté n'a point empêchées, — au contraire — de trouver le temps long.



A minuit juste Amphitryon parut. Alcmène lui trouva



une mine superbe, et remarqua même avec un certain plaisir qu'il paraissait rajeuni.

Il n'est point besoin de dire que le souper en tête-à-tête fut d'une gaieté plus que folle.

Alcmène, pendant les huîtres, se fit raconter dans tous ses détails la trépignée qu'Amphitryon avait administrée aux Théléboens; et à chaque nouvelle centaine de mille de Théléboens fauchés par les mitrailleuses thébéennes, la reine se renversait sur son canapé en riant aux éclats.

« Ce sont là jeux de prince!.., » comme l'a dit le bonhomme La Fontaine.

⁂

A minuit et demi...



Mais ceci n'est pas notre affaire.

⁂

Bref, le lendemain matin, la première pensée d'Alcmène, en se réveillant, fut qu'Amphitryon était encore plus rajeuni qu'elle ne l'avait cru la veille.

⁂

Amphitryon, en effet, était plus que rajeuni : il était

complètement changé, vu qu'il n'était autre que ce brigand de Jupiter qui, profitant de son pouvoir discrétionnaire, avait emprunté pour séduire la fidèle Alcmène les traits de son époux et même quelque chose de plus — pendant que celui-ci continuait à se cogner consciencieusement avec les Théléboens.

⁂

Quand Alcmène apprit cette ruse indigne, il était, hélas!... trop tard.

Trouva-t-elle comme nous que c'était : HÉLAS...? Plu-



sieurs annalistes l'ont mis en doute. Nous, nous n'insistons pas, détestant être mêlé dans les potins.

⁂

Bref, Alcmène sentit bientôt remuer dans ses entrailles le fruit de son adultère de bonne foi. Elle était grosse d'Hercule ; et ça devait être pour le 19 ou le 20 août.

Jupiter — en homme qui tenait la clef de l'armoire aux honneurs et aux profits publics — promit les plus hautes destinées au fils qui naîtrait d'Alcmène.

Hercule était donc destiné à venir au monde colonel de hussards, prince de toutes sortes de choses et grand-croix de la Légion d'honneur olympériale.

Tout ça avant de faire ses dents, c'était assez gentil.

⁂

Mais Jupiter avait compté sans Junon, sa peu commode moitié.

Junon, qui avait appris la nouvelle infidélité de son mari, fut prise, comme d'habitude, d'une violente colère et résolut de se venger du père coureur sur le fils adultérin.

Une somnambule lui ayant annoncé qu'un arrêt du destin soumettait le fils d'Alcmène à l'héritier du trône de Mycènes, si celui-ci naissait le premier, Junon se mit à intriguer de toutes ses forces pour qu'Alcmène n'accouchât qu'après Nicippe, reine de Mycènes, qui portait alors Eurysthée dans ses flancs et qui atten-

dait également la chose pour le 19 ou le 20 août—comme Alcmène.



Alcmène, elle, ne se doutant de rien, laissait tranquillement s'écouler sa grossesse sans faire quoi que ce fût pour en avancer le terme.

Elle ne se livrait à aucun exercice violent, sortait toujours en voiture, ne consultait aucun médecin — pas même le docteur Rouch — en un mot, laissait aller les choses en se disant:

— Ça viendra toujours bien assez tôt.



Du côté de Nicippe, c'était tout différent.

Avertie par Junon que si son fils naissait avant celui d'Alcmène il serait toute sa vie le supérieur d'Hercule, elle employait mille et mille stratagèmes pour être délivrée la première.

Exercices gymnastiques, longues courses à cheval, dîners en ville, bals, parties de campagne... éreintantes, etc..., etc..., rien ne lui coûtait pour arriver à son but.



Cependant, les semaines et les mois passaient, et Nicippe et Alcmène n'accouchaient ni l'une ni l'autre. Elles

étaient toutes deux énormes, se portaient à merveille ; mais rien ne déboulait.



Junon était dans une inquiétude mortelle.

Elle ne faisait plus autre chose que de rendre visite aux deux reines. A Alcmène, elle disait d'un ton câlin :

— Voyez-vous, ma biche !... il ne faut pas vous fatiguer... ni surtout faire aucun effort... un accident est si vite arrivé !...



Puis, en sortant de chez Alcmène, elle se rendait chez Nicippe, et la houspillait violemment.

— Allons donc... remuez-vous donc un peu, sapristi !...

lui disait-elle ; je suis sûre que vous n'avez pas encore de la journée sauté à pieds joints sur votre armoire à



glace!... Il faut aider la nature, sacrebleu !... sans quoi vous en avez pour plus de trois ans!...



Enfin, le 20 août arriva. Nicippe et Alcmène furent prises en même temps d'un malaise qui ne laissait plus aucun doute sur l'imminence de l'événement tant désiré.

Alcmène cependant paraissait tenir la corde de quelques minutes. Le docteur annonçait que ça ne passerait pas cinq heures du soir.

Junon était horriblement vexée.

⁂

Elle se rendit en toute hâte chez Nicippe pour essayer de la stimuler un peu, et la trouva souffrante aussi ; mais moins qu'Alcmène.

— Je n'y comprends plus rien, mon trésor, lui dit-elle en se contenant de son mieux, vous m'aviez pourtant bien dit que c'était le 23 novembre dernier, en rentrant de son cercle, à minuit un quart, que M. Sthénélus, votre époux, était entré dans votre chambre, sous prétexte qu'il avait égaré la clef de la sienne...

— Oui, madame... répondit timidement Nicippe.

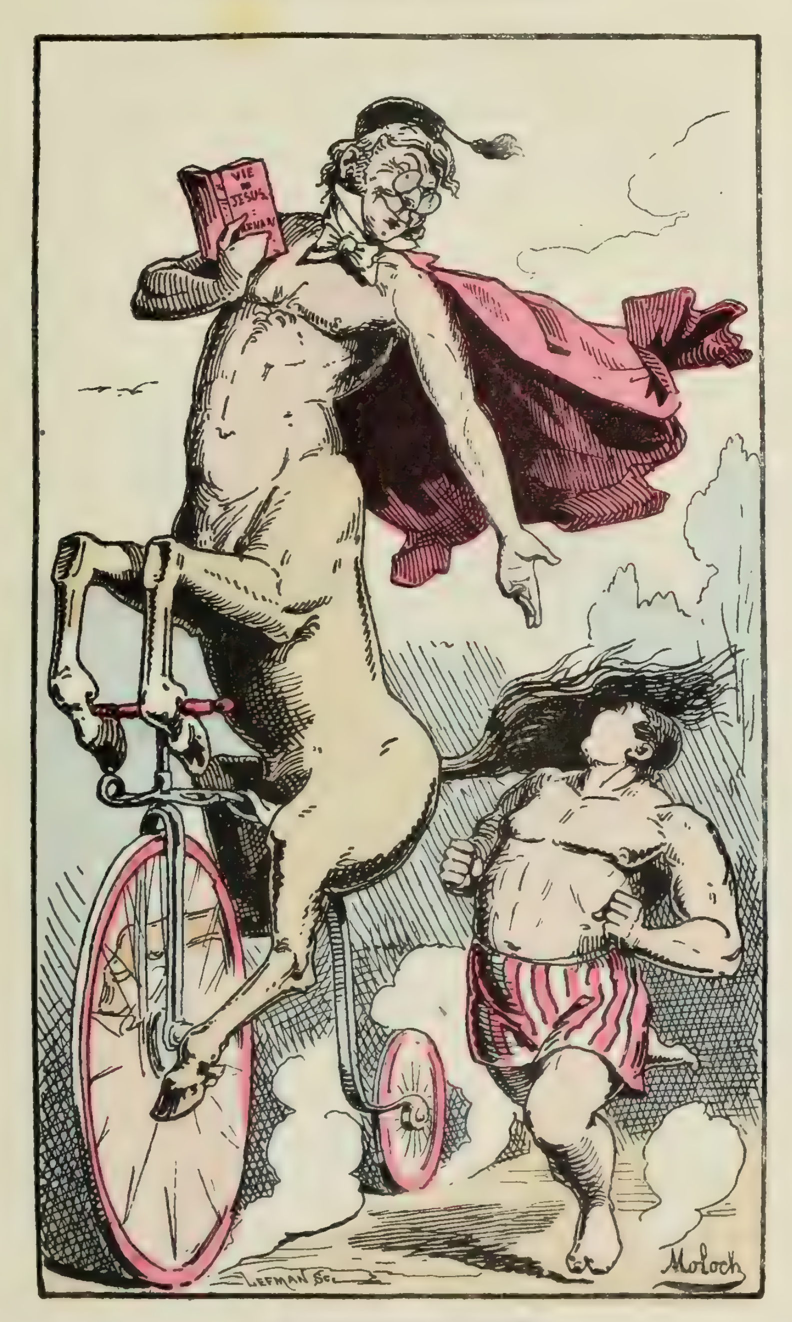
— Eh bien ! alors, mon enfant, c'est tout à fait incompréhensible, car c'est également le 23 novembre dernier, à minuit moins un quart — je m'en souviens très bien — que mon gredin de mari, prétextant qu'il avait oublié de fermer le compteur à gaz, me quitta pour aller chez cette... créature ; et cette créature est aujourd'hui plus avancée que vous d'au moins trois quarts d'heure !... Comment expliquez-vous cela ? voyons, rappelez vos souvenirs... Que faisiez-vous le 23 novembre dernier à minuit vingt ?

— Mais... madame... je ne faisais rien !...

— Et M. Sthénélus, votre mari, que faisait-il ?...

— Mon Dieu !... madame !... il faisait ce qu'il fait tous les samedis soir... il lisait, avant de souffler sa bougie, une des *Histoires de femmes* de Pedro Garcias du *Gil Blas*...

⁂



LE CENTAURE CHIRON

En entendant ces mots, Junon éclata. Elle se leva comme une furie et se promena à grands pas dans la chambre de Nicippe en parlant toute seule avec colère :



— Ah!... c'est donc cela... Je m'explique... maintenant... Il faut que M. Sthénélus lise son *Gil Blas!*... Parbleu!... comme ça... je ne m'étonne plus!... Mon brigand de mari n'aura pas eu besoin de lire le *Gil Blas,* lui... Allons, tout est perdu!... Cette pécore d'Alcmène va arriver première avec son Hercule... Et tout cela parce qu'il a fallu que M. Sthénélus lise son *Gil Blas!*... vieille loque!... va!...

⁂

La reine Nicippe ne comprenait rien à la fureur de Junon, qui jurait comme une possédée en tapant sur tous les meubles.

Tout à coup, madame Jupiter s'arrêta net; un sourire terrible pinça ses lèvres: elle venait d'avoir une inspiration.

— A tout prix, s'était-elle dit, il faut forcer la main à la nature!... et qu'Eurysthée naisse avant Hercule.

Alors, tirant de sa poche un portrait carte de Carjat, elle le mit brutalement sous le nez de Nicippe.

— N... d. D...!... s'écria la princesse en faisant un



immense soubresaut, qu'est-ce que c'est que ce monstre-là?...

— Ça, ma petite chatte, répondit Junon en riant d'un mauvais rire, c'est la photographie de M. Albert Wolf... mais qu'avez-vous donc?... vous êtes toute pâle.



En effet, le coup avait porté. Prise d'un tremblement

convulsif occasionné par une telle frayeur, Nicippe mit immédiatement au monde son fils Eurysthée.

Il était temps!... Une demi-heure après, Junon recevait un télégramme qui lui annonçait la délivrance d'Alcmène.

Hercule avait dix-huit minutes de retard. C'était assez pour que Junon fût vengée. Le bâtard de Jupiter devait, d'après les arrêts du destin, être soumis pour toute sa vie au fils légitime de M. Sthénélus, abonné du *Gil Blas*.



L'éducation d'Hercule fut particulièrement soignée. Des professeurs en renom : Eurytus, Castor, Autolycus et le centaure Chiron lui enseignèrent : l'un le maniement du fusil Gras, l'autre la conduite du vélocipède, le troisième la manière de ne pas acheter de fonds turcs, etc., etc... pendant que le célèbre Manginus lui apprenait à faire des séries de 825 carambolages en plein billard, sans le secours des bandes... ni des billes.



Bref, à vingt ans Hercule était un cavalier accompli. Eurysthée, qui avait grandi aussi, mais qui n'était devenu qu'un mauvais gommeux, pâle, ratatiné, idiot comme un fils de riche et méchant comme un constipé, fut jaloux de la réputation d'Hercule.

Et comme — de par l'ordre du destin, nous l'avons vu plus haut — Eurysthée devait avoir le droit de commander à Hercule, il lui imposa douze travaux considérés comme impossibles à accomplir, afin de pouvoir le blaguer d'abord et le faire occire ensuite.

⁂

Hercule, piqué dans son amour-propre en voyant cette espèce de petit strumeux couronné avoir l'air de ricaner de ses biceps, se mit à l'œuvre et triompha de tous les obstacles.



Il étouffa dans ses bras le lion de Némée, qui pourtant lui vomissait du feu à la figure, lui enleva sa peau et s'en fit faire un complet par la maison du Pont-Neuf.

Il abattit d'un seul coup les sept têtes de l'hydre de Lerne; — attrapa à la course une biche aux cornes d'or et aux pieds d'airain ; — dompta un sanglier furieux qui désolait l'Arcadie ; — tua à coups de flèches les oiseaux voraces qui infectaient le lac de Stymphale; — nettoya les étables du roi Augias en y faisant passer un fleuve; — soumit un taureau qui dévastait la Crète ; — vainquit à la course la reine des Amazones: Hippolyte ; — tua le dragon à sept têtes qui gardait le jardin des Hespérides ; — pénétra dans les enfers, comme dans un café du boulevard, pour y délivrer Thésée, etc., etc.



Ces travaux accomplis, Eurysthée, qui détenait injustement le trône de Thèbes, n'eut plus qu'à se retirer tout péteux et à rendre ce trône à Hercule, dont la supériorité, sous tous les rapports, ne pouvait plus faire l'ombre d'un doute.



Hercule, devenu roi, ne cessa pas pour cela d'accomplir des exploits surprenants; au contraire.

Raconter tous ses hauts faits serait impossible. Il ne se passait pas de jour où Hercule ne tordît le cou à quel-

que monstre à cinq cents pattes, ou ne fendit en deux d'un seul coup d'ongle quelque taureau dévastateur, ayant des cornes en acier trempé et des naseaux jetant du plomb fondu.



La vie de ce demi-dieu se termina pourtant d'une façon assez piteuse. Voici comment :

Le fleuve Acheloüs avait osé disputer au héros Déjanire, fille d'Œnée; et il s'en était suivi entre le fleuve imprudent et le demi-dieu une de ces trépignées terribles comme on n'en voyait que dans ce temps-là.

Acheloüs, canaille à froid, avait usé de toutes les roueries possibles pour avoir raison de son rival, qui y allait toujours bon jeu bon argent avec ses armes naturelles.

Pour attaquer Hercule, il se métamorphosait tantôt en serpent, tantôt en taureau, tantôt en belle-mère.





HERCULE ET OMPHALE



Mais, toujours vaincu, il dut renoncer à la lutte, et Déjanire resta à Hercule.

⁂

Il ne s'agissait plus pour ce dernier que d'emporter au loin sa conquête. Il s'en occupait lorsqu'il fut arrêté dans sa course par un fleuve très large.

Hercule était fort embarrassé quand parut sur la berge le centaure Nessus, qui, prenant un air suffisamment bête, lui proposa de transporter la fille d'Œnée sur le rivage opposé.

⁂

Hercule y consentit, et Déjanire monta sur le dos du centaure; mais voilà qu'arrivé au milieu du fleuve avec



son gracieux chargement, Nessus se met à tenir à Déjanire des propos libertins et veut l'entraîner dans un restaurant d'Asnières.

Hercule, à qui ce manège n'avait point échappé, trouve le procédé indélicat. Il bande son arc et envoie une flèche en plein dans l'œil libidineux du centaure.

Nessus, se sentant frappé à mort, veut au moins se venger : il retire sa tunique teinte du sang qu'il perd et l'offre à Déjanire, l'assurant que si elle voit plus tard Hercule prêt à l'abandonner pour une danseuse, elle le ramènera infailliblement en lui faisant vêtir cette tunique.

⁂

En effet, à quelque temps de là, Hercule, qui tenait de son père un tempérament assez folichon, se prit d'une belle toquade pour une certaine Omphale, qui lui faisait faire les choses les plus dégradantes.

Elle l'habillait en femme, lui faisait des effilés sur le front, l'obligeait à broder des bas de jupons et à décalquer des patrons de corsages dans la *Mode illustrée*.

Cela dura trois ans, pendant lesquels Hercule se maquillait comme un vieux ténor, chaussait des bottines six et demi à hauts talons, et se mettait des mouches sur la figure.

⁂

Au bout de trois ans, Hercule s'éprit de Iole, fille du roi d'Achalié, et allait recommencer avec elle à pincer de la harpe et à se mettre des petits nœuds roses dans les cheveux, quand Déjanire — sa femme légitime — se souvint de la tunique de sûreté que lui avait offerte le centaure Nessus.

⁂

Elle pensa qu'il n'était que temps de s'en servir pour ramener son volage époux ; et profitant de ce que celui-ci venait d'être invité à dîner chez Jupiter, elle lui offrit la fameuse tunique en lui disant que son habit noir, qui datait du jour de leur noce, n'était plus assez frais pour une telle occasion.

⁂

Sans défiance aucune, Hercule enfila la tunique ; mais à peine l'avait-il sur le dos, qu'il sentit le fatal vêtement s'attacher à sa chair et le brûler horriblement.

⁂

Il crut d'abord que la tunique avait été doublée par erreur avec des rigollots et que ça allait se passer.

Vain espoir !... l'étoffe lui rissolait la peau.

Hercule poussait des cris effrayants, demandant à son



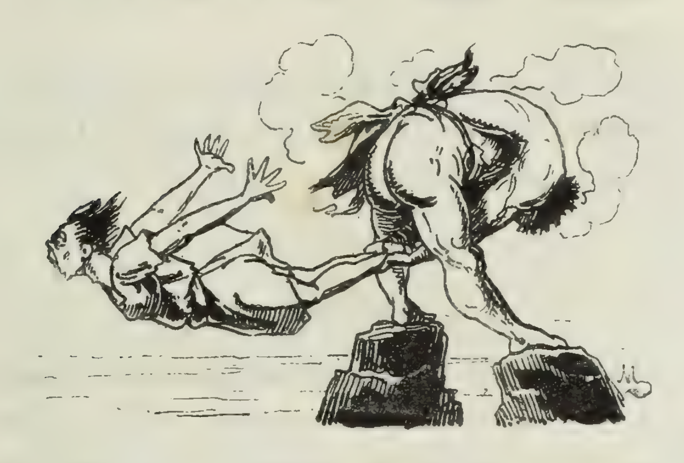
domestique un vêtement moins chaud !... Impossible de l'arracher !...



L'esclave Lycas, qui avait fort innocemment aidé Hercule à enfiler cette tunique, regardait stupéfait son maître en proie à d'horribles souffrances. Hercule prit Lycas par les deux jambes et le jeta à la mer — en sus de ses gages.

Enfin, désespéré, éperdu, carbonisé, le héros pria son ami Philoctète, qui assistait à cette scène émouvante,

de lui ôter la vie en allumant le bûcher sur lequel il s'était jeté pour se rafraîchir.



Philoctète lui rendit ce suprême service et reçut comme remerciement les flèches et le carquois d'Hercule.



On ne peut guère s'empêcher de remarquer qu'en cette circonstance, Hercule manqua un peu de présence d'esprit.

Il eût paru en effet beaucoup plus simple que, se sentant rôtir, il jetât son domestique dans le feu et se précipitât lui-même dans la mer.

Enfin !... on ne pense pas à tout.



A peine Hercule fut-il consumé, que Jupiter, son

père, l'appela dans l'Olympe, et lui donna pour femme Hébé, la déesse de la jeunesse et de la fraîcheur.

L'adultère — comme la vertu — trouve toujours sa récompense.

Junon, elle-même, qui avait été jusque-là l'ennemie implacable d'Hercule, l'accabla de prévenances. Etrange retour des choses d'ici-haut !...

⁂

THÉSÉE

L'histoire de Thésée est presque aussi extraordinaire que celle d'Hercule. Comme ce dernier, Thésée accomplit un grand nombre de prodiges et détruisit, sans avoir l'air d'y toucher, des monstres étonnants.

Fils d'Égée, roi de l'Attique, et d'Ethra, fille du roi de Trézène, Thésée fut de très bonne heure en état de porter les armes.



Un de ses premiers exploits fut de débarrasser la terre d'un nommé Procuste, qui avait une singulière manie.

Il attirait chez lui des voyageurs, qu'il traitait d'abord fort bien, et qu'il envoyait ensuite se coucher dans un lit de son invention.

Ce lit, à peu près construit sur le modèle des appareils à contre-poids du grand Gymnase Paz, — dont il a dû donner l'idée, — avait cinq pieds quatre pouces de longueur (la taille moyenne de l'homme à cette époque).

⁂

Au pied du lit, — troué pour laisser passer les pieds, — une grosse varlope.

Et, aux deux extrémités de ce lit, deux énormes carcans attachés à une chaine portant à l'autre bout un poids de mille kilogrammes.

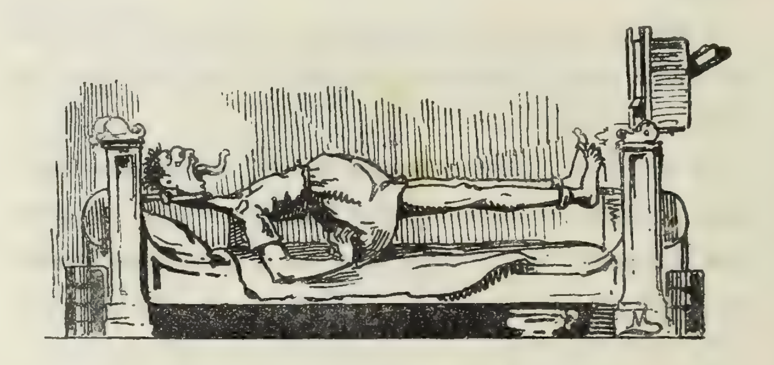
⁂

Quand l'hôte de Procuste avait juste cinq pieds quatre pouces de longueur, tout se passait bien et il pouvait dormir tranquillement à poings fermés jusqu'au lendemain matin.

Mais quand il n'avait pas absolument la mesure, c'était une autre affaire.

S'il avait moins, les deux chaines montées sur poulies

le tiraient par le cou et par les pieds jusqu'à ce qu'il arrivât à la taille règlementaire; les deux poids de mille



kilogrammes l'allongeaient comme ces morceaux de pâte de guimauve chaude que l'on voit faire dans les fêtes des environs de Paris.



S'il avait plus, la varlope placée au pied du lit fonctionnait jusqu'à ce qu'elle eût réduit le voyageur aux proportions normales, lui rabotant la corne de la plante des pieds, — quelquefois jusqu'au-dessus de la cheville.



Thésée, indigné de cette façon de rendre tous les hommes égaux, égorgea Procuste et lui confisqua sa chaise longue truquée, qui servit plus tard — après quel-

ques perfectionnements humanitaires — de modèle pour les fameux lits-canapés articulés de la maison Dupont.

⁂

Thésée tua ensuite le Minotaure, monstre redoutable qui dévorait chaque année douze garçons et douze jeunes filles d'Athènes, et qui avait établi sa demeure au centre d'un labyrinthe dont il était impossible de retrouver la sortie quand on avait eu le malheur d'y pénétrer.

Lorsque Thésée partit pour entrer bravement dans ce labyrinthe, Ariane, fille de Minos, qui aimait ce demi-dieu, voulut lui faciliter le moyen d'en sortir quand il aurait tué le monstre.

A cet effet, elle lui fit avaler la veille une bobine de fil blanc et le conduisit le lendemain jusqu'à la porte du labyrinthe.

⁂

Là, elle attendit que le bout du fil sortît, y fit une petite boucle dans laquelle elle passa son doigt, et dit à Thésée :

— Là... maintenant tu peux aller.

⁂



Thésée partit au pas gymnastique à la recherche du Minotaure.

Pendant cette course, — très accidentée à cause des angles et des courbes traîtreusement ménagés dans le labyrinthe, — le fil dont Ariane tenait l'extrémité se déroulait de la bobine que Thésée avait dans l'estomac et lui chatouillait agréablement les boyaux en passant.

⁂

Quelquefois il se produisait une petite résistance. Alors Ariane, qui avait tout prévu, criait à Thésée, au



THESÉE TUANT LE MINOTAURE



moyen d'un téléphone qu'elle avait adapté au bout du fil :

— Ne tire pas trop fort !... il y a un nœud !...

Et Thésée ralentissait un peu son pas pour laisser passer le nœud.

⁂

Enfin, Thésée arriva à la caverne du monstre. Il était temps !... Il n'y avait plus de fil sur la bobine.

Et, après avoir tué le Minotaure, il put aisément retrouver son chemin à l'aide du fil qu'il avait laissé derrière lui en venant.

⁂

Ariane fut d'ailleurs assez mal récompensée de sa délicate attention pour Thésée, car celui-ci la lâcha dans l'île de Naxos pour épouser Phèdre, qui était la sœur d'Ariane. — C'était roublard, car ça ne lui faisait toujours qu'une belle-mère.

⁂

Pendant une absence de Thésée, Phèdre eut la coupable pensée de vouloir contraindre Hippolyte — le propre fils de son mari — à se confectionner lui-même des petits beaux-frères.

Hippolyte, qui était scrupuleux, — et qui d'ailleurs

ne pouvait prévoir que l'on se servirait plus tard de son nom pour baptiser Villemessant, — essaya de faire



comprendre à Phèdre que cela ferait un jour des tas d'histoires lors du partage des successions.

Mais Phèdre, irritée de ce refus, accusa effrontément Hippolyte de lui avoir pincé les genoux sous la table.

Thésée — bête comme un demi-dieu qu'il était — chassa son fils sans vouloir l'entendre; et Hippolyte, renversé de son fiacre, dont les chevaux s'étaient emportés à la vue d'un buste d'Albert Wolff, fut massacré contre les becs de gaz de la plage.



Phèdre, repentante, confessa son crime et se tua.

Quant à Thésée, dont la douleur était aussi immense

que l'idiotisme, il obtint, par l'intervention de Diane, qu'Esculape rassemblerait — en se trompant le moins possible — les membres d'Hippolyte, et que l'on redemanderait à Pluton l'âme du demi-dieu recollé, pour la réintégrer dans ce jeu de patience.



Thésée, devenu complètement gâteux, fut détrôné par Menesthée — un intrigant qui promit au peuple d'Athènes de faire codifier les lois sur la presse — et se retira dans l'île de Scyros, où il périt assassiné.



PERSEE — LES GORGONES

Dans ces temps naïfs où l'on ne croyait pas aux somnambules extra-lucides, parce qu'elles étaient encore inconnues, on croyait du moins vigoureusement aux oracles.

Or, un de ces charlatans ayant prévenu Acrisius, roi d'Argos, qu'il serait tué par un de ses petits-fils, Acrisius ne trouva qu'un seul moyen de conjurer ce danger, ce fut d'empêcher Danaé, sa fille unique, d'avoir des enfants.



A cet effet, il l'enferma dans une tour.

Mais Jupiter, toujours canaille, se changea en pluie d'or et pénétra dans la tour par le tuyau de la cheminée.

On devine le reste!... Avec Jupiter, c'était toujours la même chose : Danaé devint enceinte.

*
* *

En apprenant cette nouvelle, Acrisius, furieux, fit enfermer sa fille dans un tonneau et ordonna qu'elle fût jetée à la mer.



Mais il arriva ceci, qu'Acrisius n'avait pas prévu :

Tant que Danaé fut dans une position intéressante, comme elle était naturellement très lourde, le tonneau resta au fond.

Mais aussitôt qu'elle fut délivrée, elle pesa — non moins naturellement — une quinzaine de kilogrammes

de moins (poids ordinaire d'un demi-dieu nouveau né), et le tonneau remonta à la surface.

⁂

Il fut trouvé par un pêcheur des Cyclades, qui le hissa à son bord et le déboucha, croyant à une bonne fortune.

Son désappointement fut grand, lorsqu'il constata que le tonneau ne contenait qu'une femme et son enfant.



Il avait cru à un tonneau de morue échappé à quelque naufrage d'un navire de la Compagnie Transatlantique.

⁂

Le pêcheur n'en conduisit pas moins la mère et l'en-

fant à Polydecte, roi de l'île de Sériphe, qui accueillit avec bienveillance Danaé et son fils.

Ce fils était Persée — beaucoup plus que le tonneau dans lequel il était venu au monde, heureusement pour lui !... sans quoi il eût été noyé.

⁂

Polydecte fit élever Persée avec beaucoup de soin. Du reste, celui-ci était un sujet hors ligne : beau et fort comme un enfant naturel, adroit comme un singe, brave, élégant et distingué, il ne tarda pas à donner des inquiétudes à son père d'adoption, qui, pour s'en débarrasser, l'engagea à aller combattre les Gorgones, sortes de monstres qui dévastaient les campagnes de la Lydie et dont la reine — une nommée Méduse — avait l'effroyable pouvoir de transformer en pierre quiconque la regardait.

⁂

Persée n'hésita pas. Il partit combattre les Gorgones.

Il faut dire, pour être juste, que Persée entreprenait ce voyage dans des conditions assez favorables et comme n'en rencontrent pas souvent les conscrits de notre temps, qui vont se faire casser la figure pour un sou par jour.

Les dieux, voulant assurer la victoire à ce fils adul-

térin de leur président libidineux, se cotisèrent pour l'équiper d'une façon toute particulière.



Pluton lui prêta son casque, pour le rendre invisible.

Mercure lui donna des ailes et un glaive de diamant sorti des ateliers de Vulcain.

Minerve lui confia son bouclier en acier si poli, si poli, qu'il éblouissait l'ennemi comme une bougie Jablochkoff.



Dans de telles conditions, il était peut-être moins téméraire de la part de Persée d'aller combattre trois viragos, qu'il ne l'a été depuis, de la part du sergent Hoff, d'aller seul la nuit, avec un simple chassepot, démolir des Prussiens à leurs avant-postes.

Mais si c'était beaucoup moins brave, c'était énormément plus sûr.



Persée s'avança donc hardiment vers les Gorgones. Aussitôt qu'il aperçut Méduse, leur reine, il lui envoya en plein dans l'œil un rayon de soleil reflété par le bouclier de Minerve, et, profitant de ce qu'elle était aveuglée, elle, — et de ce qu'il était invisible, lui, grâce au

casque de Pluton, — il lui abattit la tête d'un seul coup avec le glaive de Mercure.



Que ceux de nos lecteurs à qui l'action héroïque de tuer une vieille femme qui n'y voit pas clair paraîtra absolument écœurante, n'en dégoûtent pas les autres.

⁂

En possession de la fameuse tête de Méduse, Persée s'en servit à chaque instant pour sortir d'embarras dans les moments difficiles.

Avait-il à combattre un ennemi redoutable, il lui montrait inopinément la fameuse tête et transformait son ennemi en statue de pierre.

Idem quand il se sentait filé sur un trottoir par un de ses créanciers.

Idem quand sa belle-mère ouvrait la bouche pour lui faire une scène. Dans ce dernier cas, il joignait à la barbarie une douce jovialité en envoyant de petits palets de cuivre entre les lèvres entr'ouvertes de la brave femme pétrifiée, en criant à chaque coup : *deux mille!...*



⁂

Son grand bonheur était aussi de faire, à l'aide de son talisman, de mauvaises farces de fumiste aux promeneurs du boulevard.

Il choisissait, pendant un entr'acte des Variétés, le moment où tous les kiosques... spéciaux étaient bondés de visiteurs, et, après avoir accroché sa tête de Méduse au bout d'une grande perche, il criait très fort :

— Tiens!... la lune qui vient de se fendre en deux!...



Immédiatement tous les locataires momentanés des kiosques en question levaient le nez pour voir ce phénomène, et en apercevant la tête de Méduse, se trouvaient changés en pierre dans la position qu'ils occupaient au moment de l'apparition.

Alors Persée enlevait délicatement les kiosques qui les cachaient aux yeux du public, comme on enlève le moule d'un baba quand il est cuit, et tout le monde pouvait voir sur le bord des trottoirs ces petits groupes de statues composés de chacun cinq ou six citoyens formant le cercle et ayant l'air de tenir conseil ou de concourir pour un prix spécial fondé par la princesse Mathilde.



Le lendemain et jours suivants, les dames du monde venaient de très loin en équipage pour faire le tour de ces groupes d'art et se livraient sur chacun d'eux à des études comparatives du plus haut intérêt.

Quant aux citoyens pétrifiés, ils n'étaient pas tous enchantés de l'aventure; quelques-uns même — envers qui la nature s'était montrée un peu chiche — étaient très vexés de cette surprise. On a son amour-propre.

***

On cite notamment un gazetier fort laid d'un journal dégoûtant, mais en vogue, qui, s'étant trouvé pris par



hasard dans un de ces groupes sympathiques que Persée transformait inopinément en granit, fut, pendant

trois mois que dura cette métamorphose, la risée de toute la ville.

Ce malheureux, Prussien d'origine, mais qui paraissait avoir laissé en Turquie... ses plus belles illusions, fut tellement confus d'avoir été surpris et figé dans l'attitude qui lui était la plus défavorable, qu'il jura de ne plus jamais entrer dans un de ces endroits.

On eut beau lui dire de tous côtés : « *Mais, mon cher, je vous assure que personne n'a rien vu !...* » il tint son serment.

Et depuis, en effet, jamais mortel n'aperçut l'infortuné gazetier faire sur les boulevards une seule de ces haltes que Mlle Hubertine Auclert nous envie.



Somme toute, la vie de Persée fut exempte de tout reproche. A part sa manie de tuer en combat loyal les gens qui lui déplaisaient à l'aide de talismans qui le rendaient invulnérable, c'était une bonne pâte de demi-d'eu, toujours prêt à risquer, pour défendre le faible, sa peau qu'il savait introuable.



Son renom d'honneur devint même tel qu'Acrisius, son grand-père, qui avait tout fait pour l'empêcher de

naître, vint de lui-même le trouver à Seryphe pour se réconcilier avec lui.

On se souvient qu'un oracle avait prédit à Acrisius qu'il serait tué par son petit-fils. Mais Acrisius voyant Persée si noble, si courageux et si bon sujet, s'était dit :

— L'oracle n'était qu'une vieille croûte !... Jamais un garçon comme celui-là ne tuera son grand-père.

⁂

Hélas !... l'oracle n'était pas du tout une vieille croûte.

Heureux de recevoir son aïeul, Persée avait ordonné en son honneur des jeux publics où il voulait lui-même montrer son adresse.

Pendant les premiers exercices, tout alla bien. Persée remportait haut la main tous les prix. Tir au pistolet de salon, vélocipède, dynamomètre, course en sac, mât de cocagne, jeux de bagues, lutte à main plate, billard chinois, etc., etc. Il excellait en tout.

Mais au concours du jeu de tonneau, il s'emballa, et apercevant son grand-père Acrisius qui était planté émerveillé et bouche béante sur l'estrade des juges, il se trompa et envoya de toutes ses forces son disque de métal entre les lèvres d'Acrisius, croyant le lancer dans la gueule du crapaud.

⁂

Le disque pénétra violemment jusque dans le fond de la gorge, et Acrisius, qui n'avait pas l'habitude d'avaler du fer Bravais en si gros morceaux, fut étranglé en moins de quinze secondes.



Ainsi s'accomplit la prophétie de l'oracle qui avait prédit qu'Acrisius serait tué par son petit-fils.

Ce qui prouve une fois de plus que, quoique puissent faire les grands-pères et les députés opportunistes, ce qui doit leur arriver leur arrive toujours : à ceux-là les disques en fer forgé qui leur passent dans la gorge, et à ceux-ci les nouvelles élections radicales qui leur passent... la jambe.

⁂

Persée, qui était une âme honnête, fut d'autant plus

affligé de cet accident qu'il devait hériter du trône d'Acrisius, sa victime.

Sa douleur fut si profonde que Jupiter, touché, l'enleva à son nouveau peuple et le transporta parmi les constellations.

La liste civile n'était pas aussi forte, mais la place était bien meilleure les jours de feu d'artifice.

⁂

CASTOR ET POLLUX

Castor et Pollux étaient tous deux fils de Léda, reine de Lacédémone et femme de Tyndare.

Mais il y avait entre les deux frères une petite nuance : Castor avait simplement pour père Tyndare, le mari de sa mère, et n'était par conséquent qu'un mortel ordinaire.

Tandis que Pollux était fils de Jupiter — de Jupiter que nous retrouvons partout où il y avait un cocu à faire — ce qui, en qualité de fils de dieu, lui assurait le don d'immortalité.

⁂

Il n'est pas sans intérêt de relater ici dans quelles

conditions Léda, femme de Tyndare, avait manqué à ses devoirs.



Un jour qu'elle se baignait dans l'Eurotas, elle fut aperçue par Jupiter qui se dit tout de suite... ce qu'il se disait invariablement en pareille circonstance.

Seulement, lui toujours canaille, il avisa au moyen de se présenter devant Léda sans l'effrayer.

A cet effet, il s'entendit avec Vénus — dont l'intermédiaire en cette occasion ne fut pas très propre — et tous deux jouèrent la petite comédie suivante :

Vénus, après s'être enveloppée dans une peau d'aigle, fit semblant de poursuivre, en poussant des cris féroces, Jupiter qui s'était lui-même glissé dans une peau de cygne.



L'un traqué par l'autre, ils arrivèrent — comme par hasard — près de Léda en train de faire sécher son peignoir sur l'herbe en lisant le *Gil Blas* du dimanche (Jupiter avait toutes les chances).

La belle baigneuse, en apercevant le tendre oiseau sur le point d'être saisi par l'aigle, ne put retenir un mouvement d'épouvante.

— Oh! la pauvre bête!... s'écria-t-elle... viens près de moi, mon trognon!...

Jupiter ne se le fit pas dire deux fois et se réfugia dans

les bras de Léda pendant que Vénus s'envolait et allait changer de costume en pensant tout bas :

— Tu vas voir, ma biche, quand l'oiseau va muer...

⁂

En effet, Léda ne tarda pas à s'apercevoir que ce cygne avait la reconnaissance un peu libre et qu'il comprenait le droit d'asile dans son sens le plus étendu.

Mais quand elle fit cette découverte, il n'était plus temps pour elle d'échapper à ce guet-apens olympérial. Et l'on prétend même qu'il était déjà un peu tard pour qu'elle pût le regretter.

⁂

Malgré l'inégalité de leur sort — puisque Castor était mortel et que Pollux ne l'était pas — les deux frères se lièrent de la plus étroite affection et accomplirent en collaboration de véritables exploits.

Dans un combat, Castor périt. Pollux, inconsolable, supplia Jupiter son père de lui permettre de partager son immortalité avec Castor.

Jupiter, qui n'était pas très fort en arithmétique, fut d'abord violemment interdit par cette supplique.

⁂

Une chose qui ne doit jamais finir lui paraissant hor-

riblement difficile à diviser en deux morceaux égaux,



il se demanda longtemps comment il allait faire pour partager l'immortalité de Pollux en deux parts.

*
* *

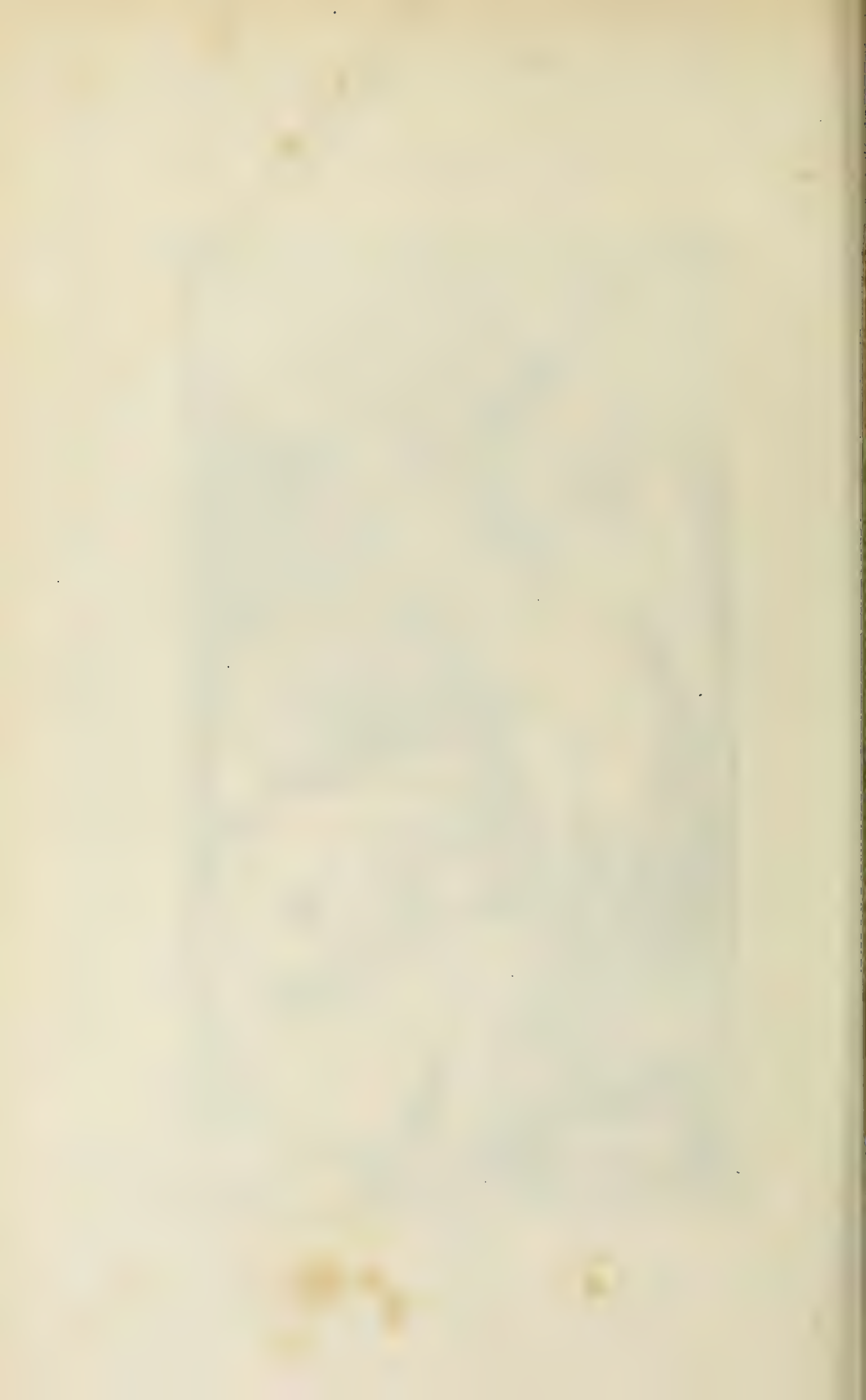
Désespérant d'y parvenir par l'algèbre — dont il ne connaissait d'ailleurs pas le premier mot — il chercha à faire le partage à l'aide d'une grande balance.

Dans le plateau de Pollux, il plaça cinq cents millions de siècles à vivre, et en mit autant dans le plateau de Castor.

Il continua ainsi pendant trente années sans boire, manger, ni dormir. Mais il avait beau prendre dans l'immortalité de Pollux des milliards de milliards de



LÉDA



siècles pour les partager entre les deux frères, il ne pouvait arriver au fond du sac.

⁂

Fatigué d'employer un moyen qui ne le menait à rien, il envoya la balance au diable et dit à Castor et à Pollux :

— M'embêtez tous les deux, savez-vous, n... de D... avec vos histoires!... Peux pas venir à bout de faire ce



compte-là, moi!... Je vous autorise à vivre chacun votre tour... Partagez-vous ça comme vous voudrez...

⁂

En effet, depuis ce jour, Castor et Pollux passèrent alternativement, en faveur l'un de l'autre, de la vie à la mort.

Pollux, par exemple, passait une quizaine de jours sur la terre; puis, quand il pensait que Castor devait

commencer à s'ennuyer, il se tuait pour que son frère pût venir prendre sa place.

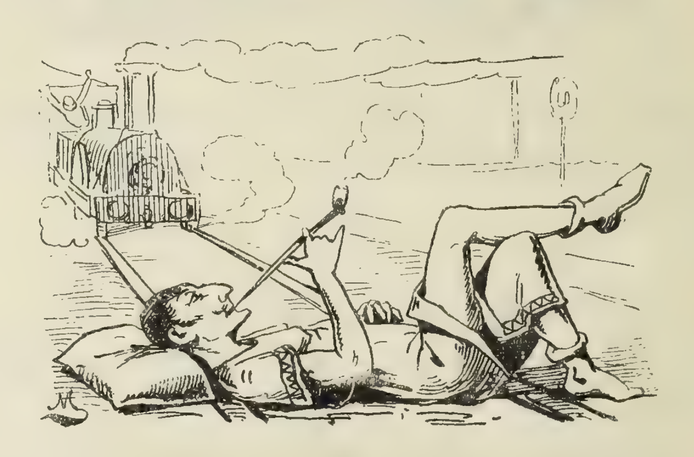
⁂

Quelques jours après, Castor lui rendait le même service. Si bien qu'à eux deux ils s'arrangeaient de façon à voir à peu près toutes les premières représentations importantes.

⁂

Ils faisaient, d'ailleurs, mutuellement, dans ce partage à l'amiable, assaut de délicatesse.

Quand il y avait quelque chose d'amusant à voir sur la terre, celui qui était de semaine se dépêchait de mourir, afin que l'autre pût venir jouir du spectacle de cette chose intéressante.



De même, quand le séjour de la terre était ennuyeux.

celui qui était de service y prolongeait son séjour pour que l'autre n'y passât que des instants agréables.

⁂

C'est ainsi que pendant tout un hiver on vit Pollux s'arranger de façon à être vivant les jours d'Opéra et à mourir les jours d'Italiens, parce qu'il avait cru remarquer que Castor aimait beaucoup mieux entendre chanter en auvergnat qu'en français.

De son côté, Castor cédait la place à Pollux les jours d'Opéra, persuadé que son frère préférait la Krauss à la Patti.

⁂

Ce ne fut qu'à la fin de la saison qu'ils découvrirent, par hasard, que tous deux s'étaient mortellement ennuyés croyant s'obliger réciproquement.

Castor ne pouvait pas sentir la musique italienne et Pollux en raffolait.

⁂

En apprenant cette nouvelle, Jupiter, vexé de l'usage assez idiot que les deux frères faisaient de leur demi-immortalité, les changea en astres et les plaça chacun dans un coin du firmament où, sous le nom — pas mal daim — de *Gémeaux*, ils forment deux constellations,

dont l'une se couche lorsque l'autre se lève, en sorte qu'elles ne paraissent jamais ensemble à l'horizon.

⁂

Depuis cette époque, Castor et Pollux courent l'un après l'autre sans pouvoir jamais se rejoindre, ni même s'apercevoir, puisqu'ils sont toujours séparés par la terre.

Voilà des siècles et des siècles que cela dure, et ni l'un ni l'autre n'a encore eu l'idée, voyant qu'il ne rejoint pas son frère en courant devant lui, de se retourner brusquement et de courir en sens inverse pour aller à sa rencontre.

Très probablement, quand cet avis leur parviendra, ils s'empresseront de le mettre à profit, et exécuteront tous deux en même temps le mouvement indiqué, ce qui reviendra exactement au même.

⁂

BELLÉROPHON

Bellérophon était fils de Glaucus, roi d'Epire. Désespéré d'avoir, par maladresse, tué son frère à la chasse, il se sauva et alla se réfugier à la cour de Prœtus, roi d'Argos.

Or, il arriva que Sténobée, femme de Prœtus, s'éprit

de Bellérophon et lui proposa net sa main et sa couronne s'il voulait d'abord assassiner Prœtus, son hôte.

⁂

Bellérophon, qui avait des principes, fut saisi d'une telle indignation qu'il répondit avec noblesse à Sténobée :

— Sale gadoue !...



⁂

Sténobée ne fit ni une ni deux; elle accusa publiquement Bellérophon d'avoir voulu tuer Prœtus; et celui-ci — naturellement — tourna sa fureur contre son protégé, sans même vouloir l'écouter.

⁂

Nous ne voudrions certainement pas être accusé de

donner de mauvais conseils aux célibataires vertueux qui sont reçus intimement dans les ménages.

Mais il nous est bien difficile de ne pas remarquer que, depuis que nous épluchons les histoires anciennes, voilà au moins la cinquantième fois que nous voyons le *célibataire vertueux reçu intimement dans les ménages* être le dindon de sa vertu.

C'est invariable : chaque fois qu'une femme mariée dit à un célibataire vertueux : *Veux-tu que nous encornifistibulions mon mari?* et que le célibataire vertueux a le malheur de répondre : *Ah!... non ; ce ne serait pas délicat!..* on est sûr de voir la femme mariée se précipiter le soir sur le carré, à la rencontre de son mari rentrant de son bureau, pour lui crier :

— Eh bien ! il est propre, ton ami Alfred !... Croirais-tu qu'il vient de me proposer de m'enlever !...

Et l'on est sûr de voir le mari traiter Alfred comme un paltoquet, sans jamais avoir l'idée de se demander si le malin proverbe : « C'est la poule qui crie la première qui a fait l'œuf » ne pourrait pas s'appliquer à sa femme.

***

Bref — et comme nous le disions tout à l'heure, — nous ne voudrions pas, pour tout au monde, être accusé de donner de mauvais conseils aux célibataires vertueux, qui... etc., etc...

Mais, comment eussions-nous pu résister au désir de



BELLÉROPHON ET LA CHIMÈRE



constater que les célibataires vertueux qui résistent sont toujours beaucoup plus maltraités que ceux qui ne résistent pas, sans compter qu'ils mécontentent tout le monde autour d'eux, ce qui est tout à fait le contraire de ce que font les autres.

Bien entendu, nous ne voudrions pas être accusé de donner aux célib... etc... etc...

Seulement, nous devions leur mettre impartialement sous les yeux, en regard des horions inévitables que la vertu procure, les avantages non moins sûrs d'une aimable canaillerie.

Cela dit en passant, car nous ne voudrions pas — l'âme de Villemessant nous en est témoin !... — être accus... *Da Capo.*

⁂

Revenons à Bellérophon.

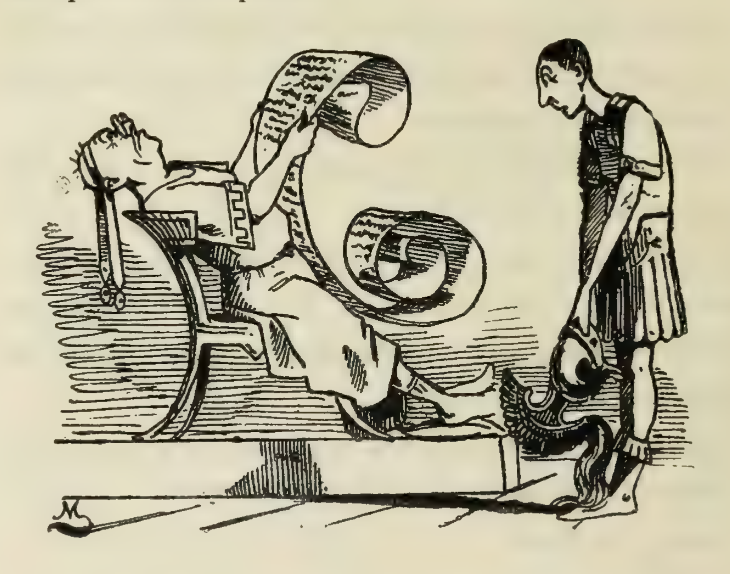
Comme nous l'avons vu, il s'était réfugié chez Prœtus, et les lois de l'hospitalité défendaient naturellement à ce dernier d'attenter à la vie de son hôte.

Mais les lois de l'hospitalité ont cela de commun avec les billes de billard, qu'on les tourne.

⁂

Prœtus s'en souvint. Tenu par l'honneur de ne pas toucher à un cheveu de Bellérophon, son hôte, il l'envoya auprès de Jobalte, son beau-père, avec une lettre

de recommandation dans laquelle il priait Jobalte de faire périr Bellérophon.



C'est fort simple !... et si les lois de l'hospitalité n'étaient pas contentes, c'est qu'elles avaient un fichu caractère.

⁂

Cependant, Jobalte, qui était un bourgeois irrésolu, hésita à faire tuer Bellérophon sans rime ni raison.

D'un autre côté, il ne voulait pas contrarier Prœtus son gendre.

Il se décida pour un moyen en biais et engagea Bellérophon à aller combattre l'invincible Chimère, monstre effroyable qui dévastait ses Etats.

⁂

Jobalte ne doutait pas un seul instant que Bellérophon fût dévoré par cette Chimère ; mais enfin, ça lui semblait moins dégoûtant que de le charcuter lui-même.

Contre toutes les prévisions, Bellérophon fut vainqueur, Minerve étant venue à son secours en lui prêtant pour le combat le cheval Pégase — lauréat du dernier Derby.

⁂

Alors Jobalte, ne sachant plus qu'imaginer pour se défaire poliment de Bellérophon, l'envoya combattre successivement les Lyciens, les Amazones et les Scythes, ses ennemis.

Et jamais Bellérophon ne revenait mort, et toujours il revenait victorieux.

Jobalte se dit un matin :

— Ma foi ... on a vu confier des grands commandements militaires à des généraux qui ne revenaient ni l'un ni l'autre... Ce garçon là me va.

Et au lieu de le faire tuer, comme l'en avait prié son gendre, il lui donna en mariage sa seconde fille.

⁂

En apprenant ce dénouement d'opéra-comique, Sténobée, qui était très orgueilleux, s'empoisonna afin que son aventure pût être mise plus tard en tragédie.

⁂

Bellérophon devait être au comble de ses vœux. Il avait de la fortune, de la gloire, une jolie femme, de belles protections... il semblait que rien ne lui manquât.

Malheureusement, l'ambition le perdit.

Il se crut assez sûr de Pégase — le cheval que lui avait prêté Minerve — pour se faire transporter par lui jusqu'à l'Olympe.

Pégase, en effet, partit au triple galop, et il était sur le point de passer sous la porte cochère du divin séjour quand Jupiter découvrit la téméraire entreprise de Bellérophon.

⁂

Cette familiarité déplut au président de l'Olympe, qui dépêcha contre Pégase un taon dont les piqûres acharnées firent cabrer de douleur le vaillant coursier.



Bellérophon, désarçonné, roula dans l'espace et vint tomber sur la terre en pas mal de morceaux inégaux, jurant, mais un peu tard, qu'il n'entreprendrait plus de voyages en dehors de l'itinéraire — modeste mais sûr — des chevaux de bois.

JASON

Jason était fils d'Æson, roi d'Iolchos, qui avait été détrôné par son frère Pélias. Il venait de naître juste au moment où ce dernier avait usurpé le trône.

Sa mère, Alcimède, avait été tellement effrayée par cet événement violent survenu pendant sa grossesse, que son fruit en porta les marques : Jason vint au monde avec une envie de régner sur le cou.



Pour sauver son fils de la colère de Pélias — qui n'eût pas manqué de supprimer un neveu menaçant, héritier légitime du trône qu'il avait fait à la tire, — Alcimède feignit de pleurer le trépas de Jason et le porta en secret sur le mont Pélias au centaure Chiron, en recommandant à ce dernier de bien l'élever et de lui

apprendre tout ce qui concernait le métier de prétendant.

⁂

Le centaure Chiron s'acquitta à ravir de la commission, et à vingt ans Jason n'avait pas son pareil pour monter à cheval et le coup à ses concitoyens, tirer à l'arc et des carottes à tout le monde, découper proprement une liste civile, tripler les vieux impôts et en inventer de neufs, etc., etc.

Enfin, lorsqu'il se sentit mûr pour le métier auquel il s'était destiné, il se présenta devant son oncle Pélias, se fit reconnaître et réclama la couronne.

⁂

Pélias, qui était un malin, ne refusa pas de la lui rendre, craignant que le peuple prît fait et cause pour Jason.

Seulement il conseilla à celui-ci de ne pas remonter sur le trône avant d'avoir repris la Toison d'or.

Or, la Toison d'or était une sale peau de mouton pendue à un arbre depuis un temps infini et à laquelle les cléricaux du temps attribuaient le pouvoir de donner à tout prince qui la posséderait dans ses États, gloire et abondance pour tout son peuple.

Cette peau de luxe était placée sous la garde de plusieurs taureaux effrayants armés de cornes en acier

trempé, et d'un dragon ailé muni de longues griffes en fer forgé et de plumes en tôle galvanisée taillées en lames de scie. Enfin l'idéal du voisin d'omnibus!...



⁂

Envoyer Jason reprendre la Toison d'or à ces concierges-là, c'était une blague à froid dans le genre de celle qui consisterait à envoyer quelqu'un demander au Sénat la liberté de la presse ou toute autre.

Et Pélias était convaincu que Jason n'en reviendrait pas.

⁂

Il se trompait. Jason ne fit qu'une bouchée des taureaux, tua le dragon et rapporta la peau de mouton.

Il faut dire qu'il avait dû cette facile victoire à une certaine sorcière dont il avait fait connaissance en route

et qui lui avait procuré le moyen d'endormir les taureaux et le dragon à la condition qu'il l'épouserait.

⁂

Jason tint son serment et épousa Médée — c'était le nom de la magicienne.

Mais quelque temps après, séduit par la belle Créuse, princesse de Corinthe, il fit rompre son mariage avec Médée pour épouser sa nouvelle conquête.

⁂

Le malheureux!... Il ne savait pas à quoi on s'expose en se mariant avec une femme qui fait mariner des entrailles de lapin vierge dans du vitriol double pour connaître à l'avance les quines qui doivent sortir à la loterie!...

Médée fit semblant d'être enchantée de ce mariage et dit à Jason en lui tapotant les joues :

— Ne te gêne pas pour moi, mon gros chienchien!... tu as bien raison de t'amuser pendant que tu es jeune!...

Elle assista même à la noce et chanta gaiement au

dessert une petite chanson de circonstance dont le refrain était :

« *Chacun son tour, nom de d'la ! c'est pas d'trop !...* »



⁂

Mais en trinquant avec la mariée elle lui glissa dans son verre le contenu d'un flacon d'acide prussique, et Créuse tomba raide morte.

Jason, devinant sans peine d'où part ce coup, se précipite sur Médée pour la massacrer.

Mais celle-ci, furieuse, horrible de haine et de colère, semblable en un mot à une ex-étoile de café-concert

que l'on vient de prendre pour la mère de son nouveau mari, immole les enfants de Jason sous les yeux de leur père abruti, et disparaît dans les airs en jetant ce cri de vengeance assouvie :

— Ça t'apprendra !... sale mufle !...

⁂

ORPHÉE

Orphée, fils d'Œagre, roi de Thrace, selon les uns, fils d'Apollon, selon les autres, fut à la fois poète, législateur, musicien et guerrier.

L'histoire ne dit pas qu'il fût aussi rétameur, horloger, ingénieur et dentiste, mais ce doit être un oubli.

⁂

Bien qu'il sût faire des lois comme un tourneur en constitutions pour républiques en plaqué et qu'il connût à fond l'escrime à la baïonnette, il se servait de préférence de son talent de musicien.

Il civilisa des peuples entiers rien qu'en leur chantant n'importe quoi. Pour l'entendre tout s'arrêtait dans la nature.

A sa voix, les fleuves et les professeurs d'anglais sus-



MÉDÉE



pendaient leurs cours pendant que les concierges cessaient de balayer les leurs.



Les arbres et les opportunistes se courbaient jusqu'à terre.

Les montagnes s'affaissaient sur elles-mêmes pour lui livrer passage sans s'inquiéter de la marmelade qu'elles faisaient des trains passant dans leurs tunnels.

⁂

Enfin, les nymphes des bois, des fontaines et des fleuves sortaient en foule de leurs retraites lorsqu'il passait, ressentant toutes, aux accents de son organe capouléen, des frémissements qui eussent fait faire

à leurs époux une bien laide grimace si ces jeunes personnes avaient été mariées.

⁂

En un mot, Orphée était un demi-dieu très couru ; mais par bonheur pour sa santé, il était vertueux.

Parmi toutes les nymphes qui se disputaient un de ses regards, il n'en distingua qu'une et l'épousa : c'était Eurydice.

Malheureusement pour Orphée — et heureusement pour Offenbach — le jour de la noce fut troublé par un incident qui fut pour le premier un sujet de douleur et pour l'autre un sujet d'opérette.

⁂

Après le dîner, Aristée, rival éconduit d'Orphée, voulut enlever la mariée. Dans sa fuite Eurydice fut —

« *Souvent la peur d'un mâle a conduit dans un pire* »

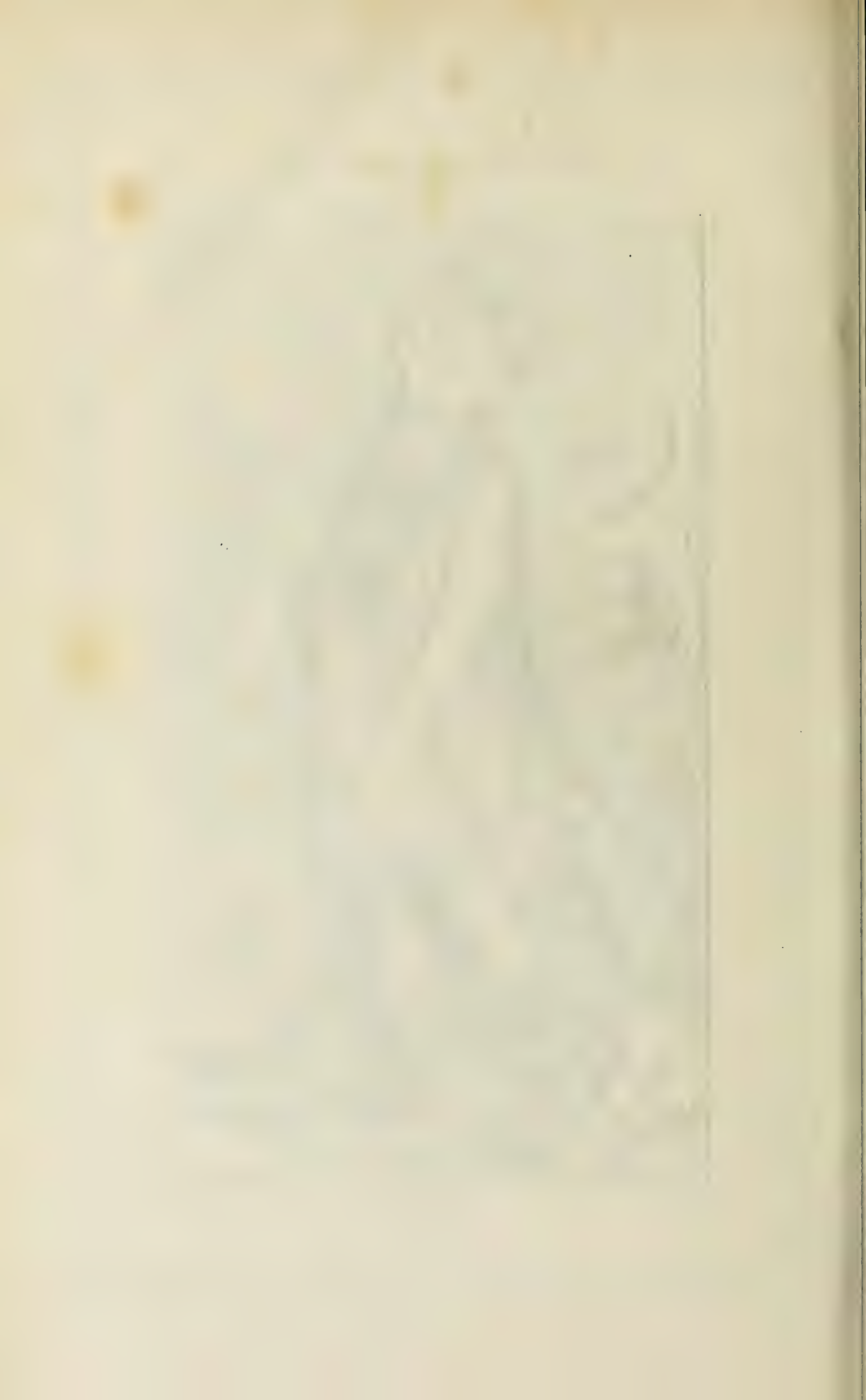
— piquée par un serpent et en mourut, laissant Orphée veuf avant la lettre et n'ayant rien gagné à son mariage qu'une belle-mère.



Orphée se montra inconsolable et se remit à chanter

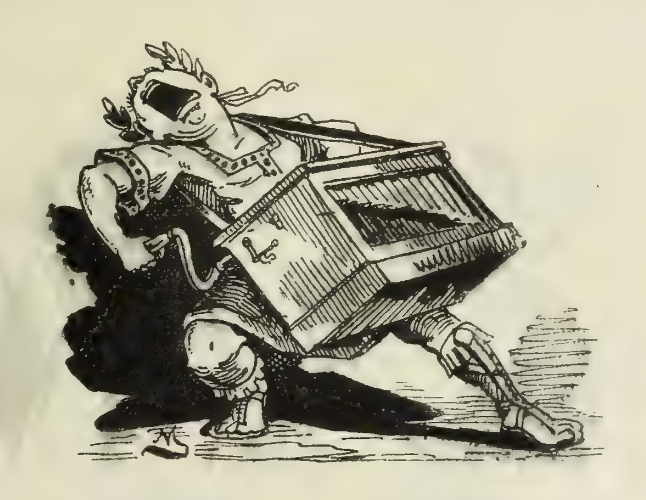


ORPHÉE



— mais toujours en mineur — ce qui était horriblement ennuyeux pour les convives gais avec qui il dînait en ville.

Ce fut sur un de ces airs d'un triste à faire aimer l'harmoniflûte qu'il alla sous les fenêtres de Pluton, maître des enfers, redemander sa femme.



⁂

Touché peut-être par la pureté de la voix du chanteur — ou plus vraisemblablement em...bêté par la chanson, il se leva de table, jeta sa serviette en s'écriant :

— N... de D... ! qu'il vienne la reprendre sa femme et qu'il me laisse prendre mon café !

⁂

Orphée ne se le fit pas dire deux fois, il entra dans l'étuve et se précipita vers Eurydice.

— Un instant !... lui dit un des rôtisseurs de Pluton, les règlements des enfers sont formels : vous pouvez emmener votre femme, mais à la condition que vous ne la regarderez pas avant d'avoir franchi les limites de cette enceinte. Un seul regard jeté sur elle et vous partez seul.



⁂

Orphée n'était pas dans une situation à faire le malin; il promit tout ce qu'on voulut, prit sa femme par la main, en tournant la tête d'un autre côté — comme quand on va vider un pot de chambre — et se dirigea vers la porte de sortie.

⁂

Tout alla bien pendant le trajet. Déjà il mettait la main sur le bouton. Encore une seconde, ils étaient dehors et sauvés!...

Quand tout à coup!... Eurydice, en apercevant la lumière du jour qu'elle n'avait pas vue depuis longtemps, ne put retenir un léger cri.

⁂

Orphée, qui était jaloux comme un tigre, croit tout de suite que Pluton vient de faire, en guise d'adieux, un geste inconvenant à Eurydice; et il tourne subitement la tête vers elle!...

Bingn!... tout est perdu!... Eurydice est replongée dans son brûloir, et Orphée flanqué à la porte du séjour



infernal comme un vulgaire actionnaire des *Galions du Vigo* qui serait venu à la caisse réclamer un premier dividende.

⁂

Ce nouvel incident n'était pas fait, nous en convenons sans peine, pour rendre à Orphée le goût des romances folichonnes.

Il se remit à chanter partout, mais de plus en plus en mineur, et cela devint tellement sciant qu'un jour les nymphes furieuses se précipitèrent sur lui, le déchirèrent en lambeaux, et jetèrent son corps dans les flots de l'Erèbe.

⁂

Comme amoureux, nous plaignons sincèrement Orphée.

Mais comme rasoir mélodique, nous sommes forcés de constater qu'il mérita bien un peu son sort.

Nous croyons que rien n'est plus propre à pousser au meurtre que la musique ennuyeuse.

Et nous, qui pourtant n'avons pas le défaut de regretter le passé, nous avouerons que souvent nous nous

surprenons à déplorer que notre époque n'ait plus de nymphes, puisqu'elle a toujours des Orphées gâteux.

⁂

CONCLUSION

Elle sera courte, et les vitrines des marchands de teinture pour la barbe et les cheveux nous l'inspireront.

Ils nous montrent — on le sait — dans le même tableau, deux têtes : l'une *avant* la teinture, l'autre *après.*

Utilisons ce système qui frappe les yeux :

Dans ce temps-là	**Maintenant**
LES GENS DONT SE FICHENT CEUX DE MAINTENANT CROYAIENT :	LES GENS QUI SE FICHENT DE CEUX DE DANS CE TEMPS-LA CROIENT :
Qu'égorger des veaux était agréable aux dieux ;	Que ne pas manger de veau le vendredi fait trépigner de joie le Seigneur ;
Que Junon avait fait un enfant en respirant une fleur ;	Que la vierge Marie en a fait un en ne respirant même rien du tout ;
Que Mercure avait des ailes aux pieds ;	Qu'aux petits mort-nés un peu d'eau salée sur la langue fait pousser des ailes dans le dos ;
Que Jupiter raccommodait Hippolyte, détaillé sur une plage en cinq cent vingt-huit morceaux.	Que l'eau de Lourdes remet les péchés, les jambes foulées et les rendez-vous gênants.

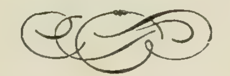


Et terminons en disant simplement :

— Nous avons un rude toupet !...



TABLE DES MATIÈRES



Paris. — Imp. Dubuisson et Cᵉ. rue Coq-Héron, 5.

